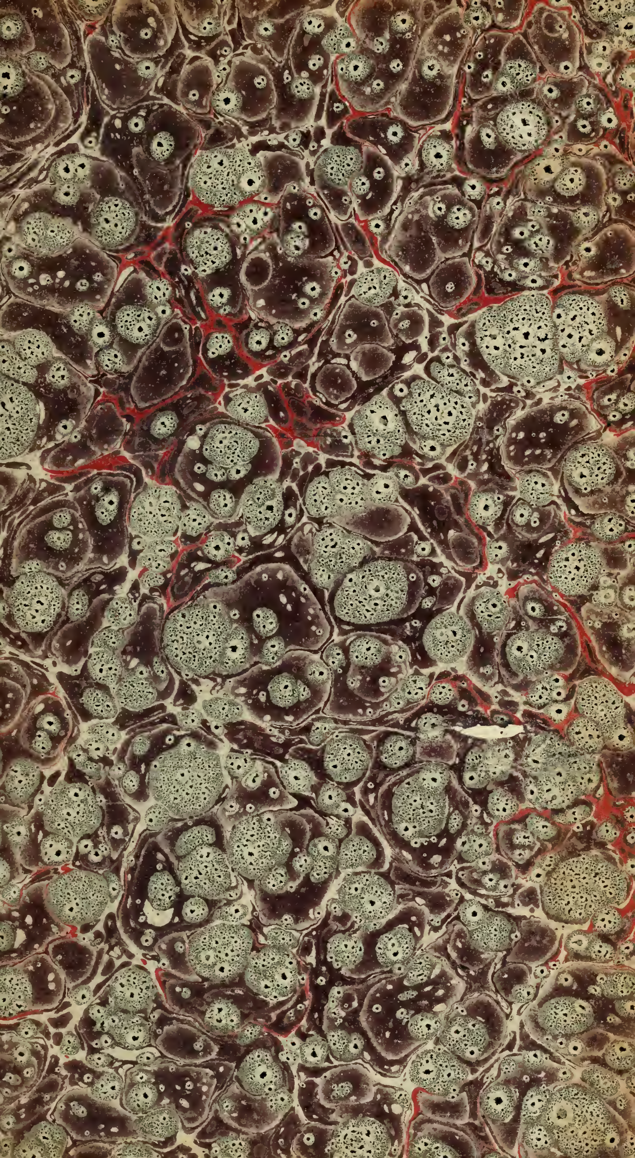

U d'/of OTTAWA
39003001639540




ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
u Ottawa
LIBRARY ANNEX

INSTRUCTIONS
FAMILIÈRES.

TOME SECOND.

Tous les exemplaires qui ne sont pas revêtus de ma signature, sont réputés contrefaits.

Le successeur et acquéreur de toutes les propriétés littéraires de M RUSAND,

L. Lesne

Lyon, impr. de Louis LESNE.

COURS
D'INSTRUCTIONS FAMILIÈRES
Première Dominicale,

SUR LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT, ET SUR LES CÉRÉMONIES ET PRIÈRES DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE, AUGMENTÉE ET MISE DANS UN MEILLEUR ORDRE.

Veni non in sublimitate sermonis.
I. Cor., 2.

PREMIÈRE ANNÉE.

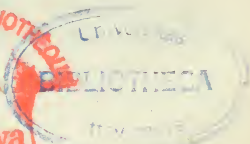
Histoire Sainte.

TOME SECOND.

LYON
LOUIS LESNE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
Grande rue Mercière, 26.
ANCIENNE MAISON RUSAND

PARIS, POUSSIELGUE-RUSAND, RUE HAUTEFEUILLE, 9.

1843



COURS D'INSTRUCTIONS FAMILIÈRES.

INSTRUCTIONS SUR LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DU NOUVEAU TESTAMENT.

VENUE DU MESSIE.

AN DU MONDE 4000.

INCARNATION.

Non auferetur sceptrum de Juda, et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est. Et ipse erit exspectatio gentium. Le sceptre ne sortira point de Juda, ni la principauté de sa race, jusqu'à la venue de celui qui doit être envoyé, et c'est lui qui sera l'attente des nations. *Ces paroles sont tirées de la prophétie du patriarche Jacob, au 49ᵉ chap. de la Genèse.*

Enfin l'oracle va s'accomplir, et déjà, dans l'ordre des temps et le développement de l'Histoire sacrée, nous touchons à ce grand événement dont les Patriarches, les Prophètes, les mystères et les oracles de l'ancienne loi ont été les précurseurs et les préparatifs; je veux dire, l'avénement du Messie, et la ré-

demption prochaine d'Israël, marquée par l'anéantissement de sa grandeur.

En effet, M. F., quoique l'ancien peuple de Dieu eût été long-temps tributaire et sujet de quelque puissance étrangère, dans le dernier état de sa république, depuis son rétablissement dans la Judée après la transmigration de Babylone, néanmoins il avait encore conservé des restes de souveraineté dans les grands-prêtres et dans les derniers rois de sa nation. Mais enfin dépouillé sans retour de la puissance du sceptre et de la splendeur du trône, par l'oppression des Romains et par l'usurpation d'Hérode, ou plutôt par un juste jugement de Dieu, il annonce l'époque prédite par la célèbre prophétie de Jacob mourant. Tant de révolutions, de vicissitudes et d'affaiblissements successifs ayant conduit comme par degrés cette nation choisie vers sa dernière décadence, elle va céder l'empire de la Religion au règne du Messie. *Il sera grand,* dit l'envoyé du Ciel à sa Mère, *et il sera appelé le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il règnera à jamais sur la maison de Jacob* (Luc. 1.). Il règnera même sur les autres nations de la terre, en établissant le royaume de Dieu sur les ruines de l'empire du démon.

Tel est le portrait que la Religion nous fait du Messie : Enfant d'une Mère mortelle, et cependant Fils du Très-Haut ; roi éternel de son peuple et de ses élus, mais un roi bien différent de ceux de la terre ; un roi dans l'ordre de la grâce, fondateur d'un royaume tout spirituel, instituteur d'un nouveau culte, et législateur d'une Religion très-parfaite.

C'est l'idée que je viens vous en donner moi-même en vous parlant de son origine, de ses abaissements et de ses grandeurs. Quoi de plus nécessaire et de plus intéressant pour vous, M. F., que de connaître votre

Rédempteur, votre chef, votre modèle, un Sauveur qui est sans cesse présent à votre esprit, et qui doit être si cher à votre cœur ! Apprenez aujourd'hui combien il mérite d'admiration, de vénération et d'amour.

Il était réglé dans les décrets éternels, que pour la gloire de la Divinité, pour le salut de l'homme, le Fils de Dieu s'incarnerait un jour, et qu'il descendrait sur la terre sous une forme humaine; afin qu'étant revêtu de notre nature unie à la sienne, il pût réparer, d'une manière convenable et glorieuse, la faute d'Adam et le malheur de sa postérité perdue par le péché; pour qu'après cela son humanité sacrée fût le plus grand ornement du ciel, en y représentant la majesté du Très-Haut sur un trône de gloire, et en rendant sensible en quelque sorte la Divinité, qui est invisible par elle-même, et inaccessible à nos sens.

Dans ce plan merveilleux de la divine Sagesse, la vie mortelle du Messie devait être un mélange, un contraste d'abaissements et de grandeurs, de gloire et de souffrances. Il lui fallait des humiliations, des souffrances, parce qu'il venait réformer le genre humain par l'exemple de l'humilité et de la pénitence. Il lui fallait en même temps des marques éclatantes de puissance et de grandeur, afin qu'au milieu même de ses humiliations nous pussions reconnaître l'œuvre du Tout-Puissant et le Fils du Très-Haut.

Lors donc qu'arriva le temps marqué dans les décrets d'en haut pour la rédemption du monde, environ quatre mille ans après sa création, l'ange Gabriel fut envoyé du ciel pour l'annoncer sur la terre. Où cet envoyé céleste portera-t-il ce grand secret qu'il est chargé de manifester ? Ira-t-il se placer au haut du

Capitole, d'où l'univers reçoit des lois, pour faire retentir de là, dans toutes les nations, le bienfait que Dieu daigne leur accorder? Non, c'est dans la petite bourgade de Nazareth qu'il va descendre. Il va, de la part de Dieu, trouver une jeune vierge appelée Marie, épouse d'un artisan nommé Joseph, à peine connue même de son pays, à cause de sa vie retirée. C'est vers elle que Dieu député son ambassadeur, pour lui annoncer qu'entre toutes les femmes de l'univers, il l'a choisie pour être la Mère du Sauveur du monde.

Mais qu'est-ce donc que Dieu voit dans Marie, qui fixe sur elle son choix et le détermine à une préférence si glorieuse? Il y voit, M. F., la plus parfaite des créatures. Seule entre les enfants d'Adam, elle a été préservée de la tache originelle ; à peine âgée de trois ans, elle a fait le vœu, jusque-là inconnu, de virginité perpétuelle. Ce qui est plus admirable encore, c'est sa correspondance fidèle à la grâce : elle est plus grande aux yeux de Dieu par ce qu'elle lui rend que par ce qu'elle en a reçu ; encore ne pouvons-nous parler ici de ce que Dieu seul a connu. L'humilité de Marie a dérobé tous ses mérites aux regards des hommes; et le Saint-Esprit lui-même n'a pas voulu nous révéler, dans ses Ecritures, les détails de cette vie admirable. Mais dans ce mystère nous voyons son humilité et sa pureté dans la plus haute perfection.

1° Sa pureté. L'Ange, étant entré dans sa chambre, lui dit : *Je vous salue, ô pleine de grâce! le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Que fait Marie? Elle se trouble ; elle pense en elle-même ce que peut être ce salut. Quel contraste, M. F.! l'Ange fait à Marie les éloges les plus magnifiques, et Marie en est surprise, interdite ; elle n'y répond que par son trouble. Cette apparition alarme sa pureté, et les élo-

ges qu'on lui prodigue étonnent son humilité ; elle examine avec prudence d'où lui vient ce salut, et où il tend. Mais l'Ange du Seigneur ne la laissera pas dans cette incertitude; il se hâte de la retirer du trouble où l'ont jetée sa présence et ses discours. *Ne craignez point, Marie,* lui dit-il; *car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus : il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de son père David, et il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin.*

Voilà, M. F., le mystère de l'incarnation positivement proposé à Marie, et il est en même temps annoncé à tout le genre humain. Détournons un instant nos yeux de cette auguste Vierge, pour considérer ce que la foi nous apprend de ce grand mystère, et ce qu'il nous est ordonné d'en croire.

Le Verbe s'est fait chair, nous dit l'apôtre saint Jean; ainsi, la chair humaine dont il s'est revêtu est devenue la véritable chair d'un Dieu. On peut donc, on doit même dire que, dans le sein de Marie, Dieu est devenu réellement homme, et l'homme réellement Dieu. Ce n'est pas que la Divinité ait été conçue et formée par Marie : non ; mais dans ce sein virginal, il s'est formé une union si intime entre la divinité et l'humanité, qu'elles n'ont formé qu'un seul être, qui est la personne du Fils de Dieu. Dès-lors, entre le Fils de Dieu et sa chair, il n'y a plus rien eu de divisé; et ce qui est vrai de l'un, est également vrai de l'autre. Ainsi, la chair de J. C. étant sujette aux souffrances et à la mort, nous disons avec vérité que *Dieu a souffert, et qu'il est mort pour nous.* Et réciproquement, Dieu étant l'objet essentiel de nos adorations, nous nous exprimons avec exactitude lorsque nous parlons

de *son Corps adorable*, et que nous disons qu'il *est assis à la droite de Dieu le Père.*

De cette vérité, qui est un des articles de notre foi, résulte cette conséquence, savoir : que Marie est véritablement et proprement la Mère de Dieu. Par sa génération éternelle, J. C. était Fils de Dieu ; par sa génération dans le temps, il devient fils de Marie ; il est conçu dans son chaste sein par une opération toute divine, ainsi qu'il avait été engendré de toute éternité dans le sein de son Père. Ainsi, Marie a droit de lui dire, aussi véritablement que le Père céleste : *Vous êtes mon Fils, et je vous ai engendré aujourd'hui.* Ah ! aucune langue n'a assez de force pour expliquer ces deux générations, ni aucun esprit assez d'étendue pour les comprendre.

Marie, Mère de son Dieu, quel excès de gloire! saint Bernard ne craint pas de dire qu'elle-même ne pouvait pas le comprendre pleinement. Celui par qui tout fut formé, est lui-même formé par elle; elle donne la naissance à l'auteur de son existence; elle contracte dans ce grand mystère une alliance étroite avec les trois personnes divines. Le Père voit en elle sa Fille chérie, le Fils y voit sa Mère, le Saint-Esprit y voit son Epouse. Le Fils de Dieu, maître dans le ciel avec son Père qui l'a engendré, vient dépendre, sur la terre, de celle en qui il s'est incarné ; elle commande à son Dieu ; et son Dieu est pour elle un fils soumis et obéissant. « Double miracle, s'écrie saint Bernard : l'un, d'une humilité sans exemple, que Dieu se soumette à une femme ; l'autre, d'une élévation sans égale, qu'une femme commande à Dieu. » Ne nous étonnons donc point, M. F., de voir un des premiers Anges s'incliner, s'humilier devant elle. Sur la terre, dans le ciel, rien de créé ne lui est égal ; elle n'a au-dessus d'elle que Dieu, et voit au-dessous d'elle tout ce qui n'est pas Dieu. Peut-il y avoir une plus grande élévation ?

Arrêtons, M. F.... Marie va nous apprendre qu'il y a une grandeur supérieure à celle que la grâce lui a donnée. L'élévation des sentiments surpasse celle des honneurs. A la gloire de la maternité divine, elle va en ajouter une plus brillante encore : c'est de savoir y renoncer ; c'est de préférer sa chasteté à la dignité de Mère de Dieu ; c'est de refuser cette éminente dignité que Dieu lui offre, si elle doit lui faire perdre quelque chose de la pureté à laquelle elle s'est consacrée.

Comment, répond-elle à l'Ange, *comment se fera ce que vous m'annoncez? car je ne connais pas d'homme.* Considérons, M. F., le sentiment qui dicte cette réponse à la Sainte Vierge. Ah ! si elle balance à accepter l'honneur sublime qui lui est offert, ce n'est pas sa foi qui hésite, c'est sa virginité qui s'alarme. Elle ne demande pas, comme Zacharie : « Comment pourrai-je le savoir ? » mais seulement comment l'offre que Dieu lui fait se conciliera avec la promesse qu'elle a faite à Dieu. Cette vierge timide ne témoigne que des inquiétudes sur sa virginité. Ferme dans le vœu qu'elle en a fait, elle n'est point ébranlée par la parole de l'Ange qui lui promet un Dieu pour fils. Elle préfère une virginité obscure et qui demeurera cachée à tous les yeux, sous le voile du mariage, à toute la gloire de la maternité divine. Par attachement à la vertu la plus parfaite, elle renonce à l'immense récompense qu'on propose à sa vertu.

O la plus pure des Vierges ! Dieu saura concilier cette virginité avec la qualité de mère. Ecoutez ce qu'il vous annonce par la bouche de son Ange : *Le Saint-Esprit descendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu ; car il n'y a rien d'impossible à Dieu.* Oui, celui dont vous

serez la mère, n'aura que Dieu pour père : en acquérant aux yeux de toutes les générations la gloire de la maternité divine, vous conserverez devant Dieu le mérite de votre virginité ; et le prix de votre inaltérable pureté sera de devenir plus pure encore, en devenant Mère de Dieu.

Prodige inouï, M. F., et que Dieu a pu faire, parce que rien ne lui est impossible. Croyons donc, sans hésiter, ce mystère incompréhensible. Dieu a parlé ; sa parole ne peut point nous tromper. Croyons et adorons un Dieu humilié jusqu'à se faire homme, pour élever l'homme jusqu'à lui.

Juifs terrestres et charnels, vous vous étiez formé du Messie une idée bien différente et bien fausse. Vous eussiez voulu qu'il eût paru dans les grandeurs et l'éclat ; vous eussiez voulu que son empire eût été un royaume temporel, une puissance élevée par la force et la gloire des armes. Aveugles ! vous ne sentiez donc pas que cette grandeur mondaine n'était point assez digne du Fils du Très-Haut, qui venait sauver le genre humain, et non pas l'opprimer ; le tirer de l'esclavage, et non pas l'enchaîner ? Il sera grand, plus grand que tous les conquérants, que tous les monarques de la terre, et sa domination s'étendra jusqu'aux extrémités du monde ; mais ce sera par la puissance et le triomphe de sa grâce, en obligeant les peuples et les rois à se rendre volontairement ses sujets et ses adorateurs, par l'empire de la Religion. C'est en ce sens, dit saint Augustin, que le trône de son père David lui sera donné, qu'il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et que son règne n'aura point de fin : c'est-à-dire qu'il règnera à jamais sur le royaume spirituel et immortel de Dieu, qui sera composé, en plus grande partie, des enfants d'Abraham et de Jacob, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'esprit de la foi ; et

dans lequel ce divin Rédempteur sera élevé jusque sur le trône du Tout-Puissant, pour y régner en souverain de l'univers dans toute l'éternité. Peut-il y avoir un royaume plus étendu, plus glorieux?

Voilà ce que n'a point voulu entendre la Synagogue aveugle, endurcie et réprouvée. Mais nous, M. F., qui faisons gloire d'être les disciples du Messie, ses membres, ses sujets, glorifions-nous de notre divin Chef, et reconnaissons-le avec joie pour notre Roi, notre Maître, notre Sauveur. Étudions ce grand modèle, admirons ses œuvres, écoutons ses oracles, suivons sa loi, pratiquons ses préceptes, rendons-nous dignes de son adoption. Estimons-nous plus heureux, plus privilégiés en ce point, que les enfants d'Israel. Rendons grâce au Ciel de nous avoir fait naître dans le temps de la nouvelle alliance, beaucoup plus glorieuse que l'ancienne; et sous l'empire du Messie, qui est bien supérieur à Abraham et à Moïse. Regardons comme la première et la plus noble de toutes nos qualités, celle de chrétien, c'est-à-dire de disciple de J. C.; puisque c'est elle qui nous met au rang des enfants de Dieu, des membres de son Eglise, et des héritiers de son royaume. Ayons à cœur de soutenir la dignité et la sainteté de notre profession, par notre foi, par notre piété, par nos mœurs. Efforçons-nous d'en remplir les engagements et d'en accomplir les devoirs, d'en acquérir les vertus et d'en mériter la récompense. Revenons à notre mystère.

Enfin tout est éclairci. Les alarmes de la Sainte Vierge sont calmées, et ses inquiétudes dissipées. Elle connaît toute la grandeur de ses destinées, toute la profondeur du mystère auquel elle est invitée de coopérer. Elle va rendre la réponse que l'Ange est

venu lui demander : du mot qu'elle va prononcer dépend le sort de l'univers, ou sa justification, ou sa perte.

Alors Marie dit : *Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole : Fiat.* Vierge sainte, vous avez parlé, le monde sera donc sauvé. O Marie ! recevez les hommages de notre reconnaissance : vous devenez en ce jour notre salut, puisque vous allez nous donner notre Sauveur ! Que toutes les langues vous bénissent ! que tous les siècles vous expriment leur reconnaissance !

Quel bienfait Marie vient de nous procurer, M. F. ! mais dans ce peu de mots qu'elle prononce, quelle perfection ! Quoi ! au moment qu'elle est proclamée Mère de son Dieu, elle se déclare humblement sa servante ! elle vient d'être établie Reine des Anges et des hommes ; et son premier sentiment, à la vue de cette haute élévation, est celui de l'humilité ! Ce consentement libre que Dieu lui a demandé, elle le prononce comme un acte d'obéissance ! Elle connaissait toutes les magnifiques prérogatives attachées à sa dignité de Mère de Dieu ; elle savait qu'elle était cette vierge prédite par tant d'oracles, désignée par tant de figures ; elle voyait le Maître absolu de l'univers venir se soumettre à elle; elle découvrait dans l'avenir toutes les générations célébrant son bonheur et sa gloire ; et la vue de tant d'éclat, loin de l'éblouir, ne fait qu'augmenter son humble modestie ! Plus elle se sent élevée, plus elle s'abaisse. O prodige d'humilité ! Mais par un juste retour, plus elle s'humilie elle-même, plus elle devient grande et élevée. Devenue Mère de Dieu, sa vie sera toujours également simple, obscure. Elle cachera la faveur immense que Dieu lui a faite, et aimera mieux s'exposer aux soupçons de Joseph, que de se déclarer la Mère du Fils de Dieu. Quelle

humilité! Aussi, voyez combien cette réponse si humble et si soumise de Marie a de force et de vertu : elle répare la désobéissance de nos premiers parents ; elle rend à la nature humaine sa dignité primitive. Marie emploie, pour régénérer le monde, la même parole dont Dieu s'était servi pour le créer : *Fiat*. Mais ce mot produit dans sa bouche modeste un effet bien plus admirable. Il avait créé le monde, il le sauve. Il n'avait opéré que sur des créatures ; il agit sur Dieu même, il le tire du ciel et le donne à la terre. Marie pourrait donc dire comme Dieu : *Voilà que je rends toutes choses nouvelles*. Ce que sa profonde modestie lui interdit, osons, M. F., le dire pour elle en son nom.—A ma voix viennent d'éclore un nouveau ciel, une nouvelle terre ; et c'est en m'humiliant profondément, c'est en me protestant la servante du Seigneur, que j'ai opéré ces merveilles : *Ecce facio omnia nova.*

Que Marie est donc digne de notre admiration, M. F.! Mais ne nous contentons pas de l'admirer ; efforçons-nous de l'imiter dans son humilité si profonde, dans sa chasteté si parfaite : c'est le fruit que nous devons retirer de ce mystère.

Pour pratiquer une humilité véritable et sincère, ce n'est point assez de reconnaître que nous ne sommes que néant devant Dieu, que nous n'avons rien, que nous ne sommes rien de nous-mêmes, que toutes les grâces que nous recevons, que tous les biens, tous les talents que nous avons, sont de purs dons de Dieu, que nous devons rapporter à sa gloire, loin de nous en glorifier nous-mêmes. Tout cela n'est encore que l'humilité de l'esprit. La véritable et solide humilité, c'est celle du cœur, qui consiste dans les effets. Voici donc en quoi, dans la pratique, nous devons imiter l'humilité de la Sainte Vierge.

Acceptons avec soumission les humiliations, quand

il plaira au Seigneur de nous en envoyer. Regardons-nous comme indignes de toute distinction et de toute préférence. Ne nous plaignons jamais quand on manquera d'attention et d'égards envers nous. Honorons, respectons dans les autres l'image et la personne de Dieu. Enfin, aimons et choisissons d'obéir plutôt que de commander.

C'est ainsi que nous imiterons l'humilité de Marie. Nous devons encore imiter sa pureté. Et pour cela, M. F., évitons avec une attention extrême tout ce qui pourrait blesser cette sainte vertu; résistons promptement à toute pensée, à tout sentiment, à tout regard, à toute parole qui lui serait contraire; mortifions continuellement nos sens et nos passions; défions-nous de nous-mêmes; fuyons soigneusement toutes les occasions, tous les dangers où cette vertu délicate pourrait être exposée. En conséquence, craignons souverainement la séduction du monde et de ses plaisirs; éloignons-nous à jamais de ses pompes, de ses spectacles et de ses folies; en un mot, M. F., respectons la sainteté de notre corps et de notre âme, qui sont devenus le temple de Dieu, depuis que le Fils de Dieu a pris un corps et une âme semblables aux nôtres.

O Vierge sans tache, auguste Mère de Dieu, et en même temps la plus humble des créatures! obtenez-moi ces deux vertus qui vous furent si chères, l'humilité et la pureté. Permettez qu'en ce jour je m'unisse à l'ange Gabriel, et que je vous dise avec lui:

Je vous salue, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes. Que le ciel vous révère; vous en êtes la gloire. Que la terre vous honore; vous en procurez le salut. Que l'enfer vous redoute; vous écrasez la tête du serpent. Une femme pécheresse avait perdu l'univers; Vierge sans tache,

vous l'avez sauvé. Vous portez dans votre chaste sein notre Sauveur et notre Dieu. Vous êtes donc pleine de grâce, puisque vous en possédez l'auteur et la source : *Ave, gratiâ plena.* Mais ce n'est pas pour vous seule que vous la possédez, cette surabondance de grâce : souvenez-vous, ô Marie ! que vous en êtes la dispensatrice ; que c'est par vos mains que Dieu la fait couler pour nous. Daignez donc nous faire part de ses trésors selon nos besoins, dont vous connaissez toute l'étendue. Daignez nous assister et pendant la vie et à l'heure de la mort, afin que nous vous louions dans l'éternité avec votre divin Fils, à qui soit tout honneur et toute gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

LA NAISSANCE DU MESSIE.

Et hoc vobis signum : invenietis infantem, pannis involutum, et positum in præsepio. Voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. *S. Luc.* 2.

C'est donc à ce prodige, enfin, que se terminent toutes les magnifiques promesses que tant de Prophètes avaient annoncées à Israel. C'est donc là ce Messie qu'Abraham n'a vu que de loin, dont Jacob avait éprouvé la puissance, que Moïse attendait avec tant d'impatience, et demandait avec tant d'ardeur. Il est donc enfin venu, ce rejeton de la tige de Jessé, qui devait assurer à David un trône et plus solide et plus ferme que celui qu'il avait occupé. Les nuées ont donc fait pleuvoir le Juste ; et cette rosée salutaire, désirée depuis si long-temps, va donc faire germer une terre stérile jusqu'alors, et produire un peuple d'adorateurs fidèles. En un mot, le Père éternel, dans sa miséricorde, a donc envoyé son Fils pour être le gage d'une paix éternelle, d'une réconciliation durable.

Plus de tristesse et d'amertume, M. F., vous dirai-je avec le grand pape saint Léon. L'Auteur de la vie ne vient que pour triompher de la mort; la Sagesse éternelle vient dissiper nos ténèbres; le Saint par excellence vient nous purifier de nos crimes; le Ciel opère en notre faveur les plus éclatants prodiges; et la plus intéressante des merveilles devient aujourd'hui l'objet de notre attention et le principe de nos espérances : *Natus est vobis hodie Salvator.*

Je croirais affaiblir une vérité si importante, M. F. si je m'écartais du plan que nous fournit l'Evangile. Le récit simple et fidèle qu'il fait des événements qui ont accompagné la naissance adorable de J. C., est bien plus propre que mes paroles à vous édifier et à vous instruire. C'est à la crèche que je veux vous conduire, M. F.; et si vous y venez avec la simplicité du cœur, vous en sortirez pénétrés de consolations et de grâces. Préparez-nous à les recevoir, ô mon Dieu! et vous, M. F., disposez-vous à apprendre combien elles sont précieuses.

On publia un édit de César Auguste, pour faire un dénombrement des habitants de toute la terre soumise à l'empire romain; et comme chacun allait se faire enregistrer dans la ville dont il était originairement sorti, Joseph partit aussi de Nazareth, qui était en Galilée, et vint en Judée, à la ville de David appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire enregistrer avec Marie son épouse, qui était grosse. Pendant qu'ils étaient là, il arriva que le temps auquel elle devait accoucher s'accomplit. Elle enfanta son Fils, elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hô-

tellerie, à cause de leur extrême pauvreté, et de la multitude de ceux qui venaient se faire enregistrer.

Or, il y avait aux environs des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux. Et, tout d'un coup, un Ange du Seigneur se présenta à eux, et une clarté céleste les environna, ce qui les remplit d'une grande frayeur. Mais l'Ange leur dit: « Ne craignez point; car je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple d'Israel le sujet d'une grande joie. C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ que Dieu vous a promis, et le Seigneur qui doit régner sur vous et vous délivrer de vos ennemis. Et voici la marque que je vous donne pour le reconnaître : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche ; c'est cet enfant qui est le Fils de de David et le Messie que vous attendez depuis si long-temps.» Au même instant il se joignit à l'Ange une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté qui ont le cœur droit. »

Après que les Anges se furent retirés dans le ciel, les bergers se dirent l'un à l'autre : « Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, et ce que le Seigneur nous a fait connaître.» S'étant donc hâtés d'y aller, ils trouvèrent Marie et Joseph, avec l'Enfant couché dans une crèche; et l'ayant vu en cet état, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit touchant cet Enfant, et ils le publièrent partout. Et tous ceux qui l'entendirent admirèrent ce qui leur avait été rapporté par les bergers, de la naissance de cet Enfant, et des merveilles dont elle avait été accompagnée.

Entrons dans les mêmes sentiments, M. F. ; consi-

dérons ces étonnantes merveilles, et instruisons-nous par les exemples que nous donnent le divin Sauveur et sa sainte Mère.

Marie touche au dernier terme de sa grossesse. Elle réside à Nazareth ; et cependant les prophéties annoncent que le Sauveur naîtra à Bethléem, ville originaire de son père David, dans la terre de Juda. Comment l'oracle pourra-t-il s'accomplir ? La politique humaine sera elle-même l'instrument dont Dieu va se servir. La Judée avait été asservie par les Romains ; et quoique Hérode y régnât avec le titre de roi, elle reconnaissait un monarque supérieur dans la personne de l'empereur Auguste, qui s'en réservait la haute souveraineté. Ce prince, par un arrangement d'état, fit publier un édit, pour ordonner un dénombrement de tous ses sujets, pour avoir un registre exact de leur nom, de leur origine, de leur patrie, de leur famille et de leurs biens, afin de connaître les forces, les richesses et les ressources de l'empire. En vertu de cet édit, chacun était tenu de se faire inscrire dans sa propre ville. Ainsi Marie, qui descendait, aussi bien que son époux, de la maison et de la famille royale de David, originaire de Bethléem; Marie se trouva obligée de se rendre avec lui dans cette cité de David, pour s'y faire enregistrer ; et cette époque concourait justement avec les approches de la naissance de son divin Fils.

Quelle épreuve pour cette mère vierge ! Elle est jeune, enceinte, chargée d'un enfant précieux, près de le mettre au monde, et peu en état, ce semble, d'entreprendre un voyage pénible. D'ailleurs, elle est pauvre et dans l'impuissance de se procurer les aisances convenables à sa situation. Outre cela, le

temps est défavorable, et la saison dure. N'importe: c'est l'ordre de la Providence, et par conséquent la volonté de Dieu ; il suffit : elle obéit avec résignation, elle supporte avec constance les fatigues d'une route laborieuse.

Un autre genre d'obéissance, encore plus admirable que celui de Marie, est l'humble soumission du Fils même du Très-Haut à l'édit d'un prince de la terre. Il était, sans doute, fort au-dessus de la loi et de celui qui l'avait faite ; cependant il ne refuse point de l'accomplir. S'il est le souverain Maître de l'empereur, comme Dieu ; comme homme, il veut bien s'assujettir à sa puissance, parce qu'il ne vient point renverser ni troubler l'ordre du monde ; mais, au contraire, nous apprendre la subordination, la dépendance, l'assujettissement à la règle et à l'autorité.

Mais que les voies de Dieu et les dispositions de sa providence sur son Fils bien-aimé paraissent sévères et surprenantes ! Elle le conduit à Bethléem ; et elle permet qu'il y soit méconnu, rejeté de ceux mêmes qui le désirent et l'attendent. Il y avait alors un grand concours en ce lieu. Comme de toutes parts chacun se rendait dans sa propre ville pour y être enregistré, la cité de David se trouvait remplie d'étrangers ; les hôtelleries pouvaient à peine les contenir. Marie et Joseph se présentent vainement : leur extérieur pauvre, la vue de l'état où est Marie, leur attirent partout des rebuts mortifiants. Il ne se trouve personne qui ait seulement l'humanité de leur offrir au moins le couvert. Ainsi le Fils de David, le Seigneur de la maison de Jacob, vient dans son propre domaine, et il n'y est pas reçu des siens. Le Maître de l'univers n'y trouve point d'hospice. Le Rédempteur d'Israel en est déjà, pour ainsi dire, persécuté avant que de naître,

et se voit le rebut de ceux mêmes qu'il vient sauver. Est-ce donc ainsi que tout ce qu'il y a de plus grand, de plus saint sur la terre est dans le mépris et l'abandon? Pourquoi Dieu permet-il qu'on traite avec si peu de modération ce qu'il y a de plus sacré et de plus cher dans ce monde? C'est qu'il faut des épreuves à la vertu, des occasions de mérite à la sainteté, des sujets de résignation à la confiance en Dieu, des exercices de patience à la mortification, des sacrifices à la grandeur du Maître que le juste sert et adore. Qui de nous, après cela, M. F., pourrait se plaindre d'être trop peu honoré, trop peu distingué, trop peu considéré et trop peu recherché dans le monde? L'orgueil, la sensibilité, notre amour-propre avaient besoin de cette leçon, de cet exemple, pour apprendre efficacement que l'humilité, que l'humiliation est le partage des disciples, comme ce fut celui de leur Maître.

Pour comble d'avilissement et d'épreuve, cette auguste et sainte famille est contrainte de se retirer dans une pauvre étable; et c'est là que va naître le Maître du monde. Les enfants des rois naissent sous des lambris dorés, ils habitent de superbes palais, ils reposent dans le sein de la mollesse et de l'abondance; un cortége d'officiers s'empresse à les servir, veille à leur sûreté. Mais le Fils de Dieu préfère à tout ce faste de la grandeur humaine une retraite humble et obscure, ouverte aux injures du temps, dans une saison dure. Sa mère, qui est sur le point de l'enfanter, n'y trouve pour toute commodité qu'une étable, une crèche, un peu de foin, et la société de deux animaux.

Voilà donc les préparatifs de la naissance du Messie, de ce grand événement annoncé, prédit, désiré, attendu depuis tant de siècles! Qui pourra y reconnaître la souveraineté du Prince de la paix, et la ma-

jesté d'un Dieu? Ce sera la foi humble et docile des Mages de l'Orient. Oui, c'est dans cette demeure pauvre et obscure, mais infiniment plus respectable que celle des Césars, que l'auguste Fils de Marie recevra l'hommage et l'encens des rois de la terre, ses sujets. C'est là que cet Enfant, qui n'est pas encore né, remplira bientôt de trouble et de crainte le roi Hérode lui-même. Cet abaissement n'est donc point une marque d'impuissance ni de faiblesse; c'est bien plutôt un mystère digne de nos respects et de notre admiration. Un Rédempteur qui doit mourir sur une croix ne doit pas naître dans un palais.

Sagesse humaine, qui seriez peut-être tentée de vous en scandaliser, comprenez le mystère caché dans l'obscurité de l'étable. Le Messie qui va naître l'a choisie plutôt que les maisons des rois, parce qu'il vient réformer le monde et condamner son faste, sa mollesse, ses plaisirs. S'il se rendait l'imitateur des mondains, tandis qu'il doit en être le censeur, remplirait-il l'objet de sa mission; et ses exemples ne seraient-ils point pernicieux, plutôt que salutaires au genre humain?

Pour nous, M. F., qui voulons être ses disciples, et qui en faisons profession, apprenons de la nudité qu'on voit dans cette étable, à nous contenter de la simplicité, de la modestie, de la médiocrité, de la frugalité qui conviennent à notre Religion aussi bien qu'à notre état. Apprenons des rigueurs du temps auxquelles cette étable est exposée, à supporter avec patience et soumission les épreuves de la Providence, les injures des saisons, les peines et les maux attachés à la condition de l'humanité. Apprenons même de la compagnie des animaux qu'on trouve en cette étable, que la société des hommes est souvent moins innocente et plus dangereuse que la leur;

qu'une vie retirée convient beaucoup mieux au chrétien que les assemblées tumultueuses du monde et ses liaisons criminelles. C'est ainsi qu'en chrétiens éclairés et pénitents, nous entrerons avec fruit, avec consolation, dans l'intelligence des desseins de Dieu et des circonstances mystérieuses de la naissance du Sauveur. Ne nous lassons point de contempler les circonstances si instructives de ce grand mystère.

A quelles épreuves la Sainte Vierge ne fut-elle pas mise, et avec quelle humilité, quelle soumission, quelle grandeur d'âme elle les supporta ! L'humiliation du refus, des mépris, des rebuts qu'elle essuie à Béthléem, où elle se voit rejetée, abandonnée de tout le monde, dans un état qui excite la compassion et la charité parmi les barbares mêmes ; la misère, l'incommodité de l'étable où elle est obligée de se retirer pour mettre au monde un fils dont les palais mêmes des rois ne seraient pas dignes ! Marie ressent vivement toutes ces mortifications, toutes ces incommodités, tous ces embarras, toutes ces humiliations, tous ces sujets de peine et de souffrance. Mais ce sont autant d'occasions de mérites et de moyens de sanctification : c'est la volonté de Dieu et l'ordre de sa providence ; c'est l'économie des desseins du Ciel dans l'ouvrage de la rédemption du monde, et un arrangement conforme à l'esprit de ce mystère. Cela lui suffit ; elle supporte tout avec résignation, avec humilité, avec patience, avec courage, avec un saint empressement d'unir son état et ses dispositions aux anéantissements de son divin Fils.

C'est donc dans cet état d'humiliation et d'obscurité, c'est dans cette pauvre étable qu'elle attend avec une sainte impatience la consommation de l'œuvre de

Dieu, et la naissance du Messie qu'elle a le bonheur et la gloire de porter dans son sein depuis neuf mois. Qui pourrait dire tout ce qui se passa en elle dans ce moment? Qui pourra comprendre les sentiments affectueux de son cœur, la vivacité de sa foi, les empressements de son espérance, la grandeur de son amour, les élancements de son âme tout absorbée en Dieu et transportée du désir de voir enfin les oracles des Prophètes s'accomplir, et le Sauveur du monde paraître sur la terre? Quel redoublement de ferveur, surtout au moment de la naissance de ce divin Sauveur! Quel saisissement, lorsqu'elle voit tout-à-coup dans son cher Fils, le Fils même de Dieu et le plus beau des enfants des hommes! Son esprit en est ravi d'admiration, et ses sens en tressaillent d'allégresse; ses yeux charmés et attendris ne se lassent point de le contempler. Elle l'adore avec vénération, comme son Dieu; elle l'embrasse avec transport, comme son Fils; elle répand sur lui des larmes d'attendrissement, comme sur une victime; elle l'offre au Seigneur avec un amour généreux, et son cœur est de nouveau enflammé de ces vifs sentiments de religion et de reconnaissance qu'elle exprimait déjà si noblement par ce cantique si admirable, au jour de sa visite dans la maison d'Elisabeth : *Magnificat anima mea Dominum :* « Mon âme admire et glorifie le Seigneur. » Que ma voix publie ses grandeurs et ses merveilles! Que son saint nom en soit exalté et béni! C'est à lui qu'appartiennent la majesté, la sagesse, la puissance et la gloire.

Mon cœur se dilate et se réjouit en Dieu, l'auteur de son salut. C'est lui qui est l'objet de mes affections, de mon amour, de mes actions de grâces et de mes louanges : *Et exultavit, etc.*

Parce qu'il a jeté un regard de bonté et de prédilection sur son humble servante, pour m'honorer

d'une faveur infiniment au-dessus de la condition humaine, en m'élevant, par sa grâce et son choix, à cette haute dignité de Mère de Dieu : *Quia respexit, etc.*

Voilà pourquoi toutes les générations admireront et exalteront mon bonheur. Maintenant, inconnue et cachée au monde, j'ambitionne peu ses regards, son estime, ses éloges ; mais Dieu manifestera lui-même cette étonnante merveille à l'univers, qui bénira en moi la plus favorisée, la plus heureuse de toutes les mères : *Ecce enim ex hoc, etc.*

En effet, le Tout-Puissant a opéré de grandes choses en moi et pour moi. Une mère toujours vierge; une mortelle Mère de Dieu ; une humble servante exaltée au-dessus de toutes les souveraines de l'univers : fut-il jamais un pareil prodige de grâce et d'élévation? *Quia fecit mihi, etc.*

Mais c'est encore moins cette élévation, c'est moins cet excès de gloire et de bonheur personnel qui me touche et m'intéresse, que le salut du genre humain, que la grandeur et l'étendue des miséricordes du Seigneur, dont je suis anjonrd'hui l'instrument. Ce mystère ineffable de la rédemption du monde, qui commence à s'accomplir par ma coopération, en est le gage le plus efficace, et il en perpétuera les fruits d'âge en âge, de génération en génération : *Et misericordia ejus à progenie in progenies.*

Suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordiæ suæ. Je sais ce que le Dieu protecteur de nos pères a fait autrefois pour la délivrance d'Israel. Mais c'est surtout en ce dernier moment qu'il s'est souvenu efficacement de sa miséricorde et de ses promesses pour délivrer glorieusement son peuple, non plus de l'esclavage de l'Egypte, mais de la servitude du démon et du péché. Tous les vrais enfants d'Abraham, que son Fils unique vient sauver spécialement, vont

devenir encore sa conquête et son héritage par une nouvelle alliance beaucoup plus honorable, et perpétuée jusqu'à la fin des siècles. Qu'il en soit donc glorifié lui-même, qu'il en soit exalté et béni à jamais ! *Magnificat.*

N'entrerons-nous pas, M. F., dans les mêmes sentiments ? C'est pour nous que Dieu a opéré ce grand mystère ; c'est pour nous que le Fils de Dieu s'est fait homme en Marie : nous pouvons, comme cette vierge heureuse, le porter aussi dans notre cœur ; et ce Dieu de bonté nous y invite, il nous presse de le recevoir dans le sacrement de son amour. Il veut s'unir à nous comme à cette Vierge auguste, pour nous combler, comme elle, de l'abondance de ses grâces et de ses miséricordes. Courons au-devant de lui, ouvrons-lui nos cœurs, et ne vivons plus que de lui.

O admirable et divin Enfant, qui devez m'être d'autant plus cher que vous vous êtes plus avili pour moi ! ma foi et mon amour ne peuvent vous contempler dans cet état d'abaissement, sans un vif sentiment de compassion, qui attendrit mon cœur et qui confond mon amour-propre. Hélas ! c'est moi qui suis le coupable, et vous êtes la victime ; je suis le pécheur, et vous êtes le pénitent ; je suis la bassesse et l'orgueil tout ensemble, et vous êtes la grandeur et l'humilité ; je recherche les distinctions, les honneurs, et vous l'obscurité ; je demeure dans une maison commode et pourvue, et vous, vous êtes né dans une pauvre étable. Mais en même temps vous avez trouvé dans votre sainte Mère un sanctuaire embelli de toutes les vertus ; mais en même temps vous habitez, au-dessus des astres, un palais de magnificence et de félicité ; mais en même temps vous êtes assis à la droite du Très-Haut dans les splendeurs de la Divinité. La terre et les cieux sont remplis de votre gloire, de votre immensité, de votre puissance.

Je reconnais donc que ce n'est point par faiblesse ni par nécessité, mais par votre choix et par votre volonté, que je vous vois ici dans l'avilissement et dans l'oubli, exclu de l'habitation des hommes dans votre propre héritage, étranger dans votre patrie, méconnu de votre peuple, abandonné de tout le monde, réduit à l'asile d'une vile étable, exposé aux injures et à la dureté d'une saison fâcheuse. Ah! c'est pour mieux participer aux misères, aux infirmités, aux épreuves de notre humanité; c'est pour mieux expier notre vanité, notre luxe, nos délicatesses : c'est pour mieux nous instruire et nous encourager. Mais ajoutez encore aux lumières que la Religion nous donne sur vos abaissements ineffables, la grâce de les honorer sincèrement, de les chérir, de les imiter, d'être comme vous sur la terre, humbles et détachés du monde, pour partager aussi dans le ciel avec vous la récompense et le triomphe de l'humilité chrétienne. Ainsi soit-il.

ÉPIPHANIE,

OU MANIFESTATION DU MESSIE AUX MAGES.

Stella antecedebat eos, usque dum veniens, staret supra ubi erat Puer. L'étoile allait devant les Mages, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'Enfant Jésus, elle s'y arrêta. *S. Matth.* 2.

Réjouissez-vous, nations, et vous, peuples, qui dès les premiers siècles du monde marchiez à l'ombre de la mort, ouvrez les yeux à la lumière que le Seigneur fait lever aujourd'hui sur vos têtes. Vous ne soupirerez plus inutilement après le titre de peuple de Dieu. Vous ne gémirez plus sur la préférence que le Seigneur de l'univers a paru donner à la Judée. Voici la fin de vos opprobres, et le jour de votre gloire.

Le désiré des nations est venu; son étoile vous annonce son arrivée : elle vient chercher vos princes jusqu'aux extrémités de la terre, pour les conduire à son berceau. Ce Dieu Sauveur veut recevoir de leurs mains les prémices de vos hommages, et faire avec vous le pacte le plus solennel. Non, vous ne serez plus appelés le peuple maudit, qui n'a point de part à la miséricorde : *Misericordiam non consecutam ;* mais on vous appellera les enfants de la miséricorde : *Misericordiam consecutam.* Vous étiez des objets d'aversion : *Non dilectam.* Aujourd'hui que son étoile brille à vos yeux, et qu'il vous appelle à la connaissance de son nom, vous serez les bien-aimés : *Dilectam.*

Seigneur, permettez-moi de vous demander avec le Prophète : *Qu'est-ce que l'homme, pour que vous daigniez vous souvenir de lui?* Comment des peuples si aveugles que de ne pas vous connaître, et d'adorer l'ouvrage de leurs mains, ont-ils pu fixer vos regards? Et en ce jour vous les appelez à vous, vous les invitez à entrer dans votre sainte Eglise ! O jour mémorable entre tous les autres jours ! Ah ! Seigneur, la reconnaissance ne doit-elle pas parler en nous encore plus fortement que la pompe de nos cérémonies ?

Oui, M. C. F., la reconnaissance surtout est l'hommage que nous devons en ce saint jour à notre Dieu. Nous participons, il est vrai, à tous les mystères de la vie de J. C., depuis sa naissance dans l'étable de Bethléem jusqu'à sa sortie glorieuse du tombeau ; et nous pouvons dire que tout ce qu'il a fait, il ne l'a fait que pour nous. Mais nous devons envisager le mystère de son Epiphanie, c'est-à-dire de sa manifestation aux gentils, comme celui qui nous regarde plus particulièrement, nous qui sommes l'Eglise des nations. Rendons-en grâces à notre Dieu ; estimons par-dessus tout le don précieux de la Foi, à laquelle il

nous appelle ; soyons fermes à la soutenir, et fidèles à en pratiquer les œuvres. C'est le fruit que nous devons retirer de ce mystère. Les Mages nous en donnent l'exemple. Voyons ce que nous en dit l'Evangile.

Jésus étant né dans l'étable de Bethléem, se manifesta d'abord à des bergers du peuple juif ; mais comme il vient pour sauver tous les hommes, il appelle à son berceau toutes les nations. Une étoile extraordinaire paraît en Orient ; des Mages, qu'on croit avoir été des rois, sont étonnés de ce phénomène. Instruits par la prophétie de Balaam, que le Messie naîtrait quand on verrait dans le ciel une étoile merveilleuse, mais plus dociles encore à la grâce qui les inspire, ils sortent de leurs pays, et se laissant conduire par cette étoile, ils arrivent à Jérusalem. Là ils demandent hardiment où est le roi des Juifs nouvellement né, «parce que, disent-ils, nous venons *pour l'adorer.*» Mais, ô aveuglement inconcevable! Hérode et toute la ville sont troublés à cette nouvelle. On assemble les docteurs de la loi ; on leur demande où doit naître le Messie. Les prophéties étaient claires. «C'est à Bethléem,» répondent-ils. «Allez, dit le fourbe Hérode aux Mages, informez-vous soigneusement de cet enfant ; et quand vous l'aurez trouvé, venez m'en instruire, afin que j'aille l'adorer aussi.» Les Mages partent : l'étoile reparaît ; ils la suivent : elle les conduit au lieu où était le divin Enfant. Ils y entrent, trouvent l'Enfant Jésus et Marie sa mère, se prosternent à ses pieds, l'adorent, et ouvrant leurs trésors, ils lui offrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Un Ange les ayant avertis pendant la nuit des cruels desseins d'Hérode, ils s'en retournèrent dans leur pays par un autre chemin.

Ici, M. F., que de réflexions se présentent à mon esprit !

Et d'abord, pourquoi des étrangers viennent-ils de si loin adorer le Sauveur, tandis que les Juifs qui le possèdent y font si peu d'attention ? Les Mages ne devaient-ils pas s'attendre à voir sur leur passage toutes les villes livrées à la joie que devait causer sa naissance, Jérusalem surtout empressée à lui rendre ses hommages ? Et ce sont eux-mêmes qui apprennent à ce peuple qu'il leur est né un libérateur ! Hélas ! M. F., n'est-ce pas ce que l'on voit aussi parmi nous ? Nous avons le bonheur de posséder dans nos églises le Sauveur du monde ; mais combien d'entre vous sont indifférents à cette faveur, ne viennent presque jamais l'y adorer, paraissent à peine à nos solennités ! Quelle coupable indifférence ! Quelle inconcevable ingratitude !

Qu'avait fait le peuple juif pour être livré à un aveuglement si général, à un endurcissement si terrible ? Ah ! M. F., ce peuple indocile avait abandonné son Dieu ; il avait persécuté ses serviteurs, tué ses Prophètes ; il s'était révolté contre la main paternelle qui ne le frappait que pour le sauver : voilà la cause de ses malheurs ; voilà, voilà aussi la cause de ceux qui nous ont affligés dans ces derniers temps. Notre indifférence pour la Religion, notre négligence à la pratiquer, nos continuelles résistances à la grâce, tous nos désordres enfin avaient attiré sur nous les châtiments du Seigneur. Et quelle prédilection de sa part de nous avoir rendu ses miséricordes, quoique nous en fussions si indignes !

Mais pourquoi Hérode et Jérusalem se troublent-ils à l'heureuse nouvelle de la naissance du Messie ? Cette nouvelle ne devait-elle pas au contraire les remplir de consolation et de joie ?

Le trouble d'Hérode me surprend moins que celui de la ville. Le Messie était fils de David, et Hérode occupait son trône. Il est naturel à un usurpateur de trembler à l'approche du souverain légitime. Mais pour Jérusalem. qu'avait-elle à craindre? le Messie ne s'était annoncé que sous les caractères les plus aimables. *Le Prince de la paix, le Dieu semblable à nous, le Sauveur de son peuple:* voilà ses titres. Y avait-il là de quoi se troubler? D'où venait donc ce trouble? de l'orgueil et de la sensualité. Les Juifs n'attendaient le Messie avec ardeur que parce qu'ils s'imaginaient qu'il viendrait comme un prince puissant, pour les délivrer de l'oppression de l'étranger, pour les faire nager dans l'abondance et le plaisir; et on leur parle d'un roi si pauvre, si humble, qu'on ignore même sa naissance. Ils le méprisent; ils redoutent ses humiliations et sa pauvreté.

Et voilà, M. F., ce que font encore aujourd'hui tant de mauvais chrétiens. S'ils trouvaient dans nos solennités, dans les exercices de la Religion, dans la fréquentation des sacrements, des plaisirs piquants, de quoi satisfaire leur orgueil, leur curiosité, leur mollesse, ils y viendraient avec empressement. Mais parce qu'on ne parle ici que du détachement de la terre et de ses faux biens, du renoncement aux plaisirs de la chair et à ses convoitises, de la réforme du cœur, et de la pratique des bonnes œuvres, le trouble s'empare de leur âme; l'assistance à nos offices fatigue leur mollesse, ils n'y viennent pas. Plaignons-les, M. F., et prions pour eux. Quant à nous, profitons des grâces que J. C. distribue à ceux qui viennent l'adorer assidûment et avec piété. Que notre unique plaisir ici-bas soit de faire notre cour à ce Dieu Sauveur, d'écouter sa sainte parole, d'honorer ses saints mystères par notre présence et par notre

ferveur, de le recevoir dans le sacrement de son amour. Voilà les premières réflexions que nous fournit notre Evangile. Poursuivons.

JÉRUSALEM ne veut pas reconnaître son Sauveur et son Roi. Comment donc s'accompliront ces brillantes prophéties : *Levez les yeux, Jérusalem, regardez autour de vous : voyez les nations qui courent se soumettre à votre roi : elles s'empressent de se ranger au nombre de vos fils et de vos filles ?* Quoi ! M. F., ce langage s'adresse à ce malheureux peuple, aujourd'hui en exécration, tellement en opprobre, qu'on rougirait maintenant de faire alliance avec un Juif ! Où sont donc les promesses du Seigneur ?

Paraissez, Eglise des nations, Eglise catholique, nouvelle Jérusalem, épouse de J. C. ; vous êtes l'héritière des promesses. C'est sur vous que la gloire du Seigneur s'est levée ; c'est vous qui jouissez de la lumière, à l'exclusion de son peuple, de ce peuple qui ne veut pas vous reconnaître. C'est à vous que toutes les nations accourent, se faisant gloire d'être comptées au nombre de vos fils et de vos filles. Vous aurez des ennemis, il est vrai, mais ils ne prévaudront jamais contre vous ; et si votre beauté, votre splendeur et votre gloire sont souvent obscurcies par les désordres de vos enfants, et quelquefois par leurs hérésies et par leurs schismes, vous triompherez toujours de leurs divisions et de leurs scandales.

Mais prenons garde, M. F. ; cet avantage accordé à l'Eglise notre mère, n'est pas promis à chacun de nous. Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'épouse de J. C., mais elles triomphent journellement de ses enfants. Ne nous glorifions donc de notre vocation qu'autant que nous y serons fidèles ; puisque le châtiment exercé sur le peuple juif est

préparé à tous les peuples qui l'imiteront dans son aveuglement.

Hélas ! M. F., n'en avons-nous pas fait nous-mêmes la triste expérience ? La France, si catholique depuis tant de siècles, qu'était-elle devenue il y a quelques années, et dans quel déplorable état ne se trouve-t-elle pas encore! Dieu, par une miséricorde toute particulière pour notre nation, nous a rendu ses autels, ses pasteurs, son culte, que nous avions rejetés, abandonnés, profanés indignement. Les aurons-nous toujours ? et notre patrie ne redeviendra-t-elle pas à jamais ce qu'elle était il y a trente ans, ce qu'elle était avant que le Seigneur l'eût éclairée du flambeau de la Foi ? Ah! si nous en jugeons par les désordres qui règnent encore au milieu de nous, par la lâcheté du grand nombre à pratiquer les œuvres de la Foi, par l'indifférence de tant d'autres pour ce don si précieux, ne devons-nous pas nous écrier : *Elle est perdue! elle est perdue!*

Non, M. F., non, le rétablissement du roi très-chrétien, du fils aîné de l'Eglise sur le trône de ses pieux ancêtres, nous fait espérer le triomphe de la Foi dans la France. Assurez ce triomphe par votre fidélité à en pratiquer les œuvres, par votre fermeté à la soutenir contre les incrédules et les impies. Ouvrez, ouvrez les yeux, M. C. F., et fixez cette étoile qui brille sur vos têtes ; suivez-la avec autant de fidélité et de constance que les Mages, et vous aurez, comme eux, la récompense de votre persévérance. Venez aujourd'hui, comme eux, vous jeter aux pieds de votre Sauveur et de votre Roi ; et conjurez-le de vous conserver toujours au nombre de ses enfants et de ceux de son Eglise. Pour cela, offrez-lui l'hommage de tout ce que vous êtes, de tout ce que vous avez ; et entrez

dans les sentiments que les Mages, vos pères dans la Foi, portent aux pieds de Jésus-Christ.

Sentiments d'adoration... Oui, Chrétiens, c'est à vous que l'Eglise s'adresse, en vous disant aujourd'hui avec le Prophète : *Nations de la terre, rendez au Seigneur l'honneur, l'empire et la gloire qui lui sont dus.* Paraissez en sa présence, pénétrés du respect qu'exigent sa puissance et sa majesté ; offrez-lui des présents dignes de sa sainteté et de sa grandeur.

Cet or que vos pères lui ont présenté est, selon l'estime des hommes, le plus pur, le plus riche, le plus précieux des métaux. Il est la figure de la charité, la plus excellente de toutes les vertus : c'est cette charité qu'il faut offrir à Jésus-Christ : *Offert aurum charitas.*

Cette myrrhe qu'ils lui offrent renferme une salutaire amertume. Celle que Jésus-Christ vous demande est un cœur contrit, brisé de douleur et de regret de vos péchés ; c'est une pénitence sincère : *Et myrrham austeritas.*

Cet encens qu'ils tiennent entre leurs mains, renferme un parfum délicieux et s'élève jusqu'au ciel. L'odeur des prières, des gémissements et des soupirs de vos cœurs, lui sera bien plus agréable, et pénètrera bien mieux jusqu'à son trône : *Et thus desiderium.*

Souvenez-vous qu'il est votre Roi. Portez donc à sa crèche un esprit de soumission, de respect et de fidélité. Il exige tout l'or de votre cœur, tout votre amour : *Auro Rex agnoscitur.*

Souvenez-vous qu'il s'est fait homme semblable à vous, afin que vous deveniez semblables à lui. Pour acquérir cette divine ressemblance, imitez ses vertus, sa pénitence, son humilité, sa pureté : voilà la myrrhe qu'il veut voir entre vos mains : *Homo myrrhâ colitur.*

Mais n'oubliez pas que si son amour pour vous l'a fait s'anéantir, s'abaisser jusqu'à prendre sur lui vos infirmités, il est votre Dieu, l'image de son Père, sa splendeur, son égal. Adorez-le donc profondément; et, à son exemple, détachez-vous de la terre, renoncez à tout ce qui passe, pour ne vous attacher qu'à Dieu seul qui subsiste éternellement : voilà l'encens que vous devez brûler en son honneur : *Thure Deus gentium.*

Qu'il a droit, M. F., d'exiger ces dispositions de notre part! Nous n'étions pas son peuple : les Juifs seuls avaient le bonheur de le connaître et de posséder ses promesses. Dieu les avait appelés, il les avait bénis dans Abraham leur père, il avait choisi la maison de Jacob pour son héritage : *Qui Judæos advocat.* Mais il n'avait pas entièrement rejeté les nations. Ce sont ces autres brebis que Jésus-Christ, le bon Pasteur, est venu chercher, pour ne faire de tous les peuples qu'un seul troupeau : *Christus gentes convocat in unum tugurium.*

Ah! c'est maintenant que je m'écrierai avec le Prophète : *Bethléem, tu ne seras pas désormais la plus petite, la moins distinguée des villes de la Judée.* C'est toi qui deviens le berceau d'une Eglise qui sera répandue dans toute la terre, qui subsistera jusqu'à la fin des siècles : *Bethleem fit hodie totius Ecclesiæ nascentis exordium.*

O mon cœur! seriez-vous si insensible que de ne pas reconnaître le don précieux de votre vocation à la Foi, que de refuser vos hommages à ce Dieu Sauveur qui vous l'apporte! Ah! qu'il vienne établir son règne dans ce cœur qu'il s'est acquis à tant de titres : *Regnet Christus cordibus.* Qu'il triomphe de ses criminelles résistances, qu'il le soumette pour toujours à ses volontés adorables et à ses divins commande-

ments : *Et victis rebellibus.* Que je fasse désormais mes délices de lui obéir ; que je mette ma gloire et mon bonheur à le servir et à l'aimer, afin que je reçoive de sa bonté son royaume éternel : *Proferat imperium.* Amen.

LA PRÉSENTATION DE NOTRE-SEIGNEUR

ET

LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. Les jours de la purification de Marie étant accomplis, ils portèrent l'Enfant Jésus au Temple pour l'offrir au Seigneur. *S. Luc.* 2.

Que d'augustes mystères la fête de ce jour nous met sous les yeux, M. F. ! Un Dieu qui devient victime ; le Rédempteur du monde qui est lui-même racheté ; une Vierge sans tache qui se purifie ; la plus tendre des mères qui immole elle-même son Fils : quel spectacle ! arrêtons-nous quelques moments à le considérer, et profitons des exemples de vertu que nous donnent et la Mère et le Fils.

1° La purification de la Sainte Vierge nous apprend de quelle manière nous devons nous purifier ; 2° la Sainte Vierge présentant son Fils au Père éternel, montre aux parents comment ils doivent offrir à Dieu leurs enfants ; 3° Jésus-Christ s'offrant lui-même à Dieu son Père, nous apprend comment chacun de nous, en particulier, doit faire à Dieu le sacrifice de son corps et de son âme... Accordez-moi, etc.

Les jours de la purification de Marie étant achevés, selon la loi de Moïse, Marie et Joseph portèrent l'En-

fant Jésus à Jérusalem pour l'offrir au Seigneur. Elle offrit deux tourterelles pour sa purification, parce qu'elle était pauvre, et donna ensuite cinq sicles d'argent pour racheter son fils. Pendant cette cérémonie, un vieillard nommé Siméon, à qui Dieu avait promis qu'il ne mourrait point sans avoir vu le Sauveur, vint au temple, et voyant le saint Enfant, il le reconnut pour le Sauveur si attendu ; il le prit entre ses bras, et, se livrant aux transports de la reconnaissance, il s'écria : « Seigneur, votre serviteur mourra maintenant en paix, parce que mes yeux ont vu le Sauveur que vous avez envoyé à votre peuple, la lumière du monde et la gloire des nations. » Puis, s'adressant à Marie : « Hélas! lui dit-il, un glaive de douleur percera votre âme ; cet enfant sera le salut et la perte de plusieurs : il sera en butte aux contradictions des hommes. » Une sainte veuve reconnut aussi le Sauveur : elle en bénit Dieu, et raconta ce qu'elle avait vu à tous ceux qui attendaient la consolation d'Israel. Telle est l'histoire du mystère que nous célébrons.

Pour le bien comprendre, il faut savoir que la loi de Moïse imposait deux obligations différentes. Par la première, il était ordonné aux mères qui avaient mis au monde un fils de se présenter au temple quarante jours après leurs couches, pour se purifier des souillures légales qu'elles avaient contractées. En cette vue, la mère devait offrir un agneau avec une tourterelle ; et dans le cas qu'elle fût pauvre, deux tourterelles seulement. Par la seconde, il était ordonné d'offrir au Seigneur le premier enfant mâle. Dieu l'avait ainsi ordonné, afin que les Israélites se souvinssent que, pour les délivrer de la captivité de Pharaon, son Ange exterminateur avait frappé de mort, en une nuit, tous les premiers-nés des Egyptiens, et qu'il avait épargné les leurs. Les mères de-

vaient donc consacrer à Dieu leur premier-né ; mais elles pouvaient le racheter moyennant cinq sicles d'argent.

Il est évident, M. F., que la première de ces lois n'obligeait point la Sainte Vierge : comme elle avait conçu par l'opération du Saint-Esprit, elle n'avait point contracté de souillure ; elle n'avait donc pas besoin de purification. Mais c'est pour elle une occasion de pratiquer l'humilité et l'obéissance; elle aime mieux sacrifier à ces deux vertus la gloire de sa virginité. Elle se montre au premier parvis du temple, comme une femme immonde qui ne peut entrer dans le second avant d'avoir été purifiée. Tel est le sacrifice qu'elle fait en qualité de vierge.

Mais, en qualité de mère, elle en fait un bien plus sensible à son cœur, en offrant son Fils à Dieu ; car elle savait bien que c'était le dévouer à la croix. Oh ! de quel glaive de douleur dut être percée son âme, quand le saint vieillard Siméon lui confirma ce mystère ! Qu'il en dut coûter à la plus tendre des mères, de dévouer en quelque sorte à la mort le plus chéri des fils ! mais Dieu l'exige ; Marie ne sait qu'obéir. Ce qui l'afflige davantage encore, c'est que dès ce moment elle voit que, malgré le sacrifice qu'elle fait de son Fils pour le salut des hommes, la plupart se perdront, parce qu'ils ne voudront pas profiter des grâces du Sauveur, et que plusieurs même s'obstineront à le méconnaître. Voilà ce qui la remplit d'amertume : voilà ce qui rend mille fois plus douloureux le glaive qui lui perce le cœur.

Jugez de là, pécheurs, combien votre endurcissement la touche. Oui, M. F., Marie a consenti au sacrifice de son Fils pour notre salut ; mais plus son sacrifice a été volontaire, plus l'abus qu'on en fait est pénible à son cœur. Ah! renoncez donc au péché, et

profitez des exemples qu'elle vous donne dans sa purification.

1° En se soumettant à une loi qui n'était point faite pour elle, Marie apprend aux chrétiens de tout état et de toute condition, à obéir à toute la loi de Dieu et aux moindres ordonnances de l'Eglise; à les remplir avec toute l'exactitude de la lettre, et toute la perfection de l'esprit.

2° Marie, la plus sainte des mères et la plus pure des vierges, en venant au temple pour se purifier, nous apprend, à nous qui sommes pécheurs, quel soin nous devons avoir de nous purifier des souillures que nous contractons sans cesse. Et que faut-il faire pour cela ? Comme elle, il faut venir dans le temple du Seigneur, lui offrir le sacrifice qu'il ne rejette jamais, un cœur contrit, humilié et brisé de douleur. Il faut assister le plus souvent possible à l'auguste sacrifice de la Messe, où Jésus-Christ offre son Sang pour nous purifier de nos péchés. Il faut souvent recourir au sacrement qu'il a institué pour nous purifier de nos péchés. Si nous ne pouvons pas offrir le sacrifice des riches, offrons, comme Marie, le sacrifice des pauvres; c'est-à-dire, si nous n'avons pas le courage d'offrir à Dieu des actions héroïques de zèle, de charité, de justice, offrons des actions d'humilité, de douceur, de patience, de support, de silence, de modestie. Si nous ne vendons pas tout notre bien pour le distribuer aux pauvres, retranchons au moins tout le superflu dans nos repas et dans nos habits; travaillons même pour avoir de quoi donner plus abondamment à ceux qui sont dans le besoin. Si nous n'avons pas assez de santé ou de vertu pour pratiquer des jeûnes rigoureux, de grandes austérités, faisons une pénitence proportionnée à nos forces; soyons sobres, privons-nous des plaisirs non

nécessaires. Par ces moyens nous nous purifierons de nos souillures.

Mères chrétiennes, c'est pour imiter la purification de la Sainte Vierge, que l'Eglise vous engage à venir dans ce lieu saint après vos couches. Faites donc cette action dans les mêmes sentiments que cette Vierge sainte, je veux dire avec une profonde humilité, et une entière soumission à la volonté de Dieu pour l'enfant que vous aurez mis au monde ; qu'il en dispose à son gré ; qu'il en fasse tout ce qu'il lui plaira. Ne manquez pas, dans cette cérémonie, de remercier Dieu des grâces qu'il vous a faites pendant votre grossesse et vos couches, et priez-le de conserver à votre enfant la grâce du Baptême : voilà la leçon que vous fait la Sainte Vierge. En offrant son Fils à Dieu, elle apprend encore aux parents comment ils doivent offrir leurs enfants à Dieu. Renouvelez votre attention.

Les parents doivent se ressouvenir que leurs enfants ne sont pas proprement à eux, mais à Dieu ; que c'est un dépôt précieux qu'il leur a mis entre les mains, et dont il leur demandera un jour un compte rigoureux. Ils doivent les regarder comme autant de princes que Dieu et l'Eglise leur ont confiés, pour les élever d'une manière qui réponde à l'auguste qualité d'enfants de Dieu, de frères et de membres de J. C., de temples du Saint-Esprit : qualités qu'ils ont reçues dans le Baptême ; ils doivent les regarder comme des hommes destinés à régner éternellement avec Dieu dans le ciel. Quelle attention, quelle vigilance, quel zèle ne doivent-ils donc pas avoir à répondre aux desseins de Dieu et de son Eglise à l'égard de ces enfants !

Mes Frères, il n'y a point de milieu ; ou les parents consacrent leurs enfants à Dieu, ou ils les consacrent

au monde. Ceux-là consacrent à Dieu leurs enfants, qui leur inspirent l'amour de Dieu et des exercices de piété, l'horreur du péché, la haine du monde corrompu et de ses maximes ; qui font tout leur possible pour les conserver dans l'innocence, ou pour la leur faire réparer quand ils ont eu le malheur de la perdre ; qui veillent exactement sur leur conduite pour empêcher qu'ils ne se dérangent ; qui les avertissent, les reprennent et les corrigent avec prudence et charité ; qui les instruisent et les font instruire des vérités nécessaires au salut ; qui soutiennent leurs instructions par une conduite édifiante et par une prière continuelle.

Ceux-là, au contraire, consacrent leurs enfants aux démons, qui les laissent vivre dans l'indifférence et l'insensibilité pour Dieu et pour la Religion ; qui les scandalisent par leurs mauvais exemples ; qui leur inspirent l'amour du monde, des honneurs, des richesses et des plaisirs. Malheureux parents ! Ah ! qu'ils se réforment aujourd'hui sur l'exemple de la Sainte Vierge et de S. Joseph, et qu'ils demandent à Dieu la grâce de bien élever leurs enfants. Cette obligation est une des plus importantes de leur état, comme je l'ai prouvé dernièrement (1). C'est l'omission de ce devoir qui est la source de presque tous les désordres dont le monde est inondé, et la cause de la réprobation de la plupart des pères et mères. Vierge sainte, obtenez, je vous en conjure, à tous les parents qui m'écoutent, la grâce d'imiter votre exemple, et de consacrer leurs enfants au Seigneur, dans les mêmes dispositions où vous étiez lorsque vous offrîtes le vôtre : c'est la seconde instruction que nous fait le mystère de ce jour. Passons à la troisième.

---

(1) Le troisième Dimanche après l'Epiphanie. *Tome III.*

Jésus-Christ, en s'offrant à Dieu son Père, nous apprend à nous offrir nous-mêmes à Dieu. Mes frères, nous appartenons à Dieu par trois titres, à titre de création, à titre de rédemption, et à titre de vocation. Quelle infidélité ne serait-ce donc pas de n'être point tout à lui ! 1° C'est de Dieu que nous tenons tout : il ne nous a faits que pour lui, nous devons donc être tout entiers à lui. 2° Il nous a rachetés au prix de tout son sang : *Nous ne sommes donc plus à nous*, comme dit l'Apôtre ; *et par conséquent nous ne devons pas vivre pour nous, mais pour celui qui est mort pour nous sauver.* 3° Enfin, nous lui avons été consacrés par le Baptême, et nous nous y sommes engagés à consumer notre vie à son service. L'Eglise nous fait souvenir aujourd'hui de cette obligation, en nous mettant entre les mains un cierge qui se consume en l'honneur de Dieu. Ainsi, nous devons être tout à Dieu : voilà la nécessité de ce devoir bien établie. Voyons quelle en est l'étendue.

Il faut que notre sacrifice soit entier, parfait et sans la moindre réserve ; c'est-à-dire que nous consacrions à Dieu notre corps avec tous ses membres, notre âme avec toutes ses facultés, notre esprit, notre cœur et notre liberté. Soustraire quelque chose à la totalité de ce sacrifice, c'est dérober à Dieu une chose qui lui appartient. *Je vous conjure*, *M. F.*, *par la miséricorde de Dieu*, dit S. Paul, *de lui offrir votre corps en sacrifice, comme une hostie vivante, sainte & agréable à ses yeux, pour lui rendre un culte spirituel.*

On fait à Dieu un sacrifice de son esprit, en ne pensant qu'à lui, qu'à ce qui porte à lui. On lui fait un sacrifice de son cœur, en le tournant toujours vers lui, en ne désirant que lui, et ne voulant rien que par rapport à lui.

On lui sacrifie le corps, soit par la continence et

la mortification, soit en faisant servir ses membres à la piété, à la charité et aux bonnes œuvres : on lui sacrifie, par exemple, les yeux par de saintes lectures ; les oreilles, en écoutant sa parole et les vérités saintes que ses ministres nous annoncent ; la bouche, en chantant des cantiques en son honneur, en s'accusant de ses fautes, en confessant ses misères, en instruisant, en consolant et en exhortant le prochain. On lui sacrifie les pieds et les mains, en les faisant servir aux œuvres de charité, et en les employant au travail. Il n'y a aucune de nos actions, ni petites ni grandes, que nous ne devions faire pour Dieu, en vue de lui plaire, et pour sa gloire. En un mot, nous devons en tout lui obéir sans réserve ; nous devons lui offrir tout ce que nous sommes, sans partage : car telle est l'offrande de Jésus-Christ.

A considérer cette offrande telle qu'elle se fait dans le temple, et sans égard à ses suites, dit saint Bernard, elle paraît bien douce et bien facile. Mais, ajoute le saint Docteur, n'en jugez pas, M. F., par la simplicité de cette cérémonie : car le jour viendra où ce divin Enfant sera offert non plus dans le temple, mais sur le Calvaire ; non plus entre les bras de Siméon, mais entre les bras de la croix ; non plus par les mains de Marie, mais par les mains des bourreaux. Ce qui se fait aujourd'hui n'est que le prélude de ce qui se fera alors, et J. C. se le représente vivement. Le sanctuaire lui représente le prétoire où il sera condamné ; le temple lui figure le Calvaire où il sera crucifié ; l'autel où il est présenté, la croix où il expirera un jour. Son sang ne coule pas encore ; mais il voit déjà les clous qu'on lui prépare, les bourreaux qui s'apprêtent et qui se saisissent de lui. En un mot, la cérémonie de sa

Présentation lui montre tout le sanglant appareil de sa passion ; il voit toutes les humiliations qu'il aura à dévorer, toutes les souffrances qu'il lui faudra endurer ; et dès ce moment il s'y soumet, il les accepte toutes, il n'en excepte aucune.

Telle doit être notre résignation à la volonté de Dieu, M. F. ; soumettons-nous en tout à son aimable et divine volonté, qu'il fasse de nous tout ce qu'il lui plaira. Faisons-lui un transport universel de tout ce qui nous appartient, de notre esprit, de notre cœur, de notre volonté, de nos inclinations, de nos biens, de notre santé et de notre vie.

Oui, mon Dieu, tout ce qui est à nous est à vous. Nous nous consacrons tout entiers à vous, et pour le temps et pour l'éternité. Divin Jésus, qui vous offrez à votre Père éternel comme la seule victime capable de nous purifier, faites que nous soyons une même victime avec vous; consumez les imperfections de nos âmes par le feu de votre charité. Et vous, Vierge pure, qui n'eûtes jamais besoin de purification, obtenez-nous de Dieu ce feu sacré qui purifie tout ce qui peut lui déplaire en nous, afin que nous méritions un jour d'être présentés dans le temple de sa gloire. Ainsi soit-il.

VERTUS DE J. C. SES EXEMPLES.

Cœpit Jesus facere et docere. Jésus-Christ a commencé à pratiquer la loi avant de l'enseigner. *Act.* 1.

Revêtu de notre humanité, le Fils de Dieu a daigné marcher à notre tête. Il a pratiqué lui-même dans le plus haut degré de perfection la loi qu'il nous a enseignée. Toute sa vie n'a été qu'une fidèle expression de sa doctrine, et un modèle parfait de la nôtre. La vie seule de J. C., dit saint Ambroise, est la règle de

toutes les conditions et de tous les âges : il n'est personne qui ne trouve dans la conduite de cet Homme-Dieu les vertus qu'il doit pratiquer et les devoirs qu'il doit remplir : *Unius vita, omnium forma.* Qui que nous soyons, levons donc les yeux vers J. C. ; nous trouverons dans lui un modèle toujours sensible, une règle de conduite toujours vivante et appropriée à notre état. Quoi de plus encourageant, M. F., que les exemples d'un Maître qui n'exige rien de nous qu'il n'ait fait le premier ?

Que J. C. fut plus excellent que tous ces grands hommes que nous présente l'histoire du peuple de Dieu ! Tous, sans doute, ont été, suivant leur vocation, les images et les figures de J. C. ; mais qui, parmi eux, rassemble tous les caractères de l'homme parfait, toutes les vertus, toutes les qualités qu'il réunit sans exception et sans réserve ? Ainsi l'on proposera aux monarques la douceur et la clémence de David, la sagesse de Salomon, la piété de Josias ; aux ministres de l'Eglise, le zèle et la sainteté de Samuel ; aux chefs des armées, la constance de Josué, l'intrépidité d'Eléazar et de Judas Machabée ; aux législateurs, les connaissances et la prudence de Moïse ; aux juges, l'équité de ceux d'Israel ; aux pères, la religieuse tendresse de Tobie ; aux mères, le généreux dévouement de celle des Machabées ; aux époux, la tendresse d'Isaac ; aux épouses, la soumission et la réserve d'Esther ; aux veuves, la modestie et l'humilité de Judith ; aux malades, la résignation d'Ezéchias ; aux malheureux, la patience de Job ; aux pénitents, la contrition de Manassès ; aux amis, la fidélité de Jonathas ; mais on offrira à tous, en J. C. seul, les différentes vertus pratiquées dans toute leur per-

fection : *Unius vita, omnium forma.* J. C. est le modèle parfait de tous les âges, de tous les états, de toutes les situations de la vie.

Jésus, modèle de tous les âges. L'enfant y trouve cette simplicité, cette candeur, cette innocence qui conviennent à son âge. Jésus, la sagesse éternelle, réduit au silence; Jésus, la force du Très-Haut, assujetti à la faiblesse; Jésus, le Maître du monde, environné de besoins, ah ! vous ne pouvez être trop tôt proposé pour modèle aux enfants de l'âge le plus tendre! Que son nom soit dans leur bouche avant qu'aucun autre ait délié leur langue; que son amour soit dans leur cœur, avant qu'aucune autre affection vienne y occuper une place; que le tableau de son enfance soit sous leurs yeux, avant que celui du monde les séduise : alors on les verra croître avec lui en sagesse, en grâce et en âge, devant Dieu et devant les hommes.

La jeunesse y trouve des exemples de docilité, d'attachement et de respect pour ses parents. Cette seule expression de l'Evangile : *Il leur était soumis*, renferme un fonds d'instruction inépuisable. Nous y voyons le Créateur assujetti aux volontés de ses créatures ; nous le voyons recevoir de leur bouche, avec humilité, les vérités que son Esprit avait gravées dans leurs cœurs, partager leurs travaux, soulager leurs fatigues, s'unir à leurs prières, suivre leur zèle dans les exercices de la Religion. Quel exemple pour vous, jeunesse chrétienne ! mais quel reproche pour ceux d'entre vous qui sont désobéissants à leurs pères et mères ; qui souvent ne leur font que des réponses aigres et dédaigneuses ; qui fuient leur vigilance, et s'éloignent d'eux pour suivre les sociétés les plus dangereuses, les veillées, les apports, repaires de libertinage ; qui, loin de fréquenter nos temples, comme l'Enfant Jésus, et d'être assidus aux saints offices, à

nos instructions, aux catéchismes, courent les jeux, restent dans les cabarets, asiles de l'intempérance et de la débauche! Heureuse, au contraire, la jeunesse dont on peut dire comme de J. C. : *Il leur était soumis !* Elle trouve dans cette soumission son bonheur, et la paix pour le reste de ses jours.

L'âge mûr trouve aussi un modèle dans la conduite de J. C. Ah ! M. F., que ne nous est-il donné de pénétrer dans la maison de Joseph ! nous y verrions ce divin Sauveur partager tout le jour entre la prière et le travail pendant les trente années qui ont précédé son ministère. Il ne dédaigne pas d'employer ses mains divines à des ouvrages mécaniques, pour nous apprendre l'amour du travail. Au milieu de la dissipation inséparable des œuvres serviles, il conserve toujours la présence de son Dieu. La gloire de son Père, le salut du monde, voilà la fin qu'il se propose; et par-là il nous apprend comment nous devons sanctifier nos travaux. Dieu seul a connu le détail d'une vie si édifiante, si appliquée aux devoirs qu'il s'était imposés ; et l'Evangile qui nous en dérobe la connaissance, la laisse à notre méditation. C'est aussi à cette méditation, comme à ses exemples, que j'appelle les chrétiens de tous les états. Qu'ils y voient une vie laborieuse et pauvre, une vie humble et cachée, une vie sainte et utile. Sans doute nous n'y trouverons rien d'étonnant, rien d'extraordinaire, mais une uniformité qui en rend l'imitation plus facile, parce qu'elle est plus commune à tous les hommes.

Et cette vie qui n'excède pas trente années, cette vie si pleine de soins, offrira aussi à la vieillesse des exemples capables de la sanctifier. En effet, quelle plus grande leçon pour les vieillards, que cet esprit de sacrifice dont J. C. est pénétré, et qu'il manifeste à tous les instants? Toujours prêt à sortir

de ce monde dès que son Père le voudra; plein d'ardeur pour le baptême laborieux qu'il doit recevoir à sa mort, mais soumis à attendre les moments que son Père céleste a fixés dans sa sagesse et dans sa miséricorde; sans aucun lien qui le retienne au monde, sans impatience pour le quitter; inébranlable au milieu des contradictions qu'il y éprouve, il vous apprend, vieillards qui m'écoutez, que vos jours sont comptés; que vous ne devez vous laisser aller ni à un amour excessif de la vie, ni au dégoût et à l'ennui de la vie; que, dans l'état de faiblesse et d'infirmité naturelles à la vieillesse, vous devez, comme dit J. C., vous résigner à la volonté de Dieu et à ses décrets; qu'à son exemple, vous devez briser tous les liens, renoncer à toutes les affections qui pourraient partager votre sacrifice; que dès-lors, semblables à J. C., vous n'avez plus de ressource que dans la prière qui l'a aidé à soutenir les angoisses de l'agonie; que, presqu'à la vue de votre tombeau, vous n'avez plus qu'à multiplier les bonnes œuvres, pour avoir de quoi paraître devant Dieu; qu'enfin vous devez, comme ce bon Sauveur, attirer tout à vous par votre bonté, par votre douceur et par votre indulgente sensibilité.

C'est ainsi, M. F., que J. C. est le modèle de tous les âges; il est aussi celui de tous les états.

Jésus, modèle de tous les états. Considérons-le d'abord près des pauvres. Et n'est-ce pas cette portion précieuse du troupeau, comme dit saint Augustin, qu'on doit appeler la première à la suite de celui qui naquit, vécut et mourut pauvre; qui ne posséda rien sur la terre; qui n'eut pas où reposer sa tête; qui, dans le dénûment universel qu'il éprou-

va, ne fut jamais agité d'aucune inquiétude, se confia avec sécurité aux soins d'une Providence attentive, sans ralentir son activité ou diminuer son ardeur pour le travail, sans redouter les fatigues, sans négliger les devoirs ni les exercices de la Religion, sans s'écarter enfin de la douceur la plus parfaite et de la bonté la plus touchante? O vous tous, pauvres! considérez et voyez J. C.; comparez vos mœurs à ses exemples, vos habitudes à ses vertus. Jugez-vous vous-mêmes, et rougissez de vos murmures, de vos inquiétudes, de votre indolence, de votre indifférence pour les devoirs de la Religion, de vos intempérances et de vos débauches. Quoi! honorés d'avoir J. C. pour chef, et de lui appartenir de plus près par cette glorieuse ressemblance, rassurés par le bonheur qu'il promet dans le ciel aux bons pauvres, vous refuseriez de l'imiter! Ah! celui qui a dit: *Bienheureux les pauvres*, a dit encore mieux par ses exemples, que le bonheur de la pauvreté consiste dans la vertu, dans la soumission et dans la patience.

Mais oserons-nous le proposer aux riches? Pourra-t-il être leur modèle, celui qui n'a prononcé que des malédictions contre les richesses, des malheurs à ceux qui les aiment et les possèdent? Oui, M. F., nous le montrerons aux heureux du siècle, et ses actions seront la preuve de cette vérité. Le voici, leur dirai-je, ce Dieu maître de tous les biens. La nature obéit à sa voix; par un seul acte de sa puissance, il crée les aliments de l'homme; par un effet de sa providence, il les conserve; par un seul mouvement de sa volonté, il les multiplie. L'eau, sous sa main, se change en vin pour des époux humiliés; quelques pains suffisant à peine pour la nourriture de ses Apôtres, nourrissent d'abord cinq mille, ensuite qua-

tre mille personnes dans un désert; la mer, qui pendant une nuit entière se refuse à la pêche de ses disciples, leur fournit, dès qu'il le veut, une prodigieuse quantité de poissons. On exige de lui l'impôt: il est pauvre; mais il trouve, par un miracle, de quoi satisfaire à ce qu'on lui demande. Riches, le voici donc ce modèle. J. C. possède le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment; mais apprenez de lui l'usage que vous devez faire des biens de la terre. Envisagez-les comme des écueils dangereux, tant qu'ils servent à satisfaire votre mollesse et votre cupidité. Ils ne sont, ils ne pourront être de véritables biens, qu'autant que vous les emploierez au soulagement du malheureux. Et ce malheureux est homme, il est votre frère; et celui qui, tout Dieu qu'il est, s'est fait homme, qui est devenu le frère de cet indigent, vous dit de faire l'aumône, il vous l'ordonne, et il vous en a donné l'exemple.

Les petits, pour me servir de l'expression de l'Evangile, ne peuvent ignorer que c'est pour eux aussi qu'il a conversé dans le monde. Partout on l'a vu avec cette simplicité qui le rapproche des états les plus inférieurs. On l'a vu sans faste, sans appareil, passant des villes aux bourgades, sans autre suite que celle de douze pauvres dénués de tout comme lui. On l'a vu se transporter de la maison des riches dans la chaumière des pauvres, aller le long des chemins, sur les bords de la mer et des lacs, partout environné d'une foule de peuple qu'il instruisait avec sagesse, qu'il traitait avec bonté. On l'a vu enfin ne faire acception de personne; et dès-lors, aux yeux du chrétien, nulle condition n'est vile. Plus un pauvre l'est d'affection et de volonté, plus un ouvrier, un artisan estime la situation où la Providence l'a placé, plus il s'étudie à en sanctifier

l'obscurité par sa fidélité à imiter J. C., plus il est honoré et distingué aux yeux de Dieu.

Appelons maintenant les maîtres aux exemples de ce Dieu fait homme, à qui tout pouvoir a été donné dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Il est au milieu de ses Apôtres; il les traite comme ses amis et comme ses frères; il supporte leur peu d'intelligence et de docilité : s'il les reprend, c'est avec douceur; il n'insulte point à leur mépris; il ne les aigrit point par des paroles dures et piquantes. Compatissant à leur faiblesse, partageant leurs travaux, il adoucit leur fatigue, et leur ménage quelques moments de repos et de tranquillité. Maîtres, comparez votre conduite avec celle de cet Homme-Dieu. Ah ! que de réformes à faire pour maintenir dans votre maison la subordination, l'ordre et la paix ! que de mouvements d'humeur à réprimer, que de colères à éteindre, que d'impatiences à calmer, lorsque vous verrez dans J. C. que l'inégalité des conditions qui élève le maître au-dessus du serviteur, ne l'établit que le père, et non le tyran de son semblable, déjà assez malheureux d'être réduit à cet état! Et alors, quelle union, quel accord, quelle charité dans le sein des familles chrétiennes qui se conduiraient par de si touchants exemples !

Mais aussi, domestiques, souvenez-vous que le Sauveur n'est point venu en ce monde pour être servi, mais pour servir; qu'il n'a jamais balancé à le faire toutes les fois que la compassion ou les besoins de ses frères ont paru l'exiger. Souvenez-vous que votre divin Maître n'a pas seulement pris la forme d'esclave, mais qu'il s'est constamment assujetti à un esclavage volontaire. Voyez-le de la maison de Joseph, où il vivait dans une religieuse soumission, passer successivement par tous les événements que la volonté de

son Père lui avait préparés ; vous le trouverez toujours le serviteur du pauvre et de l'affligé. Loin donc de vous répandre en plaintes, loin de vous livrer à l'esprit de révolte et d'orgueil, vous bénirez la main de Dieu qui vous a placés dans cette condition, vous vous estimerez heureux d'avoir ce trait de ressemblance avec le Fils de Dieu. Par-là vous adoucirez votre fardeau, vous forcerez, s'il le faut, votre maître à vous estimer. Oui, votre maître, édifié de votre vertu, admirera une Religion qui lui présente un Dieu même pour modèle, qui lui donne des serviteurs fidèles, et dociles. Et vous serez plus heureux encore de pouvoir sanctifier votre état par l'humilité et la patience.

Que serait-ce, M. F., si, après avoir proposé ce divin modèle à tous les âges, à tous les états, nous étudiions ses exemples relativement aux différentes situations de la vie ? Il nous apprendrait l'usage que nous devons faire des honneurs, quand nous y sommes élevés ; des humiliations et des opprobres, quand Dieu nous en ménage ; des biens, quand Dieu nous en accorde; des pertes, quand il nous en afflige. Il nous apprendrait les devoirs de la reconnaissance envers nos bienfaiteurs ; les règles de l'attachement envers nos ennemis et nos persécuteurs ; les motifs et les bornes de l'amour conjugal, des affections et des caractères de l'amitié. Il nous apprendrait à l'entendre pour régler nos conversations ; à agir pour diriger nos démarches ; à souffrir pour soutenir notre patience.

Oui, M. F. en J. C. quelle invincible patience dans toutes sortes de maux ! Suivez-le depuis l'étable où il est né, jusqu'au Calvaire où il est mort ; partout vous le trouverez, dans la douleur, dans les travaux, dans les souffrances. Il a enduré la fin, la soif, la fatigue

des voyages, toutes les incommodités de la pauvreté, les embarras de la foule qui le pressait, les importunités des malades dont il était accablé; et jamais il ne s'est plaint. On lui disait des injures, on l'outrageait; et jamais il ne s'est vengé. C'est surtout dans les différentes circonstances de sa passion qu'il a fait voir une patience vraiment divine. Oh! quelles douleurs! quels supplices! et il n'est sorti de sa bouche aucune plainte, aucun reproche, aucune menace; enfin, attaché à la croix, il priait pour ses bourreaux.

Dans Jésus, quelle douceur inaltérable! Jamais il n'a rebuté personne: les plus grands pécheurs mêmes, il les recevait avec bonté; il ne faisait pas de difficulté de manger avec eux; et quand on lui reprochait cette condescendance, il répondait : *Je ne suis pas venu chercher les justes, mais les pécheurs; ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, ce sont les malades.* Il embrassait avec bonté les enfants, il les bénissait en leur imposant les mains, et il disait à ses disciples : *Laissez-les venir à moi; c'est à eux et à ceux qui leur ressemblent que le royaume des cieux appartient.* Partout c'est un caractère de bonté qui charme et qui inspire la confiance. Mais cette douceur ne l'empêchait pas de reprendre avec force les pécheurs endurcis.

Toute la vie de J. C. a été un exercice continuel de l'humilité la plus profonde. Il a voulu naître d'une mère pauvre; il a passé trente années dans l'obscurité, et quand il s'est fait connaître, ç'a été d'une manière si éloignée de la grandeur et de la pompe du monde, qu'elle ne pouvait en inspirer le désir et l'amour à personne. Jamais il n'a cherché sa propre gloire : il défendait de publier ses miracles. Le peuple qu'il avait nourri miraculeusement ayant voulu le

faire roi, il s'enfuit pour se dérober à ce pieux empressement. Enfin, quel zèle pour la gloire de son Père! Après avoir employé tout le jour à le faire connaître et à le glorifier devant les hommes, il passait la nuit souvent tout entière à prier; ou plutôt, toute sa vie a été une prière continuelle. Et avec quel recueillement, avec quelle ferveur il priait, le visage prosterné contre terre, tout anéanti devant cette suprême Majesté!

Concluons que la vie de J. C. est un livre toujours ouvert à nos yeux, livre où chacun de nous doit lire ce que l'Evangile nous prescrit, où nous trouvons l'exemple toujours à côté du précepte; la loi avec la grâce qui la fait pratiquer. Nous n'aurons donc point d'excuse si nous ne nous sanctifions point, puisque sa vie est notre modèle, dans quelque état, dans quelque situation que nous nous trouvions placés.

Oui, divin Sauveur, vous êtes le modèle de toute sainteté; vous avez donné l'exemple de toutes les vertus, et pour être parfait, il ne faut que vous étudier et vous imiter. Toute votre vie a été une instruction continuelle de nos mœurs; et l'on ne pèche qu'autant qu'on s'éloigne de votre conduite et de vos exemples. Vous voulez, ô mon Dieu! que nous soyons vos imitateurs : *Je vous ai donné l'exemple, afin que, pensant à ce que j'ai fait, vous le fassiez vous-mêmes.* Vous ne destinez une place dans votre royaume céleste qu'à ceux qui auront été semblables à vous sur la terre. Mais que pourrons-nous faire, si votre grâce ne forme dans nos cœurs les vertus dont vous nous avez donné l'exemple? Donnez-nous-la donc, cette grâce puissante, et nous vous imiterons. Ainsi soit-il.

DOCTRINE DE JÉSUS-CHRIST.

SERMON SUR LA MONTAGNE.

Ascendit in montem, et cùm sedisset, aperiens os suum docebat eos. Jésus monta sur une montagne, et s'étant assis, il prêcha le peuple et leur fit l'instruction suivante. *Matth.* ch. 5.

Un des plus précieux monuments de la mission et du zèle du Messie, M. F., est le sermon admirable qu'il fit sur la montagne, qui a fait l'instruction et la règle de tous les siècles catholiques ; qui est en effet un chef-d'œuvre de doctrine également pure et sublime, la substance et comme le précis de la morale évangélique, la justification et la preuve d'une Religion véritablement divine en elle-même et par son Auteur. Non, jamais les législateurs, jamais les sages de l'antiquité n'avaient imaginé seulement de porter la vertu de l'homme à ce haut point de perfection.

C'est ainsi, M. F., dit S. Augustin, que le Verbe de Dieu, qui avait ouvert la bouche des Prophètes pour annoncer, par leur organe, les ordres du ciel, nous parle maintenant, nous instruit par sa propre bouche : *Et aperiens os suum docebat eos.* Ecoutons donc, avec une oreille attentive et un cœur docile, cette excellente prédication de notre divin Maître. Qu'elle soit pour nous une parole de vie et de salut, une source de grâce et de lumières ! Elle va nous apprendre à devenir saints, et même à être heureux.

Cet admirable sermon que le Sauveur prononça sur la montagne, peut se diviser en deux parties, dont l'une enseigne en quoi consiste le vrai bonheur,

et l'autre développe la morale évangélique. Suivons cet ordre, et commençons par les béatitudes.

Avant J. C. les hommes, presque tous esclaves des sens terrestres et charnels, n'avaient guère conçu d'autre bonheur sur la terre, que celui qu'ils ont cru attaché aux plaisirs, aux richesses, aux honneurs, à la gloire, aux prospérités de ce monde et à leurs jouissances. La loi ancienne elle-même, dans ses promesses et ses vœux sur la félicité présente, ne l'attribuait, pour l'ordinaire, qu'à la possession des biens temporels, à la fertilité des campagnes, à la fécondité des troupeaux, à la propagation des familles, à l'état florissant de la nation. Il était réservé au Messie de mieux éclairer l'homme sur les genres de béatitude qui font son vrai bonheur selon Dieu, de réformer à cet égard les préjugés du genre humain, et de changer en ce point le système du monde. Ecoutez, peuples de la terre, et soyez dans l'étonnement.

Bienheureux, dit-il, *les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est pour eux!* Voilà, M. F., une sentence toute neuve et bien consolante pour les bons pauvres. Leur règne n'est point de ce monde; mais ils ont lieu d'espérer en l'autre une distinction plus solide et plus durable. S'ils ont sur la terre une condition dure, laborieuse, humiliée, dépourvue des biens et des douceurs de la vie présente, ils n'en auront, comme le pauvre Lazare, que plus de droit à l'héritage du ciel, qui doit être, dit le Sauveur, leur partage et la récompense de leur patience.

Mais remarquons bien que ce ne sont que les bons pauvres que cet oracle peut regarder, les pauvres d'esprit et de cœur, ou de bonne volonté; c'est-à-dire les pauvres craignant Dieu, qui supportent leur indigence avec résignation, parce que c'est l'état où

la Providence les veut; les pauvres vraiment pieux qui mettent leur richesse dans la pratique de la vertu et leur ambition à mériter le ciel.

Cette première béatitude peut convenir aussi à tous les autres états où règne l'esprit de détachement, et même à celui des riches vraiment chrétiens, qui, dans leur fortune, sont charitables, détachés de cœur et d'esprit des biens qu'ils possèdent. Ah! M. F., attachons-nous à cette pauvreté; c'est le moyen d'être riche pendant toute l'éternité. Malheur, au contraire, à ceux dont le cœur est attaché aux biens périssables de ce monde! Outre qu'ils ne sont jamais contents ici-bas, ils seront dépourvus de tout dans l'autre vie qui ne finira point.

Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre!

Doux, sans aigreur, sans dédain, sans insulter aux malheureux, sans même choquer le superbe, mais tâchant de le gagner par la douceur; doux même à ceux qui sont aigres, n'opposant point l'humeur à l'humeur, la violence à la violence; mais corrigeant les excès d'autrui par des paroles vraiment douces: telle est la douceur que J. C. canonise et béatifie, et à laquelle il promet la possession de la terre. Cette terre qu'il promet n'est point ce monde périssable et passager; mais c'est, dit S. Jérôme, *cette terre des vivants* dont parle David, où il espérait jouir des biens du Seigneur.

On peut cependant entendre encore, par cette terre promise, les avantages temporels de ce monde, qui sont assez ordinairement le partage et le fruit de la douceur. En effet, les gens d'un caractère doux, pliant, officieux, complaisant, gracieux, se font aimer de tout le monde, et par là ils réussissent plus sûrement dans leurs affaires; en sorte que la douceur chrétienne sert à notre fortune, aussi bien qu'à notre sanctification.

Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés!

Comment donc la tristesse et les larmes peuvent-elles faire des heureux? Mais pourquoi ne pourraient-elles pas être un bonheur, puisque les plaisirs et la joie peuvent bien être un malheur, et le sont en effet très-souvent? Un pécheur converti, un chrétien fidèle à la grâce, est donc véritablement heureux selon Dieu, d'être dans l'affliction et l'épreuve qui le purifie; de gémir devant Dieu sur ses péchés et ses misères, ou sur les maux de la Religion; de mener une vie pénitente, dure et austère, pour glorifier le Seigneur et satisfaire à sa justice. Oui, ce joug volontaire doit lui paraître doux et léger, par une intime persuasion qu'il s'évite par là des châtiments affreux, et qu'il se prépare une éternelle félicité.

Ah! si l'on savait combien les larmes de la pénitence et de l'amour divin sont quelquefois douces et ravissantes; si l'on voyait l'onction cachée sous l'amertume de la croix, et les consolations intérieures dont la grâce, en certains moments, inonde une âme mortifiée; alors on en conviendrait de bonne foi, et les mondains eux-mêmes, en certains moments de dégoût ou de remords, diraient au fond de leur cœur: « O heureux même dès ce monde, bienheureux ceux qui pleurent saintement et que Dieu console! »

Mais s'il est si doux en cette vie de souffrir pour Dieu et de pleurer au pied du crucifix, quel surcroît de consolations le Seigneur ne versera-t-il pas dans le sein d'une âme pénitente et purifiée, lorsque, suivant l'expression du Roi-Prophète, *elle sera enivrée au ciel de l'abondance des biens de sa maison, et qu'elle se désaltèrera dans le torrent de ses délices!*

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés!

Etre affamé et altéré de la justice, c'est travailler sans relâche et avec effort à devenir toujours plus juste devant Dieu ; à accumuler toujours de bonnes œuvres et de nouveaux mérites ; à croître toujours en grâce, en vertu, en sainteté.

Il y a des gens qui sont grands zélateurs de la justice ; mais c'est pour autrui bien plutôt que pour eux-mêmes : c'est-à-dire qu'ils sont remplis de zèle et de feu pour censurer, pour condamner les vices du prochain, tandis qu'ils sont fort indulgents à eux-mêmes sur leurs propres défauts. Ce n'est point là un amour de la justice.

Mais quand et comment un cœur saintement altéré et affamé de la justice sera-t-il rassasié ? Ce sera au ciel, par la plénitude du souverain bien, par la vue et la possession de Dieu, par la participation de sa félicité et de sa gloire : *Satiabor cùm apparuerit gloria tua.* Ps. 16.

Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, car ils obtiendront eux-mêmes miséricorde !

Qu'il est heureux en effet pour nous, M. F., qu'il nous est avantageux d'avoir ainsi entre nos mains un moyen efficace et une espérance consolante de trouver grâce un jour devant le souverain Juge ; puisque notre Dieu a promis d'être indulgent et miséricordieux pour nous, si nous le sommes nous-mêmes à l'égard du prochain, si nous exerçons la charité, la compassion, la miséricorde, la clémence et le pardon des injures envers nos frères ! Combien l'homme ne gagne-t-il pas avec Dieu dans cette sorte de convention ! Eh ! qu'est-ce que les offenses de nos frères envers nous, en comparaison de nos offenses envers Dieu ? et le peu de bien que nous pouvons faire aux malheureux est-il comparable aux bienfaits d'un bonheur éternel ?

Heureux donc, encore une fois, le chrétien charitable et débonnaire, qui sait acquérir à un prix si modique, et par des moyens si faciles, un droit particulier à la miséricorde du Seigneur et à l'héritage du ciel !

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu !

L'homme impur et charnel n'est guère propre à concevoir ce qui est de l'esprit de Dieu, suivant l'Apôtre. A plus forte raison est-il incapable et indigne de contempler Dieu lui-même, qui est la pureté par excellence.

Mais le privilége d'un cœur pur, d'un esprit chaste et dégagé des sens, est de s'élever d'avance jusqu'à Dieu par la contemplation, et d'être destiné à voir un jour, sans voile, ce Dieu amateur et rémunérateur de la pureté, qui est lui-même essentiellement pur et trois fois saint.

Le bonheur d'une âme pure est encore d'attirer à son tour sur elle-même l'attention et les regards de son Dieu, et de mériter de le voir éternellement dans le séjour de sa gloire : *Ipsi Deum videbunt.*

Bienheureux les esprits pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu !

L'homme qui aime la paix et qui est ami de ses semblables, est une belle image de Dieu qui est essentiellement bon. Or, quoi de plus beau, M. F. ? Ajoutons qu'un homme de ce caractère est ami de son propre bonheur, parce qu'il se procure à lui-même la tranquillité de l'âme, la satisfaction du cœur, la confiance de ses concitoyens, la bienveillance de ses égaux et la faveur de ses supérieurs. En pacifiant les esprits, en réunissant les cœurs, il se montre vraiment l'enfant de Dieu, son Père céleste, qui est le Dieu

de la paix, l'âme de la charité, le lien de la société et de la concorde entre les hommes.

Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux leur appartient !

En des moments de ferveur, on envie le bonheur et la gloire des martyrs, on voudrait bien mourir aussi pour la défense de la Foi, afin de s'assurer le royaume des cieux. Mais dans la pratique, nous sommes timides et lâches pour les intérêts de la Religion, esclaves de la politique et du respect humain, de la souffrance et de la douleur.

Cependant le Fils de Dieu nous déclare que ceux qui sont persécutés et qui souffrent pour la justice avec patience, avec courage, avec religion, sont les vrais heureux; parce qu'ils le seront éternellement, et qu'après le combat, le royaume des cieux leur sera donné à titre de conquête : *Ipsorum est regnum cœlorum.*

Maintenant, M. F., examinons-nous devant Dieu, et jugeons-nous sur ces oracles sortis de la bouche de son Fils. Nous seront-ils favorables, et avons-nous effectivement tous ces caractères de la béatitude, toutes ces marques heureuses de prédestination ? Si elles ne sont pas en nous, et si nous ne travaillons pas à les acquérir, tremblons, nous sommes réprouvés. Mais au contraire, si nous sommes véritablement détachés et *pauvres d'esprit*, si nous sommes *doux* et patients, si nous sommes dans le deuil et la componction de la pénitence, si nous sommes *affamés et altérés de la justice*, si nous sommes compatissants et *miséricordieux*, si nous sommes *purs d'esprit et de cœur*, si nous sommes *pacifiques et modérés*, si nous sommes dans la *souffrance pour la justice* et avec un esprit de religion ; en ce cas, nous sommes heureux selon Dieu, et nous avons grand sujet de

nous réjouir en lui, parce qu'une récompense abondante nous est réservée dans les cieux, nous dit le Sauveur : *Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.*

Après avoir ainsi tracé le tableau des vraies béatitudes, le Fils de Dieu nous donne des règles de conduite pour les différentes circonstances de la vie. Ecoutons-les avec un redoublement d'attention.

Le Sauveur du monde, s'adressant d'abord à ses Apôtres, leur dit :

« Vous êtes le sel de la terre ; vous êtes la lumière « du monde. Que votre lumière luise donc devant « les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, « ils rendent gloire à votre Père céleste. Celui-là sera « grand dans le royaume des cieux, qui aura prati- « qué la vertu, et qui l'aura enseignée aux autres. »

Priez Dieu, M. F., que nous remplissions fidèlement toutes nos obligations ; que nous soyons vraiment pour vous la lumière qui vous éclaire et qui vous édifie, le sel incorruptible qui vous préserve du péché, qui nous en préserve nous-mêmes au milieu de tant de dangers et de corruption. Nos obligations sont plus grandes que les vôtres, nous avons donc besoin d'une plus grande grâce ; ah ! ne cessez pas de la demander pour vos Pasteurs.

Ensuite J. C., parlant pour toutes les conditions généralement, en enchérissant sur les préceptes de l'ancienne loi : « Vous avez appris, continue-t-il, qu'il a été défendu aux anciens de se rendre coupables d'homicide. Mais moi, je vous dis bien plus : quiconque entre seulement en colère contre son frère, en sera repris et châtié au jugement de Dieu. Celui qui de plus offensera un autre par quelques paroles

d'émotion et de mépris, en subira la peine au tribunal du souverain Juge. Et si quelqu'un vient jusqu'à traiter son prochain de fou et d'insensé par un esprit d'insulte et d'outrage, il sera condamné au supplice du feu. Si donc, lorsque vous présentez votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque grief et quelque peine contre vous, laissez là votre don devant l'autel, et allez vous réconcilier avec lui; après quoi, vous reviendrez faire votre offrande, afin qu'elle soit agréable aux yeux du Seigneur.

Il a été dit aux anciens : « Vous ne commettrez point d'adultère. » Mais moi, j'ajoute que quiconque aura seulement regardé une femme avec un mauvais désir sur elle, a déjà commis l'adultère dans son cœur, et qu'il en est réputé coupable devant Dieu. Retranchez donc, éloignez de vous tout ce qui vous serait une occasion de chute, et faites-en le sacrifice, quoi qu'il vous en puisse coûter ; fût-ce votre œil, arrachez-le plutôt ; si c'est votre main droite, coupez-la : il vaut mieux pour vous perdre un de vos membres pour vous sauver, que d'être précipité tout entier dans l'enfer.

« Vous avez encore appris qu'il a été dit aux anciens : « Vous ne vous parjurerez point; mais vous vous acquitterez devant le Seigneur des jurements que vous aurez faits. » Et moi, je vous défends même d'en faire inutilement. Je veux que vous ne juriez en aucune sorte ; ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu ; ni par la terre, parce que c'est comme son marchepied ; ni par quoi que ce soit. Mais contentez-vous, dans l'usage et le commerce de la vie, de dire simplement avec vérité, droiture et candeur : « Cela est ; la chose est ainsi ; ou bien : « Non, cela n'est pas ; » car ce qui est de plus vient du mal. »

« Vous savez aussi cette ancienne maxime de la loi,

passée en proverbe: «Œil pour œil, dent pour dent: » c'est-à-dire, vengeance égale à l'injure, traitement pareil dans la punition. Et moi, je vous exhorte à souffrir quand on vous maltraite, non-seulement sans aucun ressentiment vindicatif, mais même sans résistance. Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore la gauche; et si l'on veut plaider contre vous pour vous prendre votre robe, donnez aussi votre manteau, plutôt que d'avoir des contestations, des querelles, des procès, qui altèrent la charité. Aimez sincèrement vos ennemis mêmes; faites du bien à ceux qui vous haïssent; priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient, afin que vous soyez les dignes enfants et les imitateurs de votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons.

« Gardez-vous encore de faire le bien devant les hommes, pour en être vus et estimés. Mais lorsque vous donnerez l'aumône, que votre main gauche même ne sache pas ce que fait votre droite; et votre Père céleste, qui voit ce qui se passe dans le secret, vous en rendra la récompense. Evitez pareillement la vaine gloire dans vos jeûnes, et la cupidité dans vos désirs, en ne cherchant point à thésauriser sur la terre, où les biens de ce monde sont sujets au dépérissement et peuvent vous être enlevés. Amassez-vous plutôt des trésors durables de bonnes œuvres et de mérites pour le ciel; car où est votre trésor, là est aussi votre cœur. Ce cœur, fait pour Dieu, ne peut être attaché à son service, et en même temps dominé par l'amour des richesses. On ne saurait servir deux maîtres à la fois.

« C'est pourquoi je vous avertis de ne point substituer un esprit d'avarice à la confiance en Dieu, et de ne point trop vous inquiéter pour les besoins de

la vie présente, où vous trouverez de quoi manger et vous vêtir. Votre Père qui est dans les cieux sait que vous avez besoin de toutes ces choses. N'est-ce pas lui qui nourrit les oiseaux? n'est-ce pas lui qui donne une si riche parure à l'herbe des champs? Combien aura-t-il plus soin de vous, qui valez beaucoup mieux? Cherchez donc par préférence le royaume de Dieu et sa justice; et toutes les choses nécessaires à votre conservation, à votre subsistance, à votre entretien, vous seront données de surcroît. »

Mais en même temps, M. F., il est bien juste aussi que l'homme à son tour serve son Dieu, son bienfaiteur. C'est pourquoi J. C. nous comparant à des arbres fruitiers, qui doivent rendre au cultivateur et servir à l'utilité de leur maître : « Tout arbre, dit-il, qui ne porte point de bons fruits, sera coupé et mis au feu. » Or, pour porter des fruits méritoires de la vie éternelle, il ne suffira pas d'être religieux en paroles et en sentiments vides de bonnes œuvres. « Tous ceux, a dit le Sauveur, qui me disent : Seigneur, Seigneur, ne seront point admis pour cela dans le royaume des cieux; mais celui-là seulement y entrera, qui fait la volonté de mon Père. »

Abrégeons, M. F., ce détail d'instructions, dont on peut réduire, pour ce qui nous regarde, la substance et le précis à cette belle sentence du Fils de Dieu : *Soyez donc, vous autres, parfaits, comme votre Père céleste est parfait lui-même.*

O morale admirable, tout à la fois simple et sublime! quoi de plus vrai, de plus sensible, de plus conforme aux principes de la saine raison, à la rectitude des mœurs, à la perfection de l'humanité, que cette doctrine et ce langage du Sauveur? Ah! quelle forte et vive impression ne dut pas laisser dans les esprits et dans les cœurs un discours si frappant.

précédé, suivi, et confirmé par les miracles! Les autres docteurs ont-ils jamais enseigné avec cette autorité, avec cette lumière, avec cette dignité? Un tel législateur ne peut être que l'envoyé de Dieu.

Aussi est-il remarqué dans l'Evangile, qu'après ce fameux sermon sur la montagne, le peuple qui l'écoutait en demeura dans l'admiration. Sans doute, M. F., que vous en avez senti pareillement la force convaincante et la vérité lumineuse. Mais, en admirant avec eux toutes ces excellentes leçons du Sauveur, prenez garde qu'elles ne servent bien peu au grand ouvrage de votre salut, si vous négligez d'en faire la règle de vos mœurs. C'est la réflexion judicieuse par laquelle notre divin Maître a terminé lui-même son discours. Il nous déclare que celui qui observe ses commandements, aura la vie éternelle pour récompense; mais qu'il punira d'un supplice affreux celui qui les aura violés : qu'il faut donc s'attacher uniquement à lui, et mépriser les avantages de la vie présente. *Car que sert-il à un homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme pour l'éternité ?*

O Jésus ! qu'elle est admirable la loi sainte que vous avez enseignée aux hommes! que la morale en est pure et élevée au-dessus des sens ! Plus on l'étudie, plus on y découvre de raison, d'équité et de sagesse. Elle remédie à tous les maux, elle guérit toutes nos misères, elle nous apprend en quoi consiste notre vrai bonheur, elle nous montre la route qui y conduit. Qu'on est heureux, ô mon Dieu! quand on y conforme sa conduite! toutes les passions sont réprimées; toutes les vertus sont pratiquées; une paix délicieuse règne dans le cœur d'un vrai chrétien; l'espérance d'une vie éternelle le remplit d'une joie vive et pure; les plaisirs qu'il goûte ne laissent point

de remords après eux ; les maux qu'il éprouve cessent d'être des maux, parce que l'onction de votre grâce en adoucit l'amertume, en affaiblit le sentiment. Faites, ô mon Dieu ! que je la médite sans cesse, cette divine loi, que je la goûte, et surtout que je la pratique avec fidélité. Ainsi soit-il.

PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST.

L'ORAISON DOMINICALE.

Domine, doce nos orare. Seigneur, apprenez-nous à prier. *S. Luc.* 11.

Qui pouvait, en effet, mieux nous l'apprendre que ce divin Maître, qui connaissait si parfaitement l'esprit du véritable culte et les devoirs de la Religion, la nécessité de la prière et sa vertu, les besoins de l'homme et le cœur de Dieu ; qui priait lui-même avec tant de ferveur dans la solitude et sur les montagnes, où il passait les nuits en oraison, dans la méditation et le goût des choses divines ; qui se préparait de cette sorte, par un saint commerce avec le ciel, à converser sur la terre, à prêcher la parole de Dieu, à obtenir les miracles, et à les opérer ?

Mais ce grand modèle des chrétiens ne s'est pas contenté de nous donner l'exemple de la prière, il a voulu nous en laisser encore une excellente méthode, propre à tous les états et à tous les âges. C'est, M. F., l'*Oraison Dominicale*, qui est un des plus précieux fruits de sa mission. Faisons-en aujourd'hui l'objet de notre instruction et de notre vénération tout ensemble.

La prière est une élévation de l'âme, un sentiment

du cœur, un désir intéressé que la langue et l'esprit présentent de concert au trône de Dieu; c'est un saint entretien de la créature avec son auteur, d'un serviteur avec son maître, d'un enfant avec son père, auquel il expose avec confiance ses besoins et ses demandes ; c'est un religieux tribut d'hommages et de dépendance que la terre rend au Ciel, une partie essentielle du culte de la Divinité, et un excellent moyen de sanctification pour l'homme.

L'usage de la prière est fréquent et quotidien, parce que nos besoins sont continuels et dépendants de Dieu, souverain dispensateur de toutes les grâces et de tous les biens.

La vertu de la prière est grande, et ses fruits sont abondants, salutaires, consolants, quand elle est bien faite.

Mais beaucoup de gens prient mal : peu savent le bien faire. J. C. a daigné nous l'apprendre. Ecoutons notre Maître : il va nous dire, M. F., ce que nous devons demander au Seigneur dans cette formule de prière, que vous récitez d'après lui tous les jours peut-être sans l'entendre. C'est donc à moi de vous en donner l'intelligence, et à vous de savoir du moins ce que vous dites à Dieu, et ce que vous lui demandez.

Chacune des demandes de l'Oraison Dominicale est un exercice d'amour.

Notre Père ! Dès ce premier mot, le cœur se fond en amour. Notre Père ! ô nom plein de douceur et de charmes ! quel amour, quelle reconnaissance, quelle confiance ne doit-il pas exciter dans notre cœur! Dieu est notre Père par la création, puisqu'il nous a donné la vie et qu'il nous a formés à son image. Mais il l'est plus encore par la régénération, puisque dans le baptême il nous a adoptés en J. C. pour ses enfants ; et c'est surtout par cette divine adoption que nous avons

droit de l'appeler notre Père ; c'est là un privilége spécial de la loi de grâce. Dans l'ancien Testament, il se faisait invoquer sous les noms imposants de *Seigneur Dieu*, *Dominateur du ciel et de la terre*, de *Dieu des armées*, de *Dieu grand, fort et terrible;* mais pour ce tendre et doux nom de *Père*, il est réservé particulièrement pour nous : quelle faveur, M. F. ! Aimons donc un tel Père. Accoutumons-nous à envisager dans la prière le Seigneur, sous cette intéressante qualité de Père essentiellement bon, et réconcilié avec nous par J. C., pour lui parler avec une libre effusion du cœur et avec un amour filial; c'est J. C. qui nous l'ordonne. Disons donc mille et mille fois : *Notre Père, notre Père!*

Parce que vous êtes enfants, dit S. Paul, *Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : « Mon Père, mon Père ! »* C'est donc l'Esprit-Saint qui forme en nous ce cri intime par lequel nous recourons à Dieu comme à notre Père. Pourquoi l'Apôtre l'appelle-t-il un cri ? M. F., un grand besoin fait crier : un enfant ne crie que lorsqu'il souffre, ou qu'il a besoin. Mais à qui crie-t-il dans son besoin ? à son père, à sa mère. Crions donc à Dieu notre Père, car nos besoins sont extrêmes. Hélas ! notre faiblesse est si grande ! nous tombons à chaque pas ; le péché nous gagne ; le plaisir des sens nous entraîne. Crions donc avec ardeur, et que tous nos os crient : « O Dieu, qui êtes notre Père ! »

Notre Père qui êtes dans les cieux. Pourquoi J. C. nous avertit-il de lui adresser nos vœux au ciel, puisqu'il remplit l'univers, et qu'il est toujours présent au milieu de nous ? C'est, M. F., parce que le ciel est le trône de sa gloire et le séjour de sa magnificence, où il semble habiter plus particulièrement, en ce qu'il y manifeste davantage sa présence et ses grandeurs

C'est encore parce qu'en priant notre cœur doit s'élever au-dessus de la terre, et porter ses regards, ses affections, ses désirs vers le ciel, où il règne, et où nous aspirons.

Le Saint-Esprit nous rend témoignage, dit l'Apôtre, *que nous sommes enfants de Dieu. Que si nous sommes les enfants de Dieu*, ajoute l'Apôtre, *nous sommes aussi ses héritiers et les cohéritiers de J. C.* Oh! M. F., quelle gloire! quel privilége! quel bonheur! Nous aurons donc le même héritage, le même royaume que J. C.; nous serons assis sur son trône, nous aurons part à sa gloire, nous serons heureux en lui, par lui, avec lui; et c'est pour cela que nous crions: *Notre Père qui êtes dans les cieux*, afin de bien concevoir où il nous appelle. Qui pourrait ne pas désirer ce bel héritage? Mais Dieu ne le donne qu'à ceux qui l'aiment.

Or, le premier objet de l'amour chrétien et de ses désirs, doit être que le nom du Seigneur soit sanctifié, c'est-à-dire, que le vrai Dieu soit connu, adoré, béni, honoré, servi, glorifié en nous et par nous, dans son Eglise et par toute la terre.

Que votre nom soit sanctifié. Il est fort juste, en effet, que les intérêts de Dieu aient d'abord la préférence sur les nôtres. Cependant, M. F., loin d'être animés dans la prière de ce beau zèle pour Dieu, pour sa Religion, pour son culte, y pensons-nous seulement, et méritons-nous qu'il s'intéresse à notre bonheur, tandis que nous nous intéressons si peu à sa gloire?

Que votre règne arrive. Peut-être n'avez-vous jamais bien compris, M. F., le sens de ces belles paroles. En voici l'interprétation selon S. Jérôme.

Demander à Dieu que son règne arrive, c'est désirer que sa loi, que son culte, que sa Religion règnent sur la terre, à la place de l'idolâtrie, de l'hérésie, de l'impiété et du vice.

Demander à Dieu que son règne arrive, c'est désirer que sa grâce et son amour règnent en nous et sur nous, sur notre esprit et sur notre cœur, sur nos sentiments et sur notre conduite, sur nos œuvres et sur nos vertus.

Demander à Dieu que son règne arrive, c'est désirer qu'il nous fasse part de son royaume céleste, au temps marqué par sa providence, et ce doit être le plus vif de nos désirs. Pour cette vie, elle ne doit point être aimée, mais seulement supportée, dit saint Augustin : *Non amanda, sed toleranda.* Car c'est ici le lieu de pèlerinage, le lieu d'exil, le lieu de gémissements et de pleurs. Aussi, le vrai chrétien se regarde sur la terre comme dans une prison ; il soupire après sa véritable patrie; il lève souvent les yeux vers le ciel, où est le séjour de la paix, où son héritage l'attend, où J. C. doit le faire régner éternellement avec lui.

Cherchons donc d'abord le royaume de Dieu et sa justice, comme nous l'enseigne l'Evangile, et après cela les autres biens ne nous seront point refusés. C'est en effet ce sentiment d'une âme éprise du désir des biens spirituels, et sensible aux intérêts de Dieu et de sa Religion, qui dispose son cœur paternel à le combler de ses bienfaits, qui attire sur elle, dans la prière, les regards de Dieu et ses complaisances, ses lumières, ses consolations et ses faveurs.

Mais je vous le demande, M. F., qui de nous désire vraiment le royaume de Dieu? qui de nous dit de bon cœur : *Que votre règne arrive?* C'est cependant à quoi nous préparait cette parole : *Notre Père qui êtes dans les cieux.* Car c'est le ciel qui est notre maison, puisque c'est là que demeure notre Père. Hélas! ce qui étouffe en nous ce désir qui devrait être si naturel aux chrétiens, c'est que nous aimons le monde, ses biens, ses honneurs, ses plaisirs. Insensés que nous sommes,

nous aimons cette vie pleine de maux, et ce qui est pis, pleine de péchés, le plus grand de tous les maux. O aveuglement! ô stupidité! Rompons ces liens, M. F., et disons :

Que votre volonté soit faite. Voilà le vrai et parfait exercice de l'amour, conformer sa volonté à celle de Dieu. Or, nous lui demandons ici trois choses : 1° nous désirons que ses desseins s'accomplissent sur la terre, dans les événements généraux du monde, et dans les événements particuliers qui nous concernent, avec acquiescement et soumission à sa sainte volonté ; avec un consentement intérieur et sincère à tout ce qu'il lui plaira faire de nous, et en ordonner pour la prospérité ou pour l'adversité, pour la santé ou pour la maladie, pour la vie ou pour la mort.

2° Nous demandons encore à Dieu la grâce de faire nous-mêmes sa volonté sainte, de la connaître, de lui obéir, d'y conformer en toutes choses notre propre volonté, nos sentiments, nos désirs, nos projets, nos actions, notre conduite.

3° Enfin, par ces paroles, nous témoignons à Dieu être tout disposés à l'accomplir, cette divine volonté, et à la faire, s'il se peut, aussi ponctuellement et avec autant de ferveur sur la terre que la font, dans le ciel, les Anges, qui sont toujours prêts à recevoir ses ordres avec joie et à les exécuter avec fidélité.

Mais que dis-je, M. F.? n'est-ce pas plutôt la volonté de Dieu que nous désirons assujettir à la nôtre? Nous voulons qu'il nous exauce selon nos goûts, selon nos projets, selon nos vues, souvent fort opposées aux siennes. Je sais bien qu'il ne nous est pas défendu de lui dire, dans l'affliction et l'épreuve, comme J. C. : *O mon Père! détournez de moi, s'il est possible, ce calice* d'amertume que votre main me présente; mais il faut ajouter aussi comme J. C., et

avec la même sincérité : *Cependant, Seigneur, que votre adorable volonté soit accomplie, plutôt que la mienne.* O notre Père qui êtes dans les cieux ! on vous y aime, et c'est pourquoi l'on y fait son bonheur de votre volonté. Que ce qui se fait dans le ciel, se fasse donc aussi sur la terre. *Que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel.*

Ces trois premières demandes se rapportent à Dieu. Voyons maintenant les quatre autres qui nous regardent nous-mêmes.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. Il est donc permis de demander à Dieu les biens temporels de la vie présente ; mais ce doit être avec une entière dépendance, et sans cupidité ni ambition. Aussi J. C. nous exhorte ici à demander au Père céleste, non point l'inutile et le superflu, mais purement et simplement le pain nécessaire pour notre subsistance : ce qui renferme les autres besoins.

Jésus-Christ nous apprend encore à ne demander expressément que notre pain ou notre subsistance de chaque jour, et à la demander tous les jours ; c'est-à-dire à mettre notre confiance aux soins paternels du Seigneur, et à lui témoigner cette confiance tous les jours de notre vie ; à ne point accumuler avidement des biens et des richesses pour un avenir incertain, par défiance, par inquiétude, par avarice, par trop d'attachement à la terre et à ses biens : voilà pour notre corps. Nous avons aussi une âme qui a besoin d'une nourriture qui lui convienne, et c'est cette nourriture spirituelle que nous demandons par ces paroles : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* Or, la nourriture de notre âme, c'est la parole de Dieu, c'est la grâce, c'est la divine Eucharistie.

Sans la parole de Dieu, nous restons dans l'ignorance ; sans sa grâce, nous ne pouvons rien faire de bien ; sans la divine Eucharistie, notre âme languit et meurt.

O Dieu notre Père ! donnez-nous-le, ce pain spirituel de votre parole ; donnez-nous-le, ce pain céleste de votre grâce ; donnez-nous-le ce pain des Anges, qui est votre Chair adorable ; donnez-nous-le aujourd'hui ; donnez-nous-le tous les jours. Eh ! que ne sommes-nous dignes de le recevoir toutes les fois que nous assistons au divin Sacrifice ! La table est prête, mais les convives manquent ; vous les appelez, divin Jésus, et personne presque ne se présente. Le plus grand nombre n'a que du dégoût pour cette manne délicieuse. Cela est-il croyable ?

Ah ! M. F., désirons donc la sainte communion ; désirons-la avec ardeur, avec avidité. Vivons si chrétiennement, que nous puissions la recevoir souvent. Ceux qui ont faim et soif de la justice, je veux dire de leur salut, le désirent, ce pain céleste ; car il est la source de toutes les grâces, et le parfait exercice de l'amour est de désirer sans cesse de s'unir à Jésus-Christ dans le sacrement de son amour.

Pardonnez-nous nos offenses. Nous prions ici le Père céleste de nous pardonner nos péchés, et nous avons grand intérêt de le mériter. Mais si nous conservons en même temps l'attachement au péché, l'habitude du vice ; si nous ne présentons à Dieu un cœur contrit, humilié, converti, comment nous accordera-t-il ce pardon ?

O notre Père! pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Qu'il est admirable, M. F., que Dieu fasse dépendre le pardon que nous attendons de lui, de celui qu'il nous ordonne d'accorder à ceux qui nous ont offensés ! Non content d'avoir partout inculqué cette obligation, il nous la

met à nous-mêmes à la bouche dans cette prière journalière, afin que si nous manquons à pardonner, il nous dise, comme à ce mauvais serviteur de l'Evangile : *Je te juge par ta propre bouche, méchant serviteur :* tu m'as demandé pardon, à condition de pardonner. Lorsque tu as refusé de pardonner à ton frère, tu as prononcé ta sentence. Va-t-en au lieu du supplice, dans cette prison éternelle où il n'y a plus ni pardon, ni miséricorde.

O vous qui refusez de pardonner, de vous réconcilier; vous qui conservez de l'aigreur, du ressentiment contre qui que ce soit ! pensez donc à ce que vous faites, quand vous récitez cette divine prière, lorsque vous dites : *Notre Père, pardonnez-nous comme nous pardonnons.*

Et ne nous laissez pas succomber à la tentation. Jésus-Christ fait souvenir ici des piéges, des périls qui nous environnent de toutes parts ; et en même temps de notre fragilité, de notre faiblesse, du besoin que nous avons qu'au milieu de tant d'écueils, la main de Dieu nous conduise, nous protége et nous défende. Hélas! d'une part, *le démon tourne autour de nous*, dit saint Pierre, *comme un lion rugissant, cherchant à dévorer sa proie.* D'autre part, *chacun de nous*, dit S. Jacques, *est tenté par sa propre concupiscence qui l'attire et l'emporte.* Voilà la grande tentation, et le démon même ne peut nous prendre que par celle-là. Quelle est donc notre faiblesse, puisque nous sommes nous-mêmes nos plus grands ennemis! et nous ne craignons pas ! et nous dormons ! et nous ne concevons pas la nécessité de prier !

Le Sauveur nous avertit donc ici de prier Dieu qu'il nous préserve des dangers de la tentation, de l'occasion prochaine du péché, de la contagion du siècle, des embûches et des attaques de Satan, et du charme

séducteur de nos passions. Si cependant il plaisait à Dieu de mettre notre fidélité à l'épreuve, et de l'exercer par des tentations involontaires, il faut avoir intention pour lors de lui demander, ou qu'il nous en délivre, ou qu'il affermisse notre foi, qu'il nous fortifie par sa grâce, et qu'il nous rende victorieux des ennemis de notre salut. Souvenons-nous, M. F., que c'est par les armes spirituelles de l'oraison, du jeûne et de la parole de Dieu, que Jésus-Christ s'est préparé dans le désert au combat où il a confondu, repoussé et vaincu le tentateur.

Mais délivrez-nous du mal. Il y a des maux de différentes espèces. Le plus grand dans cette vie est le péché, qui nous sépare de Dieu et nous rend l'objet de sa haine. Ainsi, il faut demander d'abord à Dieu de nous préserver sur toutes choses du malheur de l'offenser, de perdre sa grâce, d'encourir son indignation et sa haine, et d'être surpris par une mort subite et imprévue.

Le plus grand de tous les maux pour l'autre vie, est la damnation : mal souverain, mal irréparable, mal éternel. C'est dans cet abîme de maux, c'est dans cette fatale éternité qu'il n'y aura plus de rédemption à espérer, plus de salut à demander; mais des feux, des tourments incompréhensibles à souffrir et à souffrir éternellement. Avec quelle ardeur, M. F., avec quelle persévérance ne devons-nous donc pas demander à Dieu d'être garantis de ce mal affreux! Ah! prions-le sans cesse de ne pas permettre que nous ayons le malheur de le perdre et d'en être séparés à jamais, d'être associés pour toujours aux réprouvés et aux démons, de brûler et de souffrir éternellement dans l'enfer.

Enfin il est dans la vie présente bien des accidents, des afflictions temporelles et des maux fréquents de

toute espèce, dont nous pouvons désirer chrétiennement d'être délivrés. Mais demandons-le avec autant de soumission que de confiance, et seulement afin que nous puissions servir le Seigneur notre Dieu avec plus de tranquillité, de douceur, de reconnaissance et d'amour.

Si Dieu voit dans nos prières ces sentiments chrétiens, ces dispositions religieuses et conformes à ses intentions, espérons pour lors qu'il ne nous abandonnera pas dans la tribulation, et qu'il viendra à notre secours. Ainsi, Susanne calomniée, Daniel dans la fosse aux lions, et les enfants dans la fournaise, n'invoquèrent pas en vain le souverain protecteur de l'innocence et de la vertu; il fut leur libérateur, et ils devinrent les instruments de sa gloire.

Puissent, M. F., son secours et sa grâce nous venir aussi du ciel par le moyen de cette excellente oraison que le Seigneur Jésus nous a enseignée, et qui est, comme vous le voyez, de toutes les prières ordinaires et journalières, la plus étendue et la plus complète dans sa brièveté, la plus conforme à tous nos besoins dans son objet, et la plus efficace dans ses fruits : mais c'est quand elle est bien faite, et dans le même esprit que Jésus-Christ l'a dictée. Car le mérite et la vertu de la prière, comme il l'observait à ses disciples, ne consistent pas dans la multitude et le son des paroles, mais dans son rapport avec Dieu et avec nous-mêmes, dans le recueillement et l'attention de l'esprit, dans l'ardeur des sentiments, dans la vivacité de la foi, dans la ferveur de l'espérance, dans le cri intérieur de l'âme, dans l'expression animée de la confiance et de l'amour. Enfin, M. F., souvenons-nous qu'en récitant cette sainte Oraison dominicale, nous devons avoir en vue les besoins de tous nos frères comme les nôtres propres. Car ce n'est

pas à mon Père, mais à notre Père que je parle ; ce n'est pas pour moi seul, mais pour tous mes frères que je sollicite l'avénement de son royaume. Le pain, soit spirituel, soit matériel, doit être partagé entre nous, comme il l'est dans les familles les plus nombreuses.

Je commence par excuser les faiblesses de mes semblables, et leur pardonner leurs fautes à mon égard, pour avoir droit de solliciter la même indulgence ; et la tentation que je redoute, et les afflictions spirituelles et corporelles qui me menacent, sont des maux communs que je dois craindre pour le prochain comme pour moi, et j'en dois solliciter pour lui la délivrance avec le même empressement que je le fais pour moi-même.

Que ce soient donc là nos dispositions, lorsque nous récitons la prière du Seigneur. Redoublons de ferveur, surtout lorsque nous la récitons avec l'Eglise notre mère, au saint sacrifice de la Messe. Qu'elle soit aussi en notre particulier notre prière ordinaire, notre prière quotidienne. Ne nous lassons point de la répéter et de l'offrir à Dieu, puisque notre divin Maître nous apprend encore qu'une grande partie de l'efficacité de la prière vient de sa persévérance. C'est ainsi qu'elle sera pour nous une source abondante de grâces et de bénédictions temporelles, spirituelles et éternelles. Je vous le souhaite, au nom du Père, etc.

PARABOLES DE JÉSUS-CHRIST.

CARACTÈRE DE JÉSUS DANS LES PARABOLES DU BON PASTEUR

ET DE L'ENFANT PRODIGUE.

Docebat eos in parabolis multa. Jésus leur enseignait beaucoup de choses en paraboles. *S. Marc*, 4.

La parabole est une comparaison, une similitude, une figure empruntée de la nature, ou des usages ordinaires de la vie, ou de quelque histoire feinte et vraisemblable, qui donne à entendre, sous des images étrangères, quelque vérité intéressante. Ce genre d'instruction est tout-à-fait ingénieux, réveille l'attention, pique la curiosité, imprime et rappelle agréablement les leçons sèches et austères par elles-mêmes. C'était le goût particulier des Juifs, et ce fut pour se conformer à leur génie que le Messie employait volontiers ces sortes de similitudes.

M. F., ces paraboles ont été faites aussi pour nous. Ecoutons donc aujourd'hui notre divin Maître dans celle du bon Pasteur et dans celle de l'Enfant prodigue, qui a tant de fois attendri les bons cœurs, consolé les pénitents, encouragé les pécheurs à revenir à Dieu avec humilité et confiance. C'est un tableau bien frappant des égarements, de la misère, de la conversion d'une âme pécheresse ; et en même temps de la miséricorde, de l'indulgence et de la bonté de notre divin Sauveur, qui s'est peint lui-même sous la figure de ce bon père.

COMME les publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'entendre, les Pharisiens et les Scribes murmuraient en disant : « Cet homme reçoit les pécheurs et mange avec eux. » Là-dessus il leur dit cette parabole :

« Qui de vous, ayant cent brebis, s'il vient à en « perdre une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf « autres dans le désert, pour chercher celle qui est « perdue, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée ? Quand il l'a « trouvée, il la met sur ses épaules avec joie ; et dès « qu'il est chez lui, il assemble ses amis et ses voisins, « et leur dit : « Réjouissez-vous avec moi, parce que « j'ai trouvé ma brebis qui était perdue. » Je vous dis « qu'il y aura de même plus de joie dans le ciel pour « un seul pécheur qui fait pénitence, que pour qua- « tre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de « pénitence. »

Quelle bonté, quelle tendresse dans J. C., M. F. ! pouvait-il nous marquer sous une figure plus sensible la compassion qu'il a du pécheur qui s'égare, l'empressement qu'il a de le ramener, la joie qu'il ressent quand il en triomphe par sa grâce ? Ce bon Pasteur s'aperçoit qu'une de ses brebis s'est égarée, aussitôt il se met à courir après elle ; il court à travers les ronces et les épines ; il court sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée ; et quand il a eu le bonheur de la retrouver, loin de la maltraiter, il la charge sur ses épaules, il la ramène comme en triomphe au bercail, il s'estime heureux de l'avoir retrouvée.

Tels sont, M. F., ses tendres sentiments à l'égard du pécheur qui revient à lui par la pénitence : comme il l'a recherché avec empressement, il le reçoit avec bonté, il en témoigne sa joie, il veut que tous les Anges prennent part à ses sentiments. Ce n'est qu'un

pauvre pécheur qui revient à lui, et l'on dirait que c'est un nouveau royaume qu'il a acquis; il veut que tout le ciel en témoigne son allégresse, en fasse une espèce de fête pour célébrer cet heureux retour. Bonté de Dieu, que vous êtes grande envers nous ! Miséricorde de Dieu, que vous êtes ineffable envers les pécheurs pénitents ! La brebis pouvait se perdre elle-même par ses égarements; mais elle ne pouvait se retrouver, si vous ne l'aviez recherchée.

Pécheur, mon frère, reconnaissez votre portrait dans cette brebis égarée. Hélas ! combien de fois ne vous êtes-vous pas éloigné de J. C. ! combien de fois n'avez-vous pas quitté son bercail pour courir dans les sentiers de l'iniquité ! Et une fois éloigné de lui, dans quels égarements nouveaux n'avez-vous pas donné, vous laissant entraîner par vos malheureuses passions, vous laissant séduire par un monde trompeur, tombant de crime en crime, d'abîme en abîme, et allant en aveugle vous précipiter dans le comble de tous les malheurs !

Ah ! si le bon Pasteur n'avait pas eu pitié de vous, s'il n'avait pas couru après vous, n'auriez-vous pas été malheureusement dévoré par les loups ? ne seriez-vous pas devenu la triste victime de vos passions ? Cependant, dans le fort même de vos égarements, avec quel empressement ne vous a-t-il pas recherché, avec quelle patience ne vous a-t-il pas attendu! Quand enfin vous avez pensé à revenir à lui, avec quelle bonté ne vous a t-il pas reçu, jusqu'à vous combler de nouvelles grâces, jusqu'à vous faire goûter des consolations ineffables dans votre retour, jusqu'à vous faire regarder le jour de votre conversion comme le plus heureux de vos jours ! Encore une fois, mon Dieu, que vous êtes ineffable dans les effusions de votre miséricorde ! Et ne serais-je pas un monstre

d'ingratitude, si jamais je venais à m'éloigner de vous, et à contrister de nouveau votre cœur ?

Mais enfin, d'où peut venir cette grande joie que cause dans le ciel la conversion d'un pécheur, joie que le Sauveur lui-même dit être plus grande que celle que donne la persévérance des quatre-vingt-dix-neuf justes qui ne se sont jamais écartés de la voie du salut ? Est-ce donc que la brebis revenue au bercail est plus chère pour s'être long-temps égarée ? est-ce que le pécheur pénitent est plus digne de faveurs pour avoir mérité de sévères châtiments ? Non, sans doute, M. F. ; mais c'est que la joie du recouvrement se mesure sur la douleur de la perte. Un juste persévérant mérite une estime constante, et cause une satisfaction toujours égale. Au contraire, un pécheur converti fait cesser des regrets, il essuie des larmes, il semble donner une joie qui paraissait devoir être toujours éteinte. Le juste n'a point mis en peine sur son sort ; on tremblait sur celui du pécheur : quelle consolation de le voir comme ressuscité !

Ah ! M. F., si nous avons eu le malheur d'affliger le bon Pasteur par notre égarement et notre fuite, procurons-lui une douce consolation par notre pénitence et notre retour. Par nos larmes, faisons tarir celles que nous lui avons fait verser. Par la componction de notre cœur, fermons la plaie que nous avons faite à son cœur. Une fois rendus heureusement au bercail, ne nous en éloignons jamais ; tenons-nous-y fidèlement attachés jusqu'à la mort, et ne nous exposons pas de nouveau à la fureur des loups, et par-là même à notre perte et à notre malheur.

Le Sauveur du monde ne s'est pas contenté de cette parabole pour nous marquer sa bonté et attirer notre confiance ; il nous l'exprime encore mieux dans la parabole de l'Enfant prodigue. Peut-être dans tout

l'Evangile n'y a-t-il rien de si grand, de si touchant, de si consolant, de si propre à gagner les cœurs. C'est J. C. même qui s'y est dépeint, qui a fait son portrait, qui a tracé ses propres sentiments. Il semble que ce Dieu Sauveur, ce bon Pasteur, ce tendre Père, n'ait eu rien tant à cœur que de faire connaître aux hommes, et surtout aux grands pécheurs, quelle est cette ineffable bonté, et que, de quelque grands crimes qu'ils soient coupables, ils doivent toujours revenir à Dieu avec confiance, s'ils reviennent avec sincérité. Ecoutez-la donc, M. F., cette touchante parabole, avec tout l'intérêt qu'elle mérite.

Un enfant avait le meilleur des Pères, qui ne lui laissait manquer de rien. Il s'ennuya de rester avec lui. Pour vivre à sa liberté, et pouvoir plus facilement se livrer à ses plaisirs, il demanda à son père la part qui lui revenait de son héritage; et l'ayant reçue, il s'en alla dans un pays fort éloigné. Bientôt il eut dissipé tout son bien. Se voyant réduit à la misère, il fut contraint de chercher une condition ; mais il tomba sous un maître si inhumain, si barbare, qu'outre les mauvais traitements qu'il en recevait, il manquait de pain, et enviait les restes des pourceaux qu'il gardait. Triste et fidèle image d'un pécheur qui, ayant abandonné Dieu et dissipé tous les biens de la grâce, est devenu l'esclave du démon, est livré aux désirs les plus corrompus, et réduit à l'état le plus déplorable.

Dans cet excès de misère, que fait ce malheureux prodigue? Il rentre d'abord en lui-même. Jetant les yeux sur le misérable état où il se trouve : « Hélas! dit-il, que suis-je devenu? quelle vie est celle que je mène à la suite de ces vils animaux, moi qui étais si

heureux dans la maison de mon père ! Comment ai-je pu abandonner un père si bon, et que suis-je venu faire dans cette terre maudite ? »

Ensuite, élevant ses pensées plus haut, il commence à désirer les biens précieux qu'il a perdus. « Combien de serviteurs dans la maison de mon père ont du pain en abondance, ajoute-t-il, et je suis ici à mourir de faim ! Resterai-je toujours dans cette affreuse misère ? Non. »

En effet, M. F., cet heureux pénitent veut à cet instant même rentrer en grâce avec son père. Il ne remet pas au lendemain ; il sent que ce moment est pour lui le moment du salut, il le saisit. Laissant couler des torrents de larmes sur son visage, baissant les yeux de confusion, et n'osant plus les lever vers le ciel : « Que tardé-je encore, dit-il ? qui me retient ? la crainte de mon père, les reproches, les châtiments que je mérite ? Ah ! j'ai un père tendre et miséricordieux ; il ne demande que le retour de son enfant. Je me lèverai donc : *Surgam*. Je vaincrai cette maudite honte qui me retient ; j'irai à ce bon père : *Ibo ad patrem*. Je suis, il est vrai, un enfant ingrat, dénaturé ; mais il est mon père. Je me jetterai à ses pieds ; et là, dans le sentiment d'une vive douleur, je lui dirai : « Mon père, j'ai péché contre le Ciel et devant vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. O le meilleur de tous les pères ! voyez à vos pieds le plus ingrat de tous les enfants : *Pater, peccavi.* »

Quel changement ! quelle conversion ! Vous faites, ô mon Dieu ! surabonder la grâce où le péché avait abondé. Ne semble-t-il pas que vous vouliez être particulièrement le père des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le consolateur des pénitents ?

Oui, M. F., notre Dieu est le père des miséricordes,

le Dieu de toute consolation. Que l'abondance de vos péchés ne diminue donc point votre confiance : le Médecin céleste aime à guérir les maux les plus désespérés; les plus grands pécheurs sont les plus dignes de sa miséricorde ; et si vous êtes tombés dans les plus grands désordres, il veut faire éclater davantage en vous les richesses de sa grâce.

En effet, tandis que le prodigue pensait à revenir à son père, ce tendre père s'occupait du retour de son fils. « Ce cher enfant, se disait-il à lui-même en gémissant, ce cher enfant, que sera-t-il devenu ? dans quel état sera-t-il réduit ? Ah ! mon fils ! si tu savais les sentiments de mon cœur, si quelqu'un pouvait te dire combien tu m'es encore cher, si tu pouvais concevoir la joie que me causerait ton retour, avec quel empressement tu reviendrais à moi ! »

Ce tendre père, dans l'inquiétude où il est, jette les yeux sur le chemin par lequel son fils s'est éloigné de lui, pour voir s'il ne revient pas : il regarde, il examine.... Il voit un mendiant tout défiguré, tout défait. «Serait-ce mon fils?» Il considère plus attentivement. Plus il examine, plus son cœur lui parle.

«Ah! c'est lui, c'est lui-même. Ah ! mon fils, mon cher fils, te voilà !.... » Et sans attendre que cet enfant, confus et interdit, vienne se jeter à ses genoux, il court lui-même au-devant de lui, il se jette à son cou, il l'embrasse tendrement, il le serre entre ses bras, il l'arrose de ses pleurs. Sa joie lui fait verser autant de larmes que la douleur en fait répandre à ce fils pénitent : *Misericordiâ motus.* Son cœur peut à peine suffire à toute sa tendresse paternelle. Ses faveurs sont encore au-dessus de sa joie et de son amour ; et la raison qu'il en donne est bien digne d'un si bon père : il retrouve son fils qu'il avait perdu; il le retrouve, à la vérité, sale, hideux, déchiré ;

mais ce qui devrait allumer sa colère, ne réveille que son amour. Il ne voit en lui que ses malheurs, il ne voit plus ses crimes : *Perierat, et inventus est ;* il voit revivre un enfant qui était mort à ses yeux ; il retrouve ce qu'il avait perdu : *Mortuus erat, et revixit.*

Image tendre et consolante de la joie que la conversion d'un pécheur cause dans le ciel, et des consolations secrètes que Dieu fait sentir à une âme dès qu'elle retourne vers lui. O clémence paternelle! ô source inépuisable de bonté ! ô miséricorde de mon Dieu ! Eh! que vous revient-il donc du salut de la créature ?

Ce n'est pas assez. Ce bon père rétablit son fils dans tous les droits qu'il avait perdus ; il appelle tout le monde pour prendre part à sa joie. « Vite, vite, s'écrie-t-il, qu'on apporte la robe précieuse de mon fils ; qu'on le revête de ses premiers habits ; qu'on lui mette l'anneau au doigt, en signe de sa réconciliation ; qu'on prépare un grand festin ; qu'on fasse de ce jour un jour de réjouissance et de fête.» — O tendresse ! ô libéralité ineffable de Dieu envers le pécheur pénitent ! Ce n'est qu'une pauvre âme qui revient de son égarement ; et ce Dieu de miséricorde veut que tout le ciel se réjouisse avec lui, et prenne part aux transports de son allégresse.

Pécheurs, ah ! pécheurs, qui que vous puissiez être, c'est ce Dieu de bonté, c'est ce bon père qui vous invite à revenir à lui. Dans quelque état que vous soyez, quelque grands péchés que vous ayez commis, il vous presse de revenir à lui ; pourriez-vous résister à son cœur ? Jusqu'à présent vous avez été insensibles à la crainte de ses jugements : résisterez-vous aux motifs de tendresse ? ne vous rendrez-vous pas aux motifs d'amour ? Votre cœur serait-il insensible aux effusions ineffables de la miséricorde d'un Dieu qui, tout offensé, tout outragé qu'il est,

vous ouvre son cœur, daigne venir à vous, veut se réconcilier avec vous? Lui refuserez-vous la consolation de vous pardonner? Contristerez-vous encore son cœur en lui refusant le vôtre?

Non, mon Dieu, non, je ne résiste plus; je reviens enfin à vous, Dieu de bonté, Père des miséricordes; je vous le dis, et tous les pécheurs vous le disent avec moi, comme l'Enfant prodigue: « J'ai péché contre le Ciel et devant vous: » *Peccavi.*

Si nous l'avons suivi dans son éloignement, nous le suivrons dans son retour. Si nous nous sommes égarés avec lui, nous gémirons, nous pleurerons, nous reviendrons avec lui. Si nous l'avons imité dans ses égarements et dans ses excès, nous l'imiterons dans la sincérité de sa pénitence et de son retour.

Peccavi. Recevez-nous; pardonnez-nous; oubliez que nous avons été coupables; souvenez-vous que nous sommes vos enfants, l'objet de vos larmes, le prix de votre sang. Nous tâcherons, par notre fidélité, notre soumission, notre attachement inviolable à votre service, de vous dédommager des afflictions que nous vous avons causées.

Peccavi. Mais, mon Dieu, est-il vrai qu'un pécheur comme moi peut consoler votre cœur; que plus même j'ai commis de péchés, plus je suis en état de vous procurer cette joie par un sincère retour? et vous m'obligez de croire cette vérité si consolante! Ah! voilà ce qui touche mon cœur, ô mon Dieu! c'est parce que vous craignez de me perdre, que je crains de vous offenser à l'avenir; c'est le plaisir que vous aurez de me voir converti, qui m'attire à vous. Goûtez donc le plaisir de voir un cœur contrit et humilié qui vous adore, qui vous aime, qui s'attache désormais à vous pour toujours, et qui aimerait mieux mille fois mourir que de vous abandonner jamais.

Quelle joie pour nous, mes chers Frères, si, entrant aujourd'hui dans ces sentiments; si, prenant la ferme résolution de revenir à Dieu; si, vous adressant enfin au ministre de J. C. pour déposer ce poids d'iniquités qui vous accable, vous venez à la table de ce Père si tendre manger l'Agneau sans tache, le pain des Anges dont vous êtes privés depuis si long-temps ! Quelle joie, si nous pouvions dire : « Mon fils était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé. » Que de divines consolations se répandront alors dans votre âme! Les Esprits célestes solenniseront ce jour heureux; les Saints qui sont sur la terre en béniront le Dieu des miséricordes; les pécheurs eux-mêmes admireront votre changement, et se laisseront gagner par l'exemple de votre pénitence. Ainsi, réconciliés d'abord avec Dieu par le sacrement de Pénitence, vous trouverez ensuite, dans la sainte communion, le gage de la vie éternelle promise aux vrais pénitents.

Donnez-nous cette consolation, M. C. F.; qu'aucun de vous ne refuse plus de faire ses pâques; que tous profitent de la grâce qui leur est offerte; que tous se réconcilient avec Dieu. O mon Dieu! exaucez mes vœux, écoutez mes supplications. Répandez l'esprit de componction sur tous les pécheurs, afin que, revenus de leurs égarements, ils vous trouvent prêt à les recevoir dans le sein de votre miséricorde.

Jetez, ô bon Pasteur! jetez un regard de compassion sur ce cher troupeau. Attirez à vous toutes les brebis qui sont égarées, et fixez dans votre amour celles qui vous sont fidèles, afin que nous nous trouvions tous réunis au dernier jour dans votre bercail, dans le séjour de votre félicité et de votre gloire. Ainsi soit-il.

DOUCEUR DE JÉSUS-CHRIST

ENVERS LES PÉCHEURS,

DANS LA CONVERSION DE MAGDELEINE.

Remittuntur tibi peccata tua, vade in pace. Jésus dit à la pécheresse : Vos péchés vous sont remis, allez en paix. *S. Luc*, 7.

Voici, M. F., un événement des plus illustres qui aient signalé la venue du Messie sur la terre, et une des preuves les plus incontestables de la vérité, de la sainteté, de la toute-puissance de sa mission. Les Prophètes l'avaient annoncé avec les traits de la douceur et de la bonté la plus attrayante : c'est avec cet aimable caractère qu'il paraît au milieu des pécheurs. Que ne pouvons-nous ici le suivre dans tout le cours de sa vie ! Nous le verrions constamment occupé à sauver ce qui était perdu, courir après les pécheurs, les attirer à lui par sa miséricorde, leur pardonner avec indulgence. Bornons-nous à la pécheresse de l'Evangile, l'illustre Magdeleine.

Au souvenir de cette histoire touchante, quel fonds de morale et de réflexions se présente à l'esprit ! quel sujet d'instruction plus intéressant pour la fragilité humaine que la conversion, la pénitence, la réconciliation de cette célèbre pécheresse, dont la grâce de J. C. a su faire une grande sainte et une de ses plus glorieuses conquêtes ! Je viens donc, M. F., en proposer l'exemple mémorable aux âmes pécheresses et aux âmes converties, pour la condamnation des unes et pour la consolation des autres. Rien n'est plus propre en même temps à nous faire connaître le cœur de notre bon Sauveur.

Je n'ai pas besoin de demander aujourd'hui votre

attention : le sujet et votre cœur la solliciteront assez pour moi.

Une femme pécheresse, connue comme telle dans la ville : voilà, M. F., le premier trait du portrait que l'Evangile nous fait de Magdeleine. Je vous laisse à penser ce que cela signifie. C'était, disent les Pères, une jeune mondaine, née avec des passions vives, avec un grand attrait pour les plaisirs : le goût des modes, l'art des parures, font son étude ; et son air immodeste annonce davantage le naufrage de sa vertu. Vaine idole du monde, elle cherche à lui plaire; elle recueille avec une secrète complaisance les profanes regards ; elle en goûte avec amour-propre les fades éloges ; elle se produit dans les assemblées, dans les promenades et dans le temple même où elle aime à se montrer : car tel fut toujours le génie des personnes de ce caractère..... Jusqu'ici ce n'est encore que vanité, jeunesse, imprudence, mondanité. Oh ! elle prétend bien s'en tenir là ; et, si on l'en croit, elle n'a point d'autre intention ; elle sera toujours sage. Abus, illusion ! Une mondaine ne peut rester long-temps chaste. Les plaisirs, les odeurs, la lecture des romans, éveillent et soulèvent ses passions naissantes. Des compagnies dangereuses, des entrevues trop fréquentes, des manières trop libres, trop familières, trop immodestes achèvent sa perversion et sa perte : car tels furent de tout temps les amorces et les progrès malheureux du péché. Enfin, le désordre éclate ; c'est désormais l'entretien et le scandale de Jérusalem.

Quelle peinture, M. F. ! sont-ce là les désordres de la pécheresse de l'Evangile, ou les mœurs de

notre siècle, que je viens de tracer ici ? Et jamais vit-on plus de mondanité, moins de réserve dans les personnes du sexe ? Voilà cependant, au rapport de l'Evangile, le crime et le désordre de Magdeleine ; et même bien des Docteurs l'ont cru moins encore. Voilà, je le répète, ce qui lui donna l'affreuse réputation de pécheresse scandaleuse dans Jérusalem.

Seigneur, faites éclater sur elle la puissance de votre grâce, et hâtez le moment de la délivrance de cette victime du monde et du péché. Il est arrivé ce moment, M. F. ; l'Auteur même de la grâce est descendu des cieux, et c'est pour sauver les pécheurs. Ce Messie tant annoncé paraît dans la Judée avec la plénitude de la puissance et l'éclat des prodiges. Quel spectacle, ou plutôt quel mystère pour Israel étonné ! Est-ce un homme ? est-ce un Dieu ? Quel air de douceur et de majesté tout ensemble ! Les oracles coulent de ses lèvres, les prodiges sont en sa main ; les peuples qui l'admirent accourent en foule pour le voir et l'entendre.

Je ne sais, dit saint Grégoire, par quelle heureuse disposition de la Providence Magdeleine eut aussi ce bonheur : elle l'entendit adresser au peuple la parabole de l'enfant prodigue et celle du bon pasteur : elle ne put s'y méconnaître. Ah ! les traits de la grâce étaient trop vifs, trop perçants, pour n'en pas sentir l'atteinte. Elle en est attendrie, pénétrée jusqu'au fond du cœur. L'éclat des prodiges de ce Dieu Sauveur l'avait déjà saisie d'étonnement et d'admiration ; les grâces de sa parole, jointes aux charmes de sa personne, gagnent bientôt toute sa confiance ; mais surtout l'excès de sa bonté pour les pécheurs la charme, l'enlève. Oh ! que la grâce trouve de ressource dans un cœur sensible et bien fait !

Quel changement tout-à-coup dans cette âme éprise

d'un nouvel attrait, agitée par les remords et poursuivie par la grâce! Tout lui déplaît ; le grand monde l'importune ; elle se tient dans la retraite, pour réfléchir et soupirer en liberté. Ah ! c'est là que la lumière d'en haut agissant toujours plus vivement sur son cœur, elle envisage d'un œil bien différent l'état déplorable d'une âme mondaine. Cet amour d'elle-même, cette orgueilleuse complaisance dans sa beauté, ces profanes hommages qui la flattaient ; tout cela lui paraît maintenant une vanité insensée et une sorte d'idolâtrie. Ce luxe immodeste, ces amusements mondains, qu'elle regardait comme le privilége de son âge et de son sexe ; tout cela lui paraît maintenant une vie toute païenne, une vraie apostasie de la Religion. Ces sentiments passionnés, ces libertés indécentes, ces tendres attachements, autrefois si chers à son cœur ; tous ces mystères d'iniquité lui paraissent maintenant des crimes, des abominations. Elle conçoit que son Dieu ne l'avait ornée de tant de dons, que pour la rendre plus aimable à ses yeux : elle n'en sent que plus vivement toute l'indignité de son ingratitude et de sa révolte. Apprend-elle qu'un Pharisien distingué a le bonheur de recevoir à sa table Jésus-Christ ? à ce nom intéressant toute sa foi se ranime ; et cette occasion lui rappelle tout ce qu'elle a vu, tout ce qu'elle a entendu, tout ce qu'elle a senti. « Oui, dit-elle en versant des larmes, je n'en puis douter : il est ce Sauveur promis, et moi je suis cette âme perdue ; il est ce bon Pasteur, et moi je suis la brebis égarée. Ah ! sûrement c'est à moi qu'il en voulait, lorsqu'il parlait de l'enfant prodigue. Il est ce bon père, ce père si tendre, si indulgent ; et moi je suis l'enfant prodigue : je me lèverai donc, j'irai le trouver. »

Animée d'un saint transport, elle se lève, elle

court où la grâce l'entraîne. Elle entre dans la salle du festin, l'air abattu, les cheveux épars, les yeux baissés, la confusion et la rougeur sur le front ; et c'est là que le Seigneur Jésus, par une grâce puissante, achève de changer dans son cœur l'amour profane en un amour pur et saint, en un amour héroïque et pénitent, qui va édifier dans sa conversion, plus qu'elle n'avait scandalisé dans son désordre.

Amour pénitent de Magdeleine, amour éclatant, déclaré ; c'est en public, en pleine assemblée : *In domo pharisæi.* Amour humble, respectueux, soumis ; elle se place, elle se tient humiliée aux pieds de de son Dieu : *Secus pedes ejus.* Amour timide, réservé, modeste ; elle n'ose ouvrir la bouche, ni lever les yeux ; ses larmes seulement parlent pour elle : *Lacrymis.* Amour sensible et affectueux ; elle embrasse les pieds du Sauveur avec un tendre et saint respect : *Osculabatur pedes ejus.* Amour généreux, libéral ; elle les embaume d'un parfum précieux : *Unguento ungebat.* Amour attendri, désolé ; elle les arrose d'un torrent de larmes. Amour empressé, officieux ; elle les essuie avec sa chevelure : *Capillis tergebat.* Amour constant, persévérant ; ses pleurs, ses soupirs, ses témoignages de piété et d'affection ne cessent point : *Non cessavit.*

C'est ainsi, M. F., que, dans les vraies conversions, ce qui avait servi au péché et à la vanité devient la matière de la pénitence et l'occasion de la vertu. Oui, dit S. Grégoire, je me figure Magdeleine aux pieds de J. C., comme une idole du monde changée en victime et consacrée au vrai Dieu. Ces parfums recherchés et exquis qu'elle donnait au luxe, cette chevelure mondaine tant de fois parée par la vanité, ces yeux autrefois animés d'un feu si dangereux, maintenant éteints, purifiés dans les lar-

nes, tout en elle sert de matière à la pénitence et d'instrument à l'amour divin. Oh! qui pourrait dévoiler ici le mystère de son cœur? Quels sentiments confus de respect, d'admiration, de confiance, de contrition, de tendresse, de reconnaissance! Vous seul, ô mon Sauveur! vous seul, qui en étiez l'auteur, pouviez en connaître tout le prix et nous l'apprendre.

Quel spectacle touchant, M. F.! mais en même temps quelle démarche d'éclat aux yeux d'un monde malin et critique, surtout dans la conjoncture d'un festin! Poursuivons et instruisons-nous.

Le Pharisien se scandalisa d'abord de la vue de Magdeleine. Il la regardait avec étonnement, la méprisant et la condamnant dans son cœur. Mais que vos jugements, ô mon Dieu, sont différents de ceux des hommes! et qu'il est bien plus avantageux au pécheur qui veut se convertir, de tomber entre vos mains! «Simon, dit Jésus au Pharisien, un créancier « avait deux débiteurs, dont l'un lui devait cinq cents « deniers d'argent, et l'autre cinquante seulement. « Etant tous deux dans l'impuissance de payer, il leur « remit libéralement à chacun leur dette. Lequel « des deux pensez-vous en avoir conçu pour leur « bienfaiteur une reconnaissance plus vive et un « attachement plus tendre? — C'est sans doute, ré- « pondit le Pharisien, celui à qui l'on a remis da- « vantage. — Vous avez raison, reprit le Sauveur. « Voyez-vous cette femme pécheresse? la grandeur « même de son péché est la mesure de mes misé- « ricordes sur elle, et la grandeur de ma miséri- « corde, celle de son amour pour moi. Sachez donc « que son amour pénitent est à mes yeux d'un plus

« grand prix, que toute votre vertu imparfaite, dont « je n'ai pas reçu aujourd'hui autant de témoignages « de respect et d'affection. »

Alors faisant lui-même l'éloge de Magdeleine, il relève, avec une espèce de complaisance et d'affection, jusqu'aux moindres circonstances de sa pénitence et de son amour. Après quoi, se tournant vers elle avec un air de majesté plein de grâce et de douceur : *Vos péchés*, lui dit-il, *vous sont remis; votre foi vous a sauvée : allez en paix.*

O vertu efficace, effet merveilleux des larmes de la pénitence et de la grâce de l'absolution! A ce moment, Magdeleine est entièrement affranchie de l'esclavage du démon et du péché. Son âme purifiée recouvre sa première innocence, et ses pleurs ont pour elle la vertu du Baptême, dit saint Léon. Elle reçoit de la bouche de son Dieu l'assurance du pardon la plus positive, la plus certaine. Un calme ravissant, une paix délicieuse succède dans son cœur au trouble, à la honte, aux remords; et si elle pleure encore, ce sont des larmes de reconnaissance et d'amour, plus douces, plus satisfaisantes mille fois que tous les faux plaisirs du monde.

Ce récit touchant vous attendrit, M. F.; mais vous convertira-t-il, vous qui aimez peut-être les vices de Magdeleine, en admirant sa pénitence; vous qui fuyez cette grâce de conversion qui vous poursuit et vous presse depuis si long-temps? O âme pécheresse! quelle excuse, quel prétexte pourrez-vous maintenant lui opposer? Quoi! la faiblesse du cœur humain, le penchant de la nature corrompue, le feu de l'âge, la force des habitudes, la tyrannie du respect humain, les engagements et les dangers du monde? *Vides hanc mulierem?* Considérez Magdeleine pénitente : qu'avez-vous à répondre à cet exemple?

Avez-vous des liens plus forts à rompre, des obstacles plus rebutants à surmonter, des sacrifices plus sensibles à faire ? Mais, me direz-vous, que Dieu change donc aussi mon cœur ; pourquoi le faisait-il si sensible ? Ingrat ! pourquoi Dieu vous a-t-il donné un cœur sensible ? c'était pour l'aimer. Oh ! sans doute, le Créateur a eu tort de vous faire un cœur sensible ; et ce cœur n'était donc pas fait pour lui : comme si Dieu n'était pas assez aimable et assez grand pour mériter votre amour ! Sans doute, vous avez raison de lui préférer une inclination basse, un attachement indigne, une passion infâme qui vous tyrannise et vous déshonore ! sans doute, une idole de chair, qui tombera bientôt en pourriture, est une divinité plus digne de vous, et qui mérite bien que vous lui sacrifiiez votre Dieu, votre conscience, votre honneur, votre repos, votre âme, votre éternité !

O créature infidèle ! le Seigneur ne vous avait-il donc mise au monde que pour le faire *repentir de vous avoir créée?* N'avait-il gravé en vous les traits de la Divinité, que pour faire rougir son image des vices honteux de votre cœur ? Ne vous avait-il régénérée et lavée dans le sang d'un Dieu Sauveur, que pour souiller cette robe d'innocence de tant d'impuretés ? En un mot, ne vous a-t-il pas fait assez de bien, et n'était-il pas un assez grand bien lui-même, pour mériter votre cœur par préférence à d'indignes créatures ? Eh bien ! si ce n'est pas encore assez, par un nouveau trait de miséricorde, et pour la dernière fois peut-être, il vous offre encore, aussi bien qu'à Magdeleine, ses grâces, ses faveurs, ses bienfaits, si vous voulez sincèrement lui faire le sacrifice entier, prompt, généreux de ce cœur ingrat, depuis trop long-temps esclave de Satan et du péché. Il vous promet encore des secours abondants et des

consolations, même dans la pratique de la pénitence et de la vertu. Que dis-je? si vous savez, comme Magdeleine, le mériter par la ferveur de votre amour, il vous assure encore, aussi bien qu'à elle, une place distinguée dans son cœur et dans son royaume.

En effet, parmi les disciples bien-aimés du Sauveur, nous n'en voyons dans l'Evangile aucun plus comblé de grâces et de faveurs que Marie-Magdeleine après sa conversion. Dans ses courses apostoliques, Jésus logeait souvent chez les deux sœurs. Marthe s'empresse, s'agite, donne ses ordres avec inquiétude pour recevoir son divin Maître avec distinction; mais sa sœur, plus heureuse, reste en extase aux pieds du Sauveur : voilà sa place et son partage, *la meilleure part est pour elle :* ô prédilection glorieuse! C'est encore à sa prière qu'il fait le plus éclatant de ses miracles, qu'il ressuscite son frère Lazare. Si Magdeleine est la première qui le cherche au tombeau, elle est aussi la première à qui J. C. se montre revêtu de gloire; c'est elle qu'il destine à être l'apôtre des apôtres mêmes; et l'on peut dire que cette sainte pénitente ne s'est jamais distinguée par les marques de zèle qu'elle a données à J. C., qu'elle n'ait trouvé dans lui un retour parfait. Tant il est vrai que le pécheur ne fait jamais un pas pour retourner à Dieu, que Dieu ne réponde avec avantage à la moindre de ses démarches. Enfin, par une prédiction expresse de J. C., la bonne odeur de la piété généreuse de Magdeleine se répandra par tout le monde avec la prédication de l'Evangile; et cette gloire n'est encore qu'une ombre de celle qui lui est réservée dans les cieux. En est-ce assez, M. F., et les miséricordes de notre Dieu pouvaient-elles éclater sur cette fameuse pécheresse d'une manière plus glorieuse pour elle et plus touchante pour nous?

Je dis plus touchante pour nous ; car voilà , si nous sommes vraiment convertis nous-mêmes , ce qui doit bien nous consoler et nous affermir dans l'espérance chrétienne, quelque grands pécheurs que nous ayons pu être. O vous donc qui avez lavé vos impuretés dans vos pleurs et dans le sang de J. C. ; vous en qui la grâce du Rédempteur a substitué au péché la piété sincère et la religion ; âme pénitente , rassurez-vous et consolez-vous ; J. C. est aussi votre Sauveur et votre Père. Si vous êtes convertie comme Magdeleine , il vous prépare la même miséricorde , le même amour, et vous dit comme à elle : « Consolez-vous , âme pénitente ; j'ai vu couler vos larmes , j'ai recueilli vos pleurs dans le sein de ma miséricorde. Ayez confiance : tous vos péchés vous sont remis. Allez en paix comme Magdeleine. »

Mais en même temps souvenez-vous de réparer , comme elle, vos désordres passés , par une ferveur proportionnée , et surtout par un ardent amour de Dieu , par un amour pénitent, par un amour reconnaissant , par un amour tendre et généreux qui vous fasse tout souffrir et tout entreprendre pour lui. Car observez , je vous prie , dans l'exemple de Magdeleine, que l'Evangile ne dit pas : Beaucoup de péchés lui sont remis , parce qu'elle a beaucoup pleuré, mais *parce qu'elle a beaucoup aimé.* Et c'est en effet parce qu'elle a beaucoup aimé , qu'elle a beaucoup pleuré. Or, mon frère , n'avez-vous pas un cœur aussi bien qu'elle ? Vous est-il si difficile et si dur d'aimer votre libérateur, votre souverain bien , l'infinie perfection et la souveraine beauté ?

Je ne vous demande donc qu'un grand amour de Dieu , pour être un grand pénitent, et même un grand saint. Aimez beaucoup, comme Magdeleine , et pour lors les larmes couleront abondamment de

vos yeux, à la vue de vos ingratitudes et de ses bontés. Aimez beaucoup, comme Magdeleine, et pour lors toutes les austérités, tous les travaux de la pénitence vous seront faciles, doux et légers. Aimez beaucoup, et pour lors, au lieu de craindre les croix, les humiliations, les souffrances, vous les rechercherez, vous les chérirez. Aimez beaucoup, et pour lors vous aurez un grand zèle pour le service de Dieu, et pour la réparation de sa gloire. Aimez beaucoup, et pour lors vos infidélités passées n'empêcheront point qu'il ne vous comble encore de ses grâces, de ses consolations même et de ses faveurs distinguées.

Que votre amour, ô mon Dieu ! soit donc le principe et l'âme de ma pénitence ! Que ma douleur soit d'avoir offensé un Dieu si bon, un Père si aimable et si bienfaisant ! faites que je vous aime beaucoup, parce que j'ai beaucoup péché ; faites que je mérite que beaucoup de péchés me soient remis, parce que je vous aurai beaucoup aimé. Allumez dans mon cœur ce feu du divin amour, qui d'une vile pécheresse fit l'objet de votre tendresse ; qui, en la purifiant, la rendit digne de vous, afin que je participe à la récompense de son amour dans le temps et l'éternité. Ainsi soit-il.

JUGEMENT DE JÉSUS-CHRIST

CONTRE L'INUTILITÉ DE LA VIE DES MONDAINS,

DANS LA PARABOLE DES TALENTS.

Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores : illic erit fletus et stridor dentium. Qu'on jette ce serviteur inutile dans les ténèbres extérieures. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. *S. Matth.*, 25.

Oracle effrayant, qui donne une haute idée du Messie, de la pureté de sa morale, de la perfection de sa loi, de la sévérité de ses jugements. Avant lui on n'avait pas encore imaginé, je pense, qu'on dût être réprouvé pour la seule inutilité des talents.

C'est même aujourd'hui dans le monde une illusion assez commune de tranquilliser sa conscience, de se rassurer sur ce qu'on n'a point à se reprocher des vices grossiers et odieux, en menant, du reste, une vie dissipée, qui n'est ni fervente devant Dieu, ni criminelle devant les hommes; c'est-à-dire, en vivant comme les honnêtes gens du siècle, habituellement occupés des bagatelles du monde et de ses vanités, de ses amusements, de ses affaires, sans de grandes vertus ni de grands désordres. Mais la Religion en juge bien différemment; et J. C. va nous apprendre, par une parabole frappante, que, pour être sauvé, pour être exempt d'une punition rigoureuse, il ne suffit pas de ne point commettre le mal; il faut encore faire le bien, servir Dieu avec zèle et avec fruit, mettre à profit ses dons et ses grâces, par un emploi utile des talents qu'il nous a confiés pour sa gloire, pour notre sanctification et pour celle du prochain. Entrons en

matière, M. F., et ne perdons rien d'une instruction si importante.

« Un maître attentif à ses intérêts, partant pour un long voyage en pays étranger, confia son bien à ses serviteurs, pour le faire profiter en son absence, et il distribua des talents à chacun d'eux selon sa capacité. Il donna à l'un cinq talents, deux à un autre, et un seul talent à un troisième. »

Ce maître attentif et économe est J. C. lui-même, qui est allé régner au ciel, d'où il reviendra à la fin du monde pour juger tous les hommes, et particulièrement les fidèles, qui font profession d'être ses serviteurs, sur le bon ou mauvais usage qu'ils auront fait des grâces et des dons de Dieu.

Le souverain Maître de l'univers a donc distribué et confié à chacun de nous divers talents, c'est-à-dire diverses qualités personnelles, diverses conditions, divers emplois, diverses professions, et divers moyens de salut en chaque état; diverses mesures de grâces, d'instruction, d'intelligence sur la Religion; divers degrés d'esprit, d'industrie, de capacité, de fortune, de santé, de mérite, de puissance et d'autorité dans le monde : tout cela, pour être employé à la gloire du Seigneur, à l'utilité de la Religion, au bien de la patrie, à l'avantage de la société, et à notre propre sanctification.

Mais en même temps, M. F., la divine sagesse proportionne nos obligations et nos devoirs à notre position, à nos forces, à notre capacité. Dieu est sans contredit le plus judicieux, le plus raisonnable, le plus équitable de tous les maîtres.

« Le maître, ayant distribué ses talents, partit aussitôt. Dès ce moment, le serviteur chargé de cinq

talents s'en alla et travailla à les faire valoir. Le serviteur qui en avait reçu deux, en usa de même. Tous les deux, à force de travail et de persévérance, vinrent à bout de doubler la somme qu'ils avaient reçue; mais le troisième alla enfouir son unique talent dans la terre. »

Et c'est là, M. F., l'image du bon et du mauvais usage que les hommes font des grâces de Dieu. Il est sur la terre des âmes fidèles qui font fructifier les dons du Seigneur, et acquièrent de jour en jour de nouveaux mérites. Et il ne faut pas penser que pour mériter ainsi devant Dieu, il soit nécessaire d'être toujours en prière, ou dans les œuvres de piété. On peut et l'on doit être d'excellents serviteurs de Dieu, chacun dans sa condition, en en remplissant les fonctions et les devoirs avec fidélité et religion, dans la vue de glorifier le Seigneur et de faire sa volonté avec amour, de servir la patrie avec honneur, de travailler avec zèle au bien de sa famille, et spécialement à son propre salut.

Mais, d'autre part, combien parmi nous de mauvais serviteurs de Dieu! Combien de serviteurs paresseux, inutiles, et même dissipateurs des biens de leur maître!

J'appelle serviteurs paresseux et inutiles dans l'état, ces hommes publics qui veulent bien jouir des honneurs et des revenus d'une place distinguée, sans vouloir en porter personnellement les peines et les charges; qui se dégoûtent et se rebutent d'une profession gênante, dont ils ne remplissent les fonctions que superficiellement et avec négligence; qui se livrent au repos ou au plaisir, ou à des occupations particulières qui satisfont leur goût et ne sont point de leur état, plutôt qu'au bien public et à l'expédition des affaires dont la Providence leur a con-



fié l'administration, et dont Dieu leur demandera compte.

J'appelle serviteurs paresseux et inutiles dans la société, ces citoyens qui ne vivent que pour eux-mêmes, et qui passent leur vie dans l'oisiveté et la mollesse, dans la vanité des parures, des visites et du jeu. Le Créateur ne les a-t-il mis au monde que pour cela?

J'appelle serviteurs paresseux et dissipateurs dans le peuple, tous ces ouvriers et ces artisans débauchés qui, au lieu de travailler assidûment, de gagner et d'économiser pour soutenir une pauvre famille qui souffre, se dérangent, et dévorent quelquefois dans un seul jour de fête la subsistance de toute une semaine.

J'appelle serviteurs paresseux et dissipateurs dans le sein des familles, tous ces domestiques dissipés et lâches à l'ouvrage, peu soigneux et peu économes, qui négligent le service et le bien de leur maître, qui le donnent ou se l'approprient, qui travaillent avec dégoût, et obéissent par contrainte, sans esprit de religion et sans mérite pour le ciel.

J'appelle serviteurs paresseux, inutiles et dissipateurs, ces mendiants valides, et cependant oisifs, qui ne servent ni Dieu qu'ils oublient, ni la société dont ils font la honte; qui usent de mensonge et d'artifice pour usurper une aumône mal acquise, qu'ils dérobent à la piété trompée et aux bons pauvres; qui emploient ces dons de la charité chrétienne à la crapule et à la débauche.

J'appelle serviteurs inutiles, ceux qui par paresse ne font pas tout le bien qu'ils pourraient et qu'ils sont obligés de faire, selon leur talent et l'obligation de leur état; ceux qui ne cherchent qu'à se procurer du repos; ceux enfin qui craignent les peines de la

vertu, et qui pour cela en abandonnent la pratique. Hélas ! M. F., que le nombre en est grand ! que de gens se rebutent par les difficultés qu'on éprouve à vaincre ses passions, à suivre la loi de Dieu et les commandements de l'Eglise, et rendent inutiles les grâces que Dieu leur a données, et qu'il ne cesse de leur offrir !

J'appelle enfin serviteurs inutiles, ceux qui, par des affections terrestres, au lieu de faire valoir leur talent au profit du maître qui le leur a donné, ne le font servir qu'à leur ambition, à leur avarice, à leur plaisir ; qui ne sont occupés que d'objets terrestres ; qui y consacrent leurs travaux, leurs veilles, leur corps, leur esprit, leur rang. Combien qui sont très-actifs, très-ardents, très-laborieux pour les affaires de ce monde, et d'une négligence, d'une indifférence absolue pour l'affaire de leur salut, pour le service de Dieu, pour les devoirs de la Religion ! O erreur pernicieuse ! aveuglement déplorable ! Qu'ils se trouveront étonnés et loin de leur compte, lorsque le souverain Maître les appellera à son jugement ! C'est ce que nous allons voir.

« Long-temps après, le maître étant revenu, fit rendre compte à ses serviteurs ; et ceux qui avaient reçu de lui plusieurs talents, les lui ayant représentés avec un profit considérable, il loua leur fidélité et la récompensa. « Serviteurs bons et fidèles, leur dit-il, parce que vous avez été fidèles dans peu de chose, je vous établirai sur beaucoup : entrez dans la joie du Seigneur. »

M. F., il viendra donc un temps où le Seigneur nous demandera compte de ses dons, de ses grâces, de nos emplois, de notre administration, de notre

vie, pendant laquelle Dieu, caché à nos yeux, semble être absent et éloigné de nous. Or, ce temps du retour du souverain Maître, celui du compte, sera celui de notre mort, celui du dernier jugement où le Fils de Dieu reviendra du ciel rendre à chacun selon ses œuvres.

Quelle consolation alors pour les fidèles disciples de J. C., de pouvoir aller au-devant de lui avec confiance et sécurité; d'avoir à lui présenter un surcroît abondant des bonnes œuvres, de vertus et de mérites; de s'entendre dire par le souverain Juge : *Serviteur bon et fidèle, parce que vous avez fait un louable usage de mes dons, je vous réserve des faveurs encore plus grandes : entrez dans la joie de votre Seigneur et dans sa gloire.*

Oh! quel bonheur pour un mortel qui sort de cette vie! Entrer dans le ciel, voir Dieu face à face, jouir de lui, le posséder, l'aimer, participer à sa félicité éternelle! ah! M. F., si nous avions l'idée que ce bonheur infini présente à l'esprit, avec quelle ardeur ne travaillerions-nous pas à l'acquérir! Tout ce que nous faisons, tout ce que nous souffrons, le martyre même le plus long et le plus cruel nous paraîtrait peu de chose.

Que cette espérance nous soutienne donc dans la pratique de la vertu, dans les travaux, les combats, les épreuves et les maux de cette vie, comme le laboureur patient qui, après avoir semé dans la peine et les sueurs, attend avec constance le temps de la récolte et de la moisson.

« Le serviteur qui n'avait reçu qu'un talent s'approcha aussi et dit : « Seigneur, je sais que vous êtes un homme sévère; c'est pourquoi, comme je vous craignais, j'ai caché votre talent dans la terre; le voici : je vous rends ce qui est à vous. » Son maître

lui répondit : « Serviteur méchant et paresseux, je vous juge par votre propre bouche : vous saviez que j'étais exigeant et sévère, il fallait donc faire valoir mon argent, afin qu'à mon retour je le retirasse avec fruit. » Et il ajouta : « Otez donc à ce serviteur inutile le talent que je lui avais confié, qu'on le donne à d'autres, et jetez-le dans les ténèbres extérieures ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

Voilà, M. F., le dénoûment de la parabole, et en voici l'application : c'est-à-dire, M. F., que Dieu nous jugera sévèrement, non-seulement sur le mal que nous aurons commis, mais encore sur le bien que nous aurons dû faire, et que nous n'aurons pas fait ; et cette omission suffira seule pour notre condamnation. En effet, pesons bien la force de ces paroles de notre Evangile : *Serviteur mauvais et paresseux.* Remarquez que son maître ne lui dit point : « Vous êtes un mauvais serviteur, parce que vous m'avez volé, parce que vous êtes un domestique insolent, vicieux, débauché ; » mais simplement : « Vous êtes un mauvais serviteur, parce que vous êtes un négligent, un paresseux, qui avez enfoui votre talent au lieu de le faire valoir. »

La mauvaise excuse de ce lâche serviteur était donc un titre de condamnation contre lui. Cependant, M. F., c'est sur ce modèle que les pécheurs cherchent encore à se justifier, et la conclusion tourne toujours contre eux-mêmes. « Le salut, disent-ils, est une affaire si difficile ! » Il fallait donc s'y appliquer. « Il y en a si peu qui se sauvent ! » Il fallait donc suivre le petit nombre, et non la foule. « J'ai des passions si vives ! » Il fallait donc travailler à les dompter, et écarter tout ce qui pouvait les irriter. « Le monde est si corrompu et si séduisant ! » Il fallait donc le fuir,

et n'y paraître que par nécéssité et avec toutes sortes de précautions. « L'éternité , la mort, le jugement, l'enfer, ce sont des vérités si terribles! » Il fallait donc les méditer, il fallait en faire le contre-poids de vos passions , des vanités du monde , et éviter par-là ce que ces vérités ont de terrible ; et non pas en écarter la pensée , pour vous précipiter en aveugle et vous assurer un malheur éternel. Est-il possible qu'on raisonne si mal dans une affaire de cette conséquence ; et que des raisonnements si défectueux tranquillisent un grand nombre de personnes qui se croient sages !

« Qu'on lui ôte donc, dit le maître, qu'on lui ôte ce talent dont il n'a point su faire un emploi utile, et qu'on le donne à un autre plus industrieux. » Voilà , M. F., ce que produit l'abus des grâces et des dons de Dieu. A la fin, sa providence se lasse de notre inutilité; elle nous rejette ; elle nous abandonne ; elle nous enlève tout-à-coup cette fortune, cet emploi, cette santé, cette vie, dont nous faisons un si vain usage. *Coupez donc cet arbre infructueux* , est-il dit ailleurs dans l'Evangile , *coupez-le, puisqu'il est stérile. A quoi bon occupe-t-il ce terrein* (*Luc*, 13) ? Mais que fait-on d'un arbre stérile, lorsqu une fois il a été coupé ? Il est mis au feu ; et le serviteur inutile sera jeté pareillement dans la fournaise ardente de l'enfer, désignée par ces ténèbres extérieures dont parle J. C. Qui ne frémira de l'affreuse idée que ce divin Sauveur nous donne de son malheureux sort par ces terribles paroles ? *C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents;* c'est-à-dire que la douleur, le désespoir et la rage seront éternellement son partage dans ce lieu d'horreur et de tourments.

Telles sont, M. F., les terribles vérités que J. C.

notre divin Maître nous a révélées, et qu'il n'a enveloppées de paraboles que pour nous les rendre plus sensibles et plus familières. Malheur à nous si nous les oublions, et si nous n'en profitons pas ! *Pleurs et grincements de dents :* pesons bien ces expressions dont Notre-Seigneur s'est si souvent servi pour exprimer les regrets des réprouvés.

Ah! M. F., si le Seigneur doit traiter avec tant de rigueur et punir avec tant de sévérité l'indolence pour son service, l'oisiveté des talents, l'inutilité de la vie et la simple omission du bien ; comment jugera-t-il les crimes, les scandales ? Tremblons donc, et hâtons-nous de faire de dignes fruits de pénitence, des fruits de justice et de sainteté ; tâchons désormais de glorifier Dieu sur la terre, de tout notre pouvoir ; efforçons-nous de réparer la perte du temps et les négligences passées, par un saint redoublement de ferveur, et par une grande abondance de bonnes œuvres, afin d'obtenir du souverain Maître la récompense des bons et fidèles serviteurs.

Ah ! Seigneur, si vous traitez si rigoureusement le serviteur inutile qui n'a pas fait profiter son talent unique, que deviendrai-je, moi qui ai reçu beaucoup, à qui vous avez fait tant de grâces, et qui en ai fait un continuel abus ; moi qui ai non-seulement dissipé vos dons, mais qui les ai même employés contre vous ? Que n'aurez-vous pas à me reprocher ! O Dieu de bonté ! ayez pitié de moi avant ce jour terrible, où vous entrerez en compte avec moi. Ne m'ôtez pas vos dons que je n'ai que trop mérité de perdre. J'en vais faire un meilleur usage, avec votre divin secours ; je vais travailler à mon salut avec courage, avec humilité, avec un progrès qui, secondé de votre grâce, me conduira à votre gloire.

Ainsi soit-il.

MENACES DE JÉSUS-CHRIST

SUR LE DÉLAI DE LA CONVERSION

ET LA MORT DANS LE PÉCHÉ.

Stulte, hâc nocte animam tuam repetunt à te. Insensé, cette nuit même on va te redemander ton âme. *S. Luc*, 12.

L'HOMME enveloppé dans les sens, occupé des choses de la terre, attaché à son corps, ne pense guère à son âme, la plus noble portion de lui-même, et perd de vue l'autre vie pour laquelle il a été créé.

Le Messie a été envoyé sur la terre, pour le tirer de cette illusion, de cet assoupissement funeste. De là ces instructions fréquentes qu'il faisait au peuple pour le détacher de la terre, de ses sens, de ses passions, et pour le rappeler à sa véritable destinée. De là ces avertissements si réitérés de penser à la mort, de s'occuper du jugement de Dieu, de l'éternité des peines et des récompenses de l'autre vie. De là, ces traits si vifs pour l'émouvoir, pour le convertir, pour lui inspirer la crainte de mourir dans le péché et de se perdre éternellement, en différant sa conversion. Voilà l'objet particulier de sa mission et de son zèle.

Vous le savez, M. F., et l'expérience de tous les jours nous le dit sans cesse : on meurt à l'heure qu'on n'y pense point, et ce moment décidera de notre sort éternel. *Insensé*, qui comptez sur le temps, *cette nuit même*, vous crie le Sauveur, cette nuit, *le souverain Juge pourra vous redemander votre âme.* Et en quel état se trouve-t-elle ? *Hâtez-vous donc de faire pénitence* et de vous convertir ; *sinon vous périrez infailliblement*, ajoute J. C.

Oui, M. F., celui qui diffère de jour en jour sa conversion, court évidemment à sa perte éternelle : il mourra dans le péché, il se perdra pour l'éternité. Recueillons sur cette effrayante vérité les oracles de notre Sauveur. Puissiez-vous en profiter !

Tous les jours on voit dans le monde des pécheurs qui vivent dans le péché, qui croupissent dans le péché, en disant sans cesse qu'ils se convertiront, en se flattant toujours qu'ils auront le temps de se convertir. C'est une illusion, c'est un aveuglement qui a perdu et qui perdra une infinité d'âmes. Pécheurs, ne vous flattez point ; si vous différez de vous convertir, vous risquez de ne vous convertir jamais. Ouvrez l'Evangile, écoutez le Sauveur, et vous verrez que tout doit vous alarmer dans votre criminelle espérance : les oracles, les menaces, les comparaisons, les figures, les paraboles, les exemples ; tout devient pour le pécheur un sujet d'alarmes ; tout lui dit au nom de Dieu même : « Ne différez pas, *ne differas.* »

Alarmes dans les oracles de J. C. Rien de si redoutable, M. F., que les textes de l'Evangile sur ce sujet. *Marchez*, dit le Sauveur, *tandis que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent* (Jean, 12). *Veillez et priez, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure, et qu'à l'heure où vous y penserez le moins, le Fils de l'homme viendra......* (Luc, 12). *Insensé, cette nuit même on va vous redemander votre âme* (Ibid.).

Alarmes dans les menaces. *Vous me chercherez*, dit le Seigneur, *et vous ne me trouverez point* (Jean, 8). Vous m'avez abandonné, outragé durant votre vie : j'aurai mon tour ; à la mort, je vous livrerai à votre sort, *et j'insulterai à votre malheur.* Vous vivez, vous

persévérez dans le péché; *vous mourrez, vous périrez dans le péché.*

Alarmes dans les comparaisons. *Comme un voleur vient surprendre dans la nuit* (Thess. 4), et attaquer dans la profondeur du sommeil, *ainsi la mort viendra vous surprendre dans le sommeil et dans la nuit du péché....... Comme la proie tombe dans les filets de celui qui les tend, ainsi le pécheur tombera sous le coup de la mort* (Luc, 21).

Alarmes dans les figures. *Voilà l'éclair qui brille un instant* (Matth. 24), et au même instant il disparaît et s'éclipse. C'est l'image de votre vie : aujourd'hui vivant dans le monde, demain transporté dans l'éternité. *Déjà la cognée est attachée à la racine de l'arbre* (Luc, 3) : elle va frapper, et l'arbre sera coupé et livré au feu.

Alarmes dans les paraboles. Les vierges folles s'endorment en attendant la venue de l'Epoux. Au milieu de la nuit, l'Epoux vient; elles se présentent, et elles sont rejetées (*Matth.* 25). Le serviteur infidèle est surpris à l'arrivée de son maître, il est saisi, lié, précipité dans les ténèbres extérieures (*Ibid.*).

Alarmes dans les exemples. Esaü vend son droit d'aînesse : il veut en revenir ; mais il n'est plus temps, la bénédiction est perdue pour toujours (*Gen.* 27). Antiochus mourant prie, gémit et soupire. Malheureux, l'Ecriture dit que son cœur n'était pas droit; il demande un pardon qu'il ne devait pas obtenir (2. *Mach.* 9).

Pécheurs aveugles, tous ces anathèmes foudroyants, qu'annoncent-ils à ceux qui diffèrent de se convertir à la mort? Selon ces oracles, que doivent attendre ces malheureux qui pendant leur vie ont été sourds à la voix de Dieu, qui ont résisté obstinément à sa grâce, qui ont étouffé la voix qui

les invitait à la pénitence, qui ont contristé l'Esprit-Saint dans leur cœur, qui ont méprisé ou profané le sang adorable du Sauveur et ses divins sacrements, qui se sont endurcis contre tous les remords ? Que peut-on en attendre, si ce n'est qu'en différant de se convertir, ou ils ne feront point de pénitence, ou ils ne feront qu'une fausse pénitence, et qu'ils mourront en impénitents et en réprouvés ?

Vous me direz : « Mais enfin les ouvriers qui sont venus à la dernière heure travailler à la vigne reçoivent encore leur récompense (*Luc*, 8). » Cela est vrai : mais ces ouvriers étaient sur la place ; ils attendaient, ils demandaient du travail. Et les pécheurs qui diffèrent, où sont-ils ? dans les jeux, les amusements, les désordres ; et là, demandent-ils leur conversion ?

Vous me direz encore : «Le bon larron s'est converti à la mort ; nous pouvons donc espérer... (*Luc*, 23). » M. F., c'est moins ici un exemple qu'un miracle et un prodige, dit S. Augustin. Pécheurs, attendez-vous, méritez-vous ce miracle de grâce, de conversion ? Le bon larron se convertit à la mort : c'est le seul exemple que l'Ecriture-Sainte nous fournisse en ce point. Il se convertit ; mais où ? à côté de Jésus-Christ mourant, tout arrosé de son sang. Mais en même temps, tournez, pécheurs, tournez de l'autre côté, et voyez avec frayeur le mauvais larron qui meurt en désespéré sous les yeux de J. C. même. Voyez, et, au lieu de vous rassurer, tremblez à tous les instants.

Il est donc vrai, M. F., que le pécheur qui diffère jusqu'à la mort de se convertir se met dans le danger de ne se convertir jamais ; et que, dans la pensée d'une pénitence fausse et chimérique, il se précipite dans l'abîme d'une impénitence véritable et réelle. Si vous ne voulez pas vous perdre, ne différez donc

plus, commencez dès aujourd'hui. Peut-être demain vous ne serez plus à temps. L'expérience de tous les jours le prouve ; J. C. vous en menace ; le pécheur mourant lui-même nous le dit. Approchons de son lit, et voyons ce qui s'y passe. Deuxième réflexion.

Le voilà donc ce pécheur, tel que nous l'avons représenté, qui a vécu dans le péché, qui a différé de jour en jour de se convertir, qui s'est toujours flatté de se convertir à la mort ; le voilà frappé d'une maladie dangereuse. Les premiers jours, on se rassure, on dit: «Ce ne sera rien.» Cependant le mal augmente, devient sérieux. Que fait-on alors ? Médecins, remèdes, tout est employé en faveur du corps. Mais que fait-on pour l'âme ? — Il n'est pas encore temps ; rien ne presse, il ne faut pas effrayer le malade ; attendons demain ; si le mal augmente, on l'avertira. —Il augmente, en effet ; la maladie est enfin déclarée mortelle. On commence à se regarder dans la maison ; la tristesse est peinte sur les visages ; on se parle tout bas, on se cache du malade, on se trouble, on ne sait comment s'y prendre pour l'avertir. Fausse tendresse ! funeste ménagement !

Enfin, le malade est à l'extrémité ; une faiblesse, un accident le saisit ; il reste sans connaissance, sans parole, sans sentiment. « Un confesseur ! s'écrie-t-on tout alarmé, un confesseur !» On s'empresse. Mais, ô Providence ! ô justice redoutable ! le ministre du Seigneur ne se trouve point. On cherche, on attend. En attendant le malade meurt, et cet oracle de J. C. s'accomplit : Vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini* (Joan. 8).

Peut-être trouvera-t-on d'abord le ministre du Dieu vivant. Il vient avec empressement ; mais dans le mo-

ment qu'il entre, le malade expire, et la première parole que le confesseur entend, c'est celle-ci : *Il est mort.*

Peut-être trouvera-t-il le malade encore en vie, mais quelle vie ! et par rapport au salut, n'est-ce pas à peu près comme s'il était mort? Hélas ! sa tête penchée tombe de défaillance ; ses yeux égarés s'obscurcissent ; une pâleur mortelle est peinte sur son visage ; ses membres sont glacés ; lui-même languissant est aux prises avec les angoisses d'une triste agonie. Cependant, point de signe de pénitence sur quoi l'on puisse compter. Quel état, M. F. ! est-il bien propre à une conversion ?

Mais donnons au malade ce qu'on peut désirer. Supposons qu'il ait été prévenu, que le confesseur se soit trouvé à temps, que le malade ait encore sa connaissance et sa liberté. Avec cela, tout sera-t-il en sûreté ? Allons, M. F., allons auprès du lit de ce mourant : soyons les témoins d'un spectacle en apparence édifiant et touchant, mais en effet le plus terrible et le plus effrayant ; je veux dire, voyons dans quelles dispositions sont ordinairement, au lit de la mort, ceux qui ont différé jusqu'alors de se convertir et de recourir aux sacrements. Jugements redoutable de Dieu ! je n'y vois d'ordinaire que des pécheurs impénitents, tous différents les uns des autres, mais également impénitents, esclaves du péché durant leur vie, et victimes des vengeances de Dieu à la mort.

Pécheur impénitent qui, à toutes les sollicitations qu'on lui fait, ne répond que par une indifférence, une espèce d'insensibilité léthargique. Rien ne le touche, rien ne le frappe ; et dans ce dégoût mortel que le malade montre pour les choses de Dieu, on ne voit que trop que Dieu à son tour s'est éloigné du malade.

Pécheur impénitent qui, au lit de la mort, ne re-

gardant plus Dieu que comme un juge terrible, un inexorable vengeur, se jette dans le sein de la défiance et du désespoir; qui, à la vue de ses crimes et de ses horreurs, s'imagine qu'il n'y a plus de pardon ni de miséricorde pour lui; qui, ne voyant que des éclairs et des foudres dans Dieu, se condamne lui-même, et par sa défiance funeste grave dans son cœur son arrêt éternel.

Pécheur impénitent qui, donnant dans un autre excès, se livre au sentiment d'une confiance présomptueuse; qui s'imagine qu'un Dieu créateur est trop bon pour perdre à jamais sa créature; que sa miséricorde étant infinie, tout péché sera aisément pardonné. Confiance en apparence chrétienne, et en effet présomption diabolique qui le livre à son sens réprouvé, et met le sceau à sa réprobation.

Pécheur impénitent qui, ayant étouffé la foi dans son cœur, et poussant le désordre aux horreurs de l'irréligion et de l'impiété, ne veut entendre parler ni de religion, ni de conversion, ni de sacrements; ferme les yeux et les oreilles à tout, expire dans ces sentiments, porte la consternation de l'effroi dans tous les assistants, consommant ainsi les excès d'une vie impie et scandaleuse par une mort criminelle et funeste.

C'en est fait, le mourant expire; il n'est plus. Déjà le son des cloches funèbres se fait entendre. Qu'annoncent-elles? qu'il y a une personne de moins dans une famille, un homme de moins dans le monde et un réprouvé de plus dans les enfers.

Quelle mort, M. F.! peut-on y penser sans frémir? Et cependant tels sont d'ordinaire, je ne dis pas tous, mais la plupart des pécheurs qui ont différé leur conversion jusqu'à la mort. Telles sont les dispositions de leur cœur qui s'est endurci; ou plutôt tels sont les

coups de la main redoutable de Dieu qui les frappe. Vie des pécheurs, mort des réprouvés, éternité de tourments et de désespoir : *In peccato vestro moriemini.* L'histoire nous en fournit un exemple frappant.

Un pécheur qui avait passé sa vie dans l'habitude du désordre, étant tombé dangereusement malade, un saint prêtre qui lui était attaché vint le visiter, pour l'engager à penser enfin au salut de son âme. Le malade ne répondit rien. Le prêtre, en lui représentant le danger où il est, l'exhorte à se confesser. « Oui, oui, je me confesserai, » dit-il ; et il diffère toujours. Le prêtre, animé d'un saint zèle, l'exhorte plus vivement encore. « Eh bien ! venez demain, dit le malade, et je me confesserai. » Le lendemain le prêtre vient, et étant seul avec le malade, il fait le signe de la croix et veut commencer cette confession. Le malade reste quelque temps sans rien dire; ensuite, d'un ton de voix terrible, il prononce ces paroles effrayantes du psaume que nous disons tous les dimanches à Vêpres : Le pécheur ouvrira les yeux et sera irrité : *Peccator videbit et irascetur.* En même temps il enfonce la tête dans son lit et se couvre le visage, sans plus dire mot. Le confesseur le découvrant : « Il ne s'agit plus de différer, lui dit-il, mais de vous confesser sans délai. — Oui, oui, mon père, je me confesserai, » répond le malade. Alors il continue ce texte effrayant : Le pécheur grincera les dents et frémira de rage : *Dentibus fremet et tabescet ;* et à l'instant, comme la première fois, il se cache et s'enfonce dans son lit. Le confesseur le découvre de nouveau, et le conjure avec larmes de penser à Dieu, à la confession. « Oui, oui, mon père, confessons-nous, » dit le malade. Et pour la troisième fois il se couvre le visage, il s'enfonce encore plus avant, en disant ces dernières paroles : Les désirs du pécheur périront avec lui : *De-*

siderium peccatorum peribit. Le confesseur alarmé le découvre, et le trouve mort.

A ce trait effrayant, que puis-je ajouter, M. F. ? Ah ! que les larmes parlent, et non les paroles. Pécheurs qui différez votre conversion, qui ne voulez point mettre ordre à votre conscience, qui vous éloignez toujours de la confession, de ce tribunal de la miséricorde, où nous ne cessons de vous appeler, pécheurs indifférents, ne sera-ce pas votre sort ? Arrêtez-vous à cette réflexion ; qu'elle vous saisisse, et triomphe enfin de la dureté de votre cœur.

O mon Sauveur ! que j'en profite moi-même. Oui, c'en est fait, je vais me hâter de profiter du temps de votre miséricorde, et mettre ordre à mon âme. Je reviens sincèrement à vous ; vous me laissez encore le droit d'espérer en vos bontés ; je ne diffère plus, je ne veux pas faire la triste épreuve de vos menaces. O Sauveur des hommes ! sauvez-moi ; je suis à vous et pour le temps et pour l'éternité ! Ainsi soit-il.

MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST.

RÉSURRECTION DE LAZARE.

Obtulerunt ei omnes malè habentes, variis languoribus et tormentis comprehensos, et curavit eos. On lui présentait tous ceux qui étaient malades, diversement affligés, et il les guérissait. *Saint Matth.*, 4.

Si nous voyons un homme commander à la nature, par exemple, marcher sur les eaux, rendre la vue à un aveugle, ressusciter un mort, nous ne douterions pas que cet homme ne fût envoyé de Dieu. Il est certain que de telles œuvres sont au-dessus des forces humaines, et qu'il n'y a que Dieu qui puisse interrompre le cours ordinaire de la nature.

C'est par là, mes Frères, que Jésus-Christ a prouvé qu'il était le Messie. L'Evangile est rempli des miracles qu'il a faits, et encore l'historien sacré remarque-t-il qu'ils ne sont pas tous écrits. Il a changé l'eau en vin aux noces de Cana; il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, le mouvement aux paralytiques. Les maladies les plus invétérées, il les guérissait en un moment, souvent d'une seule parole, quelquefois sans voir les malades ni les approcher. Il a ressuscité les morts, il a apaisé une tempête en menaçant les vents et la mer. Deux fois il a multiplié les pains dans le désert, pour nourrir une grande multitude qui le suivait. Il se rendait invisible quand il le voulait; il connaissait les plus secrètes pensées des hommes, et il prédisait l'avenir. Etant sur le Thabor avec trois de ses Disciples, il fut transfiguré devant eux. Enfin, ses miracles sont innombrables : ils prouvent invinciblement sa toute-puissance.

Je n'entrerai pas, M. F., dans ce détail immense : je me fixerai à celui de la résurrection de Lazare, et j'en tirerai quelques réflexions propres à vous édifier et à vous instruire.

Remarquons d'abord, M. F., que tous les miracles de Notre-Seigneur étaient utiles aux hommes. C'étaient autant des traits de sa bonté que des effets de sa puissance. Il ne les faisait point par ostentation. En vain les Pharisiens lui demandèrent-ils quelques signes dans le ciel; en vain Hérode désira-t-il de voir quelque prodige, jamais il n'en fit aucun pour satisfaire la curiosité. Mais il ne refusa de guérir aucun des malades qui implorèrent son secours. Ah! qui pourrait comprendre toute l'étendue de la charité qui

l'animait en opérant ces miracles en faveur des hommes ? Nous le voyons d'une manière bien sensible dans la résurrection de Lazare.

Notre divin Sauveur avait une prédilection toute particulière pour Marthe, Marie, et Lazare leur frère, parce que c'était une sainte famille. Aussi les honorait-il souvent de sa visite, à Béthanie, lieu de leur demeure. Lazare étant tombé dangereusement malade, ses sœurs en informèrent J. C., qui était alors en Galilée. Elles ne lui firent dire que ces paroles : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » Elles savaient qu'il n'en fallait pas davantage pour exciter sa compassion et pour l'attendrir sur leur malheur.

Mes Frères, ce n'était point pour nous délivrer de nos infirmités corporelles que le Fils de Dieu était descendu sur la terre. S'il guérissait les malades et ressuscitait les morts, c'était afin de nous faire comprendre jusqu'à quel point il désirait de sauver nos âmes. Il connaissait toute l'étendue de nos infirmités spirituelles; mais il voulait aussi que nous la connussions nous-mêmes, pour nous porter à implorer son assistance. De là ces différents miracles qu'il opérait, et dont la fin était de réveiller notre foi, et de dissiper les ténèbres qui nous dérobaient cette précieuse connaissance. Ainsi le premier pas que nous ayons à faire pour obtenir notre délivrance, est d'avouer humblement que nous sommes faibles, incapables de nous guérir par nous-mêmes. Mais pensons aussi que nous avons un Médecin dont l'amour et le pouvoir sont infinis. Découvrons-lui toute la profondeur de nos plaies, pour émouvoir ses entrailles. Dans nos maladies corporelles, et plus encore dans les maladies de notre âme, disons-lui souvent, comme Marthe et Marie : *Seigneur, voilà que celui que vous aimez est accablé sous le poids de ses maux.* Dans ce peu de pa-

roles des deux sœurs de Lazare, que de foi, que de confiance, que d'amour! Ah! mes Frères, si nous priions avec les mêmes sentiments, n'en doutons pas, J. C. nous ferait sentir sa bonté comme à Marthe et à Marie.

Il n'eut pas plus tôt appris le sujet de leur douleur, que son cœur fut ému de compassion. Néanmoins il différa quelques jours de se rendre à leurs vœux, tant pour éprouver leur vertu que pour manifester sa gloire avec plus d'éclat. Pendant ce délai, Lazare mourut, et Jésus apprit cette mort à ses Apôtres : « Allons cependant, ajouta-t-il, parce que je veux le voir et le réveiller. » Les Apôtres le suivirent, sans pouvoir comprendre ce que cela signifiait. Lorsque Jésus arriva à Béthanie, il y avait déjà quatre jours que Lazare était dans le tombeau : ses sœurs étaient inconsolables; elles allaient sans cesse inonder sa tombe de leurs larmes. Marthe apprend que J. C. approchait; courant au-devant de lui, et se jetant à ses pieds : « Ah! Seigneur, lui dit-elle, que n'étiez-vous ici il y a quelques jours! mon frère ne serait pas mort. » Jésus la rassura, et lui répondit : « Marthe, votre frère ressuscitera. — Je le sais, répliqua-t-elle, il ressuscitera au dernier jour. — Ignorez-vous, reprit Jésus, que je suis la résurrection et la vie; que je ne puis pas moins facilement rendre aujourd'hui la vie à un mort, que ressusciter tous les hommes à la fin du monde? Le croyez-vous? — Oui, Seigneur, je le crois, répondit Marthe; car vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant qui êtes venu dans ce monde. » Et sans perdre de temps, Marthe va avertir sa sœur de l'arrivée du Sauveur. A cette heureuse nouvelle, Marie se précipite sur les pas de Jésus, en lui disant : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Et elle accompagnait ses paroles d'un

torrent de larmes. Les personnes qui étaient avec elle pleuraient aussi.

Le cœur du Sauveur fut vivement ému de ce spectacle. Arrivé près du tombeau, il frémit en lui-même, et versa des larmes : *Lacrymatus est.* Ah! M. F., que ces larmes du Sauveur sont précieuses et instructives ! Il pleure un ami mort; et pourquoi ? pour nous apprendre qu'en semblable occasion, si la soumission nous est commandée, les larmes ne nous sont pas interdites. Il pleure non-seulement sur la mort de cet ami qu'il va rendre à la vie, mais plus encore sur la mort de tous les hommes et sur le péché qui en est la cause. Il pleure bien moins la mort du corps de Lazare, que la mort de l'âme de tant de pécheurs en qui il voit par avance un aveuglement et un endurcissement, hélas! trop semblable à celui des Juifs qui l'environnent à ce moment. Ah! divin Jésus, vous pleurez mes péchés, et j'y suis insensible ! Seigneur, faites cesser cette dureté de mon cœur ; appliquez-moi le mérite de vos larmes ; qu'elles excitent les miennes, et qu'elles m'en fassent verser d'une sincère pénitence et du plus tendre amour ; qu'elles amollissent mon cœur, et lavent mon âme de toutes ses souillures.

Cependant les Juifs ne comprirent pas le mystère des larmes du Sauveur ; ils ne les attribuaient qu'à son affection pour Lazare : *Voilà*, dirent-ils, *à quel point il l'aimait!* Mais nous qui le connaissons ; nous qui avons vu couler pour l'amour de nous non-seulement ses larmes, mais tout son sang sur la croix ; nous qui le voyons encore couler tous les jours sur l'autel pour notre salut, comment ne nous écrions-nous pas, dans le transport de notre reconnaissance : « Voilà comme J. C. nous a aimés ! » O saint amour! amour ardent, amour immense, pénétrez-nous, embrasez nos cœurs.

Le sépulcre était creusé dans un rocher et couvert d'une pierre. J. C. ordonna qu'on levât cette pierre. Marthe représenta qu'il y avait déjà quatre jours que le corps était dans le tombeau, et qu'il devait sentir mauvais. « Ne vous ai-je pas dit, reprit Jésus, que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu? » Marthe ne répliqua point. On ôta la pierre. Tout le monde resta dans le plus profond silence, en attendant le plus grand des prodiges.

Parlez, Seigneur, le ciel et la terre vous écoutent; l'enfer et la mort attendent leur arrêt. Ont-ils trouvé en vous leur vainqueur, et les hommes, leur libérateur? Que cet événement en décide, que ce cadavre le prouve. Le voilà par votre ordre découvert et exposé aux yeux du ciel; le voilà sur le point de se résoudre en terre : c'est l'effet de la désobéissance du premier homme, et l'état où nous a réduits sa prévarication. Etes-vous ce Messie, l'attente des nations, qui doit nous délivrer du péché et de la mort, nous réconcilier avec Dieu, et nous ouvrir les portes du ciel? Ah! vous êtes véritablement le Fils de l'homme; vous l'avez prouvé par votre sensibilité et par vos larmes. Mais êtes-vous le Fils de Dieu, celui en qui nous devons croire et espérer? Daignez, Seigneur, nous le faire connaître ici; et les plus incrédules, ceux mêmes qui ont résisté à vos autres miracles, ne pourront pas résister à celui-ci. Soyons attentifs, M. F.; fixons nos regards sur J. C., écoutons-le. Ce Dieu sauveur lève les yeux au ciel, et dit: *Mon Père, je vous rends grâces de m'avoir exaucé.* Il est temps que ce peuple sache que c'est vous qui m'avez envoyé, et que votre Fils étant Dieu comme vous, vous ne lui refusez rien.

La fin que le Sauveur se propose dans le miracle qu'il va opérer, ne peut donc pas être douteuse; c'est la gloire de Dieu, c'est la récompense de la foi: *Si*

vous croyez, a-t-il dit, *vous verrez la gloire de Dieu.* C'est une preuve de la foi qu'il veut que nous ayons en lui, comme au vrai Fils de Dieu qu'il appelle son Père, et comme au Messie envoyé de Dieu; en sorte que si, après tous ces préparatifs, le miracle s'opère à la vue de tout le peuple, il soit la confirmation de tous ses autres miracles, et le sceau de toutes les vérités qu'il nous a enseignées. En effet, la résurrection d'un mort enterré depuis quatre jours, est sans contredit une œuvre qui surpasse les forces de la nature et du démon, et qui, étant faite au nom de Dieu et en preuve de la divinité de celui qui l'opère, en est une preuve aussi évidente qu'il est évident que Dieu ne peut mentir ni faire des miracles pour induire les hommes en erreur. Et comment se fait ce grand miracle? d'un seul mot

Le tombeau est ouvert. Du haut de l'ouverture, on aperçoit le cadavre; il exhale une odeur de mort; chacun est saisi d'une horreur secrète; tout le monde est dans l'attente; les Disciples, accoutumés aux miracles, se promettent le plus grand qu'ils eussent encore vu; Marthe et Marie l'espèrent; les ennemis de Jésus le prévoient et le craignent; le Fils de Dieu le demande à son Père, et le fait. Après avoir fini sa prière, d'une voix forte, et d'un ton qui ne convient qu'au Tout-Puissant, J. C. s'écrie: *Lazare, sortez dehors.*

A ce cri tout-puissant du Sauveur, la mort et le tombeau rendent leur proie; le corps est animé; tout le monde le voit sortir du sépulcre, tel qu'on l'y a mis, c'est-à-dire, lié de bandes qui lui tiennent les mains appliquées au corps, et le visage couvert d'un suaire qui lui enveloppe la tête. Alors Jésus dit à ses Apôtres: *Qu'on le délie, et qu'on le mette en liberté.* Jésus est obéi; et Lazare, plein de vie, couvert seule-

ment de sa robe qu'on lui avait laissée dans le sépulcre, se joint à la troupe de ceux qui étaient venus pleurer sa mort, et conduit son Sauveur dans sa maison de Béthanie.

O puissance infinie de mon Sauveur ! je vous adore : vous ferez désormais ma joie et mon espérance. O Jésus, ma résurrection et ma vie ! un jour votre voix toute-puissante me ravira au tombeau : ah! que ce soit pour vivre éternellement avec vous. Faites-la dès à présent entendre, cette voix, à mon âme, afin qu'elle sorte du tombeau de ses péchés et de ses habitudes criminelles, afin qu'elle rompe tous ses liens, et que rien ne l'empêche plus d'aller à vous, d'agir pour vous, de n'aimer que vous. Seconde réflexion.

Les SS. Pères ont comparé l'état des pécheurs, et surtout des pécheurs endurcis, à celui de Lazare mort. La foi, en effet, nous enseigne qu'une âme dans l'état du péché mortel est morte. Plus elle y croupit long-temps, plus sa situation est déplorable. Alors il en est d'elle comme d'un cadavre renfermé depuis long-temps dans le tombeau : elle se corrompt, pour ainsi dire, et répand l'odeur la plus infecte. Ses frères et ses sœurs, je veux dire les personnes pieuses, la sainte Eglise, pleurent son malheur, et recourent en sa faveur à la toute-puissance de J. C. Ce Dieu de miséricorde jette lui-même sur elle des regards d'attendrissement et de compassion; il lui donne sa grâce ; et parce que l'état de mort dans lequel elle est plongée lui ôte la faculté d'aller à lui, il daigne lui-même aller à elle. A la vérité, il ne le fait plus d'une manière visible, depuis qu'il n'habite plus sensiblement la terre; mais il ordonne à ses ministres, aux prêtres, de remplir pour lui ce ministère de charité;

il met dans leur bouche des paroles toute-puissantes qui, dans le sacrement de Pénitence, ont l'étonnante vertu de retirer cette âme de la mort du péché, et de briser tous les liens dont elle était enveloppée. Ces paroles de l'absolution lui rendent, avec la vie, les forces dont elle a besoin pour l'arracher aux horreurs du tombeau infect de ses mauvaises habitudes, et pour reprendre avec les âmes vertueuses les sentiers de la justice. Dès ce moment heureux, elle recouvre ses droits à l'amitié de Dieu, aux mérites de J. C.; et elle tend vers le ciel, dans la compagnie des vrais Fidèles.

Tel est, M. F., le prodige que notre Sauveur est disposé à faire en faveur de ceux d'entre vous qui sont dans le malheureux état du péché mortel. Mais, mon Dieu! combien de Lazares morts et ensevelis dans le tombeau de leurs mauvaises habitudes, non pas seulement depuis quatre jours, mais depuis des années entières, et qui ne veulent pas en sortir! Quoique le Sauveur frémisse en les voyant renfermés dans cet affreux abîme, comme il frémit à la vue de Lazare dans le tombeau; quoique, pour les en retirer, il leur crie: *Sortez dehors ;* quoiqu'il dise à ses ministres : *Déliez-les et mettez-les en liberté;* quoique ses ministres soient toujours prêts à leur tendre une main secourable pour les arracher à la mort du péché, les insensés! ils s'obstinent à y rester ; ils aiment mieux s'exposer à la mort éternelle, à la damnation qui doit être le châtiment du péché, que de recouvrer la vie de la grâce qui leur est offerte. Peut-on concevoir un aveuglement, un endurcissement plus déplorable?

Ah! mon frère, si un esclave pouvait se décharger des chaînes dont il est accablé, si un malade pouvait échapper à la mort dont il est menacé, ils ne perdraient pas un seul instant, ils croiraient ne pouvoir

jamais se procurer assez tôt la santé et la liberté dont ils sont privés. Mais, aux yeux de la foi, l'état d'un pécheur n'est-il pas plus à craindre que celui d'un esclave et d'un malade? ne ressemble-t-il pas à celui de Lazare mort, enseveli, et mis dans le tombeau? Si donc, mon cher frère, vous avez le malheur d'être dans un état si triste et si déplorable, n'endurcissez point votre cœur à la voix du Seigneur, qui veut vous ressuciter; allez sans délai vous présenter au tribunal de la Pénitence; faites-y l'aveu sincère de vos péchés; travaillez de toutes vos forces à vous corriger de vos mauvaises inclinations; et vous ressuciterez à la grâce, vous revivrez en Dieu, vous recouvrerez votre droit à l'héritage du ciel.

Seigneur, ressuscitez les âmes de nos frères qui sont dans la mort; ressuscitez la mienne, faites-lui entendre votre voix jusque dans le tombeau où elle est malheureusement ensevelie. Je vous le demande avec confiance, ô mon Sauveur! vous ne sauriez refuser votre médiation à de si justes désirs; votre Père ne saurait rien refuser à vos mérites. Parlez, et la mort même cèdera à votre voix toute-puissante. Mais vous m'apprenez qu'il n'y a point de résurrection, si la pierre n'est levée; point de réconciliation avec vous, si les obstacles au bien ne sont éloignés. C'en est fait, ô Jésus! je vous obéis. Aidez-moi; et soutenu de votre grâce, j'ôterai la pierre, je m'éloignerai de tout ce qui met obstacle à ma conversion. Je me présenterai à votre ministre; et lorsqu'il verra mes aveux sincères et ma douleur, il me dira: *Je vous absous;* et sur-le-champ je ressusciterai à la grâce, pour jouir ensuite de la gloire éternelle.

Ainsi soit-il.

SÉVÉRITÉ DE JÉSUS-CHRIST

CONTRE LE PÉCHÉ ET LA VIE MONDAINE,

DANS L'HISTOIRE DU MAUVAIS RICHE.

Mortuus est dives, et sepultus est in inferno. Le riche mourut, et fut enseveli dans l'enfer. *S. Luc*, 16.

Le Messie n'était pas envoyé seulement pour sauver les pécheurs et les attirer à Dieu, par l'onction de sa grâce, par la douceur de sa parole, par l'attrait de ses promesses ; mais encore pour reprendre le vice par des vérités dures, par des menaces effrayantes, par des oracles de terreur. C'est, M. F., ce qu'il fit un jour dans la Galilée, d'une manière bien forte, en révélant le sort déplorable et les sentiments douloureux de l'âme réprouvée d'un riche peu charitable, dont le nom et la mémoire étaient peut-être en honneur dans le monde, mais qu'il savait, par sa lumière divine, être plongé et tourmenté dans les flammes éternelles.

Il paraît que ce n'est point là une parabole, mais une histoire véritable. En effet, J. C. dans ses paraboles peint les mœurs, les caractères; mais il ne nomme personne. Ici, il nous dit le nom du pauvre Lazare sauvé ; mais il tait celui du riche réprouvé. C'est le vice qu'il veut flétrir, et non la personne. A son exemple, nous ne chercherons jamais à humilier les riches et les grands du monde qui sont vicieux, ni à nous venger de leurs mépris, mais à les convertir sans les blesser. S'ils se reconnaissent donc aujourd'hui dans ce tableau, qu'ils l'attribuent au Sauveur plutôt qu'à nous : c'est lui qu'ils vont entendre.

« Il y avait, dit J. C., un homme riche qui était vêtu de pourpre et de lin, et qui se traitait splendi-

dement tous les jours. Il y avait aussi un pauvre nommé Lazare, couché à sa porte, tout couvert d'ulcères, qui eût désiré de se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche; mais personne ne lui en donnait, et les chiens venaient lui lécher les plaies. Or, il arriva que ce pauvre mourut, et fut porté par les Anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer. Le mauvais riche, étant dans les tourments, leva les yeux et vit de loin Abraham et Lazare dans son sein, et lui dit en criant: «Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare, afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt pour me rafraîchir la langue; car je souffre cruellement dans ces flammes.» Abraham lui répondit: «Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens dans votre vie, et que Lazare, au contraire, n'y a eu que des maux. Maintenant il est dans la joie, et vous dans les tourments. De plus, il y a pour jamais un grand chaos entre vous et nous, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent; comme du lieu où vous êtes on ne peut venir ici. — Je vous prie donc, reprit le riche, d'envoyer Lazare à la maison de mon père, où j'ai encore cinq frères, afin qu'il les avertisse, de peur qu'ils ne viennent aussi dans ce lieu de tourments.» Abraham lui répondit: «Ils ont Moïse et les Prophètes; qu'ils les écoutent.» Le riche repartit: «Non, Père Abraham; mais si quelqu'un des morts va les trouver, ils feront pénitence.» Abraham lui répondit: «S'ils n'écoutent ni Moïse ni les Prophètes, ils ne croiront pas mieux quand quelqu'un des morts ressusciterait.» Tel est, M. F., le fond de cette histoire effrayante. Mais ce n'est pas assez d'entendre la lettre, il faut en pénétrer le sens et l'esprit.

« Il y avait un riche vêtu de pourpre et de lin, qui

avait une table magnifiquement servie tous les jours; et un pauvre mendiant, nommé Lazare, tout couvert d'ulcères, était couché à sa porte. »

On voit ici l'opposition de deux hommes également créés à l'image de Dieu, que sa providence avait placés l'un auprès de l'autre, en des positions bien différentes et avec des mœurs fort contraires ; l'un dans l'élévation, et l'autre dans l'avilissement; l'un couvert de beaux habits, l'autre de haillons et d'ulcères ; l'un dans la joie, les plaisirs, la bonne chère ; l'autre dans la misère, la souffrance et l'abandon.

Ne murmurons point cependant de ce partage inégal : c'est le Créateur même qui est l'auteur et le distributeur de l'inégalité des conditions. Elles entrent toutes dans l'économie de sa providence et dans le plan de sa sagesse ; elles doivent toutes servir à ses desseins et à sa gloire ; elles contribuent toutes au gouvernement du monde par une dépendance mutuelle. S'il n'y avait que des riches, qui les servirait? qui travaillerait pour le bien public ? Et s'il n'y avait que des pauvres, qui les soulagerait? qui commanderait? Que chacun de nous soit donc content de la place que Dieu lui a marquée, et s'acquitte des devoirs de son état suivant les principes de la Religion. Que le pauvre honore le riche, et que le riche ne méprise pas le pauvre. Hélas! souvent ce pauvre est plus que lui devant Dieu.

« Le pauvre Lazare, mourant de faim, aurait bien voulu avoir les miettes qui tombaient de la table du riche, et personne ne lui en donnait. »

C'est-à-dire, M. F., que tous les serviteurs du logis n'en avaient pas plus de pitié ni de soin que le maître; ce qui n'est que trop ordinaire. Cependant, dans les grandes maisons, combien de restes souvent perdus,

que plus d'attention de la part des domestiques pourrait réserver au soulagement des misérables ! Je sais bien qu'il n'appartient pas aux domestiques de disposer, de leur propre autorité, du bien de leurs maîtres, non pas même pour faire l'aumône ; mais du moins peuvent-ils ne pas rebuter les pauvres, les recevoir avec douceur, parler pour eux, leur ménager avec permission les miettes de la table, pour me servir de l'expression de l'Evangile. Ce serait une manière d'avoir les mérites et la récompense de l'aumône, quand on n'est pas d'un état à pouvoir soi-même la faire.

« Or, il arriva que le pauvre mourut, et il fut porté par les Anges dans le sein d'Abraham. »

Voilà qui est bien consolant pour les petits et pour les humbles, pour les infirmes et pour les affligés, pour les indigents et pour les pauvres. J'entends les bons pauvres, qui ressemblent à Lazare ; qui sont remplis, comme lui, de piété et de crainte de Dieu, d'humilité, de patience, de confiance au Seigneur, et de résignation à sa sainte volonté. Mais s'ils vivent, au contraire, dans l'oubli de Dieu et du salut, dans la négligence des devoirs de la Religion, dans la fainéantise et le libertinage, dans la rapine, dans l'impatience et le murmure, ah ! malheur à eux ! ils sont doublement réprouvés pour ce monde et pour l'autre. Hélas ! il y a aussi bien des pauvres en enfer.

« Le riche mourut aussi, et fut enseveli dans l'enfer. »

Voilà, M. F., ce que Dieu juge ordinairement des grands de la terre et des mondains. A leur mort, l'Eglise prie en public pour leur âme, et tremble intérieurement pour leur salut. Le monde et la Religion même honorent leurs funérailles par une sorte de décence ; mais en même temps, la justice divine les

livre au supplice du malheureux riche dont J. C. parlait. Tandis que son cadavre était inhumé avec honneur aux yeux des hommes, son âme était réprouvée aux yeux de Dieu ; elle brûlait, elle était tourmentée dans les flammes : *Crucior in hac flamma.*

Et pourquoi ce riche infortuné est-il condamné à un tourment si affreux? L'accuse-t-on d'impiété, d'injustice, d'adultère? non : l'Evangile ne lui reproche que la vie ordinaire des riches et des honnêtes gens du monde, une bonne table, le luxe des habits, le faste, la vanité, la mollesse, l'oubli des pauvres, et apparemment une religion assez superficielle.

Or, quelle est la religion de la plupart de ces honnêtes gens du monde? une indolence, une négligence habituelle dans le service de Dieu. Mesurez la journée tout entière, leur dit S. Jean Chrysostôme, et montrez-m'en une seule portion qui soit régulièrement consacrée au soin de votre salut. Du matin au soir, où est le temps du Seigneur? où est le temps destiné à la prière, à la lecture d'un saint livre, à l'examen de votre conscience, à l'instruction de vos enfants et de vos domestiques? Ces chrétiens lâches, à qui souvent le temps est à charge, viennent-ils à la sainte Messe les jours d'œuvre? approchent-ils des sacrements pendant le cours de l'année? pensent-ils à se préparer au terrible jugement qui les attend? Hélas! pas la moindre réflexion sur l'état de leur âme; à peine une confession par année et la communion pascale; le plus souvent une Messe basse pour toute sanctification du dimanche : voilà toute leur religion.

En vérité, on est scandalisé des pitoyables excuses qu'ils apportent sans cesse pour colorer leur indévotion et leur négligence à l'égard du service divin. — En hiver, le froid est trop piquant; en été, la cha-

leur abat; cet office est trop long; je suis instruit, je n'ai pas besoin de prédication; assister à Vêpres, cela n'est point nécessaire, cela n'est plus d'usage dans le monde. — C'est-à-dire qu'il n'est plus d'usage dans le monde de paraître chrétien, de servir Dieu, d'avoir de la foi, de la piété, du zèle pour sa sanctification, pour son salut; mais aussi n'est-il plus d'usage dans le monde de se sanctifier, de se sauver. Excepté un très-petit nombre d'hommes qui nous consolent par leur piété, on ne voit plus guère de religion que parmi les femmes. Mais puisqu'elles seules la conservent, aiment la parole de Dieu, fréquentent les sacrements, s'occupent de leur salut, le salut est donc réservé pour elles seules; et il n'y aura donc presque plus d'élus parmi les hommes, surtout parmi les mondains si bien dépeints dans ce riche de notre Evangile.

«Eh quoi! direz-vous, les riches sont-ils donc autant de réprouvés et de damnés?» Oui, la plupart des riches, mais non pas tous absolument. Abraham, qui reçut Lazare dans son sein, avait été riche lui-même, mais un riche modeste et détaché de ses biens, sage et réglé dans ses mœurs, équitable et juste à l'égard de tout le monde, charitable pour le prochain et aumônier, religieux envers Dieu et exact à ses devoirs de religion. Sans cela, point de salut; l'enfer sera le partage des gens lâches et infidèles au service de Dieu; nous allons le voir dans la suite de notre Evangile.

Du sein des flammes où le mauvais riche est plongé, la lumière de Dieu, par un juste jugement, lui fait entrevoir, dans un grand éloignement, ce même pauvre qu'il avait si fort dédaigné sur la terre, placé dans le sein d'Abraham, c'est-à-dire dans celui du repos et de la société des Saints. Oh! quel sujet d'é-

tonnement et d'envie pour ce réprouvé! quel surcroît de honte et de douleur, par la comparaison de l'état présent de Lazare avec le sien !

Ainsi, M. F., ainsi le bonheur et la gloire dont jouissent les Saints dans le ciel, est pour les damnés, dans l'enfer, un objet de jalousie pleine de rage et de dépit furieux, qui augmente leur confusion, leurs regrets et leurs supplices. Ils pouvaient mériter aussi d'être pareillement heureux : hélas! il n'est plus temps. O perte irréparable! regrets infructueux! Dieu perdu pour moi! Dieu mon Créateur, la source et le centre de tous les biens, pour jamais éloigné de moi, et qui ne me laisse en partage que des tourments, juste prix de l'oubli que j'ai fait de sa loi et du mépris que j'ai eu pour lui! Je pouvais, comme les Saints, dompter ma chair et me faire violence; je pouvais, comme les pénitents, me repentir amèrement de mes péchés, en faire l'aveu sincère au ministre de J. C., mener ensuite une vie pénitente et toute nouvelle; je pouvais, comme eux, puiser dans les sacrements, dans le Sang du Sauveur, les grâces du salut. Ah! que ne l'ai-je fait! je serais dans le ciel, et je suis dans l'enfer! Ah! M. F., quelle amère réflexion trop tardive! réflexion inutile et désespérante.

« Cependant ce malheureux riche s'adresse à Abraham, le père de sa nation; il le conjure avec ardeur d'avoir pitié de lui, et d'envoyer Lazare lui porter du moins une goutte d'eau pour le rafraîchir dans la fournaise où il brûle. « Mon fils, répond le Patriarche, si vous avez eu quelque bonne qualité parmi tous vos vices, si vous avez fait quelque bonne action, souvenez-vous que vous en avez reçu la récompense sur la terre; et Lazare vertueux n'y a eu que des maux, des souffrances, des épreuves. C'est donc à présent son tour d'être heureux, et le vôtre de souffrir. »

Terrible discernement de la justice divine, qui s'exerce dans l'autre vie, où l'ordre des choses est souvent bien changé ! Là c'est Lazare qui n'a plus aucun besoin, et le riche qui est dans une profonde misère. Ce riche est devenu lui-même le pauvre et le mendiant, réduit à demander en vain une goutte d'eau à celui auquel il a refusé des miettes de pain. Equitable compensation, qui montre bien la rigueur inflexible des arrêts irrévocables de la justice de Dieu.

Abraham ajoute: « Il y a entre vous et nous une barrière insurmontable, un grand abîme qui nous sépare et qu'on ne peut franchir. »

Voilà, M. F., le comble du malheur pour les réprouvés de l'enfer, l'impossibilité d'en sortir, et par conséquent la perpétuité des peines, une séparation éternelle de Dieu, des Saints, du ciel. De là, l'extrême désolation et le dernier désespoir. Oh! qu'il est affreux de se dire à soi-même: « Je souffre, je brûle, et je souffrirai et je brûlerai à jamais! Il n'y a plus pour moi d'espérance ni de ressource ; il n'y aura jamais de fin ni de relâche à mes tourments. Quand j'aurai brûlé des millions d'années, des millions de siècles, je ne ferai encore que commencer ; et je verrai toujours devant moi une éternité de douleur, de larmes et de grincements de dents. O pénitence! où êtes-vous? ô sang du Rédempteur! qu'êtes-vous devenu? Mais, cris impuissants! un chaos immense, placé de la main de Dieu, nous sépare à jamais. O éternité, éternité de supplices pour moi! Ah! quel séjour que l'enfer! et qu'est-ce qui m'y a précipité? Hélas! pour goûter un plaisir d'un moment, pour jouir d'une fatale liberté, pour ne pas me priver d'une vaine satisfaction, pour m'épargner un peu de violence qu'il eût fallu me faire, un peu de honte qu'il eût fallu essuyer dans la confession, un peu de gêne qu'il eût fallu

prendre pour m'acquitter des devoirs de la Religion, j'ai perdu le ciel, et je me suis précipité dans l'enfer! O fureur! ô folie! mais folie irréparable et sans ressource.»

Ah! pécheur, si vous vouliez y réfléchir, oseriez-vous braver cette éternité de supplices, comme vous le faites? et si vous n'y réfléchissez point, que vous êtes imprudent, que vous êtes insensé!

« Enfin le riche infortuné dont nous parlons se réduit à demander, puisqu'il n'y a plus de grâce pour lui, qu'au moins Lazare aille avertir ses frères de ne pas s'exposer à venir, comme lui, dans ce lieu de tourments. »

Mais on lui répond qu'ils ont Moïse et les Prophètes, la révélation et la loi; et que s'ils ne croient pas à la Religion, ou que si l'enivrement du siècle et des passions l'emporte sur elle, l'apparition d'un mort ne les convertirait pas non plus.

M. F., nous avons des motifs de persuasion et de crédibilité plus forts que Moïse et les Prophètes. Dieu, selon sa promesse, nous a envoyé son Fils, non-seulement pour nous assurer de nouveau de la vérité d'une autre vie, mais pour nous expliquer en détail ce qui s'y passe, le feu qui brûle et tourmente les pécheurs morts dans leur péché, feu qui ne s'éteindra jamais et les tourmentera toujours; le ciel qui comblera de délices et de gloire ceux qui auront servi Dieu, et qui seront morts dans sa grâce. C'était au Fils de Dieu qu'il appartenait de nous révéler des secrets si importants, lui qui était chargé d'instruire les hommes, de les racheter, et de juger les vivants et les morts; lui qui est venu du ciel sur la terre, de la terre est descendu aux enfers, des enfers est revenu sur la terre, et de la terre est retourné au ciel; lui qui, pendant sa vie mortelle, pour preuve

de sa mission, a fait tant de miracles; a, d'une seule parole, ressuscité les morts. Qui ne croira pas cette vérité sur un tel témoignage, est un furieux qui, de gaîté de cœur, veut se perdre éternellement. Ne pas croire l'enfer sur le témoignage de Dieu même, c'est vouloir s'aveugler et s'endurcir. Il n'y a que les passions qui puissent aveugler à ce point, et il n'y a en effet que ceux qui s'y livrent, qui doutent de l'enfer. Mais croire à l'enfer, et s'exposer sans cesse à brûler éternellement dans ce gouffre de feu, c'est être insensé et le plus cruel ennemi de soi-même.

Pensons-y, M. F.: on ne vit qu'une fois sur la terre; on n'y meurt qu'une fois; et de là on entre dans l'éternité. Mais de l'éternité, on ne retourne plus sur la terre. Les réprouvés n'en goûteront plus les avantages, et les Saints n'en courront plus les risques. Il n'y a que nous qui vivons, qui puissions choisir entre ces deux éternités, et l'une de ces deux éternités sera bientôt notre partage.

O éternité, dont chaque moment m'approche! ah! si j'eusse pensé à vous jusqu'ici, que de fautes j'aurais évitées, quels progrès n'aurais-je pas faits dans la vertu! C'en est fait, ô éternité! je ne vous perdrai plus jamais de vue; vous deviendrez la règle de toutes mes pensées, de toutes mes paroles, de toutes mes actions. Sans cesse je me dirai: « Je marche vers l'éternité: tout ce que je fais, tout ce que je pense, tout ce que je dis, me conduit à l'éternité. Mais est-ce à une heureuse, ou à une malheureuse éternité? Ah! songez-y, mon frère, parce qu'une fois sorti de ce monde, votre sort sera décidé sans retour. O Dieu! qui ne tremblera pas en pensant à cette vérité? qui pourrait encore vous offenser après s'en être pénétré?

Faisons donc tous nos efforts, M. F., pour éviter un si grand malheur, tandis que nous le pouvons encore avec la grâce. Que les riches tremblent et se hâtent de racheter leurs péchés par l'aumône, par la pénitence et par une vie chrétienne, par leur exactitude aux saints exercices de la Religion ; eux qui en ont plus le loisir que ceux qui sont obligés de travailler pour gagner leur vie. Que les bons pauvres se consolent, et se sanctifient par la patience et par l'humilité. Que les conditions moyennes participent à la charité des riches et à la patience des pauvres, afin que nous méritions tous d'être un jour réunis avec Abraham et Lazare dans le sein de l'immortalité bienheureuse, que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SAGESSE DE JÉSUS-CHRIST

DANS SES RÉPONSES.

LA FEMME ADULTÈRE.

Qui sinè peccato est vestrûm, primus in illam lapidem mittat. Que celui d'entre vous qui est sans péché, jette la première pierre à cette femme criminelle. *S. Jean*, 7.

Le Messie n'a pas seulement opéré des miracles nombreux, publics et éclatants ; mais on voit encore dans l'histoire de sa vie des traits frappants d'une sagesse surnaturelle et d'une autorité supérieure, qui font l'admiration de l'esprit humain, et qui doivent être pour nous de grandes leçons.

Telle fut, M. F., la réponse qu'il fit un jour à la malignité pharisaïque, qui cherchait à lui tendre des piéges, à le décrier, à le perdre. Instruisant un matin le peuple dans le temple, les Scribes et les Pharisiens lui amenèrent une femme qui avait été

surprise en adultère, et lui dirent : *Maître, la loi de Moïse ordonne de lapider ces sortes de personnes : pour vous, quel est votre sentiment, et qu'en dites-vous ?*

Quelque simple que paraisse en elle-même cette affaire, si l'on en considère attentivement toutes les circonstances, on verra que jamais cause plus impliquée n'a été déférée à aucun tribunal, et que jamais décision n'a présenté plus clairement les traits d'un Dieu sauveur, et ne pouvait être plus digne de celui qui était plus grand que Salomon. Appliquez-vous, M. F. ; voici plus d'un sujet d'admiration et d'instruction pour vous ; et vous, pécheurs, voici encore un grand trait de la miséricorde du Sauveur : puisse-t-il vous toucher et vous convertir à lui !

Quoique les ennemis de J. C. eussent été mille fois confondus par la sagesse de ses réponses, ils espérèrent enfin le perdre dans l'esprit du peuple en lui déférant la cause de la femme adultère. Car voici, dit S. Augustin, comment ils raisonnaient : « Cet homme, disaient-ils entr'eux, s'attire l'admiration du peuple par sa douceur et par son amour pour la justice ; mais pour montrer à ce peuple prévenu qu'il n'est pas aussi doux ni aussi juste qu'il paraît l'être, présentons-lui la femme adultère, rappelons-lui la peine que la loi de Moïse a décernée contre ce crime, et demandons-lui quelle est la conduite qu'on doit tenir envers celle qui s'en est rendue coupable. S'il répond qu'il faut la lapider, il perdra, par la sévérité de cette sentence, l'affection qu'il s'est attirée par les charmes de sa douceur. S'il dit au contraire qu'on doit la renvoyer sans la punir, il détrompera ceux qui le regardent comme un homme juste, puisqu'on ne peut l'être lorsque, malgré la

loi, on veut que le crime soit impuni. Il faut nécessairement qu'il opte entre ces deux réponses, il n'a qu'à choisir entre le pardon et la punition. Mais pour ne pas perdre l'affection du peuple, il décidera sûrement qu'il faut pardonner, et alors nous serons autorisés à lui dire : « Quoi! vous vous donnez pour le Messie, et vous êtes l'ennemi de la loi, et vous tenez un langage opposé à celui de Moïse, à celui même de Dieu dont Moïse n'était que l'organe! vous favorisez donc le crime? vous êtes donc un séducteur du peuple? » Ainsi parlaient entre eux les Scribes et les Pharisiens. Mais, ajoute S. Augustin, que peut la fausse prudence des hommes contre la sagesse divine? O Jésus! vous saurez bien rompre le piége qu'on vous tend, confondre ceux qui vous l'ont tendu, et sauver cette âme pénitente. J. C. ne leur dira pas qu'il ne faut point la lapider; ce serait violer la loi. Il ne leur dira pas non plus qu'il faut la lapider, puisqu'il a si souvent déclaré qu'il ne veut point la mort du pécheur, mais sa conversion, et qu'il n'est venu que pour sauver ce qui avait péri. Que répondra-t-il donc? Ecoutez-le, M. F., et jugez par vous-mêmes combien sa réponse est pleine de justice, de douceur et de vérité. Après avoir écouté les Pharisiens, Jésus se baisse, écrit du doigt sur la terre, puis se relève et dit avec un air plein de majesté à ses ennemis qui continuaient de l'interroger et le pressaient de répondre : *Que celui d'entre vous qui est sans péché, lui jette la première pierre.*

Oui, il est juste qu'on observe la loi, et le crime qu'elle interdit doit être puni; mais il ne doit pas l'être par des hommes dignes eux-mêmes de punition, et ce ne sont point les coupables qui doivent juger les coupables. Que chacun de vous commence donc par rentrer en soi-même, qu'il s'examine, qu'il interroge

sa conscience, et qu'il se juge d'après les reproches qu'elle lui fera. Y aura-t-il un seul de vous qui ne se trouve pécheur ? Or, si vous avez tous péché, si vous êtes tous coupables comme cette femme (n'importe de quelque crime que ce soit), ou renvoyez-la sans punition, ou consentez à être punis comme elle. *Ainsi donc, que celui d'entre vous qui est sans péché, lui jette la première pierre.* Que ces mots sont admirables ! que cette sentence est instructive ! nous ne saurions trop la méditer, M. F. Ah ! si nous l'avions présente à l'esprit, si nous avions sans cesse devant les yeux nos misères, nos péchés, notre faiblesse, aurions-nous la malignité de censurer et de déchirer notre prochain ? Lorsque nous en sommes tentés, rentrons dans notre cœur, et nous reconnaîtrons que nous sommes peut-être encore plus imparfaits, plus vicieux et plus coupables devant Dieu que ceux mêmes que nous condamnons avec tant de suffisance et de malice. Il y a dans cet indigne procédé non-seulement peu de charité et de religion de notre part, mais encore quelquefois bien de l'injustice, de l'exagération, de la témérité, de l'impudence même et de la bassesse. Or, un retour sur nous-mêmes calmerait notre cœur, y produirait l'humilité, la douceur, la compassion, la charité ; édifierait le prochain, et nous gagnerait le cœur de Dieu.

« Jésus, ayant dit ces mots, se baisse de nouveau et continue de former des traces sur la terre. » Suivant S. Jérôme, il écrivait les péchés secrets et les plus humiliants de ces Pharisiens dont l'intérieur lui était connu. Chacun d'eux y lut visiblement les siens ; et cette lumière divine qui leur reproche leur propre infamie et l'énormité de leurs crimes secrets, est si vive, si pénétrante, si importune, que cette vue

d'eux-mêmes les saisit d'horreur et d'effroi. Il leur semble que ce Prophète va les démasquer. Interdits, confus, bourrelés intérieurement, ils sortent tous l'un après l'autre, les anciens les premiers, et laissent J. C. avec la pécheresse, c'est-à-dire l'infinie miséricorde avec la profonde misère. Ils disparaissent tout couverts de honte, de confusion et de dépit.

Hélas ! ô mon Dieu! si une seule de vos paroles glace d'effroi vos ennemis, lors même que vous leur épargnez la vue de votre auguste visage et la sévérité de vos regards, que sera-ce lorsque vous viendrez dans votre gloire manifester leur conscience et prononcer le dernier arrêt de leur réprobation ! Où fuirai-je alors ? quelle retraite pourra cacher ma honte et me soustraire au châtiment ? Avant de paraître à ce tribunal redoutable, j'irai, Seigneur, aux pieds de votre ministre lui confesser tous mes péchés, en attendant, avec la pécheresse, l'arrêt de votre miséricorde.

Oui, M. F., écoutons aussi cette voix intérieure, ce cri de la conscience, ces remords pressants, ces reproches amers, qui s'élèvent quelquefois dans le fond de notre cœur; mais que ce ne soit pas comme les Scribes et les Pharisiens, pour nous jeter dans le chagrin et le dépit, et pour nous éloigner de J. C.; que ce soit plutôt pour revenir à lui comme la pécheresse de notre Evangile.

Ici la scène change. Les artifices de l'envie n'ont servi qu'à faire éclater la profonde sagesse de J. C. Maintenant sa clémence miséricordieuse va nous inspirer une salutaire confiance. Après avoir vu dans cette pécheresse la laideur du péché, nous allons en apprendre les remèdes.

La femme adultère, délivrée de ses accusateurs, conçut sans doute une douce espérance d'éviter le supplice. Mais, placée en présence du Saint des Saints, et au milieu d'un peuple innombrable qui avait les yeux attachés sur elle, pouvait-elle éviter une confusion humiliante, presque aussi terrible que la mort? Ne craignez rien cependant, pécheresse pénitente, votre Sauveur vous épargnera la honte et la mort. « Jésus se relève, et ne voyant plus ni Scribes ni Pharisiens autour de cette femme, il lui dit : « Femme, « où sont vos accusateurs? Personne ne vous a-t-il « condamnée? — Non, répondit-elle. » C'était bien la seule parole qu'elle pût dire sans rougir. Non-seulement elle peut faire cette réponse sans confusion, mais encore avec la plus sensible consolation. O femme pécheresse! qu'il est bon celui qui, par son interrogation, vous a ménagé cette réponse consolante! Ah! qu'il est bon, qu'il est tendre, qu'il est aimable, qu'il mérite bien toute la tendresse de nos cœurs et toute notre affection!

« Personne ne vous a condamnée? Eh bien! reprit le Sauveur avec une tendre bonté, je ne vous condamnerai pas non plus. Allez en paix; mais ne péchez plus. »

Ah! mon Dieu, j'osais m'attendre à cette réponse. Vous, condamner une pécheresse, mais contrite et humiliée! vous, qui êtes venu appeler les pécheurs et donner votre sang pour eux, vous les condamneriez! Ah! loin de nous une pareille crainte. Et moi, Seigneur, me condamnerez-vous? Je suis, il est vrai, chargé de péchés innombrables; mais enfin je viens à vous. Je n'y viens point entraîné malgré moi par des accusateurs violents; j'y viens pressé par le repentir de mes péchés et par le regret de vous avoir offensé: vous serez donc mon salut et mon libérateur.

O pécheurs ! faites-en l'expérience. Allez découvrir toutes vos infidélités aux prêtres qu'il a choisis pour le remplacer. S'ils vous trouvent sincèrement pénitents, non-seulement ils ne vous condamneront pas, mais ils vous absoudront en son nom. Et quand ils vous auront absous, Jésus vous condamnera-t-il? non, non. Attendez tout de sa miséricorde. Il vous dira comme à la pécheresse: « Mon ministre ne vous a pas condamné, il vous a absous; et moi aussi, je ne vous condamnerai point: je ratifie l'absolution qu'il vous a donnée. Allez en paix; mais ne péchez plus. »

Allez. Par cette parole, J. C. pourvoyait à la sûreté de cette femme. Oui, allez sans crainte; vous ne serez point lapidée, vous ne mourrez point. Rassurez-vous, l'orage est dissipé. Sortez en liberté, et jouissez de la grâce qui vous est accordée.

Ah! M. F., qui pourrait dire quelle fut la joie de cette pécheresse, de se voir si heureusement délivrée d'un si grand péril? Le sentiment le plus vif de la vie n'est-il pas d'être enlevé à la mort qu'on attendait? C'est ainsi qu'en recevant un pécheur en grâce, la bonté paternelle de Dieu remet d'ordinaire le calme dans son cœur, et même remplit quelquefois son âme de suavité et de consolation. Oh! que ce gage sensible de sa réconciliation doit être doux et consolant!

Il vous est promis aussi, pécheurs: pourquoi le refusez-vous? O vous qui vous obstinez à ne pas vouloir vous confesser, et vous qui cachez vos péchés en confession, que vous êtes aveugles! que vous êtes ennemis de vous-mêmes! Quoi! il ne vous en coûterait qu'un aveu sincère avec un cœur contrit, pour éviter cette confusion éternelle qui vous accablera, cet enfer qui est ouvert sous vos pieds et qui bientôt vous engloutira; il ne vous en coûterait qu'une accusation

sincère pour recouvrer la grâce de votre Dieu, le calme de la conscience, cette paix délicieuse qui est le plus grand de tous les biens dont on puisse jouir dans la vie présente; et vous ne le voulez pas! Encore une fois, quel aveuglement! que vous êtes ennemis de vous-mêmes!

Cette femme, après avoir été ainsi congédiée, pouvait se retirer en toute assurance. Elle avait comparu devant ses juges, et elle avait été renvoyée sans condamnation; on ne pouvait donc plus revenir sur cette affaire. D'ailleurs les Scribes et les Pharisiens n'avaient garde de la renouveler; ils auraient plutôt souhaité pouvoir à jamais en abolir la mémoire. On ne pouvait pas non plus accuser Jésus de s'être relâché de la loi, et d'avoir usé de trop d'indulgence; il n'avait fait que ce qu'avaient fait les Pharisiens eux-mêmes. Il avait eu soin de faire déclarer par cette femme que personne ne l'avait condamnée. A leur exemple, il ne la condamnera pas non plus. Ainsi, par ce célèbre jugement, où éclatent la sagesse de Jésus, la connaissance qu'il a des cœurs, sa sainteté, sa douceur et sa miséricorde, il évite le piége qu'on lui tend, il conserve sa dignité, il déconcerte ses ennemis, il ménage la loi, il sauve la femme coupable ; et s'attire de plus en plus l'admiration, le respect et l'amour du peuple.

La femme s'étant retirée, l'assemblée se sépara; mais cette humble pénitente, après un si grand danger et une si grande miséricorde, n'oublia pas sans doute le dernier avertissement de son divin Libérateur : *Ne péchez plus.*

Or, remarquons avec S. Augustin, que si J. C. pardonne à la pécheresse, il ne lui pardonne qu'en condamnant son péché: en lui défendant d'y retomber, il lui donna à entendre que si elle y retombait, au lieu

de pouvoir compter sur sa miséricorde, elle aurait tout à craindre de sa redoutable justice. Et voilà, pécheurs, ce qu'il vous faut bien mettre dans l'esprit. J'aime à vous rappeler les grands traits de la miséricorde du Sauveur envers les pécheurs ; mais gardez-vous de vous en faire un motif pour vous autoriser à l'offenser de nouveau, ou à persévérer dans le péché. Car s'il est bon, il n'est pas moins certain qu'il est juste ; et sa justice doit autant nous effrayer lorsque nous voulons retomber ou persévérer dans le péché, que sa miséricorde est propre à nous rassurer lorsque nous voulons en sortir et y renoncer. Ne désespérez donc pas de cette divine miséricorde ; mais n'espérez pas non plus trop en elle. Il n'est pas moins dangereux, ajoute S. Augustin, d'y trop compter que de s'en défier : en y comptant trop, nous donnerions dans la présomption ; en nous en défiant, nous tomberions dans le désespoir; et l'un et l'autre de ces défauts nous perdraient. Evitons donc ces deux écueils, en marchant toujours entre la crainte et l'espérance. Ne disons pas comme ceux qui se reposent trop sur la bonté divine : « Dieu est trop bon pour vouloir me perdre, il me donnera toujours le temps et les grâces qui me sont nécessaires pour me sauver; » parce que, tout bon qu'il est, si nous abusons de sa bonté divine, si nous différons de jour en jour de nous convertir, *tout-à-coup sa colère fondra sur nous*, dit le Sage, et nous immolera à sa terrible vengeance. Ne disons pas non plus comme ceux qui craignent trop sa justice : *Mes iniquités sont trop grandes pour que je puisse en obtenir le pardon;* parce que, tout juste qu'il est, il nous déclare qu'en quelque temps que le pécheur revienne à lui sincèrement, il oubliera toutes ses iniquités. Pour éviter une trop grande confiance ou une crainte excessive, imaginons que ce Dieu de

bonté nous dit aujourd'hui comme à la femme adultère : *Allez en paix ; mais ne péchez plus.*

Ne doutons point qu'un tel avertissement du Sauveur n'ait été efficace, et que cette pécheresse convertie par J. C. même, ne soit devenue une vraie pénitente, reconnaissante envers Dieu, humble devant les hommes, charitable pour le prochain, sévère pour elle-même, fidèle aux devoirs de la Religion, appliquée aux bonnes œuvres, pénétrée d'amour pour la vertu et d'horreur pour le vice. Que ce modèle de conversion est intéressant et digne de notre émulation !

O vous donc, pécheurs, vous qui avez été assez malheureux pour l'imiter dans son désordre ! soyez du moins assez sages pour la suivre dans son retour à Dieu. Reconnaissez comme elle, de bonne foi, votre iniquité au tribunal de J. C. Subissez-en avec humilité, comme elle, la confusion mortifiante. Concevez-en, comme elle, un regret vif et amer. Méritez, comme elle, de trouver grâce et miséricorde devant le souverain Juge. Quittez absolument, comme elle, les engagements, les occasions, les attachements du péché. Mais que ce soit, comme elle, sans excuse, sans réserve, sans délai. Hélas! comment se confessent la plupart? Si l'on a commis le crime honteux, la honte ferme la bouche, on le cache. Si l'on a fait une injustice, ou exercé l'usure, la crainte de la restitution empêche d'en parler. Si l'on est dans quelque habitude, on change de confesseur pour n'être pas renvoyé. Si l'on est dans quelque occasion prochaine, on cherche un confesseur dont on n'est pas connu, qui ne sait rien de la vie qu'on mène, pour n'être point obligé de la quitter. Mon Dieu, quelle confession ! que de sacriléges !

Ah, M. F., souvenez-vous qu'on ne se moque pas

toujours impunément du Seigneur; et qu'il viendra pour vous, bientôt peut-être, ce jour funeste où vous ne pourrez plus retrouver la voie du salut. Profitez donc de la grâce et du temps qui vous reste. Réparez le passé; sanctifiez l'avenir par la pénitence et par la ferveur.

Divin Sauveur, ce sera votre ouvrage. Le pécheur est déjà ébranlé; achevez sa conversion. Qu'il confesse enfin son crime; qu'il se jette entre les bras de votre miséricorde; qu'il soit absous, lavé, purifié, sanctifié comme cette pécheresse, afin que nous ayons la consolation de l'admettre à votre sainte table. Répandez, ô bon Pasteur! répandez sur ce cher troupeau que vous m'avez confié, de nouvelles bénédictions pendant ce saint temps. Lavez toutes les taches, purifiez tous les cœurs, préparez-vous-y une demeure. Que cette pâque soit vraiment pour tous le passage du péché à la grâce, de la mort à la vie, de la corruption du tombeau à la résurrection glorieuse. Je vous le souhaite, M. F., au nom du Père, etc.

GLORIFICATION DE JÉSUS-CHRIST

DANS SA TRANSFIGURATION.

Jesus transfiguratus est ante eos, et resplenduit facies ejus sicut sol. Jésus se transfigura en leur présence, et son visage parut resplendissant comme le soleil. *S. Matth.*, 17.

Mortels, vous aimez le merveilleux: il vous faut des objets éclatants pour fixer votre admiration. L'abjection, au contraire, vous répugne; et les humiliations du Messie, ses opprobres, ses souffrances, son supplice, étonnent quelquefois votre raison et vous rebutent peut-être. Venez au Thabor, et apprenez-y à le connaître. C'est là qu'il va lever d'avance le voile

qui couvre en sa personne les splendeurs de sa divinité sous les ombres de notre humanité. C'est là que, du sein d'une nuée lumineuse, l'oracle du Ciel va manifester son origine divine et sa mission, pour instruire en maître, pour commander en législateur, pour agir en Dieu.

M. F., ce brillant appareil de gloire et de grandeur fortifiera sans doute votre foi, et vous préservera du scandale que notre orgueil prend quelquefois du triste et humble mystère de sa croix, que je dois bientôt vous annoncer. Transportons-nous donc en esprit sur cette célèbre montagne du Thabor, et disons aujourd'hui, comme Moïse à la vue du buisson ardent sur le mont Horeb: *J'irai et je verrai ce que c'est que cette grande vision.* Contemplons J. C. dans sa transfiguration, ne perdons aucune des leçons qu'il nous y présente, et tâchons surtout de concevoir l'avant-goût de la félicité qu'il nous y fait entrevoir. Accordez-moi toute votre attention.

J. C. venait d'annoncer à ses Apôtres les souffrances et les supplices de sa passion. « Il faut, leur disait-il, que je sois insulté, outragé, flagellé, crucifié, mis à mort à Jérusalem. » Ce discours avait révolté les sentiments trop humains du premier des Apôtres. Pour le prémunir d'avance contre le scandale de sa croix, et pour lui faire comprendre que s'il souffre, que s'il meurt, ce ne sera point par faiblesse ni par impuissance, mais par des desseins supérieurs, J. C. veut bien lui faire une de ses plus insignes faveurs en dévoilant à ses yeux l'éclat de sa divinité. Il lui associe Jacques et Jean, parce qu'il doit les rendre aussi témoins des humiliations et des douleurs de son agonie au jardin des Oliviers. Quelle

faveur pour ces trois Apôtres! Et pourquoi J. C. la leur accorde-t-il? C'est parce que leur foi était plus vive et leur amour plus tendre, dit saint Jean Chrysostôme. Si donc nous voulons avoir part aux bienfaits particuliers du Sauveur, tâchons de les mériter en nous attachant toujours plus fortement à lui. Plus nous l'aimerons, plus il nous donnera de marques de son amour, comme à ses trois Disciples.

« Jésus les conduisit à l'écart, sur une haute montagne appelée Thabor. » C'était assez sa coutume, après avoir travaillé le jour à l'instruction des peuples, de se retirer le soir dans quelque lieu solitaire ou sur quelque montagne pour y passer une partie de la nuit en oraison. Or, tandis qu'il était ainsi en prière, dans la plus intime communication avec le Ciel et la plus ardente ferveur, tout-à-coup son humanité sacrée se transforme par sa toute-puissance et par une manifestation sensible de sa divinité. Son auguste front devient radieux comme le soleil, et il en rejaillit sur son vêtement même un éclat éblouissant comme la blancheur de la neige. La lumière divine qui sort de son auguste visage, répand au loin des rayons brillants dont l'éclat, également vif et plein de douceur, charme les yeux sans les éblouir. O le charmant spectacle! ô heureux les yeux qui vous ont vu, Seigneur, dans votre gloire! Disparaissez, beautés terrestres. Qu'êtes-vous avec tous vos appas et vos artifices? Qu'êtes-vous, limon, cendre et poussière, en comparaison de Jésus, la souveraine beauté?

Belle image de la gloire, de la splendeur et de la félicité du ciel! Ah! M. F., si ce passager écoulement de l'essence divine fut quelque chose de si admirable, de si ravissant, qu'est-ce donc que le séjour même de sa magnificence et le trône de sa gloire?

Aveugles que nous sommes ! pourquoi notre cœur, presque toujours penché vers la terre, a-t-il tant de peine à élever ses regards, ses désirs, ses efforts vers le bonheur suprême que le souverain Rémumérateur nous cache en cette vie et nous prépare pour l'autre ; qui doit être l'objet de nos vœux, le terme de nos travaux, le prix de nos bonnes œuvres, la récompense de nos vertus, et la couronne immortelle de ceux qui auront vaincu dans cette vallée de larmes, de tentations, de combats contre les ennemis de notre salut?

Par cette heureuse transfiguration, J. C. nous donne encore un gage de celle qu'il destine à nos corps lorsque, réunis à nos âmes, ils en partageront la félicité dans le ciel. Oui, M. F., cette chair corruptible, ces corps aujourd'hui sujets à tant de besoins et de misères, ressusciteront glorieux et impassibles, affranchis pour toujours des diverses calamités de cette vie, revêtus d'une beauté éblouissante et d'un éclat qui effacera celui du soleil, doués, en un mot, de toutes les qualités des esprits, et semblables au corps glorieux de J. C. O vérité consolante ! pouvons-nous la croire, et n'en pas faire l'objet continuel de nos méditations ? Pouvons-nous y penser, et ne pas nous sentir pénétrés et ravis de joie ?

Voilà, M. F., les sentiments que J. C. avait dessein d'imprimer dans le cœur de ses trois Apôtres. Destinés qu'ils sont à boire le calice de sa passion, il veut les animer par la certitude des récompenses : il leur laisse entrevoir l'avant-goût des félicités qu'il réserve à leurs humiliations, à leurs travaux et à leurs souffrances. Pierre, Jacques et Jean paraissent d'abord entrer dans ses vues : ils se rendent attentifs au spectacle suprenant de sa transfiguration, et ne perdent

aucune circonstance de ce miracle : *Ils aperçoivent Moïse et Elie qui s'entretiennent avec J. C.*

Moïse fut, comme vous le savez, le grand législateur d'Israel, l'homme de la droite du Très-Haut, et l'instrument de ses prodiges. Elie fut un de ses plus grands Prophètes, illustré par d'éclatants miracles, enlevé au ciel sur un char de feu. Or, la loi représentée par Moïse, et la prophétie par Elie, viennent attester que J. C. est le Messie qui a été figuré et prédit. Moïse vient soumettre la loi de servitude dont il était le ministre, à la loi de grâce que J. C. apporte aux hommes ; et Elie, le père des Prophètes, vient reconnaître, confesser et adorer celui qui est l'objet, la fin, le principe et le terme de toutes leurs prédictions.

En effet, de quoi s'entretiennent-ils avec J. C. ? L'Evangile nous l'apprend : c'est du mystère de la Rédemption du monde, qu'il vient opérer ; c'est de sa mort et du supplice qu'il va souffrir pour eux ; c'est de son sanglant sacrifice sur le Calvaire. Mais est-ce donc là un sujet qui puisse plaire au Seigneur Jésus, et duquel il aime à s'entretenir avec ses amis, au milieu même de sa gloire ? Oui, mon Sauveur, et je le conçois : c'est que vous parler de votre mort, c'est vous parler de votre amour. Et pourquoi donc, ingrats que nous sommes, ne nous en entretenons-nous pas sans cesse, nous qui avons été l'objet de ce grand amour, et qui en recueillons tous les fruits ? Pourquoi, par exemple, lorsque nous assistons à ce sacrifice qui nous remet encore cette mort sous les yeux, n'en sommes-nous pas tout occupés, tout pénétrés, tout enflammés ? O mort, ô souffrances, ô excès de l'amour de Jésus ! ne vous paierons-nous jamais que d'un excès d'ingratitude ?

Moïse et Elie ne parlent à J. C. que de la mort qu'il doit souffrir à Jérusalem. Etonnante réflexion ! Dans cette circonstance merveilleuse qui doit, ce semble, les ravir d'admiration et les occuper de sa gloire présente, ils ne lui disent rien de cet état, ni de son règne immortel sur la maison de Jacob ; ils ne lui parlent que des opprobres, des souffrances, des amertumes de la mort qui l'attend ; et, comme s'il était déjà dans son agonie ou sur la montagne du Calvaire, ils ne lui présentent, sur le Thabor même, que le calice de sa passion. Admirable sujet d'instruction pour nous, M. F., qui nous apprend à nous souvenir que dans les jours même les plus brillants, les plus beaux de notre vie, au milieu des succès et des prospérités, notre règne, comme celui de notre chef, n'est pas de ce monde ; que la croix est aussi le partage de ses Disciples, et la perspective de la mort, l'aiguillon qui doit animer la foi du chrétien, soutenir sa vertu et le faire tendre constamment à sa dernière fin.

Les Apôtres ne pénétraient pas encore ce mystère. Occupés des consolations actuelles qu'ils éprouvent, quelque bornées qu'elles soient en elles-mêmes, ils s'y attachent, et ne pensent ni aux travaux que J. C. leur destine, ni à la gloire ineffable qu'il leur réserve. Tout ébloui de la gloire de son divin Maître, enchanté de voir à ses côtés les deux hommes les plus distingués de la loi lui rendre hommage, le reconnaître pour le Messie d'Israel, Pierre est rempli d'une si grande allégresse, qu'il s'écrie avec transport, au nom des deux autres : « Seigneur, nous sommes bien ici ; que nous serions heureux, si vous nous permettiez d'y demeurer avec vous ! Consentez que nous élevions dans cet endroit trois tabernacles ; l'un sera pour vous, le second pour Moïse, et le troisième pour

Elie. » Mais Pierre, aussi bien que ses compagnons, agité de différents mouvements de surprise, de crainte, d'admiration, de joie tout à la fois, effrayé, ébloui, enchanté de la grandeur et de la nouveauté du spectacle, n'était pas à lui, remarque l'Évangéliste, et « ne comprenait pas ce qu'il disait. »

Non, non, M. F., la terre n'est pas le lieu de la jouissance. Si Dieu quelquefois nous y fait sentir la douceur de sa présence, c'est une faveur passagère qui ne nous est accordée que pour nous animer à travailler et à souffrir avec lui. Que si nous ne devons pas nous attacher à cette douceur si légitime, que sera-ce donc des fausses douceurs de ce monde, de ses joies et de ses plaisirs frivoles ? Hélas ! on est d'abord ébloui par l'éclat dont il brille ; on croit trouver le vrai bonheur dans les jouissances qu'il semble promettre, et l'on dit comme Pierre : *Nous sommes bien ici.* Mais à peine commence-t-on à en jouir, que si la fortune ou la mort ne vient pas nous les ravir, le dégoût et l'ennui viennent en altérer la douceur. La vraie félicité ne se trouve donc que dans le ciel ; et c'est pour cela que Dieu, qui est un bon père, et qui veut rendre tous ses enfants heureux, nous y appelle tous, et nous donne à tous les grâces qui nous sont nécessaires pour y parvenir.

Consolez-vous donc, vous qui, n'ayant ici-bas en partage que la pauvreté, la peine, les souffrances, enviez souvent le sort de ceux qui passent leurs jours dans l'abondance et les plaisirs. Quoique vous paraissiez maintenant plus malheureux qu'eux, il ne dépend que de vous d'être un jour infiniment plus heureux qu'eux ; il ne vous faut pour cela que travailler à mériter le bonheur du ciel. Là, il n'y aura plus ni peine, ni travail, ni pauvreté, ni souffrance, ni chagrin, ni inquiétudes. Là, vous serez exempts de

tous les maux, et vous jouirez de tous les biens. Là, vous verrez Dieu, vous l'aimerez, vous le posséderez; et en le voyant, en l'aimant, en le possédant, vous serez plus heureux que si vous jouissiez de tous les biens et de tous les plaisirs que le monde pourrait vous offrir. Vous vous plaignez d'être malheureux ici-bas ; travaillez donc du moins à vous rendre heureux dans l'éternité.

Il est vrai qu'il en coûte pour arriver au ciel. J. C. lui-même nous dit que le chemin qui y conduit est étroit et difficile. Mais n'en coûte-t-il rien pour se procurer les frivoles avantages dont on peut jouir sur la terre ? N'en coûte-t-il rien, par exemple, aux hommes de travail, pour obtenir le modique salaire qui en est le prix ; et ne faut-il pas qu'ils le gagnent tous les jours à la sueur de leur front ? On le dit tous les jours, et l'expérience suffit pour en convaincre, on ne peut se procurer aucun avantage sans l'acheter par quelque peine ; et vous voudriez que le bonheur du ciel, qui réunit tous les avantages, ne vous coûtât rien ! cela est-il raisonnable, M. F. ? Revenons à notre mystère.

PIERRE avait à peine fait sa demande, qu'un nouveau spectacle s'offrit aux yeux des Disciples. Une nuée brillante parut suspendue sur leurs têtes, et attira quelque temps leurs regards et leur admiration. Cette nuée lumineuse s'abaissa lentement vers la terre, en enveloppant Jésus avec eux sous un pavillon rayonnant; ils en furent investis. A cette vue, la frayeur des Apôtres augmente ; et ce qui y met le comble, c'est une voix éclatante et majestueuse qui, sortant de la nuée, se fait entendre distinctement à leurs oreilles : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection ; écoutez-le.* C'est-à-dire,

tous les autres saints personnages, tous les hommes de prodiges qui ont paru jusqu'à présent dans la Religion, Moïse même et Elie, étaient seulement mes serviteurs, mes envoyés, mes ministres; mais je vois en J. C. mon Fils bien-aimé, mon propre Fils, Dieu comme moi et aussi grand que moi: écoutez-le donc comme votre maître, votre docteur, votre oracle. Non, ce n'est plus à Moïse ni à mes Prophètes que je vous adresse aujourd'hui pour vous instruire désormais, mais à celui dont Moïse et les Prophètes ont écrit dans leurs livres divins. C'est par son organe que je veux maintenant parler aux mortels et leur apprendre les mystères de mon royaume, les saintes ordonnances de ma Religion, les voies du salut et de la perfection.

C'est à nous, M. F., que s'adresse cet ordre d'écouter J. C. Mais où l'écouterons-nous? dans son saint Evangile, qui est sa parole toujours enseignante. Faisons-en notre étude et notre méditation journalière. Que sa doctrine et sa morale soient la règle de notre foi, de notre culte, de nos mœurs, de nos sentiments, de nos discours, de nos actions, de nos vertus. Oui, M. F., il faut écouter J. C., c'est-à-dire pratiquer la pénitence, la mortification, le renoncement dont il nous a donné tant de leçons et d'exemples; il faut, après lui, dire anathème aux fausses joies, aux plaisirs corrupteurs du siècle. Il faut écouter J. C., l'écouter seul, l'écouter en tout temps, l'écouter partout où il nous parle; et de quelque nature que soient les vérités qu'il nous adresse, il faut leur prêter une oreille attentive et un cœur docile: *Ipsum audite.*

Mais que deviennent les Apôtres à ce nouveau spectacle? Continuent-ils à demander à J. C. de fixer sur le Thabor une demeure permanente? Peu accou-

tumés à entendre la voix du Seigneur, ils tombent le visage contre terre, saisis d'une frayeur plus grande encore que l'excès de consolation dont ils sont pénétrés. Hélas ! M. F., si sa voix est si redoutable à ses amis qu'elle vient instruire, que sera-t-elle donc à ses ennemis, lorsqu'il viendra les condamner ? Ah ! pécheurs, pensez-y donc, soumettez-vous enfin à J. C. pendant qu'il est encore votre Sauveur, revenez à lui sincèrement, écoutez sa voix, obéissez à ses commandements : *Ipsum audite.*

La voix ayant cessé de se faire entendre, le spectacle finit, la nuée se dissipa, Moïse et Elie disparurent, et Jésus reprit sa forme ordinaire. Cependant les Apôtres restaient toujours prosternés contre terre, et n'osaient lever les yeux ; mais J. C., s'approchant d'eux avec bonté, les toucha et leur dit : *Levez-vous, et ne craignez point.* Rassurés par la parole du Sauveur, ils se lèvent, et ayant regardé ce qui se passait, ils ne voient plus avec eux que Jésus seul et rendu à son état ordinaire.

C'est ainsi que ce bon Sauveur ménage encore la faiblesse de ses Disciples. Il n'avait voulu que les instruire, et leur adoucir la prédiction amère de sa mort ignominieuse, en tempérer l'impression et les y préparer ; et comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur défendit de parler de ce qu'ils avaient vu, jusqu'à ce qu'il fût ressuscité. Or, pourquoi leur fait-il cette défense ? d'abord, pour leur donner une leçon d'humilité ; et enfin, parce que les Juifs ne méritaient pas de connaître un mystère que la plupart d'entr'eux auraient blasphémé. Pour nous, M. F., aimons à nous retracer ces grands événements de la vie mortelle du Sauveur, et à les publier pour sa gloire, aussi bien que pour la nôtre. Mais que ce ne soit point en nous un zèle infruc-

tueux, une admiration vaine et stérile. Ah! quel sujet de reproche et de condamnation, si, après tant de prodiges, étant si bien instruits des mystères du royaume de Dieu, de ses desseins, de ses merveilles, de ses oracles, nous avons l'imprudence de nous égarer avec le flambeau de la lumière, et de nous perdre dans la voie même du salut! Si, au contraire, nous sommes fidèles à sa grâce, à ses commandements, à nos devoirs, il sera lui-même fidèle à ses promesses; et la gloire, la félicité du Thabor, seront pour nous une consolante image de celle du ciel où nous aspirons.

Je finis, M. F., par une question que je tire de ce mystère; appliquez-vous à la saisir et à me répondre. Si le ciel s'ouvrait maintenant à vos yeux, pour laisser échapper un rayon de la gloire qu'on y possède; si cet autel, environné tout-à-coup d'une nuée lumineuse, devenait pour un instant l'image du Thabor, de sorte que J. C. daignât se manifester devant nous avec cet éclat, au milieu de cette gloire qui transporte le cœur des Apôtres, les plus insensibles de ceux qui m'écoutent tiendraient-ils contre ce spectacle? Mais s'il daignait porter alors sa miséricorde jusqu'à vous persuader que ce rayon n'est qu'une bien faible image de la gloire du ciel, et que ce bonheur, qu'il est impossible ici bas de comprendre et d'exprimer, est votre récompense et votre terme : ah! M. F., auriez-vous tant d'indifférence pour le ciel, tant de lâcheté pour vous assurer ce bonheur ineffable? vous verrait-on préférer le moindre établissement de la terre à des biens solides, et négliger si lâchement les moyens qu'il faut employer pour les obtenir? Et quels sont ces moyens? C'est le Dieu du Thabor et du Calvaire qui va vous l'apprendre : *Pouvez-vous boire le calice que je boirai?*

moi-même, vous dit-il ; c'est-à-dire, vous sentez-vous assez de soumission et de courage pour supporter les épreuves et les afflictions de cette vie ? vous connaissez-vous assez de renoncement à vous-mêmes pour combattre l'orgueil, la sensualité, l'impénitence et la mollesse ? Ah ! si votre cœur ne vous répond pas que telles sont vos dispositions, vous n'êtes pas propres au royaume de Dieu.

Que je voudrais pouvoir pénétrer tous ceux qui m'écoutent des sentiments dont se sentait animé l'apôtre saint Pierre, et qu'il voulait inspirer aux premiers chrétiens, dans une de ses Epîtres !

« M. F., leur disait-il, nous sommes destinés à combattre et à souffrir ici-bas ; mais loin de nous plaindre de notre sort, souvenons-nous que nos souffrances et nos combats n'ont point de proportion avec la gloire qui en sera la récompense, avec le bonheur du ciel. Méritons-le donc ce bonheur infini et éternel, en marchant sur les traces de notre Sauveur, en l'imitant comme notre modèle, en l'écoutant comme notre oracle, en lui obéissant comme à notre Maître et à notre Dieu.

Divin Jésus, mon Sauveur et mon modèle, accordez-moi cette grâce; et faites-moi vivre dans l'attente continuelle de ce jour où vous réformerez mon corps, tout vil et tout abject qu'il est, pour le rendre semblable à votre corps glorieux, et pour me faire part de la félicité dont vous me montrez un essai dans votre transfiguration. Ainsi soit-il.

INSTITUTION DU SAINT-SACREMENT.

POUR LE JEUDI-SAINT.

Accepit Jesus panem, et benedixit ac fregit, deditque Discipulis suis, et ait : Accipite et comedite ; hoc est Corpus meum. Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses Apôtres, en leur disant : Prenez et mangez ; ceci est mon Corps. *S. Matth.*, 26.

Est-il dans la Religion, M. F., un moment plus précieux, une circonstance plus touchante que celle où nous nous trouvons ? Elle nous rappelle le chef-d'œuvre, l'excès de l'amour de J. C. pour les hommes, l'institution de la divine Eucharistie. Ah ! que n'ai-je les ardeurs des Archanges et des Chérubins, pour enflammer vos âmes, pour les consumer d'amour et de reconnaissance ! Ces divines Intelligences voient, contemplent sans nuage, adorent sans cesse J. C. dans le très-saint Sacrement : que ne s'expriment-elles ! Hélas ! nous sommes condamnés à ne voir ici-bas qu'en énigme les faveurs que le Ciel nous accorde, ainsi que celles qu'il nous destine. Comment pourrais-je donc vous parler dignement de la plus grande de toutes ? je n'ai qu'un cœur et une bouche pour m'exprimer. Divin Jésus, parlez vous-même, ouvrez nos cœurs, ranimez notre foi, et nous goûterons le mystère par excellence de votre amour.

Arrivé à ce moment où il allait faire le sacrifice de sa vie pour le salut des hommes, Jésus, sur le point de passer de ce monde à son Père, voulut laisser aux hommes le gage le plus tendre de son amour. Mangeant avec ses Apôtres l'Agneau pascal

c'était sa figure depuis le commencement de la loi), et leur ayant lavé les pieds, il prit du pain, et levant les yeux au ciel pour rendre grâces à son Père, il le bénit et le leur distribua, en disant : « Mangez-en tous; c'est véritablement mon Corps qui sera livré pour vous. » Ayant aussi béni le calice, il le leur présenta, en disant: «Buvez-en tous; c'est véritablement mon Sang, ce même sang qui va être répandu pour la rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de moi. »

O mystère de foi ! ô profondeur, ô abîme de miséricorde et de puissance ! J. C. parle, le prodige s'opère : le pain est changé au Corps de J. C., le vin est changé en son Sang; et par la vertu de ces paroles divines, tous les jours ce miracle se renouvelle sur nos autels.

M. F., de quels sentiments auriez-vous été pénétrés, si vous eussiez vu J. C., dans cette cène mystérieuse, instituer ce divin sacrement! Reportez-vous au moment où il opéra ce prodige. Que tout ici est digne de votre attention !

La veille de sa mort, la nuit même qu'il devait être trahi et sacrifié par ses ennemis, tel est le moment qu'il choisit pour instituer le mystère de son amour pour les hommes. Les hommes veulent se défaire de lui; mais il trouve le moyen de rester toujours au milieu d'eux, pour les combler de ses bienfaits : il institue un sacrement qui le rendra présent en corps et en âme dans tous les lieux du monde et jusqu'à la fin des siècles. O amour, ô prodige ! tout Jérusalem est en feu, toute la populace en fureur, tous conspirent sa perte ; et c'est alors même que Jésus leur prépare le plus grand, le plus ineffable de tous les bienfaits. Les Juifs trament contre lui le plus noir des complots ; et Jésus n'a pour son peuple que des pen-

sées de douceur et de paix. On ne pense qu'à lui élever une croix infâme pour le faire mourir ; et Jésus ne pense qu'à élever un autel, afin de s'immoler lui-même chaque jour pour notre salut. On se prépare à verser son sang ; et Jésus veut de ce sang nous faire un breuvage d'immortalité pour la consolation et le bonheur de nos âmes. O mon Sauveur et mon Dieu ! rien n'est donc plus vrai que ce qu'a dit votre Disciple bien-aimé, que nous ayant aimés dès le commencement, *vous nous avez aimés jusqu'à la fin*, jusqu'à l'excès, jusqu'à vous épuiser vous-même, jusqu'à vous sacrifier en toutes les manières que votre sagesse et votre charité vous ont suggérées.

Et pour opérer ce prodige, M. F., il choisit du pain : le pain, notre nourriture ordinaire ; le pain, cet aliment du pauvre comme du riche, de celui qui est fort comme de celui qui est languissant. Il le consacre de nouveau à nourrir l'indigent, à fortifier le faible, à perpétuer la vie de celui qui l'a reçue de sa grâce. Il prend le pain dans ses mains saintes et vénérables, il lève les yeux au ciel pour rendre grâces à son Père ; et de quoi ? de ce que le moment si désiré est enfin arrivé, où il pourra nous prouver l'amour immense qu'il a pour nous. Il rompt lui-même ce pain sacré, pour exécuter enfin ce qu'il avait dit tant de fois à ses Apôtres : *J'ai un baptême de sang à subir ; et qu'il me tarde qu'il soit consommé !* Oui, mon sang est impatient de se répandre pour vous ; mon corps brûle du désir d'être déchiré pour guérir vos blessures ; et la tristesse amère que me cause d'avance l'idée de mes souffrances et de ma mort, est pour moi le comble des consolations, parce que vous y trouverez le remède à tous vos maux. Recevez donc mon Corps avec autant d'empressement que j'en éprouve à vous le sacrifier ; mangez-le avec le même amour

que je témoigne à vous le présenter. Vous n'êtes pas tous dignes de cette faveur, je le sais : cependant c'est pour vous tous que je prépare cette divine nourriture ; et vous y trouverez le salut et la vie, si vous faites tous vos efforts pour la recevoir dignement. Prenez donc et mangez ; ceci est mon Corps : *Hoc est Corpus meum.*

O Dieu! que vous êtes puissant! O Jésus! que vous êtes bon! Quoi! vous renfermez votre immensité sous une si faible espèce! Quoi! vous daignez devenir notre nourriture! ô amour prodigieux! Autrefois, mon Dieu, vous donnâtes à votre peuple un aliment céleste ; vous le nourrîtes, dans le désert, du pain des Anges; mais aujourd'hui vous faites beaucoup plus pour nous : c'est votre Corps, c'est votre Sang, c'est votre personne divine que vous nous donnez pour nourriture. O prodige d'amour, que vous seul pouvez opérer, et que l'homme ne pourra jamais comprendre! Mais vous l'avez dit, vous qui êtes la vérité même; je le crois ; oui, ceci est votre Corps : *Hoc est Corpus meum.*

Ne nous lassons pas, M. F., de contempler ce mystère de l'amour de notre Dieu. Tout ici est précieux et bien digne de notre attention. Que j'aime à me représenter J. C. tenant entre ses mains le calice qui va recueillir son Sang adorable! Qu'il me paraît bien, dans cette occasion, remplir les fonctions d'Ange de la paix et de Ministre du Testament nouveau! Saint Jean, dans son Apocalypse, nous parle d'Anges à qui l'Eternel remet le vase de sa fureur pour le verser sur toutes les nations; ici, l'Ancien des jours remet entre les mains de son Fils bien-aimé le vase de sa miséricorde, pour le verser sur les pécheurs et les

purifier de toutes leurs souillures. Et ce bon Sauveur nous le présente à tous, ce divin calice, pour que nous y trouvions le salut et la rémission de nos péchés... Buvez-en tous, nous dit-il : *Bibite ex eo omnes.*

O vous qui avez effacé vos péchés par les larmes d'une sincère pénitence! prenez avec confiance ce calice, et apprenez ce qu'il renferme : « C'est ici le Sang de la nouvelle alliance, qui efface les péchés de tous genres, qui répare les outrages de tous les siècles, qui réconcilie les pécheurs de tous les âges; qui, plus puissant que celui d'Abel, obtient grâce et miséricorde, et cimente l'alliance du Seigneur avec toutes les nations de la terre : *Hic est Sanguis.* Encore quelques instants, et ce sang mystiquement répandu va l'être d'une manière sanglante et visible. L'ardeur que j'ai pour le répandre m'a fait employer ce moyen pour le verser dans vos cœurs. C'est pour vous qu'il va être répandu. La jalousie de mes ennemis est bien une des causes de ma mort; mais elle n'en est pas la principale. Les fausses accusations qu'ils vont inventer pour me perdre, la perfidie du disciple qui va me trahir, la lâcheté du juge qui va me condamner, la cruauté des bourreaux qui vont me faire mourir, sont autant d'instruments dont mon ingénieuse charité se sert pour vous prouver mon amour. C'est pour la rémission de vos péchés que ce sang va être répandu; et c'est parce que vos péchés se renouvellent tous les jours, que tous les jours il sera offert sur l'autel : *In remissionem peccatorum.* »

Quelle charité de la part de notre Sauveur, M. C. F., et que n'exige-t-elle pas de notre part ! Notre cœur, ah ! notre cœur pourra-t-il suffire à toute la reconnaissance qu'exige un tel bienfait ? Nous lisons dans l'histoire, que nos pères, animés d'un amour ardent,

poussés par le sentiment d'une foi vive, traversaient les mers, allaient dans la Terre-Sainte, où J. C. a opéré ces prodiges ; et quand on leur montrait et le Cénacle où il avait institué la divine Eucharistie, et le jardin des Oliviers qu'il avait arrosé d'une sueur de sang, et le Calvaire où il avait expiré pour nous sauver, ces hommes pieux se sentaient vivement touchés ; ils versaient sur cette terre heureuse des larmes de tendresse et de religion. Ces saints lieux leur rapprochaient le temps, les actions, les mystères de J. C. ; rallumaient leur ferveur, consolaient leur foi. Les pécheurs y trouvaient une douce confiance, les faibles une nouvelle force, les justes de nouveaux désirs.

Réveillons notre foi, M. F. ; sans aller si loin, n'avons-nous pas ici le même bonheur? cette église n'est-elle pas un autre Cénacle ; cet autel, un autre Calvaire où J. C. s'immole pour nous ? Que dis-je? J. C. n'est-il pas en personne dans ce tabernacle? Non, non ; ce n'est pas ici seulement un lieu consacré autrefois par la présence de l'Homme-Dieu, c'est Jésus-Christ lui-même. Approchez-vous donc de lui avec foi ; venez rallumer à ses pieds tout ce que votre cœur a jamais senti de tendre, de vif pour ce bon Sauveur ; voyez-le au milieu de vous, comme autrefois au milieu de ses Apôtres, renouvelant le mystère de son amour, changeant de nouveau le pain en son Corps et le vin en son Sang, et vous présentant l'un et l'autre pour la nourriture de votre âme, pour la rémission de vos péchés. Comment répondrez-vous à son amour ? que ferons-nous pour lui témoigner notre reconnaissance ? Passons à ses pieds une partie de cette nuit mémorable; suivons-le de la sainte Cène au jardin des Oliviers ; contemplons-y ce divin Sauveur, chargé volontairement de nos péchés, les pleurant

amèrement, les expiant par une sueur de sang; traîné ensuite de tribunal en tribunal, souffleté, couvert de crachats, flagellé, couronné d'épines, attaché à la croix, et enfin expirant pour l'amour de nous. Serait-il possible que nous fussions insensibles à tant de traits de son amour, et que nos cœurs résistassent encore à la tendresse de son cœur, qui, après s'être épuisé pour l'amour de nous, ne nous demande pour toute reconnaissance que notre cœur, le sacrifice de nos passions, une conversion sincère?

Il n'en sera pas ainsi, ô bon Sauveur! vous serez écouté. Vous avez enfin triomphé de nos cœurs; ils sont tout à vous, ils seront à vous pour toujours. Ah! ma langue ne peut exprimer les sentiments que mon cœur éprouve en ce moment. O Fils éternel du Dieu vivant, la splendeur, l'image parfaite de sa substance! en quel état vous vois-je réduit dans cette hostie! Toute votre gloire y paraît éclipsée, toute votre grandeur abaissée, toute votre majesté comme anéantie. Mais dans cet état même d'humiliation et d'anéantissement où vous a réduit votre amour pour moi, loin de rien perdre de cette grandeur souveraine, vous n'en êtes que plus digne de mes adorations et de mon amour. Je vous adore donc avec toute la profondeur de mon respect. Je voudrais vous rendre toute la gloire dont vous vous dépouillez pour mon amour. Je désirerais vous offrir tous les sentiments que les Anges mêmes vous offrent dans le ciel. O mon Sauveur! que tous les Esprits bienheureux s'assemblent autour de vos autels pour vous honorer; que toute la cour céleste, que tous les élus s'empressent de vous offrir leurs hommages; que la terre entière leur réponde, et qu'elle joigne ses respects à leurs acclamations et à leurs transports. Pour moi, je m'écrierai et je répèterai à chaque instant: Gloire,

honneur, puissance, actions de grâces au Dieu caché ici pour l'amour de nous. *Loué et adoré soit à jamais J. C. dans le très-saint Sacrement de l'autel.* Ainsi soit-il.

INSTITUTION DU NOUVEAU SACRIFICE

ET

DU NOUVEAU SACERDOCE.

Hoc facite in meam commemorationem. Faites ceci en mémoire de moi. *S. Luc*, 22.

Que signifient, M. F., ces paroles mémorables que le Sauveur du monde adresse à ses Apôtres, après la sainte Cène, la veille de sa passion? Elles annoncent un des plus grands événements de la Religion, un des plus miraculeux effets de la toute-puissance divine, une des plus étonnantes merveilles de l'univers, un des plus glorieux caractères de l'Eglise de J. C. : l'institution du divin Sacrifice et du nouveau sacerdoce de la loi de grâce.

Faites ceci en mémoire de moi : c'est-à-dire, souvenez-vous à jamais qu'en ma qualité de Grand-Prêtre éternel, je viens d'offrir à l'Etre suprême le sacrifice de mon Corps et de mon Sang, par une représentation anticipée de ma mort prochaine; que j'abolis les sacrifices anciens, qui n'étaient pas assez dignes de la Divinité: que ce nouveau sacrifice les remplacera tous éminemment; qu'il renouvellera et perpétuera l'immolation que je vais bientôt faire de moi-même pour le salut du monde. A cet effet, je vous communique mon souverain sacerdoce et ma puissance, je vous établis Prêtres de la nouvelle alliance. Vous communiquerez le même caractère, le même pouvoir à vos successeurs, et je continuerai à m'immoler entre

vos mains jusqu'à la consommation des siècles : *Hoc facite, etc.*

Voilà, sans doute, M. F., un des plus magnifiques dons que le ciel ait jamais faits à la terre. C'est donc à nous d'en sentir le prix avec autant d'admiration que de reconnaissance.

L'Homme-dieu régnant dans les cieux, et cependant offert en holocauste sur la terre, tout à la fois vivant et immolé, en même temps Prêtre et victime du sacrifice, et d'un sacrifice toujours renouvelé; quel mystère ineffable ! et l'homme pourrait-il traiter dignement un si grand sujet? Non, M. F. Ecoutez donc ce qu'en dit un Apôtre inspiré d'en haut, le vase d'élection, S. Paul. *II. Cor.* chap. 14. *J'ai appris du Seigneur que le Seigneur Jésus :* voilà l'auteur de cette célèbre institution; c'est l'Homme-Dieu, qui avait la grâce et la toute-puissance entre ses mains. *Dans la nuit où il fut livré* : en voilà le temps et la circonstance remarquable; ce fut la nuit même qui précéda sa passion, la veille du plus grand crime de l'univers. *Il prit du pain, et rendant grâces, il le rompit; il le distribua et le donna,* comme son premier Corps, *à ses Disciples :* en voilà le rit consacré par J. C. même, et usité dans l'Eglise de toute ancienneté. Et il dit : *Prenez et mangez :* en voilà l'usage. *Ceci est mon Corps:* voilà le miracle de la transsubstantiation. Ce n'est plus un pain ordinaire ; puisque c'est le Corps de J. C., sa véritable et propre chair, ce même Corps livré et crucifié pour le salut du monde : *Hoc est Corpus meum quod pro vobis tradetur.*

Il prit pareillement le calice, disant : *Ceci est mon Sang :* voilà bien la distinction du Sang de J. C. d'avec son Corps, par une consécration séparée, et par con-

séquent une représentation significative de la séparation qui en a été faite sur la croix ; et, par une seconde conséquence, l'expression d'un vrai sacrifice, et du même sacrifice que celui de la croix.

Faites ceci en mémoire de moi : en voilà l'institution durable et permanente. C'est pour l'Eglise un ordre précis d'exercer la puissance d'opérer ce divin mystère et d'y participer. *Car toutes les fois que vous mangerez de ce pain mystérieux, et que vous boirez de cette coupe sacrée, vous annoncerez la mort du Seigneur :* voilà, pour la suite des siècles, le mémorial de sa passion, par un renouvellement continuel du sacrifice du Calvaire ; et dans ce sacrifice toujours renouvelé, une application réelle des mérites du Rédempteur, du prix de son sang et des fruits de sa mort. *Jusqu'à son dernier avénement; Donec veniat :* en voilà la continuation et la perpétuité ; c'est comme le trésor de la vraie Religion, et l'un de ses caractères les plus essentiels. Lorsque l'Eucharistie cessera sur la terre, le monde finira.

Or, ajoute l'Apôtre, *que l'homme s'éprouve lui-même, et qu'il mange ainsi de ce pain céleste :* voilà encore l'avertissement des préparations, des épreuves, des dispositions requises pour la sainte communion, qui sont le bon témoignage de la conscience et l'état de grâce, la pureté de cœur, la foi et la ferveur. *Car celui qui mange le Corps du Seigneur et qui boit son Sang indignement :* en voilà de plus l'abus et la profanation énoncée, pour tenir l'homme dans la précaution et la crainte. *Celui-là*, ajoute saint Paul, *mange et boit son propre jugement :* ce sont donc des mystères saints et terribles. *En ne discernant point le Corps du Seigneur :* voilà en effet la marque du défaut de foi et d'attention à la réalité et à l'excellence de ce grand sacrement, qui devient un sujet de réprobation

pour l'âme indévote et légère qui n'en respecte point assez la sainteté, en le recevant témérairement ; et à plus forte raison, pour l'âme criminelle qui le profane, comme aussi pour l'hérétique qui le blasphème et le combat.

Tout cela, M. F., doit nous faire comprendre combien ce nouveau sacrifice de la loi de grâce surpasse les anciens en sainteté, en mérite, en vertu, en perfection et en gloire. Les sacrifices anciens étaient offerts à Dieu par de simples mortels. Dans celui-ci, le véritable Prêtre, le sacrificateur est le Fils du Très-Haut, et nous y sommes ses ministres. Les sacrifices anciens étaient les simples créatures offertes, immolées au Seigneur ; dans celui-ci, la victime est un Homme-Dieu, qui substitue à la chair des taureaux et au sang des béliers sa propre Chair et son propre Sang, par un nouveau genre d'holocauste divin. Les sacrifices anciens n'avaient qu'une vertu imparfaite, une efficacité bornée et empruntée ; celui-ci, qui seul les remplace tous et les supplée, est d'un prix immense par les mérites infinis du divin Rédempteur. Les sacrifices anciens n'étaient encore que des préparatifs, des figures de celui du Calvaire et du grand mystère de la Rédemption du monde, opérée par l'effusion du sang d'un Dieu Sauveur ; celui-ci le représente, le renouvelle, le perpétue d'une manière ineffable, qui surpasse toute la pompe de l'ancienne loi.

O le ravissant spectacle pour le ciel et la terre, que la célébration de ce divin sacrifice dans l'Eglise catholique! Je n'entends plus ici le mugissement des taureaux égorgés ; je n'y vois point la main d'un sacrificateur, armée d'un couteau ensanglanté ; mais la foi m'y montre sur l'autel l'Agneau de Dieu immolé et triomphant, qui réconcilie encore le monde avec

lui. C'est un nouveau Calvaire, où ce divin Rédempteur, faisant de lui-même un précieux holocauste au Dieu des vengeances et des miséricordes, lui présente encore pour nous son humanité sacrée, ses satisfactions, ses souffrances, sa croix, sa passion, sa mort, son sang, ses mérites ; et où son Père céleste, le contemplant du trône de sa gloire en cet état d'hostie volontaire, semble lui dire encore : *Oui, vous êtes mon Fils bien-aimé, l'objet de mes complaisances ;* les autres victimes de tous les siècles, de toutes les nations, de tous les genres, ne valent pas à mes yeux, toutes ensemble, une seule goutte de votre sang. C'est par vous seul que mon peuple peut me rendre dignement ses hommages et ses actions de grâces ; c'est par vous qu'il peut satisfaire abondamment à ma justice et désarmer ma colère ; c'est par vous qu'il peut obtenir efficacement mes miséricordes, mes grâces, mes bienfaits. Ah ! M. F., si nous étions vivement pénétrés de ces objets sublimes pendant la sainte Messe, avec quel recueillement respectueux, avec quelle admiration profonde, avec quelle piété fervente, avec quels sentiments de confiance et d'amour serions-nous attentifs à nous unir nous-mêmes à la Victime sacrée, et à nous immoler en esprit avec elle !

Je dis plus : quel zèle, quel empressement n'aurions-nous pas pour participer à cet auguste sacrifice, si nous en sentions bien le prix et la vertu ! Hélas ! si, au lieu de nous prodiguer une si grande faveur, J. C. avait voulu le rendre beaucoup plus rare, comme il le pouvait ; s'il avait établi que le sacrifice de la Messe ne serait renouvelé qu'une fois dans chaque siècle et dans un seul endroit du monde : O heureux, dirions-nous, heureux ceux dont le Ciel disposera la naissance, et réservera les jours pour

cette époque! heureuse la terre, la nation où se fera cette étonnante merveille! heureux les pénitents, les pécheurs qui pourront aller s'y purifier dans le Sang du Rédempteur, et le voir s'immoler de nouveau pour eux ! On y accourrait en foule de toutes les parties du monde. Comprenons donc, M. F., quelle est à notre égard la grandeur de ce bienfait, en voyant que nous pouvons en jouir chaque jour, et toute notre vie. Renouvelez votre attention.

Le prophète Malachie l'avait prédit deux mille ans auparavant, que ce sacrifice nouveau et pur serait offert en tous lieux et jusqu'à la fin des siècles. Autrefois on offrait au Seigneur des victimes agréables à ses yeux, il est vrai ; mais ces sacrifices grossiers n'étaient point assez purs ni assez dignes du vrai Dieu ; mais ils ne s'offraient qu'à Jérusalem, et non point par toute la terre. C'est donc uniquement et précisément dans la loi de grâce que l'oracle s'accomplit. Oui, il n'y a plus qu'un seul sacrifice agréable au Seigneur, par toute la terre ; et par ce sacrifice universel, perpétuel, pur et saint, notre divin Rédempteur s'immole encore sans cesse pour nous dans les différentes contrées de l'univers.

Or, M. F., quel bonheur et quel avantage pour nous ! quel moyen efficace et toujours présent pour toucher le cœur de Dieu, pour attirer sa bénédiction, pour fléchir et désarmer sa justice ! quelle source abondante de grâces, et quel trésor inestimable au milieu de nous ! Autrefois, si les Juifs voulaient avoir la consolation d'adorer le Seigneur dans son temple, il fallait qu'ils se transportassent à Jérusalem, souvent même d'un pays fort éloigné. Pour vous, M. F., vous n'avez qu'à sortir de vos maisons, vous n'avez

que deux pas à faire pour trouver votre Dieu dans nos églises. Dès qu'une fois les enfants de la sainte Sion s'étaient éloignés de ses murs, il n'y avait plus pour eux ni temple ni sacrifices. Pour vous, quelque part que vous soyez, vous y trouvez votre Dieu ; vous pouvez sacrifier d'une extrémité du monde à l'autre : *In omni loco sacrificatur.* Le pain des forts ne vous est pas réservé, comme à Elie, seulement pour l'extrême nécessité : J. C. a voulu que ses ministres fussent toujours prêts à vous l'offrir, et l'Eglise semble presque en être prodigue à votre égard. On voit dans l'Ecriture que les Israélites n'ont recueilli la manne du désert, que l'espace d'environ quarante ans ; et peut-être y en a-t-il cinquante ou soixante que votre âme est en possession de se nourrir du pain des Anges et de la Victime sacrée. Que dis-je ? la mort même ne pourra vous en ravir le bienfait, et les mérites vous en seront encore appliqués dans le sommeil même du tombeau. Car telle est la foi de l'institution de la divine Eucharistie, qu'elle est profitable aux morts aussi bien qu'aux vivants ; que le Sauveur du monde a voulu non - seulement être avec nous, se donner à nous, s'unir à nous, mais encore s'immoler de nouveau pour nous après notre mort, pour nous délivrer du purgatoire ; et cela tous les jours, et cela pour l'Eglise universelle, et cela jusqu'à la consommation des siècles, jusqu'à son dernier avénement : *Donec veniat.* O amour, amour incompréhensible !

Du reste, M. F., je vous ai suffisamment instruits ailleurs sur l'assistance au saint sacrifice de la Messe, sur la pratique de la sainte communion, sur les dispositions qu'elle demande, sur les effets qu'elle produit. Je me contenterai donc d'ajouter ici une réflexion intéressante sur son institution.

Cette institution d'un nouveau genre de sacrifice

exigeait l'institution d'un nouveau sacerdoce, qui fût en effet dans les Apôtres et leurs successeurs une émanation, une participation de la dignité même et de la puissance du Grand-Prêtre éternel, J. C. Que toute la pompe et la gloire du ministère d'Aaron disparaissent donc ici. Eut-il jamais, comme nous, le pouvoir de faire descendre un Dieu du ciel en terre, et de donner aux hommes l'absolution des péchés ? Non : ce devait être dans la loi de grâce le privilége du nouveau sacerdoce et sa grandeur, l'ornement de l'Eglise de J. C. et son soutien, l'objet de la vénération de ses enfants et le sujet de leur confiance : ajoutons, et le motif de notre reconnaissance, aussi bien que de notre admiration ; puisque c'est ce divin ministère de la nouvelle alliance qui nous communique tous les biens de la Religion et les faveurs du Ciel ; qui nous fait renaître à la grâce et nous fait enfants de Dieu dans le Baptême ; qui fortifie dans la Confirmation nos vertus naissantes ; qui bénit et consacre vos alliances par le sacrement de Mariage ; qui nous purifie sans cesse de nos souillures par celui de la Pénitence, et nous réconcilie avec le Seigneur ; qui, à la sainte table, nous nourrit du pain des Anges et de la manne du ciel ; qui monte chaque jour pour nous à l'autel, nous y présente avec la Victime sacrée au trône de la Divinité, et en fait descendre sur nous la miséricorde et la paix, les bénédictions, les grâces, les bienfaits. Réjouissons-nous donc en Dieu, et rendons-lui mille actions de grâces de ce qu'il nous a fait naître dans les jours de la Religion chrétienne ; de ce qu'il nous a rendus témoins de ses merveilles et participants de ses trésors ; de ce que par elle il nous bénit, il nous consacre, il nous sanctifie sur la terre et nous conduit au ciel.

Oh ! que le Disciple bien-aimé, en considérant cet

amour immense de J. C. pour nous, avait bien raison de dire : *Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin*, jusqu'à l'excès, et autant que l'amour d'un Dieu fait homme peut s'étendre ! L'Eucharistie n'est-elle pas en effet l'amour poussé jusqu'à la fin ? Peut-il y avoir un amour plus libéral, plus intime, plus communicatif, plus divin? O amour d'un Dieu ! ô amour de mon Sauveur, amour tout-puissant! Eh! que puis-je faire que de m'anéantir devant vous, vous adorer et publier qu'un tel amour est au-dessus de l'intelligence des hommes, des Anges mêmes ?

O amour d'un Dieu pour des hommes ingrats, amour trop constant, trop généreux! O mon Sauveur! près de vous immoler sur la croix, il a fallu, pour satisfaire votre tendresse, que vous trouvassiez encore le moyen de perpétuer votre sacrifice jusqu'à la fin des siècles, et de retourner à votre Père, sans nous priver de votre présence. O prodige! ô merveille ! Mais, mon Dieu, lequel est le plus étonnant, ou de votre amour pour moi, ou de mon indifférence pour vous? Ah! Seigneur, fondez donc la glace de mon cœur; répandez-y quelques étincelles de ce feu divin que vous êtes venu apporter sur la terre, afin que je réponde à votre amour par l'amour le plus tendre, par l'amour le plus ardent et le plus généreux. Ainsi soit-il.

PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Vulneratus est propter iniquitates nostras. Il a été couvert de plaies à cause de nos iniquités. *Isaïe*, 53.

QU'ATTENDEZ-VOUS aujourd'hui de moi, M. F.? Hélas! je viens ici, non plus pour louer les actions éclatantes du Messie, non plus pour raconter ses

miracles, pour chanter ses triomphes; mais pour vous rappeler le triste souvenir de ses supplices et l'excès de ses douleurs. Je viens vous dire en gémissant: J. C., notre Messie, le Sauveur et le Rédempteur du monde, meurt aujourd'hui et expire sur une croix, comme le plus scélérat de tous les hommes. De quelque côté que je tourne mes regards, je ne vois que des instruments de cruauté, pour punir, sur ce Corps adorable, les déréglements des nôtres. Je vois un jardin arrosé de son sang, une colonne qui en est toute couverte, les rues de Jérusalem qui en sont baignées, les mains de ses bourreaux qui en sont teintes. D'un côté, j'aperçois un Dieu vendu, un Dieu trahi, un Dieu moqué, souffleté, flagellé, enfin un Dieu mourant sur une croix. D'un autre côté, je considère le Père éternel qui condamne son Fils à la mort, qui décharge sur lui les plus terribles coups de sa colère; les Anges qui en pleurent amèrement; le soleil qui a perdu sa lumière; le ciel qui s'est couvert de ténèbres; la terre qui tremble; les sépulcres qui s'ouvrent; le voile du temple qui se déchire; tout l'univers qui est rempli d'effroi. Triste et lugubre spectacle, bien capable de nous toucher et de nous faire verser des torrents de larmes!

Pleurons donc, M. F., mais pleurons avec sagesse. Pesons, méditons les grandeurs adorables de celui qui souffre, et qui souffre pour notre salut. Mais la matière est si abondante et si remplie de faits intéressants, que je la partagerai en deux Instructions: aujourd'hui, je vous parlerai de l'agonie du Sauveur au jardin des Oliviers, et des sanglants outrages qu'il reçut dans la ville de Jérusalem; une autre fois, nous verrons sa mort ignominieuse et cruelle sur le Calvaire.

Cependant, je vous en avertis, Chrétiens, ne nous

contentons pas d'une compassion stérile des souffrances de notre Sauveur, joignons-y une douleur sincère, et une véritable détestation de nos péchés qui en ont été la cause. Croix de Jésus, inspirez-nous ces sentiments: nous nous jetons à vos pieds avec amour et douleur: *O crux ! ave.*

L'HEURE étant venue où le Sauveur devait passer de ce monde à son Père, après avoir donné à ses Disciples les dernières marques de sa tendresse, par l'institution de la divine Eucharistie; après les avoir fortifiés contre le scandale de sa passion, par la vertu de cette nourriture céleste et par tout ce que l'instruction d'un bon Maître a de plus touchant, n'ignorant pas tout ce qui doit lui arriver, il sort du Cénacle, accompagné de ses Disciples; il vient dans le jardin des Oliviers traiter pour la dernière fois, avec son Père, du grand mystère de la rédemption des hommes. Ce fut dans un jardin de délices que se commit le premier péché, source de tous les autres: il convenait que ce fût dans un jardin de douleur que la réparation s'en fît. Là, le divin Sauveur se représente l'outrage que le péché a fait à Dieu, la terrible vengeance qu'il veut en tirer, les hommes condamnés à des supplices éternels, incapables par eux-mêmes de satisfaire à la justice divine, et de se soustraire à ses foudroyants arrêts. Que lui suggère son amour? de réparer lui-même l'outrage fait à son Père par les hommes, de délivrer les hommes des châtiments qu'ils méritent, en se substituant à leur place. Retiré à l'écart, éloigné de ses Disciples: « Je le sais, mon Père, dit-il, tous les hommes ensemble ne sont pas capables de satisfaire à votre justice. Toutes les victimes qu'ils pourraient vous offrir sont indignes de

vous. Mais *me voici :* frappez sur votre Fils ; la victime est digne de vous ; frappez, Dieu saint et juste, et votre Majesté outragée sera parfaitement satisfaite, et le péché sera puni autant qu'il le mérite. »

Le Père accepte l'offre de son Fils ; il le charge de toutes les iniquités des hommes, et dès-lors il ne le regarde plus comme l'objet aimable de ses complaisances, mais comme une victime de malédiction, couverte de tous les crimes du monde. Au même instant, J. C. se sent comme investi de tous nos péchés. Quel poids affreux ! quel calice amer pour le Saints des Saints ! Le boira-t-il ? Hélas ! dès qu'il en approche ses lèvres, une douleur vive s'empare de son âme ; il tombe dans une tristesse profonde ; l'ennui l'accable, la frayeur le saisit. « Ah ! mon Père, s'écrie-t-il, *faites que ce calice s'éloigne de moi.* » Non : il faudra le boire jusqu'à la lie.

Jésus se soumet, sa douleur augmente ; il vient auprès de ses Apôtres pour qu'ils la partagent avec lui. *Mon âme*, leur dit-il, *est triste jusqu'à la mort ; veillez donc, et priez avec moi.* Mais plongés dans un lâche sommeil, ils ne l'entendent pas. Il se retire, et recommence sa prière ; même désolation. Il revient à ses Apôtres ; même abandon. Il retourne à son Père ; même inflexibilité.

C'est alors qu'il se livre à toute l'amertume de sa douleur. S'unissant à la sévérité de son Père, pour punir les péchés dont il s'est chargé, il se représente à lui-même tous les supplices, tous les opprobres qu'il va souffrir. Oh ! que d'horreurs se présentent alors à ses yeux ! il voit toutes les puissances de l'enfer déchaînées contre lui, tous les foudres de la justice divine prêts à éclater sur sa tête auguste, et tous les pécheurs armés contre sa personne sacrée. Il entend toutes les injures, tous les blasphèmes qu'on va vomir

contre lui ; il compte les soufflets et les coups qu'on va décharger sur son corps adorable ; il voit les chaînes, les fouets, les épines, les clous et la croix qu'on lui prépare. Il voit (hélas ! c'est ici la plaie la plus sensible à son cœur), il voit que sa mort sera inutile pour le plus grand nombre; que son sang sera foulé aux pieds, ses saints mystères outragés, ses divins sacrements profanés, son Eglise déchirée par les schismes et les hérésies, affligée et déshonorée par les scandales de ses enfants. Enfin, il voit presque tous les hommes mépriser son amour, rejeter le bienfait de leur rédemption et courir à leur perte, malgré ses travaux et ses souffrances.

« C'est donc en vain que je m'immole ! s'écrie-t-il; il sera donc encore outragé, ce Dieu que j'honore par tant d'humiliations ! il renaîtra donc encore, ce détestable péché que j'expie par tant de larmes ! ils périront encore, ces hommes que je vais racheter par tout mon sang ! Ah ! si mon sang répandu pour eux ne les purifie pas, ne les convertit pas, il redoublera contre eux la colère de mon Père, et rendra plus dévorants les feux de l'enfer. »

Il se perd, il se plonge dans cette idée désolante ; il demeure immobile, jetant de profonds soupirs. Tantôt les larmes coulent, tantôt la violence de sa douleur les arrête. On n'entend plus que quelques paroles entrecoupées d'une voix faible et mourante : « *Mon Père, mon Père !* Ah ! soyez touché de l'état où est votre Fils, éloignez de moi ce calice. »

Que dites-vous, divin Sauveur ? si vous ne buvez pas le calice de la colère de votre Père, il nous faudra le boire nous-mêmes ; et pourrons-nous en supporter la rigueur ? il nous faudra donc périr pour l'éternité !

Non, M. F., non ; il nous aime trop, ce bon Sauveur, nous lui sommes trop chers, pour qu'il nous

laisse entre les bras de la justice de son Père : son amour triomphe enfin des répugnances de la nature dont il s'est revêtu. Un Dieu outragé, des hommes qui périssent !.. A cette vue il avale le calice et toute son amertume. « Mon Père, vengez-vous : ah! punissez, punissez en moi le péché; déchargez sur votre Fils tous le poids de votre colère : *O mon Père! que votre volonté se fasse, et non la mienne.* »

Hélas! ses souffrances redoublent avec son obéissance; ses yeux s'abattent, son visage se couvre de la pâleur de la mort : il tombe en agonie. Oh! quelle cruelle agonie! son sang, pressé par la douleur vers le cœur, mais repoussé avec effort par l'ardeur de son amour, cherche un passage, et sort par tous les membres de son corps. Son auguste visage en est tout arrosé, tout son corps en est imbibé, la terre même en est abreuvée. Il reste couché sur la terre, tout baigné de cette sueur de sang.

Pécheurs, ne ferez-vous ici aucun retour sur vous? Ah! je vous en conjure, considérez votre Sauveur dans cette étrange agonie, suant le sang, expirant presque à la vue du péché, du péché dont vous vous faites un jeu. Voilà, voilà l'horreur que vous devriez en concevoir; voilà la douleur que vous devriez emporter au tribunal de la Pénitence. Jésus, ici, est le modèle des pénitents. Oh! si vous connaissiez comme lui toute la malice, toute la noirceur du péché, comme lui aussi vous le pleureriez avec des larmes de sang; comme lui, vous ne vous lasseriez point d'implorer dans la prière la miséricorde divine : *Prolixiùs orabat;* comme lui, vous fuiriez le monde pour pleurer dans la solitude : *Avulsus est ab eis.*

Sont-ce là nos sentiments? est-ce ainsi que nous envisageons le péché? en concevons-nous cette horreur? en sommes-nous affligés et désolés? notre

âme en est-elle triste jusqu'à la mort ? le péché, par ses remords, nous réduit-il à une espèce d'agonie? Car voilà, M. F., s'écrie S. Chrysostôme, voilà le grand désordre que nous avons à nous reprocher : un Dieu se trouble à la vue du péché, et nous y vivons tranquillement! un Dieu s'en afflige, et nous nous en consolons ! un Dieu en est humilié, et nous marchons tête levée ! un Dieu en sue le sang, et nous ne versons pas une larme! Quand reviendrons-nous d'un tel égarement? quand ferons-nous cesser ce désordre?

Cette cruelle agonie avait duré trois heures ; Jésus se lève alors, et qu'aperçoit-il? Judas à la tête d'une troupe de brigands qui viennent se saisir de sa personne.... Judas, son disciple, son apôtre, le témoin de ses miracles, aimé de son Maître, honoré de ses plus intimes faveurs, Judas l'a vendu, il cherche à le livrer entre les mains de ses plus cruels ennemis ; et pour comble de malice, il se sert pour le trahir du signe de l'amitié la plus sincère: *Osculatus est eum.*

Cette sacrilége perfidie de Judas excite votre indignation, M. F.... Eh ! ne la renouvelez-vous pas lorsque vous osez vous présenter à sa table sainte avec un cœur souillé, impénitent, vivant dans l'occasion ou l'habitude du crime, nourrissant dans votre cœur la haine contre votre frère, ou retenant injustement le bien d'autrui ? N'est-ce pas là retracer, surpasser même l'attentat de Judas? Oui, sans doute; car en recevant le Dieu Sauveur dans ces affreuses dispositions, ce n'est pas à des hommes que vous le livrez, comme Judas, mais aux démons, pour le fouler sous leurs pieds : *Calcandum dæmonibus traditur.*

Perfide Judas, comment oses-tu approcher tes lèvres impies de la bouche sacrée de ton Dieu? ne dois-tu pas craindre que ce Dieu tout-puissant, si redoutable aux démons mêmes, ne te confonde, ne

t'anéantisse?.... J. C. le pourrait; mais, non, il l'embrasse, il l'appelle même son ami, pour lui marquer qu'il est encore temps d'obtenir le pardon de son crime. Prodigieuse bonté d'un Maître outragé envers un serviteur si ingrat! Incompréhensible charité d'un Dieu à l'égard du plus méchant des hommes! O mon Dieu! que vous avez de peine à nous perdre, et qu'il vous est amer de nous voir périr! Et que ne faites-vous pas pour l'empêcher! Que de reproches secrets! que de remontrances douces et amoureuses! que d'instances, que de poursuites, avant que de nous abandonner! Mais quelle est notre dureté et notre obstination, de résister à un si grand amour, à un zèle si ardent pour notre salut!

J. C., avant de montrer la faiblesse qu'il tient de l'homme, découvre d'abord la force qu'il tient de Dieu; il en fait ressentir les effets, et en donne des preuves: par cette seule parole, c'est moi, *ego sum* (car il ne lui en fallut pas davantage), il renverse par terre cette multitude de gens armés pour se saisir de sa personne. Pierre, dans l'impétuosité de son zèle, frappe de son épée le serviteur du grand-prêtre et lui coupe l'oreille droite; à l'instant Jésus le guérit. Ces miracles si éclatants auraient dû ouvrir les yeux à ses ennemis. Loin de là, ces aveugles, n'écoutant que le mouvement de leur fureur, se jettent sur cet innocent Agneau, et le lient comme un voleur. Les uns lui mettent des cordes au cou, les autres le foulent aux pieds; ceux-là le chargent de coups de bâtons, en lui disant mille injures.

Etrange fragilité! les Apôtres, voyant leur Maître entre les mains des soldats, perdent courage, oublient leurs bonnes résolutions. Le souvenir de tant de miracles qu'ils l'avaient vu faire, de tant de prédications qu'ils avaient entendues, de tant de grâces qu'ils

avaient reçues, et même de la communion de son Corps qu'il venait de leur donner à la sainte cène : tout cela s'efface en un moment, et ne sert qu'à rendre leur fuite plus honteuse. Est-ce donc là qu'aboutissent toutes ces protestations si souvent réitérées de donner leur vie pour lui? Thomas, que sont devenues vos promesses : *Allons et mourons avec lui?* Pierre, où est ce grand courage que vous faisiez paraître lorsque vous étiez loin du péril? Ah! M. F., après cela, qui oserait se fier à ses résolutions, à ses lumières, à ses forces? Au moindre effort de la tentation, les colonnes de l'Eglise sont ébranlées : que ferons-nous donc, nous fragiles roseaux? Hélas! nous promettons tout à Dieu, lorsque nous n'avons rien à craindre; mais quand il est question de lui témoigner notre fidélité, nous ne nous souvenons plus de nos promesses. Que la faiblesse des Apôtres qui s'étaient plus confiés en eux-mêmes qu'à la croix du Sauveur, nous serve d'instruction. Loin d'abandonner dans les périls J. C. persécuté, attachons-nous à sa croix, comme à notre unique force, notre refuge et notre appui.

Suivons ce divin Sauveur dans la ville de Jérusalem, qui doit être le théâtre de ses ignominies et de ses souffrances.

Il n'y avait que six jours que J. C. était entré à Jérusalem en triomphe, aux acclamations de tout le peuple, comme le Béni de Dieu, le Fils de David, le Sauveur du monde, le Messie d'Israel. Durant cette nuit, on l'y fit entrer lié et garrotté, comme un imposteur et un scélérat.

D'abord, on le conduisit dans la maison de Caïphe où étaient assemblés les Prêtres, les Scribes et les

Docteurs de la loi, qui tous conspiraient à le faire mourir. Après quelques questions sur sa doctrine et ses Disciples, auxquelles il répondit avec une sagesse et une modération qui auraient dù en inspirer à ses ennemis, un des gardes lui déchargea un rude soufflet sur le visage... O cieux! s'écrie S. Chrysostôme, couvrez-vous de ténèbres et d'horreur; que la terre tremble et frémisse; le visage d'un Dieu, qui peut le croire? est ignominieusement souffleté; et personne ne se met en devoir de réprimer cette insolence! J. C., d'un seul souffle de sa bouche, pouvait écraser la main sacrilége qui le frappe; mais il souffre avec douceur, pour nous instruire de ce que nous devons faire en pareilles circonstances. Mais hélas! que cette leçon est peu suivie! Chrétiens, ne comprendrez-vous donc jamais que si J. C. a souffert tant d'affronts, ce n'a pas été par nécessité, ni par impuissance de se venger, mais seulement pour nous apprendre comment nous devons souffrir les injures?

Après ce sanglant outrage que reçut le Sauveur, Caïphe lui demanda s'il était le Christ, le Fils de Dieu, se promettant que sa réponse lui donnerait occasion de le faire condamner comme un blasphémateur. *Oui, je le suis*, répondit J. C., *et bientôt vous me verrez assis à la droite du Dieu tout-puissant.* Cette réponse, loin de faire impression sur l'esprit de ce juge passionné, ne le rend que plus audacieux; il affecte un faux zèle de venger l'honneur de Dieu, qu'il prétend offensé et outragé par cette réponse. Il se lève tout furieux, et s'écrie qu'ils n'ont plus besoin de preuves ni de témoins, puisqu'on vient d'entendre, de la bouche même du coupable, un blasphème qui le rend digne du dernier supplice. Il prononce contre lui l'arrêt de mort; tous les prêtres assemblés y souscrivent, et s'écrient avec fureur: « Il mérite la mort: *Reus est mortis.* »

Qui ne ressentirait une juste indignation contre le procédé de ces juges iniques et violents? Mais, M. F., ne pensons pas tant à eux qu'à nous-mêmes, qui sommes bien plus coupables encore. Car l'Apôtre nous assure que si *les Juifs avaient connu J. C. pour Roi de gloire, ils ne l'auraient jamais condamné à mort ni crucifié.* Mais nous chrétiens, qui le reconnaissons pour juge des vivants et des morts, nous osons bien fouler aux pieds son sang, et le crucifier de nouveau en nous-mêmes par nos péchés qui sont la vraie cause de sa mort! Ne serons-nous donc pas punis plus sévèrement que les Juifs déicides? Ah! voilà ce qui doit nous porter, non à déchirer nos vêtements, comme Caïphe, mais à briser nos cœurs, comme nous l'ordonne le Prophète. Voilà ce qui doit nous inspirer une vive douleur de nos péchés, nous les faire détester, nous y faire renoncer pour toujours. Car, hélas! toutes les fois que nous avons péché, nous avons jugé le Fils de Dieu digne de mort, nous l'avons condamné autant de fois; autant de fois nous lui avons fait souffrir dans nous-mêmes le supplice de la croix.

La sentence prononcée, on abandonna le prétendu criminel à l'insolence des soldats, qui en firent leur jouet toute la nuit... La nuit, M. F., la nuit qui est pour tous les hommes un temps de repos, est pour le Sauveur, dans la maison de Caïphe, un temps de souffrances, d'affronts, d'insultes et de tourments! Cette troupe brutale lui crache au visage, l'accable de soufflets et de coups, accompagnant chaque coup de cette sanglante raillerie: *Devine qui t'a frappé.* Et ne pouvant supporter cet air de grandeur et de majesté qui reluit sur son auguste visage, ils s'avisent de le voiler, comme s'ils pouvaient soustraire à ses regards la vue et la connaissance de leurs crimes. Quelle ignominie pour le Souverain du ciel et de la terre!

Mais ce qui l'humilie davantage, c'est le reniement du chef de ses Apôtres. Hélas! ce même Pierre qui venait de lui protester qu'il était prêt à mourir plutôt que de le désavouer, le même soir qu'il l'avait vu à ses pieds pour les laver avec une humble charité, la même nuit qu'il l'avait reçu en personne dans son adorable Sacrement; oui, M. F., Pierre le désavoue lâchement, proteste qu'il ne le connaît pas, et le renie jusqu'à trois fois, par la crainte d'une vile servante. Terrible exemple de la faiblesse et de l'inconstance de la vertu des hommes, si elle n'est soutenue par une grâce particulière de Dieu.

Or, M. F., quelle fut la cause d'une chute si déplorable? la présomption et l'occasion prochaine. Pierre comptait trop sur ses forces; Pierre s'engagea témérairement dans la compagnie de ces hommes pervers: voilà ce qui l'a fait tomber. Instruction bien importante pour nous: si nous comptons sur notre vertu, si nous nous exposons volontairement au danger, à l'occasion du péché, aux mauvaises compagnies, infailliblement nous tomberons comme Pierre. Mais nous relèverons-nous comme lui? Au premier regard, au premier souvenir des paroles de son Maître, il reconnaît son crime, il se met à pleurer, et à pleurer amèrement; c'est-à-dire que sa pénitence fut prompte, sa douleur sincère, sa conversion parfaite. Pécheurs, qui cherchez dans la chute du prince des Apôtres une excuse à votre fragilité, ne trouverez-vous pas dans sa pénitence la condamnation de votre persévérance dans le péché?

A peine le jour commença à paraître, qu'on conduisit l'Homme-Dieu au palais de Pilate pour être jugé. Pilate le renvoya à Hérode. Ce roi impie et voluptueux désirait depuis long-temps de voir cet homme si célèbre, espérant qu'il opèrerait en sa présence

quelque miracle. Frustré de son espérance, il le méprise, il le fait revêtir d'une robe blanche, comme un fou, et le renvoie à Pilate. Ce juge, convaincu de l'innocence de Jésus, voyant que les Juifs redoublaient leurs cris pour demander sa mort, recourt à un expédient assez propre au dessein qu'il a de le délivrer, mais infiniment ignominieux à l'Homme-Dieu. C'était un privilége de ce peuple, de mettre en liberté un criminel à la fête de Pâque. Pilate leur laisse donc le choix de Jésus ou de Barabbas, qui était un voleur et un homicide... Quel indigne parallèle! si l'on ne peut seulement l'entendre sans indignation, que pensera-t-on de l'infâme préférence que les Juifs font de ce scélérat, et de ce cri général: *Nous voulons Barabbas; qu'on mette à mort ce Jésus; qu'on délivre Barabbas!*

Quel choix, juste Ciel! quelle demande! Voilà le jugement que les Juifs ont porté du plus sage, du plus saint de tous les hommes! Mais qui croirait que des chrétiens renouvelassent tous les jours cette odieuse préférence? C'est pourtant, M. F., ce qui nous arrive toutes les fois que nous préférons le plaisir de contenter une passion à la nécessité de la vaincre, la satisfaction des sens à ce qu'exige de nous la loi de Dieu, le bonheur de cette vie à la félicité de l'autre, la créature au Créateur: est-il rien de plus indigne? est-il rien de plus commun? Hélas! combien de fois n'avons-nous pas préféré le crime à l'innocence, le vice à la vertu, et par conséquent le démon à Jésus-Christ!

Pilate surpris du choix que les Juifs faisaient de Barabbas, et voyant que cet expédient ne lui réussissait pas pour sauver Jésus, en imagina un autre, toujours aux dépens de l'innocent: il le condamna à la flagellation, espérant apaiser, par l'effusion de son sang, la fureur de ses ennemis.

Oh! le déchirant spectacle, M. F.! Approchez et voyez. Les bourreaux acharnés dépouillent le Sauveur avec violence et l'attachent inhumainement à la colonne fatale. A peine est-il dans cette humiliante posture, que ces furies déchargent sur sa chair virginale une grêle de coups de fouets. Bientôt chaque coup fait une plaie, chaque plaie un ruisseau de sang; les bourreaux en sont tout couverts, la terre en est toute baignée, et ces barbares ne cessent de le flageller que par la crainte qu'il n'expire dans ce tourment.

Ame chrétienne, pour vous exciter à la patience et à souffrir pour vos péchés, contemplez votre Sauveur dans cet effroyable tourment; mais surtout voyez avec quelle constance il souffre cette cruelle flagellation sans se plaindre, sans jeter un cri, sans laisser échapper même un soupir! Il se contente de lever les yeux au ciel pour s'offrir en expiation de nos crimes, ou sur ses bourreaux pour leur inspirer quelques sentiments de compassion. Ah! M. F., si nous ne sommes pas touchés de cet exemple, et s'il n'est pas capable d'arrêter le cours de nos péchés, il faut que nous soyons plus barbares que les bourreaux mêmes, et plus insensibles que le marbre.

Cependant on ne détache J. C. de la sanglante colonne que pour lui préparer un nouveau supplice. Il était le Messie, le Roi promis à Israel. Or, pour insulter à ce glorieux titre, et en faire l'objet de la risée du peuple, on le couvre d'un vieux manteau de pourpre; on lui met sur la tête, on enfonce avec force une couronne de longues épines entrelacées; on lui met un roseau à la main pour sceptre; pour tribut, on lui donne des soufflets, on lui crache au visage; on s'agenouille par moquerie devant lui, en criant: *Salut au Roi des Juifs!*

Ah ! M. F., s'écrie S. Bernard, ne rougirons-nous jamais d'être des membres délicats sous un chef couronné d'épines ? Jésus est notre chef, et nous sommes ses membres : est-il juste que nous vivions dans la délicatesse, tandis qu'il est dans les souffrances ; que nous ornions notre tête et nos corps, lorsque le Sauveur est ignominieusement vêtu et couronné d'épines ? Confondons-nous ici ; et, pour satisfaire à la justice divine, pour répondre en même temps à l'amour d'un Dieu pour nous, armons-nous de sévérité contre nous-mêmes ; réparons, par les austérités de la pénitence, les déréglements d'une vie molle et sensuelle. Si nous n'effaçons pas nos péchés par l'effusion de notre sang, lavons-les du moins dans les larmes de la pénitence.

Pilate voyant J. C. si horriblement défiguré, crut qu'il suffirait de le montrer à ses ennemis pour exciter leur compassion, et lui permettre de le renvoyer. « Voilà l'Homme, leur dit-il : votre haine contre lui n'est-elle pas enfin satisfaite ? » *Ecce Homo.* Pécheurs, le Fils de Dieu vous adresse les mêmes paroles. Me voici ; regardez-moi : voilà votre ouvrage. Voilà l'état où m'ont réduit vos péchés, et les maux qu'ils m'ont causés. Je suis cet homme que vous avez si inhumainement maltraité ; je suis ce Dieu que vous avez si grièvement outragé... Ecoutez cette voix, pécheurs ; Jésus vous dit, par autant de bouches qu'il a de plaies sur son corps : « O mon peuple bien-aimé ! que vous ai-je fait, et quel sujet vous ai-je donné de me traiter si indignement ? Je suis descendu du ciel pour votre amour ; j'ai employé tous les moments de ma vie pour votre salut : et pour toute reconnaissance, vous m'avez couvert de sang et de plaies ! » Ah ! M. F., serait-il possible que nous fussions aussi insensibles que les Juifs à ce triste spectacle ?

Hélas ! la vue du Sauveur en cet affreux état, bien loin d'apaiser la fureur de ce peuple, ne sert, au contraire, qu'à l'irriter davantage. « Otez-le de nos yeux, crient-ils à Pilate : *Otez-le, et crucifiez-le.*» Pilate essaie encore d'apaiser leur rage sanguinaire ; mais on le menace de le dénoncer à César ; il craint de perdre sa place, et l'intérêt chez lui l'emporte enfin sur la compassion et la justice : il condamne Jésus à la mort de la croix, et l'abandonne à ses ennemis pour qu'ils le conduisent à cet ignominieux et cruel supplice. Ce juge lâche et inique s'imagine néanmoins ne point tremper dans ce crime, en se lavant les mains et en se protestant innocent du sang de cet homme juste. Hélas ! combien n'a-t-il pas d'imitateurs dans le monde ! combien qui se font, comme lui, une fausse conscience !

A cette protestation de Pilate, que répond le peuple ? Ecoutez, M. F., et frémissez. Eh bien ! *Que son sang soit sur nous et sur nos enfants !* Horrible imprécation ! dont ce peuple déicide n'a cessé de porter jusqu'à ce jour les funestes effets. De là son endurcissement et l'abandon de Dieu ; de là une malédiction et une réprobation manifestes.

Pour nous, M. F., et c'est par où nous finirons, demandons, ah ! demandons à Dieu, par un souhait tout contraire, que ce sang divin tombe sur nous pour nous purifier et nous sauver. Demandons-lui que, comme ce sang précieux est versé pour nos crimes, il les efface entièrement ; que toutes les grâces dont ce sang adorable est le principe et la source, découlent sur nous ; et que s'il a été pour les Juifs le comble de tous les malheurs, il soit sur nous pour donner le prix à nos bonnes œuvres, et nous ouvrir la porte du ciel : *Sanguis ejus super nos.* Ainsi soit-il.

MORT DE JÉSUS-CHRIST.

Cùm inimici essemus, reconciliati sumus Deo per mortem Filii ejus. Lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous lui avons été réconciliés par la mort de son Fils. *Rom.* 5.

TEL est, M. F., le profond mystère de justice et de clémence qui a fait la base de la Religion, depuis le péché du premier homme : la rédemption du genre humain, la réconciliation du monde avec son Créateur, par la mort d'un Dieu Sauveur. Il va s'opérer enfin ce mystère ineffable de notre rédemption, et ce sera sur le Calvaire, théâtre sanglant des vengeances du Ciel et de ses miséricordes, de l'injustice des passions humaines et de leur plus grand crime, des combats de la sainteté immolée et de sa victoire sur le monde, le péché et l'enfer. Cieux, soyez dans l'étonnement ; frémissez, puissances des ténèbres ; mortels, soyez saisis d'horreur, et en même temps d'admiration : voici tout à la fois le plus grand, le plus terrible, le plus salutaire événement qu'ait enfanté l'univers depuis sa création.

Croix du Sauveur du monde, dévoilez-nous ce mystère : nous nous jetons à vos pieds ; nous adorons l'Homme-Dieu que vous portez entre vos bras pour notre salut.

APRÈS avoir gémi avec le Sauveur dans le jardin des Oliviers, après avoir partagé ses humiliations et ses souffrances dans Jérusalem, et mêlé nos larmes avec son sang dans le Prétoire, suivons-le sur le Calvaire. Ne craignons point d'étaler ici toute l'humiliation et l'opprobre de sa mort. Loin d'en rougir, nous y trou-

verons la source de sa gloire et de la nôtre. *Eh! ne fallait-il pas que le Christ souffrît, qu'il mourût, pour entrer dans son royaume*, et pour nous y introduire avec lui? C'est donc pour nous en mériter la conquête, que, dans cet accès de fureur où le faux zèle, l'envie, la vengeance et le démon même exaltaient parmi les Juifs l'esprit de cabale et de sédition, le Seigneur Jésus, laissant agir les passions humaines, envisageant la volonté du Ciel et voulant accomplir le grand œuvre de la rédemption, s'abandonne volontiers au pouvoir et à toute la méchanceté des hommes, et consent à périr sur une croix. Soyons attentifs, M. F. : ici éclatent la malice du monde et l'amour du Sauveur.

Le supplice de la croix était le genre de mort le plus infâme, destiné parmi les Romains pour les seuls esclaves, et maudit parmi les Juifs. C'était le plus honteux et tout à la fois le plus douloureux de tous les supplices, parce que le criminel qu'on y attachait pouvait y vivre deux ou trois jours, et que la douleur y était universelle dans tous les membres.

Dès que l'arrêt en fut prononcé contre J. C., on se saisit de sa personne adorable, on le chargea du bois de la croix sur laquelle il devait expirer. Oh! qui pourrait exprimer la douleur que lui causa un si pesant fardeau? Tout épuisé et affaibli qu'il était par la multitude de ses plaies, les bourreaux impitoyables le pressent, le poussent avec violence pour le faire avancer. Les forces lui manquent, il chancelle et tombe à chaque pas. On le relève tout trempé de sueur et de sang; et lorsqu'il pense respirer un moment, on le charge de coups. Cependant, comme il ne pouvait plus marcher, on fut obligé de le décharger d'une partie de ce lourd fardeau : on contraignit un étranger, Simon de Cyrène, qui revenait des

champs, de lui aider à porter cette pesante croix. Joignons-nous, M. F., à cet heureux Cyrénéen. Jésus marche devant nous avec sa croix : la lui laisserons-nous porter tout seul ? Ah ! c'est pour l'amour de nous, c'est pour nous sauver de la damnation éternelle, qu'il porte cette croix si rude : et nous ne voulons pas souffrir pour lui la moindre incommodité ; le jeûne nous révolte, l'assistance aux saints offices nous gêne, la fréquentation des sacrements nous est à charge, toute œuvre de pénitence nous répugne ! Comment donc pourra-t-il nous reconnaître pour ses disciples ? Quiconque veut être mon disciple, nous crie-t-il, encore plus par son exemple que par ses paroles, qu'il porte sa croix et me suive : *Tollat crucem suam et sequatur me.*

De pieuses femmes qui l'avaient suivi dans ses prédications, marchaient à sa suite, fondant en larmes. Jésus les regarde avec bonté et leur dit : *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, pleurez plutôt sur vous ; car si le bois vert est traité si rigoureusement, que sera-ce du bois sec?* Quoi donc, M. F., y a-t-il un objet plus capable d'exciter notre douleur, que la croix et les souffrances d'un Dieu ? Oui, sans doute. Eh ! quel est-il ? C'est le malheur affreux dont la justice de Dieu nous menace. Car enfin, si par notre impénitence nous rendons inutiles pour nous les souffrances et la croix du Sauveur, il nous faudra périr pour l'éternité ; après avoir méprisé les miséricordes d'un Dieu mourant pour nous, il nous faudra tomber entre les mains d'un Dieu vivant ; et que c'est une chose horrible d'être les victimes du Dieu vengeur ! Pensons donc à la peine éternelle qui est réservée à nos péchés, si nous n'avons pas soin de les expier par une bonne confession, par nos larmes sincères jointes au sang du Sauveur. Ah ! si celui qui était

l'innocence et la sainteté même a été si sévèrement châtié pour avoir eu seulement l'apparence du péché, que sera-ce du pécheur lui-même ! si le Fils de Dieu a été traité de la sorte pour les fautes d'autrui, quel châtiment ne subira pas l'esclave pour ses propres délits ! Quelle espérance pourrait rester au malheureux qui refuse l'unique moyen qu'on lui offre pour éviter le plus grand des maux, la damnation éternelle ?

Jésus arrive enfin sur le Calvaire. On étale à ses yeux les instruments de son supplice. On perce la croix pour les clous, on apprête les marteaux, on creuse la terre pour y planter ce bois de douleur. On dépouille l'Homme-Dieu de ses habits. Hélas ! ils étaient collés à sa chair avec le sang qui était sorti de ses plaies : quel déchirement ! quelle douleur ! On ordonne à cet innocent Isaac de se coucher sur le bois de son sacrifice ; il obéit, il s'étend sur ce lit de souffrances, n'ayant pour appuyer sa tête que les épines dont il est couronné. On lui demande ses pieds et ses mains ; il les présente avec la douceur d'un agneau qui se tait sous la main de celui qui l'égorge. On enfonce à coups redoublés les clous dans ces mains sacrées qui ne se sont jamais ouvertes que pour faire du bien, dans ces pieds adorables qui se sont lassés à chercher les brebis errantes de la maison d'Israel ; on les perce, et de ces canaux jaillissent des ruisseaux de sang. Ses os se disloquent, sa poitrine s'enfle avec un tourment inexprimable. Pour joindre l'ignominie à la douleur, on lui donne pour compagnons de son supplice deux voleurs ; on le place au milieu, afin qu'en le voyant crucifié entre deux criminels, on ne puisse le croire innocent. On élève la croix, on la suspend, on la laisse tomber de haut dans la fosse ; et par cette secousse toutes ses plaies

se renouvellent. A grands coups de massue on enfonce des pieux pour arrêter et soutenir la croix; chaque coup occasione une secousse infiniment douloureuse. Le poids de son corps n'étant soutenu que par les clous, déchire et élargit les blessures des pieds et des mains. C'est ainsi qu'il passe les trois dernières heures de sa vie sur une croix, suspendu par des clous, appuyé sur des plaies.

La voilà donc, cette innocente Victime, sur l'autel, où elle attend le coup de la mort, poursuivie du Ciel qui demande qu'elle soit immolée, persécutée de la terre altérée de son sang; et tandis qu'élevé ainsi entre le ciel et la terre, Jésus s'occupe de les réconcilier par l'effusion de son sang, les pontifes, les docteurs de la loi et le peuple, s'applaudissent du pitoyable état où ils l'ont réduit; ils lui insultent par des railleries amères, ils le chargent de malédictions. Que fait cependant Jésus? Je le vois élever ses yeux éteints et sa voix mourante vers son Père. Que lui dira-t-il? que lui auriez-vous dit, vindicatifs, qui conservez dans le cœur le ressentiment des plus légères vengeances?... «Mon Père! pardonnez-leur : *Ignosce illis.* Ah! pardonnez aux bourreaux qui m'ont traité avec tant de cruauté; pardonnez aux Juifs qui ont demandé ma mort avec tant de fureur; pardonnez aux Gentils qui m'ont outragé, flagellé, crucifié: hélas! ils ne savent ce qu'ils font: *Nesciunt enim quid faciunt.* Pardonnez, mon Père, pardonnez à tous les pécheurs qui sont cause de mes douleurs et de ma mort: *Pater, dimitte illis.* »

Chrétiens, qui avez de la haine contre votre frère, si vous refusez d'entrer dans les sentiments de cet Homme-Dieu mourant, je n'ai, pour vous confondre, qu'à vous rappeler ici les paroles des enfants de Jacob à leur frère Joseph qu'ils avaient indignement

traité : « Notre père, en mourant, nous a recommandé de vous prier en son nom d'oublier les offenses que vous avez reçues de la part de vos frères. » Oui, chrétien, votre Père, votre Sauveur, sur son lit de mort ne vous demande qu'une chose pour les offenses sans nombre que vous avez faites à sa divine Majesté : c'est qu'à son exemple vous pardonniez à votre frère. Cette personne vous a grièvement offensé, dites-vous : je le veux; mais c'est votre Père, à la mort, qui vous demande grâce pour elle, et qui vous la demande par autant de bouches qu'il a de plaies sur son corps. Ah ! si, après cela, vous conservez encore de l'aigreur, du ressentiment contre celui que vous traitez d'ennemi, vous ne méritez plus le nom de chrétien, d'enfant de Dieu ; vous ne devez jamais prétendre à l'héritage que ce Dieu de miséricorde vous a acquis au prix de son sang.

Quel autre spectacle vient ici frapper mes yeux ! Placé entre deux larrons crucifiés avec lui, Jésus exerce par avance la fonction redoutable de Juge suprême des vivants et des morts, rangeant les bons à sa droite, et les méchants à sa gauche, pour une éternité ! L'un, placé à sa gauche, vomit des imprécations et des blasphèmes, et meurt dans le désespoir et l'impénitence, quoique couvert du sang du Sauveur : image terrible de ces pécheurs qui vieillissent dans le crime et diffèrent leur conversion à la mort. L'autre, placé à la droite du Sauveur, a commencé d'abord à le blasphémer : tout-à-coup la grâce le touche, il reconnaît la justice des châtiments qu'il endure ; il confesse et adore la divinité de J. C., implore avec confiance sa miséricorde : *Souvenez-vous de moi*, lui dit-il, *lorsque vous serez entré dans votre royaume.* Oui, lui répond le Sauveur, *aujourd'hui vous serez avec moi en paradis.*

O grâce ! ô vertu toute-puissante du sang de J. C. ! D'un voleur, il fait tout-à-coup un saint ; d'un blasphémateur, un prédestiné ; d'un homme appelé à la dernière heure, un des premiers qui entrent avec lui dans son royaume ! Après cela, M. F., qui pourrait désespérer de son salut, pourvu qu'il revienne à Dieu d'un cœur sincère ? O mon Dieu ! étendez-la sur moi, étendez-la sur tous ceux qui m'écoutent, cette ineffable bonté. Lorsque, étendus nous-mêmes sur notre lit de mort, nous vous dirons, comme ce fortuné coupable, les yeux fixés sur votre croix : « Souvenez-vous de nous dans votre royaume ; » faites retentir alors au fond de nos cœurs ces ravissantes paroles : « Dès aujourd'hui vous serez avec moi en paradis. » Et cette dernière grâce qui les renferme toutes, nous vous la demandons par les mérites de vos souffrances et de votre mort.

A ce spectacle si consolant et si terrible tout à la fois, qui nous retrace d'une manière si vive ce que J. C. doit faire au dernier des jours, en succède un autre bien sensible, bien déchirant pour son cœur : c'est sa tendre Mère, et son Disciple bien-aimé. Il les aperçoit tous deux au pied de sa croix, plongés dans l'affliction la plus profonde, partageant ses douleurs et ses ignominies. Il fixe d'abord ses regards mourants sur sa Mère et lui dit, en lui montrant S. Jean : *Femme, voilà votre fils.* Puis s'adressant au Disciple bien-aimé et lui montrant Marie : *Voilà votre Mère*, lui dit-il.

O M. F. ! quel changement ! quelle séparation ! quels tristes adieux pour la plus sensible des mères ! quel glaive de douleur perce alors son âme affligée ! Dans cette douloureuse situation, elle adore néanmoins avec soumission la main qui la frappe par l'endroit le plus sensible ; elle offre à la justice du Père son Fils

mourant, et elle s'offre avec lui dans la résignation la plus parfaite... Mères affligées, épouses désolées, considérez Marie au pied de la croix, et osez vous plaindre!

En se séparant de sa Mère chérie, Jésus d'ailleurs ne pouvait lui donner un gage plus précieux de son affection, qu'en lui donnant Jean pour fils ; et il ne pouvait témoigner à son Disciple plus de tendresse, qu'en lui donnant Marie pour mère. Par ce présent, il donne à l'un le plus riche trésor qui fût sur la terre, et à l'autre un fils plein de respect, qui pût être son secours et sa consolation.

Après tant de tourments, après tant de sang répandu, J. C. ressent les ardeurs d'une soif brûlante, et il s'écrie à haute voix : J'ai soif : *Sitio.* Mais quelle soif, M. F. ! Ah ! c'est bien moins la soif de son corps que la soif de notre salut, que la soif de souffrir encore pour notre amour ! Oui, chrétiens, nous crie-t-il du haut de sa croix, quelque vives que soient les douleurs que j'endure, quelque insatiable que soit la soif que mes ennemis ont de mon sang, pour votre amour et pour le leur je voudrais, s'il était possible, souffrir encore mille fois davantage. Quel amour, M. F. ! Eh ! n'y répondrons-nous pas enfin ? Ah ! ne vivons donc plus que pour un Dieu qui nous a aimés. Etanchons donc la soif qu'il a de notre salut, en suivant désormais sa loi sainte, en nous attachant à ses exemples et à ses vertus.

Tous ses sens ont chacun leur tourment particulier. Dans sa soif ardente, on lui présente du fiel et du vinaigre. Au milieu de ses douleurs, on se raille de lui, on lui insulte, on le blasphème. Il ne peut se remuer sans aigrir ses plaies, sans aggraver ses souffrances, ses douleurs. Mais la plus sensible pour lui, c'est l'abandon où le laisse son Père. Tous ses

autres tourments, il les supporte en silence; celui-là, il s'en plaint amoureusement. Il veut nous apprendre comment nous devons nous adresser à Dieu dans les délaissements qui nous viennent du Ciel. *Mon Dieu, mon Dieu*, s'écrie-t-il, *est-ce ainsi que vous m'avez délaissé?*

C'est ici, M. F., le moment le plus terrible de la passion de J. C.; c'est ici la dernière goutte de son calice. Le voilà donc enfin épuisé, ce calice affreux, que remplissent tous les crimes du monde et tous les tourments à la fois. Ses ennemis ont assouvi leur rage, les prophéties sont toutes accomplies, Jésus a épuisé son amour pour nous, la justice de son Père est satisfaite, l'outrage que le péché lui a fait est réparé, tout est consommé: *Consummatum est.* Il recommande son esprit à son Père, pousse un grand cri accompagné de larmes, baisse la tête et expire: *Et inclinato capite, tradidit spiritum.*

Jésus est mort. La pâleur couvre son visage, ses yeux sont éteints, sa bouche est fermée, tout son corps est sans mouvement et glacé. Jésus est mort. Le soleil qui se couvre de deuil, la terre qui tremble, les rochers qui se brisent, les sépulcres qui s'ouvrent, les morts qui ressuscitent, tout l'annonce à l'univers consterné. Jésus est mort. Considérez, M. F., et voyez: *Ecce homo*, le voici. Et ce spectacle doit d'autant plus nous déchirer le cœur, que c'est nous qui l'avons fait mourir par nos péchés.

Oui, M. F., c'est notre orgueil qui l'a couronné d'épines; c'est notre vanité, notre envie de plaire qui a défiguré son auguste visage; notre malignité, nos excès ont abreuvé sa bouche de fiel et d'amertume; nos injustices et nos impuretés ont déchiré son corps sacré, percé ses pieds et ses mains adorables; nos criminelles affections pour des idoles de

chair ont entr'ouvert son divin cœur : *Attritus est propter scelera nostra.* Levons-nous donc, et tombons de douleur à ses pieds : *Procidamus, ploremus coram Domino.* Tout mort qu'il est, nous trouverons toujours en lui le Dieu de miséricorde et de clémence, le Dieu qui pardonne et qui sauve tous ceux qui espèrent en lui. Ah ! serait-il possible que nos cœurs restassent insensibles à un tel spectacle ? C'est pour fléchir les cœurs endurcis que ce bon Sauveur, tout mort qu'il est, nous adresse la dernière voix de son sang, et semble dire à chacun de nous ce qu'il dit autrefois par son Prophète: « Que pouvais-je faire de plus pour ton salut, que ce que j'ai fait ? Je t'ai ouvert les plaies de mes pieds et de mes mains : et voilà qu'on va m'ouvrir encore le côté pour te donner entrée dans mon cœur et dans les entrailles de ma miséricorde. On a épuisé sur mon corps tout ce que la cruauté des hommes a pu inventer ; j'ai pris sur moi-même les châtiments que tu avais mérités ; dis-moi, y a-t-il encore quelque chose que je puisse ajouter à mes douleurs, pour te donner des preuves plus sensibles de mon amour ? Ah ! mon cher frère, ne soyez plus insensible aux tendresses d'une telle charité ; entrez dans ce cœur ouvert, en lui rendant amour pour amour. »

Mais vous, mon Sauveur et mon Dieu, pouvez-vous bien encore aimer les pécheurs, après tant d'ingratitudes et de si cruels supplices qu'ils vous ont fait souffrir ? Oui, chrétiens, et ses bras étendus marquent qu'il est encore tout prêt à nous recevoir et à nous embrasser, si nous détestons nos péchés de tout notre cœur.

Inspirez-moi donc ce sentiment, plaies, larmes, sang, souffrances et mort de mon Dieu ; et que, du plus profond de mon cœur, je vous demande misé-

ricorde pour tant de révoltes que j'ai commises contre votre divine Majesté. Que je m'attache à ces plaies sacrées, et que le sang précieux qui en découle m'y attache inséparablement. Que je compte ces blessures qui sont le prix de ma rédemption, et que j'admire toute ma vie l'amour d'un Dieu crucifié pour mon salut; afin que je fasse le sacrifice de ma vie à celui qui a répandu avec tant de charité jusqu'à la dernière goutte de son sang pour me procurer une éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Jesum quæritis Nazarenum crucifixum : surrexit, non est hic. Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié : il est ressuscité, il n'est plus ici. *S. Marc*, 16.

NON, M. F., non, et nous l'y chercherions en vain. J. C. n'est plus dans la poussière du tombeau que nous arrosions de nos larmes, il n'y a encore que quelques heures. Aujourd'hui, à l'aurore naissante, il en est sorti plus brillant que le soleil; il en est sorti victorieux, triomphant, et tenant enchaînés la mort, le péché, le monde, l'enfer, les démons, tous les ennemis de sa gloire; il en est sorti plein de vie, en laissant dans le sépulcre son suaire et toutes les enveloppes de son corps inanimé : *Surrexit.*

O jour de gloire et de triomphe! jour de louange et d'allégresse! jour que le Seigneur a fait de préférence à tous les autres jours, et le chef-d'œuvre de sa puissance, ainsi que de sa sagesse et de son amour pour nous! Jour infiniment salutaire pour les hommes qui en connaissent le prix! En effet, J. C. ressuscite autant pour nous que pour lui-même, autant pour notre salut que pour sa propre gloire; je vais vous lé

démontrer : 1° J. C. ressuscité est le gage certain de notre résurrection à la gloire ; 2° J. C. ressuscité est le modèle accompli de notre résurrection spirituelle à la grâce.

O mon Sauveur ! que votre résurrection doit nous inspirer de consolation et de joie ! car vous n'êtes ressuscité que pour nous faire ressusciter nous-mêmes à la grâce et à la gloire. Entrez dans ces sentiments, M. F., et honorez-moi de votre attention.

Si J. C. n'est pas ressuscité, notre foi est vaine : nous sommes encore dans nos péchés, et les plus misérables des hommes. Ainsi parlait S. Paul au peuple de Corinthe. Mais rassurons-nous, ajoutait ce grand Apôtre ; J. C. est ressuscité, et la vérité de sa résurrection est établie par les preuves les plus incontestables et les plus authentiques. De là résultent deux vérités bien consolantes pour nous, savoir : que notre Religion est vraie et divine ; que la résurrection de J. C. est la base de notre foi, le fondement de nos espérances, le gage assuré que nos corps ressusciteront pleins de gloire.

En effet, J. C. meurt comme il l'avait prédit. On descend son corps de la croix, on l'embaume, on le met dans le sépulcre, dont on ferme l'entrée d'une grosse pierre ; les Juifs mettent leur sceau sur cette pierre, et placent des gardes pour défendre le tombeau contre la violence et la surprise. Voilà donc le tombeau fermé, scellé, gardé par des soldats prêts à combattre pour la conservation du dépôt qui leur est confié. Pouvait-on prendre plus de précautions ? Et quel en sera le succès ? de rendre plus certaine et plus authentique la résurrection de J. C.... Ce Dieu Sauveur sort glorieux du tombeau par la force de sa

toute-puissance ; il ressuscite le troisième jour, comme il l'avait prédit. Il se montre à ses Disciples, à plusieurs reprises et en diverses circonstances ; il se montre spécialement à un Disciple infidèle, qui avait juré qu'il ne croirait pas sa résurrection, s'il ne voyait l'ouverture des clous et ne mettait la main dans ses plaies. Il boit, il mange, il converse avec ses Disciples, et les instruit des mystères de son royaume pendant l'espace de quarante jours. Enfin, il les rassemble au nombre de cinq cents, et s'élève au ciel en leur présence. Il est donc vraiment ressuscité ; et ses Disciples en sont tellement convaincus, qu'ils vont par toute la terre annoncer sa résurrection, et qu'ils répandent leur sang pour en attester la vérité. Le monde entier, conjuré d'abord contre eux, est forcé enfin de se rendre à un témoignage si manifeste : il croit à ce miracle.

Oui, mon Sauveur, vous êtes vraiment ressuscité ; et votre résurrection prouve invinciblement la vérité de toutes vos paroles. Puisque vous êtes ressuscité, vous êtes véritablement tout ce que vous avez dit de vous-même, Dieu et homme ; tout ce que vous avez enseigné est véritable, la Religion que vous avez établie est divine.

Ce n'est pas le seul avantage que nous retirions de la résurrection de J. C. ; elle prouve encore notre résurrection future à la gloire.

Chrétiens, J. C., votre espérance et la mienne, est ressuscité : *Surrexit Christus spes mea.* Nous ressusciterons donc aussi. La conséquence est légitime. J. C. notre chef est ressuscité ; nous qui sommes ses membres, nous ressusciterons donc aussi. Il est dans l'ordre que le chef soit uni à ses membres pour leur communiquer le mouvement, la vie et le bonheur dont il jouit lui-même : ce serait un corps mons-

trueux, que celui où l'on verrait le chef plein de vie et couronné de gloire, tandis que ses membres seraient sans mouvement, sans vie, ensevelis dans la corruption du tombeau. Ainsi l'Apôtre saint Paul nous assure-t-il que J. C. s'est *livré à la mort pour nos péchés, et que par sa résurrection il nous a communiqué une vie nouvelle.* Victime d'expiation sur la croix, il est la source de la vie et de la gloire par sa résurrection.

N'en doutons pas, M. F., nous ressusciterons un jour comme J. C. notre chef, pour partager sa couronne et sa joie, si nous le suivons ici-bas dans ses souffrances. Et voilà le doux espoir qui doit nous consoler au milieu des maux qui nous investissent dans cette vallée de larmes et de misères. Ainsi se consolait le saint homme Job, lorsque, dans la vue anticipée de sa résurrection future, il s'écriait, transporté hors de lui-même : Je sais : *Scio.* Eh ! que savez-vous, malheureux, rongé de vers et de pourriture sur le fumier ? *Je sais que mon Rédempteur est vivant, que je ressusciterai de la terre au dernier jour, et que je verrai mon Dieu dans ma chair.*

O vous qui gémissez dans les maux ! vous que l'indigence, ou la maladie, ou la douleur accable ; vous qui mortifiez votre corps par la pénitence, consolez-vous comme ce Prophète, et dites avec lui : » Je sais, oui, je sais, comme si déjà je le touchais de mes mains, comme si déjà je le voyais de mes yeux, que ce corps plein de corruption ressuscitera un jour, incorruptible, en sortant de la cendre du tombeau. Il y sera mis corps animal, il en sortira corps spirituel. Il y sera mis corps inanimé, et il ressuscitera plein de vie, de gloire et d'immortalité. Et déjà je crois apercevoir mon Sauveur ressuscité, qui me dit, en m'envisageant avec bonté, que bien-

tôt je ressusciterai avec lui. Je l'entends, je le vois; je vis, je triomphe avec mon Sauveur. C'est du moins la ferme espérance que j'en ai, et qui toujours reposera dans mon cœur : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.*

O douce espérance! ô pensée consolante! ô motif puissant! O mon corps! ô ma chair! ô mes sens! ne pensez pas que la haine que je vous porte soit éternelle. Si je vous éloigne des plaisirs, si je vous entretiens dans les souffrances, si je vous vois avec joie languir, défaillir, mourir, c'est pour vous soustraire aux peines éternelles, et vous procurer la gloire et les délices d'une vie immortelle. Courage, encore un peu de temps; la vie présente va bientôt finir. Bientôt vous reposerez dans le sein de l'espérance, jusqu'à ce qu'enfin l'heureux jour arrive, où vous serez réunis et glorifiés avec votre divin chef.

J. C. ressuscité est donc le motif le plus puissant de la consolation du chrétien, parce qu'il est le principe, la source et le gage certain de notre résurrection à la gloire. J'ajoute qu'il est encore le modèle accompli de notre résurrection spirituelle à la grâce.

La résurrection de J. C. a trois caractères remarquables. Elle est certaine : J. C. a prouvé qu'il était véritablement ressuscité, en apparaissant plusieurs fois à ses Disciples. Sa résurrection a été agissante : après sa résurrection, il instruisit ses Apôtres des mystères du royaume de Dieu. Sa résurrection a été durable : une fois ressuscité, il n'est plus mort. Telle doit être notre résurrection à la grâce : elle doit être véritable, agissante et durable.

Ce n'est donc pas une résurrection feinte, simulée, qu'on exige d'un chrétien; c'est une résurrection réelle et véritable, qui fasse qu'on puisse dire de lui,

comme de J. C. ressuscité: *Pourquoi le cherchez-vous parmi les morts et dans le tombeau, lui qui est vivant?* Il y était, à la vérité, il n'y a pas long-temps, et voilà encore le lieu, voilà le tombeau que lui avaient creusé ses péchés ; tombeau dans lequel ils le tenaient captif, enseveli. Mais, grâces immortelles vous en soient rendues, ô miséricorde de mon Dieu ! il n'y est plus, et on l'y chercherait en vain : *Surrexit, non est hic.*

Non, il n'en est pas de lui comme de tant d'hypocrites, fantômes de résurrection, lesquels ne s'acquittent du devoir pascal que pour sauver les apparences, sans renoncer à leurs désordres. C'est un homme vraiment ressuscité, réellement changé, sincèrement converti, dont le cœur est détaché de tous les objets séducteurs qui le corrompaient autrefois. On le vit, il est vrai, courir après les plaisirs, fréquenter les compagnies mondaines et les cabarets ; mais il y a généreusement renoncé, et ce serait inutilement qu'on l'y chercherait : *Surrexit, non est hic.*

Oui, fréquentations dangereuses, jeux immodérés, ivrognerie, vols, emportements ; il a tout secoué, tout rompu, tout laissé dans le tombeau, sans conserver ni suaire, ni linceul, ni traces de ses anciennes habitudes. Voyez-les, les voilà dans le sépulcre qu'il a quitté : *Linteamina et sudarium.*

Tel est le premier caractère de la résurrection spirituelle à la grâce. Il faut nécessairement qu'on puisse dire d'un chrétien ressuscité qu'il n'est plus dans le tombeau de ses anciennes habitudes, de son amour pour le monde, de son attachement à ses vanités et à ses maximes, de son ardeur pour le plaisir. Il faut qu'il soit vrai de dire de lui, qu'il a quitté toutes les occasions prochaines du péché, au point de s'être arraché lui-même l'œil et le pied droit, qui étaient pour lui un sujet de scandale ; c'est - à - dire

qu'il s'est courageusement séparé de cette compagnie, de cette personne, qui lui étaient une occasion de chute, un écueil pour sa vertu.

2° Il faut que sa résurrection soit agissante. *J. C.*, dit l'Apôtre, *est ressuscité, afin qu'imitant la manière dont il est ressuscité, nous marchions dans une vie nouvelle.* Et encore : *Si vous êtes ressuscité avec J. C., cherchez les choses d'en haut, ayez du goût pour les choses du ciel, et non pour celles de la terre.* C'est donc une vie nouvelle et toute contraire à la première, qui doit caractériser la résurrection du chrétien : une vie de foi, d'espérance et de charité; une vie de tempérance, de douceur, d'humilité, de patience, de simplicité; une vie sérieusement appliquée à la pratique des bonnes œuvres. C'est à cette marque que l'on connaît la vie de l'âme, comme l'on connaît celle du corps à son mouvement et à son agilité.

Ressusciter spirituellement, c'est donc passer du péché à la grâce, de l'iniquité à la justice, de la corruption à la pureté, des œuvres de ténèbres aux œuvres de lumière. Ressusciter spirituellement, pour un avare, c'est mépriser les biens de la terre, et ne s'en servir désormais que pour le soulagement de ceux qui sont dans le besoin ; c'est, pour un usurier, restituer tout le fruit de ses usures, et se faire un plaisir d'obliger ses frères, en leur prêtant gratuitement; c'est, pour un orgueilleux, se mépriser soi-même, dans la vue de son néant, et estimer le prochain plus que soi-même ; c'est, pour un ivrogne, s'imposer des jeûnes et des mortifications ; c'est, pour un impudique, faire souffrir sa chair par des austérités, à proportion des plaisirs qu'il a goûtés ; c'est, pour ce père de famille, négligent, infidèle à ses devoirs, s'occuper du soin de ses affaires, du ré-

glement de sa maison et de l'éducation de ses enfants ; c'est, pour cette mère vaine et mondaine, substituer à l'amour du monde et de la parure une grande modestie dans tout son extérieur, le soin de son ménage, tous les exercices d'une piété exemplaire; c'est, pour ce chrétien de nom, qui faisait consister toute sa religion à assister à une Messe basse les jours de fête et de dimanche, se rendre assidu à la Messe de paroisse, aux instructions, aux Vêpres, et fréquenter les sacrements. Ressusciter, enfin, c'est mener, comme J. C., une vie toute céleste, tout occupée de la gloire de Dieu, de l'affaire du salut, des exercices de la Religion et de l'édification du prochain : *Quæ sursum sunt sapite.*

Ah! M. F., si vous vous reconnaissez à ces traits, je vous le dis avec l'Apôtre, réjouissez-vous, parce que ce jour est vraiment pour vous le jour d'allégresse, de victoire et de triomphe ; le jour auquel l'empire de la mort a succombé dans vos cœurs sous l'empire de la vie ; le jour où l'Eglise votre tendre mère entonne, à cause de vous, les plus mélodieux cantiques, parce qu'elle célèbre tout à la fois et la résurrection corporelle de son divin Epoux, et la résurrection spirituelle de ses enfants bien-aimés : *Lætemur et exultemus in ea.* Mais pour que votre joie soit parfaite, il faut maintenant vous appliquer à rendre votre résurrection constante et durable.

3° Comme le plus glorieux privilége de la résurrection de J. C. a été l'immortalité ; qu'il n'est sorti triomphant du tombeau que pour n'y plus rentrer, mais, au contraire, pour remonter sur son trône éternel ; il veut aussi vivre éternellement dans nos âmes, quand une fois il y est entré par sa grâce ; en sorte qu'on puisse dire de lui, sous ce rapport, qu'il ne meurt plus : *Christus resurgens jam non mo-*

ritur. Sans cela, quelle confusion pour lui, de se voir introduit dans nos cœurs, et de s'en voir bientôt chassé; honoré et outragé tour à tour; accueilli et crucifié de nouveau! D'ailleurs, quel avantage réel pourrions-nous recueillir de sa présence dans nos âmes, s'il n'y restait qu'un instant? Ignorons-nous que le péché de rechute rend l'état de celui qui retombe, pire que le premier? Ne savons-nous pas que la couronne de vie ne sera accordée qu'à celui qui aura persévéré jusqu'à la fin dans la vertu?

Oui, M. F., celui-là seul qui aura servi Dieu jusqu'à la mort, aura la récompense éternelle. Ne l'oubliez point, ô vous qui vous flattez d'être ressuscités avec J. C.! Non, il ne suffit pas d'avoir gémi sur votre état, d'avoir déploré vos égarements, et en conséquence d'avoir formé devant Dieu les résolutions les plus saintes, fait les promesses les plus solennelles; il faut persévérer dans ces heureuses dispositions. Pour cela, veillez sur vous-mêmes, sur votre cœur, sur vos paroles, sur vos démarches. Vous êtes faibles, inconstants, misérables; craignez votre faiblesse, votre inconstance et votre misère. Craignez les occasions et les dangers; craignez-vous surtout vous-mêmes. Vivez toujours dans la défiance de votre propre faiblesse: ne comptez que sur la grâce. Sollicitez-la donc sans cesse par la prière et par la fréquentation des sacrements, et vous persévèrerez jusqu'à la fin, et votre résurrection sera, comme celle de J. C., constante et durable.

Si ce sont là vos dispositions, M. C. F., n'hésitez pas de chanter avec l'Eglise: Voici le jour que le Seigneur a fait: *Hæc dies quam fecit Dominus*. Il a fait ce jour pour être l'époque de votre retour à lui, le gage de la réconciliation de plusieurs, et pour tous le principe de leur résurrection future et de leur gloire éternelle. Je vous le souhaite.

ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST.

Si diligeretis me, gauderetis utiquè, quia vado ad Patrem. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez, parce que je vais à mon Père. *S. Jean*, 14.

Les mystères que nous venons de solenniser, M. F., ont fait sur nous une impression si subite, l'une de joie, l'autre de tristesse, qu'ils ne nous ont pas laissé le temps de délibérer auquel de ces deux mouvements nous devions surtout ouvrir nos cœurs. A la mort de notre Sauveur, lorsque nous l'avons vu expirer sur la croix, victime pour nos péchés, avons-nous pu retenir nos larmes? A sa résurrection, lorsque nous l'avons vu sortir plein de vie du tombeau, triomphant de la mort et du péché, comment ne pas céder aux transports de la joie? Mais aujourd'hui qu'il monte au ciel pour y prendre possession de sa gloire, pour nous y préparer une place, et y être notre intercesseur auprès de son Père, notre joie ne doit-elle pas être parfaite? la plus douce confiance ne doit-elle pas animer nos cœurs? Livrons-nous tout entiers à ces sentiments, M. F., et, en nous réjouissant du triomphe de notre Sauveur, excitons-nous à marcher sur ses traces, à la vue du bonheur qu'il nous destine. C'est le fruit que nous devons retirer de ce grand mystère, et le sujet de cette exhortation. Ecoutez-moi avec attention.

Tous les ordres du Père éternel étaient exécutés, le mystère de notre rédemption était achevé, rien ne retenait plus le Sauveur sur la terre, toute la cour céleste l'attendait; il était temps qu'il allât recevoir cette couronne qui lui avait coûté tant de sueurs et

de sang. Le quarantième jour après sa résurrection, Jésus rassemble ses Disciples, au nombre de plus de cinq cents, sur le mont des Oliviers. C'était en ce même lieu qu'il avait commencé sa passion ; c'était là qu'il avait été comme noyé dans une sueur de sang, et qu'il avait souffert dans son âme tout ce que son corps souffrit depuis. Ce lieu convenait donc, plus que tout autre, pour son triomphe; rien n'est plus glorieux que d'être couronné sur le champ même du combat.

Là, il fait à ses chers Disciples le plus tendre adieu, et à ses Apôtres les promesses les plus magnifiques. « *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre*, leur dit-il; *je vous la confie : allez donc partout le monde; prêchez l'Evangile à toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai prescrites. Celui qui croira et qui sera baptisé, sera sauvé ; mais celui qui ne croira point, sera condamné. Ne vous étonnez point pour l'importante mission dont je vous charge : vous ferez en mon nom les miracles les plus étonnants, et je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* Vous aurez, il est vrai, bien des persécutions à souffrir; mais je vous enverrai l'Esprit consolateur, qui adoucira vos maux; l'Esprit de force, qui vous rendra victorieux de tous les efforts de l'enfer. Allez vous disposer à recevoir ce divin Esprit; allez mériter les riches couronnes que je vais vous préparer. » En disant ces paroles il étend les mains pour leur donner sa dernière bénédiction, et s'élève majestueusement vers le ciel.

Quel spectacle, M. F.! quelle surprise pour les Apôtres! ils n'avaient encore rien vu de si étonnant. Avant sa mort ils l'avaient bien vu marcher sur les eaux; après sa résurrection il s'était trouvé au mi-

lieu d'eux dans le Cénacle, où il était entré, quoique les portes fussent fermées. Mais ici tout est bien plus merveilleux : Jésus est avec eux, ils lui parlent, il leur parle ; et tandis qu'ils croient être avec lui, il les quitte, il s'élève dans les airs. Il monte doucement, ils le voient; il s'éloigne, et bientôt ils vont le perdre de vue. Ils n'ignorent pas où il va, il le leur a dit si souvent. Il monte au ciel, d'où il était descendu ; il retourne à son Père, qui l'avait envoyé; il va occuper la place qui lui est due, et leur préparer les places qu'il leur a méritées ; il va s'asseoir à la droite de son Père, et se reposer dans son sein, jusqu'à ce qu'il nous appelle au même séjour, pour nous y faire asseoir et reposer avec lui. O douce espérance ! Il faut avoir un cœur plus que stupide, s'il n'est pas enchanté d'un tel spectacle, s'il n'est pas pour jamais détaché de la terre, et pour toujours fixé au ciel.

Les Disciples étaient ravis d'admiration : ils ne voyaient néanmoins qu'une légère partie de la gloire du Sauveur. Comme ils étaient occupés à le considérer, il entre dans un nuage qui le dérobe à leurs yeux, et qui les prive du plus beau spectacle qui fut jamais. Cessez de regarder, Disciples ravis et enchantés ; ce qui se passe au-delà de la nuée, ne saurait être exposé aux yeux des mortels. Et quelle idée, M. F., pourrais-je vous en donner ? Les Anges, les Archanges, toutes les Puissances célestes, viennent au-devant de leur Roi. Une foule d'illustres captifs se joignent à leur Libérateur. Tous les justes morts depuis le commencement du monde, se réunissent pour accompagner son glorieux triomphe. La chair avait été chassée du paradis terrestre ; mais dans la personne du Verbe fait chair, elle s'élève au ciel. Ouvrez-vous, portes éternelles : voici le

Roi de gloire avec sa cour. Ne demandez pas qui il est : c'est le Seigneur fort et puissant dans les combats ; c'est l'Agneau de Dieu mis à mort, mais victorieux et triomphant. Il est le Seigneur des vertus, il est le Roi de gloire. C'est à ce titre, M. F., que Jésus entre dans le royaume de son Père, et qu'il y fait entrer tous ceux qu'il a délivrés.

Oh ! qui pourrait imaginer les transports du Fils de Dieu à la vue de son Père ? N'est-ce pas alors qu'il lui dit avec un tendre amour : « Mon Père, je vous ai procuré sur la terre toute la gloire que vous aviez lieu d'attendre de moi ; j'ai, pour la gloire de votre nom, sacrifié mon honneur ; j'ai prodigué ma vie : *Pater, ego te clarificavi super terram.* Vous m'avez confié une entreprise bien difficile et bien importante ; je l'ai exécutée par votre secours : maintenant votre justice est satisfaite, la mort est détruite, le démon enchaîné, le péché anéanti, et votre grâce triomphe. Vous m'aviez chargé de la rédemption du monde ; ce grand ouvrage est accompli : *Opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam.* J'ai fait connaître au monde votre nom qu'il ignorait ; j'ai enseigné aux hommes le culte qu'ils doivent vous rendre ; je leur ai appris comment ils doivent vivre et mourir pour vous ; j'ai pratiqué moi-même à leurs yeux ce que je leur ai enseigné par mes paroles : *Manifestavi nomen tuum hominibus.* Actuellement glorifiez votre Fils, en me faisant entrer, comme homme, en possession de cette gloire que j'ai eue en vous, comme Dieu, avant que le monde fût : *Et nunc clarifica me, tu Pater.* »

Par quel amour le Père céleste ne répondra-t-il pas à son Fils unique et bien-aimé, qui, pour lui plaire, s'est consumé dans les travaux d'une vie pauvre et souffrante ; à ce Fils si zélé, qui, pour accroître

sa gloire, s'est livré lui-même aux opprobres les plus humiliants ; à ce Fils innocent, qui a sauvé tant de pécheurs, et qui par sa mort a ouvert à tous les hommes le chemin de la céleste Jérusalem.

Il montre le Sauveur à tous les ministres de sa cour ; il reconnaît en leur présence qu'il l'a engendré avant tous les siècles, et que, tout homme qu'il est, il n'a pas cessé d'être Dieu comme lui. Il leur déclare que désormais il sera leur Roi, que tout pliera sous son autorité, que tout sera soumis à sa puissance ; qu'enfin il sera le maître, et du ciel qu'il a ouvert, et de l'enfer qu'il a fermé, et de la terre qu'il a sanctifiée.

A ces ordres du Père éternel, transportée de joie et de respect, toute la cour céleste répond : « Vous êtes juste Seigneur ; l'Agneau qui a souffert la mort, mérite de recevoir les honneurs divins ; il mérite que la force, la sagesse, la puissance fassent la gloire de son règne ; il est juste que tout se prosterne à ses pieds, et que le ciel retentisse éternellement de ses louanges : » *Dignus est Agnus qui occisus est accipere virtutem*, etc.

C'est au bruit de ces douces acclamations, de ces chants de triomphe, que le Fils de l'homme est introduit dans le ciel, où avant lui nul homme n'avait été vu. La troupe sainte et nombreuse des justes qu'il a tirés des limbes, le suit dans cet éternel séjour, et y est reçue avec tout l'accueil qui est dû au mérite de leur Libérateur et à leurs propres mérites. C'est là que J. C. attend, pour les y placer aussi, tous ceux qui croiront en lui, et qui profiteront de sa rédemption. Oh ! combien, depuis ce temps-là, sont montés à lui, et sont placés à ses côtés ! De quel œil regardent-ils la terre et tout ce qui occupe les hommes ? Quelles leçons pour nous, M. F. ! Faisons encore quelques réflexions.

Vous n'attendez pas de moi, M. F , que je vous parle de la gloire dont l'Homme-Dieu est revêtu dans le ciel, ni des délices dont son divin cœur est enivré, ni de ce magnifique trône où il est assis à la droite de son Père. Ah! notre langue, pour le dire, manque d'expressions; notre esprit, pour le concevoir, n'a pas assez de pénétration. Mais que dirons-nous de la grandeur et de la nouveauté de ce mystère? Nous avons eu raison d'admirer un Dieu abaissé jusqu'à la condition des hommes; mais est-ce un moindre prodige qu'un homme semblable à nous, composé de la même matière que nous, tiré du néant, mortel de sa nature comme nous, soit élevé au-dessus des puissances de l'univers, qu'il voie tous les Anges à ses pieds, qu'il soit placé à la droite de celui qui l'a créé, qu'il fasse trembler les démons; qu'il soit immortel, immuable, incompréhensible; qu'il éclaire la lumière, qu'il éblouisse les plus hautes intelligences?

Eblouis nous-mêmes par tant de prodiges, sera-t-il nécessaire de nous faire observer les sujets que nous avons de nous réjouir? J. C., notre frère, revêtu de tout l'éclat de la divinité; J. C., notre Dieu, faisant pour nous l'office d'intercesseur; J. C., notre rédempteur, nous marquant à chacun une place dans son royaume, ah! M. F., quel sujet de joie, de confiance, de consolation! Le ciel nous était fermé; en ce grand jour, J. C. nous l'a ouvert; il ne tient plus qu'à nous d'y entrer au moment même que nous sortirons de ce monde. Il nous l'a dit en quittant la terre: *Je vais vous préparer une place dans mon royaume; et après que je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé le lieu, je reviendrai et je vous attirerai à moi, afin que vous soyez où je serai.* Quel amour! quelle promesse! A ma mort, si je suis tel que Dieu veut que je sois, Jésus m'appel-

lera et me placera dans le séjour heureux qu'il habite lui-même. O espérance vraiment solide! remplissez mon cœur, et détachez-le de tout ce qui est sur la terre. Que me reste-t-il ici-bas? Le lieu est préparé, la promesse est faite et la parole donnée ; il ne s'agit plus que de me préparer moi-même, et de me tenir toujours prêt. Quel malheur si, par ma faute, je perdais la place que j'ai dans le ciel! Toute la vie m'est donnée pour m'y préparer ; c'est à moi à profiter de tous les instants, à travailler chaque jour à me rendre digne d'un bonheur infini, à me purifier de plus en plus, à me détacher de la terre et des créatures, à me sanctifier par la pénitence, les bonnes œuvres, la fidélité aux devoirs de mon état, par le recueillement intérieur et l'union avec Dieu.

Nos péchés nous ferment-ils le ciel où rien de souillé ne peut entrer? *Nous avons*, dit S. Jean, *un avocat auprès du Père céleste, et cet avocat est J. C., qui sans cesse intercède pour nous ;* il lui parle en notre faveur, il lui présente ses plaies ; et la voix de son sang est plus puissante pour nous obtenir miséricorde, que celle de nos péchés pour attirer sur nous les châtiments de la justice divine. *Ayant donc pour Pontife Jésus, Fils de Dieu, qui est monté au plus haut des cieux*, dit le grand Apôtre, *allons nous présenter avec confiance devant le trône de sa grâce, afin d'y recevoir miséricorde et le pardon de nos péchés.*

O Jésus! il est donc vrai qu'en quittant cette terre vous avez voulu accomplir l'ouvrage de notre rédemption, nous préparer une place dans votre royaume, et nous montrer le chemin qui y conduit : *Vado parare vobis locum.* Toujours notre Rédempteur : *Nostra redemptio*, vous ne cessez d'en faire les fonctions en notre faveur, assis à la droite de votre Père. Ah! que nous n'ayons point d'autre désir que de vous posséder

der, point d'autre bien que de vous aimer : *Amor et desiderium.* Votre tendre charité ne se refroidira jamais pour nous, elle vous forcera en quelque sorte : *Ipsa te cogat pietas,* de vous rendre attentif à nos misères pour les soulager, à nos péchés pour les effacer : *Ut mala nostra superes.* Nous sommes pécheurs, et c'est vous qui pardonnez : *Parcendo;* nous sommes exilés dans cette vallée de larmes, et c'est par vous que nous arriverons dans la céleste patrie : *Et voti compotes.* Attirez-nous donc après vous, afin que nous jouissions éternellement du bonheur de vous voir, de vous aimer, ô Dieu Sauveur! ô Dieu d'amour ! *Nos tuo vultu saties.* Ainsi soit-il.

DESCENTE DU SAINT-ESPRIT.

Repleti sunt omnes Spiritu Sancto. Ils furent tous remplis du Saint-Esprit. *Act.* I.

VOILA enfin l'accomplissement des promesses de J. C. Il est monté au ciel; et par un heureux échange, dit S. Augustin , le ciel reçoit un homme et il envoie sur la terre un Dieu. En effet, un grand bruit se fait entendre; la terre tremble ; le Cénacle, où les Apôtres étaient assemblés depuis dix jours, est ébranlé; une lumière douce éclate ; l'Esprit consolateur, sous le symbole mystérieux de langues de feu, se repose sur les Apôtres, qui tout à coup deviennent des hommes nouveaux. Tout Jérusalem est témoin de ce prodige. Voilà, M. F. en deux mots, l'histoire de la Pentecôte et l'objet de nos réflexions.

Un Dieu vient donc encore sur la terre, et c'est pour la seconde fois que la Majesté suprême veut bien habiter parmi nous. Seigneur, qu'est-ce que l'homme, pour que vous daigniez vous souvenir de lui dans les

jours de votre gloire ? Toute la Trinité sainte devait donc s'intéresser à mon salut ! C'était peu qu'un Dieu Créateur eût commencé cet ouvrage ; ce n'était pas assez qu'un Dieu Rédempteur l'eût cimenté de son sang ; il fallait encore que le Dieu Sanctificateur vînt le consommer par sa grâce. Le Prophète l'avait prédit, l'événement l'a vérifié : l'Esprit-Saint devait descendre sur la terre, y faire une nouvelle création, en renouveler la face.

C'est à cette idée, qui m'a paru la plus touchante, que je m'attache dans ce discours. Nous y verrons, M. C. F., comment l'Esprit-Saint change les Apôtres, et ensuite comment les Apôtres, pleins du Saint-Esprit, changent le monde.

O divin Esprit ! ce sont vos grandeurs que j'entreprends de raconter : animez-moi ; ce n'est que par vous que je puis parler dignement de vous. Communiquez-moi une de ces langues de feu que vous donnâtes aux Apôtres en ce grand jour ; et vous, mes chers Frères, demandez pour moi cette grâce, et daignez m'honorer de votre attention.

Avant la descente du Saint-Esprit, tout était à réformer dans les Apôtres, leur esprit et leur cœur. Que fait cet Esprit de lumière, de sainteté et de force ? Il les éclaire, et en fait les Docteurs de l'univers ; il les réforme, et en fait des Saints, des héros, des Martyrs... Suivez-moi.

Vous savez, M. C. F., quelle était l'ignorance des Apôtres avant qu'ils eussent reçu le Saint-Esprit. Après les explications les plus claires, ils ne comprenaient rien à la doctrine de J. C. Cent fois il leur avait dit qu'il fallait qu'il fût flagellé, crucifié pour le salut du monde ; et lorsqu'il voulait aller pour cela à Jéru-

salem, Pierre ne pouvait y consentir. Cent fois il leur avait dit clairement que, trois jours après sa mort, il ressusciterait; et Thomas se défiait de ses prédictions, il ne voulait croire à sa résurrection qu'après qu'il l'aurait vu de ses yeux et touché de ses mains. En un mot, ils étaient tous si bornés, que J. C., malgré son extrême douceur, fut obligé plusieurs fois de leur en faire les plus vifs reproches. «Eh quoi! leur disait-il, ne comprendrez-vous jamais rien à ce que je vous dis?» Cependant ce sont ces hommes que Dieu destine à éclairer l'univers! Comment pourront-ils en venir à bout? Le voici, M. F.

J. C. leur envoie le Saint-Esprit, et aussitôt leurs ténèbres s'évanouissent. Doués du don de sagesse, ils pénètrent les profondeurs des mystères. Les prophéties n'ont rien de si obscur, l'Ecriture rien de si caché, la Religion rien de si relevé, qu'ils ne comprennent. Les voilà tout-à-coup les oracles du monde.

Nouveau prodige! au même moment ils parlent les langues de tous les peuples que la solennité avait rassemblés à Jérusalem. On en est stupéfait; les témoins d'une si grande merveille se disent entre eux: *Ces hommes ne sont-ils pas des pécheurs de la Galilée? Comment savent-ils notre langue?* C'est votre ouvrage, divin Esprit. Il n'appartient qu'à vous d'ouvrir la bouche des muets, et de tirer la lumière du sein des ténèbres.

Ne vous offensez pas, M. C. F., de la triste réflexion que je suis forcé de faire ici. Cette ignorance grossière qui nous étonne dans des hommes élevés à l'école de J. C., ne la voyons-nous pas dans la plupart d'entre vous, quoique vous ayez été nourris dans le sein de la Foi? Combien parmi ceux qui m'écoutent, qui sont très-habiles dans les affaires du monde, très-industrieux à cultiver leurs terres, à exercer leur

état, à faire valoir leur commerce, et qui se trouveraient fort embarrassés s'il leur fallait répondre sur les premiers éléments de la Religion ! Ce ne sont pas les moyens de s'instruire qui leur manquent. Jamais il n'y eut plus de bons livres ; mais les lisent-ils ? Jamais les instructions n'ont été plus fréquentes ; mais viennent-ils les entendre ? et, s'ils y assistent, s'appliquent-ils à les écouter et à les comprendre ? Outre l'instruction que nous ne manquons jamais de faire à la Messe, nous en faisons toujours une autre avant les Vêpres, d'autant plus intéressante, qu'outre que nous y développons par ordre toutes les vérités, toute la morale de notre Religion, nous avons soin de rapporter les histoires les plus édifiantes et les plus instructives ; mais ces gens-là, encore une fois, y viennent-ils ? Non, ils préfèreront causer sur la place, écouter de mauvais propos dans les cabarets, plutôt que d'entendre parler de leur Dieu, de ce qu'il a fait pour leur salut et de ce qu'ils doivent faire eux-mêmes pour gagner le ciel. Ah ! M. F., si vous profitiez de ces lumières qu'on vous prodigue, pour ainsi dire ; si vous aviez du goût pour ces vérités salutaires, qui seules peuvent vous rendre véritablement heureux et dans ce monde et dans l'autre, vous mériteriez que le Saint-Esprit vînt éclairer votre esprit, il viendrait encore réformer votre cœur : second effet qu'il produisit dans les Apôtres.

Avant la descente du Saint-Esprit, on ne voyait dans les Apôtres qu'ambition, lâcheté, horreur des souffrances. Ambition : ils s'étaient figuré que ce royaume dont J. C. leur parlait était de ce monde ; deux d'entre eux lui en avaient demandé la première place ; et le jour même que leur divin Maître s'abaissa jusqu'à leur laver les pieds, ils se disputaient sur les préséances. Aujourd'hui, quel changement ! ce sont des

hommes que l'amour de Dieu seul embrase; qui, bien loin de penser aux premières places, se regardent comme les balayures de la terre. Dans les premiers temps, quelle lâcheté! Pierre se laisse intimider à la voix d'une faible servante, renie J. C.; et les autres Apôtres prennent la fuite quand ils le voient entre les mains de ses ennemis. Aujourd'hui, quelle différence! pleins du Dieu qui les anime, quel zèle ne font-ils pas paraître pour ses intérêts! Voilà Pierre, le moins hardi de tous, qui élève la voix au milieu de la plus nombreuse assemblée. *O Israel!* dit-il, *vous avez fait mourir l'Auteur de la vie; celui que vous avez crucifié était votre Dieu; mais sachez qu'il est sorti vainqueur du tombeau; il est ressuscité; nous l'avons vu vivant, nous venons vous l'annoncer.* Quel courage! reprocher en face le plus grand des crimes aux juges mêmes qui ont condamné l'innocent, aux bourreaux qui l'ont crucifié! Ah! quand confesserons-nous aussi hardiment J. C., sans craindre ni les railleries du monde, ni les persécutions des impies?

Enfin, avant le jour de la Pentecôte, quelle immortification dans les Apôtres! ils ne peuvent veiller une seule heure avec J. C.; le plus léger mépris les indispose; ils n'ont que de l'horreur pour la pénitence, pour ces saintes rigueurs qui soumettent les sens à l'esprit. Aujourd'hui, quel changement! après le coup d'éclat qu'ils viennent de faire, tout s'arme contre eux; ils ne voient que prisons, supplices, échafauds, et ils courent à la mort avec assurance, je dis plus, avec plaisir. Les menace-t-on des plus barbares tortures? ils répondent qu'ils ne craignent rien. Leur ordonne-t-on du moins de se taire? *Voyez,* répliquent-ils, *s'il ne vaut pas mieux obéir à Dieu qu'aux hommes?* Les bat-on de verges? les force-t-on

dans cet état de sortir de Jérusalem? ils sont baignés de sang, couverts de plaies, et *néanmoins transportés de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir quelque chose pour J. C.* Dans la suite des temps, interrogez-les chacun sur le genre de leur supplice; Jean, dans le bain d'huile bouillante; Paul, sous le glaive; Pierre, sur la croix; Barthélemi, entre les mains des bourreaux qui l'écorchent vif: demandez-leur ce qu'ils pensent de leur sort; tous vous répondront, avec André sur la croix: « *O croix! croix précieuse! heureux celui qui meurt entre tes bras!* O jour où il nous est donné de mourir pour J. C.! tu es le plus beau de nos jours. »

Telle est, M. F., la force merveilleuse de l'Esprit santificateur : d'hommes grossiers et ignorants, il fait les docteurs les plus éclairés; et d'hommes faibles et lâches, il fait autant de héros, de martyrs. Grand Dieu, quand vous désirez vous rendre maître d'un cœur, que vous savez bien le manier à votre gré! Quand ferez-vous sur mon âme un pareil prodige? Hélas! d'épaisses ténèbres m'aveuglent, mes misérables passions m'entraînent; plein d'orgueil, esclave du respect humain, ennemi de la croix, j'ai tous les défauts des Apôtres: quand aurai-je leurs vertus? quand serai-je humble comme eux, intrépide comme eux, pénitent comme eux? Vous le pouvez, divin Esprit; vous pouvez éteindre le feu de mes passions et mettre dans mon cœur ce feu sacré que vous êtes venu apporter sur la terre. Ah! renouvelez en ma faveur la merveille que vous avez opérée dans vos Apôtres. Ils ont été changés par le Saint-Esprit: vous venez de le voir, M. F.; voyons comment à leur tour ils ont changé le monde.

Les Apôtres trouvèrent à réformer, dans le monde,

ce que le Saint-Esprit avait trouvé à réformer en eux, l'aveuglement et les passions. Ils en vinrent à bout par la force de l'Esprit-Saint qui les animait.

Ecoutez, M. F., le triste détail des erreurs de nos pères, et donnez-leur quelques larmes. Avant l'effusion du Saint-Esprit, la plupart des peuples vivaient sans temples, sans autels, sans culte, sans Dieu, comme parle S. Paul. Ceux qui s'étaient fait une religion, étaient-ils plus sages? non : ils adoraient le bois, la pierre, de vils animaux, et jusqu'au ognons de leurs jardins. Ce qu'il y a de plus affreux encore, c'est qu'ils élevaient des autels à des hommes qui n'étaient fameux que par leurs vices et leurs brigandages. Et cet aveuglement était si général, que, suivant l'expression du grand Evêque de Meaux, *la terre n'était qu'un temple d'idoles, et le vrai Dieu n'avait qu'un seul temple dans tout l'univers.* Les philosophes même les plus éclairés étaient tombés dans cet abîme d'aveuglement et de corruption. Quel était donc l'état de l'univers !

Les Apôtres le voient, et brûlent du désir de le sauver de tant d'affreux précipices. Mais comment en viendront-ils à bout ? ils ne sont que douze ; ils n'ont ni crédit, ni talents, ni fortune ; cependant ils l'entreprennent. Le flambeau de la Foi à la main, ils parcourent toutes les contrées, ils prêchent partout J. C. Oh ! qu'ils sont dignes d'admiration, ces hommes qui ne se lassent point de porter aux autres hommes le salut et la paix !

Telle fut l'ardeur des Apôtres : quel fut leur succès? Dès le jour de la Pentecôte, Pierre prêche, et il convertit trois mille Juifs. Quelques jours après il prêche encore, et cinq mille embrassent la Foi de J. C. De leur côté, les autres Apôtres prêchent dans les différentes contrées de l'univers ; et au son de ces

trompettes évangéliques, la superbe Jéricho tombe, les idoles sont réduites en poussière, la croix est arborée partout. Un nouveau monde paraît, et ce nouveau monde est un monde chrétien. Ce n'est point ici une exagération, c'est le témoignage exprès de l'Apôtre: *Pour croire*, dit-il, *il faut avoir entendu. Mais*, demande-t-il, *les nations barbares ont-elles entendu l'Evangile? Oui*, reprenait S. Paul, *l'Evangile de J. C. a été porté aux quatre coins de la terre; le salut a été offert à tous, et ceux qui périssent, c'est par leur faute.*

O divin Esprit! que vos œuvres sont admirables, et que vous êtes puissant!

Permettez-moi, M. F., de vous demander: si l'Esprit-Saint revenait sur la terre, trouverait-il parmi nous cette foi que les Apôtres y ont prêchée par ses ordres? Ah! qu'elle est devenue froide et languissante dans le plus grand nombre! Combien même qui ne l'ont plus, ou, du moins, qui n'en conservent que l'écorce. Car, est-ce avoir la foi, que de n'en pas pratiquer les œuvres? est-ce avoir la foi, que de vivre au gré de ses passions? M. F., prenons-y garde, l'oracle est prononcé: *Le royaume de Dieu sera ôté aux nations qui en font un mauvais usage, et il sera donné à d'autres qui en profiteront mieux.* Si donc nous abusons toujours de la Foi, elle nous sera enlevée; si nous résistons toujours à la grâce, on nous l'ôtera. Et alors, quel sera notre malheur! Hélas! nous retomberions dans la déplorable ignorance où gémissaient nos pères, et nous donnerions dans tous les excès affreux où ils se sont plongés.

Avant la descente du Saint-Esprit, la terre était souillée de toutes sortes de crimes, et pleine de ces excès honteux que S. Paul lui reproche dans son Epître aux Romains. A la vue de ces abominables

désordres, les Apôtres se sentent animés d'un saint zèle; ils parlent, ils instruisent, ils annoncent un royaume à venir, un paradis à gagner, un enfer à éviter ; ils prêchent l'humilité dans les grandeurs, la pénitence dans les plaisirs, le renoncement à toutes choses dans l'abondance de tous les biens. A cette voix de l'Esprit-Saint, l'univers se soulève d'abord ; mais enfin la morale de J. C. prend le dessus : les vices disparaissent, sont détruits, et l'on voit briller sur la terre les plus éminentes vertus. Oh ! quelles vertus en effet pratiquèrent les premiers chrétiens ! le détachement des biens temporels : ils les apportaient aux pieds des Apôtres ; la virginité, jusque-là en opprobre : ils s'en firent honneur ; la charité : ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme ; la piété : on les voyait toujours dans le temple, ou dans leurs maisons, appliqués à la prière et aux bonnes œuvres; l'amour de Jésus-Christ : ils le recevaient tous les jours dans la sainte communion ; la foi : ils en furent les martyrs ; le pardon des ennemis : ils comblaient de bénédictions leurs persécuteurs, et embrassaient leurs bourreaux. Arrêtons-nous ici, M. F., et réfléchissons un peu sur nous-mêmes. Nous nous glorifions d'avoir de tels ancêtres ; mais ne rougiront-ils pas d'avoir de tels descendants ? Peut-on, sans gémir, se rappeler ces heureux temps, et comparer ce que nous sommes avec ce qu'ont été nos pères ? Esprit-Saint, venez donc encore une fois sur la terre, créez de nouveau nos cœurs, et rendez-nous semblables aux premiers chrétiens de qui nous descendons. Venez, et l'on verra parmi nous, comme on vit parmi eux, la plus grande pureté dans les mœurs, la plus exacte probité dans les affaires, le plus vif amour pour Dieu, la plus tendre charité pour le prochain.

Mais disons quelque chose qui vous soit personnel. J'ai trois questions à vous proposer, et c'est par votre conduite que je veux les résoudre. Avez-vous reçu le Saint-Esprit? si vous l'avez reçu, ne le contristez-vous point? si vous lui obéissez, prenez-vous vos précautions pour ne le pas perdre? Avez-vous reçu le Saint-Esprit? Je sais qu'on vous l'a donné dans le Baptême, que vous l'avez conservé dans l'enfance; je sais que vous l'avez reçu plus abondamment encore dans la Confirmation : mais hélas! depuis cette époque, ne l'avez-vous pas perdu? Il ne faut qu'un péché mortel pour l'exclure de nos cœurs : et combien n'en avez-vous pas commis!... Ne croupissez-vous pas dans le péché? Ah! quel est votre état, pécheurs impénitents! Hélas! sans cet Esprit de vie, vous êtes plus morts aux yeux de Dieu que les cadavres qui reposent au fond des sépulcres. Quel triste état! ne désirez-vous pas d'en sortir et de revivre? et si vous le désirez, qui pourra opérer ce miracle? C'est vous, ô Esprit vivifiant! redonnez donc la vie de la grâce à tous ces malheureux qui l'ont perdue par le péché; inspirez-leur aujourd'hui le ferme dessein de renoncer au péché, et de s'en purifier par les sacrements.

Et vous, chrétiens, qui possédez le Saint-Esprit, ne le contristez-vous point? Ah! qu'a-t-il opéré dans vos cœurs, depuis qu'il vous parle par la bouche de ses Ministres et par ses propres inspirations? Prenez garde: l'infidélité à une grâce entraîne dans une infidélité plus grande, et *celui qui tombe dans les petites fautes, tombera bientôt dans de plus considérables.* Au contraire, si vous répondez à la grâce, elle ira toujours en croissant dans vos cœurs.

Enfin, vous qui êtes fidèles au Saint-Esprit, faites-vous tout ce qui dépend de vous pour ne le pas per-

dre? Vous possédez la grâce sanctifiante, c'est le plus grand des trésors; mais vous le possédez dans des vases bien fragiles. Craignez donc de les briser, et par conséquent veillez continuellement sur vous, fuyez les occasions, et dites souvent avec le Prophète: *Mon Dieu, prenez, si vous le voulez, mes biens, ma santé, ma vie; mais, de grâce, ne m'ôtez pas votre Esprit-Saint*, sans lequel il n'y a pas de bonheur, ni en cette vie ni en l'autre.

Comme Pierre parlait encore, dit l'Evangéliste, *le Saint-Esprit descendit sur ceux qui écoutaient sa parole.* Puissé-je, M. F., obtenir le même miracle et pour vous, et pour moi! Esprit-Saint, donnez à ma parole, ou plutôt à la vôtre, votre bénédiction. Répandez, ô Dieu d'amour! sur cette assemblée la plénitude de vos dons. Source de toutes les grâces, auteur de tous les biens, *venez visiter les cœurs de vos fidèles, et allumez-y le feu de votre amour.* Ainsi soit-il.

CONVERSION DE SAINT PAUL.

Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus, et regibus, et filiis Israel. Cet homme est un vase d'élection, pour porter mon nom devant les gentils, devant les rois et les enfants d'Israel. *Act.* 9.

La prédication de l'Evangile aux gentils, leur vocation à la Foi, et leur conversion préparée par celle de S. Paul, c'est, M. F., un des premiers et des plus mémorables événements de la primitive Eglise, que l'ordre des temps et des faits nous présente aujourd'hui pour la gloire de Jésus-Christ et l'exaltation de son saint nom. Je vais vous retracer ce monument merveilleux des miséricordes du Seigneur. Il est

sans doute de votre intérêt de connaître cet homme admirable, qui est encore aujourd'hui notre docteur, notre maître, notre apôtre dans ses écrits immortels.

Faisons donc honneur à ce grand Apôtre des nations, qui en a tant fait lui-même à l'Eglise; qui a si bien mérité de la Religion, et lui a rendu de si grands services; qui a éclairé l'Orient et l'Occident des lumières de l'Evangile; en un mot, qui a été choisi par Jésus-Christ pour porter la gloire de son nom devant les rois et les nations de la terre.

A mesure que nous développerons l'histoire de sa conversion, nous en tirerons des réflexions propres à nous instruire, à nous éclairer sur les voies de Dieu et sur les caractères d'une véritable conversion.

SAUL, qui depuis fut appelé Paul, était Juif, de la tribu de Benjamin, né à Tarse, capitale de la Cilicie, qui avait le droit de bourgeoisie romaine. Son père, qui était de la secte des Pharisiens, l'envoya jeune à Jérusalem, où il eut pour maître Gamaliel, l'un des plus célèbres docteurs de son temps. Il fut instruit dans la manière la plus parfaite d'observer la loi de Moïse. Il l'observait en effet d'une manière irrépréhensible. Il s'attacha à la secte des Pharisiens, la plus exacte et la plus sévère de toutes, mais aussi la plus orgueilleuse et la plus opposée à J. C. Saul surpassait tous ceux de son âge par son zèle pour la loi et pour les traditions de ses pères; et comme il était d'un tempérament tout de feu, ce grand zèle le rendit un des plus violents persécuteurs du nom de J. C., et lui donnait en même temps une sorte de bonne foi dans ses fureurs contre l'Eglise naissante.

Lorsqu'on répandit le sang du premier martyr

S. Etienne, Saul était présent; il consentait à sa mort et gardait les manteaux de ceux qui le lapidaient. S'étant fait autoriser par les princes des prêtres, il entrait dans les maisons, en tirait par force des hommes et des femmes, et les traînait en prison chargés de chaînes. Il allait dans toutes les synagogues, où il faisait battre de verges ceux qui croyaient en J. C., et leur faisait souffrir toutes sortes de supplices pour les forcer de blasphémer.

Après avoir ravagé l'Eglise de Jérusalem, comme il ne respirait que le sang des Disciples du Seigneur, il alla trouver le grand-prêtre, et obtint de lui des lettres pour les synagogues de Damas, avec pouvoir de faire arrêter tous les chrétiens qu'il y trouverait, et de les amener prisonniers à Jérusalem, afin qu'ils y fussent punis avec une sévérité capable d'arrêter ceux qui seraient tentés de les imiter.

Mais, vains projets des hommes! Dieu, touché par les prières de S. Etienne et des autres fidèles persécutés, voulut manifester dans Saul sa patience et sa miséricorde. Comme il approchait de Damas, ne respirant que carnage, ô prodige! ô merveille! l'intrépide Saul est tout-à-coup investi d'une clarté éblouissante qui vient du ciel; il est renversé par terre, lui et tous ses compagnons; et il entend une voix extraordinaire qui lui dit: *Saul, pourquoi me persécutez-vous?* Frappé d'étonnement, il s'écrie: *Seigneur, qui êtes-vous?* et cette voix lui répond: *Je suis ce Jésus que vous persécutez; il vous est dur de résister à quelqu'un de plus puissant que vous.*

Ce doux reproche du Sauveur, accompagné de l'onction intérieure de sa grâce, amollit la dureté du cœur de Saul, éteignit sa fureur, guérit son orgueil, et le changea en un homme tout nouveau. Il s'écria tout tremblant: *Seigneur, que voulez-vous que je*

fasse? c'est-à-dire, comment ferai-je pour réparer le passé? quel est le moyen de procurer votre gloire? je m'offre à vous avec joie pour exécuter votre sainte volonté, et pour souffrir, si vous l'exigez, les afflictions, les opprobres, les persécutions, les tourments et toute sorte de maux. Tel est, M. F., le langage d'un cœur converti; il ne s'en tient point aux paroles, ni à des désirs vagues et stériles; il triomphe généreusement du monde et de ses charmes, du démon et de ses artifices; il vide son cœur de toutes les affections terrestres, pour faire à Dieu le sacrifice entier de lui-même; mais n'oublions jamais, M. F., qu'une véritable conversion est le plus grand œuvre de la grâce. Voyez combien elle est forte et puissante.

Saul, persécuteur sanguinaire, blasphémateur, avait certainement une grande opposition à la grâce; c'était, ce semble, une conquête bien difficile à faire. Cependant la grâce, en bien peu de temps, l'atterre, le dompte, le subjugue, le transforme en un homme nouveau. Ah! quand Dieu veut attaquer un cœur, et qu'il a résolu de s'en rendre maître, que ses traits sont perçants! que sa lumière est vive! que sa voix est puissante! Quand il lui plaît de vaincre notre orgueil, qu'il sait bien trouver pour cela des moyens efficaces! Quelquefois ce sont des coups éclatants, des disgrâces et des humiliations atterrantes, des renversements de fortune, des maladies accablantes.

D'autres fois, pour gagner une âme, Dieu emploie un langage intérieur, qui s'adresse au cœur, qui parle à l'esprit; et nous ne devons pas douter qu'en terrassant S. Paul, la grâce n'ait agi sur son âme aussi efficacement que sur ses sens. Ainsi, pécheur qui m'écoutez, cette lumière surnaturelle dont le

Ciel vient quelquefois tout-à-coup frapper votre esprit en certains moments de réflexion sérieuse, ce sentiment intérieur qui accompagne en vous ces corrections salutaires, ces vifs reproches de la conscience, ces troubles inquiets, ces remords importuns, ces attraits qui vous portent quelquefois à la vertu, sont la voix de la grâce qui vous rappelle à Dieu et à vous-même. Rendez-vous-y donc attentif et docile, comme S. Paul. Vous, incrédule, qui, par vos discours impies contre la Religion, contre les Prêtres, contre la confession, persécutez comme lui J. C. dans son Eglise, écoutez la voix du Ciel qui vous dit encore: *Je suis ce Jésus que vous persécutez.* Vous, libertin, qui faites aussi la guerre à J. C., en pervertissant et en révoltant contre lui ses serviteurs, écoutez-la cette voix de la grâce, qui vous dit encore: *Je suis ce Jésus que vous persécutez.* Vous, mondain profane, qui venez insulter à J. C. jusque dans son temple et au pied des autels, par votre air dissipé, par vos irrévérences et par votre posture immodeste, écoutez-la cette voix de l'Agneau immolé, qui vous dit encore: *Je suis ce Jésus que vous persécutez.*

« J. C. ordonna à Saul de se lever et d'aller dans la ville, où un de ses serviteurs lui apprendrait ce qu'il avait à faire. »

Le Sauveur, en renvoyant ainsi à ses Ministres l'instruction d'un Apôtre appelé d'une manière si extraordinaire, nous apprend qu'il faut chercher sa volonté dans l'enseignement des Pasteurs qu'il a revêtus de son autorité pour être nos guides spirituels. C'est là, M. F., l'unique moyen de détruire cette présomption et cette orgueilleuse confiance en nos propres lumières, qui sont deux sources fatales d'erreurs et d'illusions.

« Saul s'étant levé, ne voyait rien, quoiqu'il eût les yeux ouverts; il fallut lui donner la main pour le conduire à Damas, où il semblait que J. C. le menât en triomphe. Il logea dans la maison d'un Juif, sans voir, sans boire, sans manger, ignorant encore ce que Dieu exigeait de lui. »

Remarquons, M. F., que cet aveuglement corporel, ménagé par la Providence, était une figure de l'aveuglement spirituel où Saul avait vécu jusque-là. Il lui apprenait encore que désormais il devait être mort au monde, et ne plus s'occuper que des choses célestes.

Arrivé à Damas, de quoi s'occupa Saul? apprenons-le, M. F., pour notre édification et pour notre instruction. « Saul, subjugué par la grâce et docile à sa voix, passe trois jours dans la retraite, l'oraison, le jeûne et la pénitence. » Voilà, dans une conversion récente, le plan de la conduite que doit tenir un pécheur nouvellement converti.

D'abord, il s'éloigne du monde. Quand la conversion est bien sérieuse, et l'âme vivement saisie de la crainte des jugements de Dieu, on s'occupe volontiers, comme Saul, à méditer les vérités du salut dans la retraite, le silence et le recueillement. C'est là que Dieu parle au cœur, et que la grâce affermit son ouvrage. Comme Saul repassait alors, dans l'amertume de son âme, toutes les violences qu'un faux zèle lui avait inspirées contre l'Eglise, l'âme pénitente se rappelle avec douleur tous les péchés qu'elle a commis, tout le mal qu'elle a fait contre son Dieu: de là l'exercice assidu de la prière.

C'est elle, c'est la prière qui console et fortifie Saul dans le commencement de sa conversion: *Ecce enim orat.* C'est en effet dans ces premiers moments de conversion, de faiblesse et de componction, qu'on

a spécialement besoin d'invoquer la lumière d'en haut, de solliciter les secours de la grâce, d'implorer la miséricorde divine; et c'est dans l'oraison, qu'une âme ainsi pénétrée de son indigence, de sa misère, de ses égarements, aime à répandre son cœur et ses larmes devant Dieu.

Elle ne s'en tient pas là : voyons Saul. Touché de la grâce et d'un vif repentir de ses erreurs et de ses excès, enflammé du désir de fléchir son Dieu, de réparer sa gloire et le mal qu'il a fait, il ajoute à l'épreuve et à la peine de son aveuglement un jeûne très-austère, en s'abstenant trois jours entiers de prendre aucune nourriture. Cet exemple nous apprend, M. F., que ce n'est pas assez, pour être vraiment pénitent, de détester son péché ; il faut encore l'expier et venger Dieu; il faut satisfaire à sa justice par la mortification des sens et de la chair, par des œuvres pénibles à la nature, et humiliantes pour l'amour-propre. Dans le monde, on croit avoir tout fait, pour avoir confessé rapidement son iniquité, pour en avoir obtenu une absolution précipitée, pour en avoir accompli une pénitence légère : du reste, on ne vit pas moins dans la mondanité, la mollesse, les plaisirs : conversions, hélas! bien imparfaites et bien superficielles, pour ne pas dire vaines et chimériques.—Revenons à notre Apôtre.

Il y avait à Damas un Disciple nommé Ananie, plein de sainteté et de vertu. Le Seigneur lui apparut et lui dit d'aller trouver Saul qui était en prières. Au seul nom de Saul, Ananie trembla; mais le Seigneur, pour calmer ses frayeurs, lui dit : *Allez avec confiance, parce que cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les gentils, devant les rois*

et devant les enfants d'Israel. En même temps Saul voyait en vision un homme qui entrait, et qui lui imposait les mains afin qu'il recouvrât la vue. Ananie obéit, va trouver Saul, lui impose les mains et lui dit : » Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui vous est apparu dans le chemin par où vous veniez, m'a envoyé afin que vous recouvriez la vue et que vous soyez rempli du Saint-Esprit. » Aussitôt il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue. Ananie ajouta : « Le Dieu de nos pères vous a prédestiné pour connaître sa volonté, pour voir le Juste, et pour entendre les paroles de sa bouche; car vous lui rendrez témoignage devant tous les hommes, de ce que vous avez vu et entendu. Qu'attendez-vous donc ? levez-vous, recevez le Baptême, et lavez vos péchés, en invoquant le nom du Seigneur. » Saul se leva aussitôt pour recevoir le Baptême; et ayant ensuite mangé, il reprit ses forces. Il resta quelques jours avec les Disciples de Damas, et se mit aussitôt à prêcher Jésus dans les synagogues, assurant qu'il était le Fils de Dieu. Tous ceux qui l'écoutaient étaient dans l'étonnement, et disaient : « N'est-ce pas celui qui persécutait dans Jérusalem ceux qui invoquaient le nom de Jésus, et qui est venu ici pour les emmener prisonniers ? « Ce fut ainsi qu'un blasphémateur et un persécuteur fut changé en Apôtre et devint un des principaux instruments dont Dieu se servit pour la conversion du monde. S. Paul ne se rappelait jamais sa conversion, sans entrer dans les sentiments de la plus vive reconnaissance envers la divine miséricorde : et voilà encore les marques d'une véritable conversion. Recueillons-les.

Saul, une fois converti, abandonne la Synagogue infidèle, la secte orgueilleuse des Pharisiens, la cabale impie des ennemis de J. C. C'est ainsi qu'une

âme pécheresse qui est rentrée en grâce avec son Dieu, ne doit plus avoir de commerce avec les méchants, avec les ennemis de Dieu et de son Eglise, avec les complices de son crime et les objets de sa passion. Il faut qu'elle fuie cette maison de séduction où sa vertu a fait naufrage et peut se trouver encore exposée. Il faut qu'elle s'éloigne de ces veillées, de ces sociétés dangereuses, et qu'elle rompe ces liaisons criminelles qui l'ont pervertie. Il faut qu'elle quitte cet emploi, cette condition qui ont été l'occasion ou l'instrument de sa perte. Il faut de plus réparer le scandale qu'on a donné.

Saul avait outragé, blasphémé le saint nom de Jésus; et maintenant il l'adore, il le bénit, il le glorifie, il l'annonce avec éclat, il le fait triompher de la Synagogue. Saul avait contristé, désolé, persécuté l'Eglise; et maintenant il l'honore, il la console, il en devient l'exemple, l'oracle et l'Apôtre. Ainsi, M. F., cet incrédule, cet impie qui a ébranlé et peut-être séduit les âmes faibles, doit, après sa conversion, rendre un hommage public à la Foi, et un témoignage généreux à la vérité qu'il a reconnue. Ainsi ce libertin, cette pécheresse qui ont scandalisé l'Eglise, doivent, après cela, l'édifier par leur pénitence, par leurs vertus, par leurs exemples. Enfin, comme Paul, l'âme convertie doit mener une vie nouvelle, chrétienne, fervente. Paul désormais va faire honneur à sa conversion par les plus héroïques vertus, par son zèle ardent, par ses courses apostoliques, par ses travaux, par ses chaînes, par ses souffrances, par ses prédications, par ses écrits, par ses conquêtes, par son martyre. Beau modèle pour un pécheur converti, qui doit travailler avec d'autant plus de ferveur et de courage à procurer la gloire de Dieu, qu'il l'avait plus offensé; et à édifier le prochain, qu'il l'avait plus scandalisé.

La gloire de notre Apôtre demande un plus grand détail de ses œuvres. Les Juifs de Damas résolurent de le tuer; mais leur dessein ayant été connu, S. Paul vint à Jérusalem, où il fut exposé au même danger de la part des Juifs de cette ville. Il fut donc obligé d'en sortir: il alla porter la foi en Syrie et en Cilicie, et depuis dans tout le pays de la Judée. S. Barnabé l'emmena à Antioche, afin d'y étendre le règne de J. C., qui commençait à s'y établir. Là, le Saint-Esprit commanda qu'on lui imposât les mains pour l'apostolat, et on l'envoya avec Barnabé prêcher l'Evangile aux nations.

Paul, devenu Apôtre des gentils, s'acquitta de son ministère avec tout le zèle, toute l'ardeur et toute la fidélité dont il était capable. Rien ne lui coûtait pour avancer l'œuvre du Seigneur: il supportait avec courage et avec joie les travaux, les fatigues et les dangers des voyages, le froid et la chaleur, la faim et la soif, les outrages et les mauvais traitements, les fouets et les prisons; enfin, il se faisait tout à tous, pour gagner tout le monde à Jésus-Christ. Avec cela, il traitait rudement son corps, et le réduisait en servitude par une exacte mortification et par les exercices d'une rigoureuse pénitence. Sa vie était telle, en un mot, que sans l'espérance d'une autre vie il aurait été le plus misérable de tous les hommes.

D'un autre côté, Dieu se plaisait à relever et à honorer son serviteur par une foule de miracles de toute espèce, et à le soutenir par les faveurs les plus consolantes, par les visions et les révélations célestes. Mais de peur que la grandeur des grâces qu'il avait reçues ne lui causât de l'orgueil, Dieu permit qu'il éprouvât des tentations pénibles et humiliantes; et au lieu d'en accorder la délivrance à ses instantes prières, il se contenta de lui dire: *Ma grâce vous suf-*

fit ; car ma puissance éclate davantage dans la faiblesse de l'homme. Instruit par une telle leçon, Paul se soutint jusqu'à la fin dans les sentiments d'une profonde humilité. Quoique sa conscience ne lui reprochât rien, il ne se croyait pas pour cela justifié. Il comptait toujours n'avoir rien fait ; il faisait sans cesse de nouveaux efforts pour atteindre au but auquel Dieu l'avait appelé ; et il ne se souvenait du passé que pour s'en humilier, et se reprocher les excès qu'il avait commis contre J. C. et son Eglise.

Après avoir travaillé dans ces sentiments pendant un nombre d'années, et après avoir porté l'Evangile dans une multitude de provinces et de nations, notre saint Apôtre fut arrêté à Jérusalem par les Juifs incrédules, qui voulaient le tuer. Paul en appela à César, et fut conduit prisonnier à Rome. Ayant été mis en liberté, il retourna en Orient, et s'engagea dans de nouveaux travaux et de nouveaux combats, pour affermir et étendre de plus en plus le royaume de J. C. Enfin Dieu couronna tant de travaux par un glorieux martyre. Saint Paul, étant revenu à Rome, continua d'y annoncer l'Evangile, et convertit à la Foi plusieurs personnes de la cour de Néron. Ce prince, qui se livrait alors aux plus grands excès de cruauté et de débauche, fit mettre le saint Apôtre dans les liens, qui ne l'empêchèrent pas de prêcher la Foi et de former beaucoup de chrétiens. Après qu'il y eut passé environ un an, il eut la tête tranchée le même jour auquel saint Pierre fut crucifié, laissant à l'Eglise l'exemple de toutes les vertus pour l'édifier, et ses admirables Epîtres pour l'éclairer et la conduire.

O M. F. ! que notre Dieu est donc admirable dans ses Saints ! admirable dans leur prédestination ; admirable dans sa conduite et ses desseins sur eux ; admirable dans leurs égarements mêmes, dont il sait

si bien tirer sa gloire; admirable dans leur conversion et leur santification; admirable dans leurs combats et leurs victoires; admirable dans leur récompense et leur couronne. Glorifions donc le Seigneur d'avoir opéré de si grandes choses en S. Paul et par S. Paul; félicitons l'Eglise de la conquête d'un tel Apôtre. Instruisons-nous par ses Epîtres et ses exemples; prions-le d'être notre protecteur auprès de Jésus-Christ, et de nous obtenir la grâce d'une conversion sincère, solide, fervente, féconde en vertus et en bonnes œuvres sur la terre, pour être couronnés avec lui dans le ciel. Je vous le souhaite, etc.

L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE,

MÈRE DE JÉSUS-CHRIST.

(Voyez à la table, tome IV.)

LE RÈGNE DE L'ÉGLISE.

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversùs eam. Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. — Ce sont les paroles mêmes du Fils de Dieu, en *S. Matth.*, *c.* 16.

La prédiction est vérifiée, M. F., et nous en voyons de nos propres yeux l'accomplissement, par le règne de l'Eglise de J. C., glorieusement établie sur la pierre ferme, c'est-à-dire sur le fondement solide de la chaire de Pierre, laquelle est élevée en honneur, en autorité, en prééminence, au-dessus de tous les trônes du monde: *Tu es Petrus.*

Nation judaïque, tu déplores ce changement intro-

duit dans la Religion du Messie, et tu regrettes toujours ton sacerdoce, ton temple, ta cité. Cependant quelle heureuse différence entre son Eglise et ta Synagogue! Rapprochons les temps, et comparons maintenant la Religion avec elle-même; la nouvelle Sion avec l'ancienne, Rome catholique et fidèle avec Jérusalem ingrate et réprouvée. Comparons la sainteté et l'éclat du culte présent avec les ombres de la loi abrogée, et avouons, à la gloire du christianisme, qu'en effet la Religion du vrai Dieu n'en est devenue que plus excellente, plus pure, plus parfaite, plus étendue, plus auguste, plus propre à honorer dignement la Divinité.

C'est donc, M. F., le beau règne de l'Eglise que je viens exposer à vos yeux, en vous en montrant, dans un tableau raccourci, l'établissement, les progrès, la durée; sujet bien digne, sans doute, de tenir un rang distingué parmi les grands événements de la Religion, et d'entrer dans le plan de nos Instructions sur l'Histoire sacrée. Cette connaissance ne nous est-elle pas nécessaire pour savoir notre Religion, et les enfants d'une auguste mère peuvent-ils ne pas s'intéresser à sa gloire et à ses triomphes?

QUAND je parle de l'établissement de l'Eglise chrétienne, ne pensez pas, M. F., que je parle d'une nouvelle religion sur la terre. Non, il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais dans le monde qu'une seule religion véritable; mais il faut bien remarquer que cette unique et ancienne religion a eu ses degrés d'accroissement et ses divers états. De même donc qu'un vieillard vénérable a eu successivement la faiblesse de l'enfance, la vigueur de la jeunesse, la maturité de l'âge parfait; ainsi la Religion a eu ses commen-

cements, ses progrès, sa perfection : ses commencements, sous la loi de nature ; ses progrès, sous la loi écrite ; sa perfection, sous la loi de grâce. C'est toujours le même arbre qui subsiste ; mais cet arbre, retaillé par notre divin Réparateur, a repris, par l'Evangile, une nouvelle force, une beauté nouvelle, une plus grande excellence. Le souverain Cultivateur en a ôté ce qu'il avait encore de grossier. Son écorce, c'est-à-dire les ombres de la loi devenues inutiles, tout cela a été retranché de l'arbre. Du reste, nous conservons toujours les racines et le tronc. Les racines de l'arbre, ce sont les principes de la Religion, et les notions primitives de la Divinité ; ce sont les anciennes promesses qui ont été faites aux Patriarches, à Adam, à Noé, à Abraham. Le tronc de l'arbre, c'est le corps de la Religion, qui consiste essentiellement dans la connaissance, l'adoration, le culte et le service du vrai Dieu, fondé sur la foi, l'espérance et la charité. Ce corps essentiel de la Religion n'a pas été détruit, mais seulement développé, ennobli, perfectionné par l'Evangile. « Oui, dit « S. Augustin, l'ancien Testament n'est point anéanti « par le nouveau, quant au fond du culte et à l'essence « de la loi ; mais c'est le voile des mystères qu'il « couvrait qui a disparu, et les figures du premier « ont été accomplies dans le second. L'ancien Testa- « ment avait donc une liaison nécessaire avec le nou- « veau, et ce dernier n'est que la suite du premier, « qui fut lui-même une suite et un perfectionnement « de la loi naturelle. » Par conséquent, tout ce que nous avons dit jusqu'ici de l'histoire du monde et de la Religion, depuis leur origine, n'a pas dû nous être étranger ni indifférent, parce que, encore une fois, l'établissement et la succession de l'Eglise de J. C. ne sont autre chose que la continuation, le complément

et la perfection de cette Religion divine, qui est une, qui est née avec le genre humain, et qui subsistera jusqu'à la fin des siècles.

Après donc que J. C. eut fait descendre le Saint-Esprit sur les Apôtres, ce divin Esprit les enflamma d'un zèle puissant en paroles et en œuvres, d'un zèle ardent et efficace pour l'établissement de son Eglise. Transformés en hommes nouveaux, instruments de prodiges et de miracles, ils parlent les langues différentes des nations; ils guérissent les malades : ils chassent les démons; ils confondent les synagogues; ils prêchent hardiment la résurrection de J. C. à Jérusalem, à Antioche, à Rome; ils annoncent aux gentils le salut et la rédemption d'Israël; ils se répandent dans les diverses contrées de la terre, pour y porter la lumière et la grâce de l'Evangile; ils y forment des Eglises ferventes, de nouveaux chrétiens, qui font l'étonnement et l'admiration des infidèles par l'éclat de leurs vertus et par l'élévation de leurs sentiments, par l'exemple de leur union fraternelle, par la générosité de leur désintéressement et de leur charité pour le prochain, par la pureté et l'innocence de leur vie, par l'héroïcité de leur patience et de leur courage.

En même temps que le Seigneur agrégeait ainsi par miséricorde les gentils à son Eglise, il réprouvait par justice son ancien peuple; ce peuple toujours plus endurci, qui venait de mettre le comble à son ingratitude et à ses crimes, en faisant mourir, non pas seulement les Prophètes du Très-Haut, mais son propre Fils, le Dieu des Prophètes. Le courroux du Ciel suscita contre eux, suivant la prophétie de Daniel, la formidable puissance des Romains pour les exterminer, par un des plus terribles exemples de vengeance qui se soit vu dans l'univers (*Dan.* 9).

Je parle, M. F., de ce fameux siége de Jérusalem, qui fut détruite et renversée de fond en comble sous l'empire de Vespasien, environ trente-sept ans après la mort de Jésus-Christ, et dans lequel cette méchante nation, accablée de la malédiction de Dieu et des fléaux de sa colère, éprouva, pendant près de cinq mois, tout ce que la guerre, la famine et la peste, tout ce que la cruauté de l'ennemi au-dehors, et la fureur des factions au-dedans, tout ce que le carnage et l'incendie, la rage et le désespoir peuvent rassembler d'inhumanités et d'horreurs, de cris et de larmes, de massacres et de morts.

Dieu avait permis qu'une multitude innombrable de Juifs, qui s'étaient rendus à Jérusalem pour la fête de Pâques, s'y trouvassent renfermés, afin de livrer plus de victimes à sa vengeance; et dans l'affreuse disette de ce long siége, la faim les réduisit à une telle extrémité, qu'on s'égorgeait pour avoir un morceau de pain, et qu'on cherchait à se rassasier de l'ordure des égouts. Ils dévorèrent jusqu'aux cuirs de leurs chaussures. On trouva même une femme qualifiée, une mère au désespoir, qui venait de manger son propre enfant, après l'avoir égorgé et rôti. La famine et la contagion emportaient les familles entières; les maisons étaient remplies de morts et de mourants, les places publiques étaient couvertes de monceaux de cadavres qui exhalaient une puanteur insupportable.

Enfin, cette grande cité fut brûlée avec son temple, et ruinée jusqu'aux fondements: en sorte que, suivant la prédiction de Jésus-Christ, le vainqueur n'y laissa pas pierre sur pierre, et y fit passer la charrue. Plus de onze cent mille Juifs périrent dans cette funeste expédition; et les restes déplorables de ce peuple proscrit, vendus en esclavage, dispersés,

errants parmi les nations, odieux à la terre comme au ciel, sont allés porter par le monde la honte de leur désastre et l'horreur de leur déicide.

Or, M. F., si le général romain, si Tite même, en voyant ces ruisseaux de sang et ces montagnes de morts, ne put s'empêcher, tout païen qu'il était, d'y reconnaître la main vengeresse d'une puissance supérieure à la sienne, qu'il prenait à témoin, en soupirant et levant les mains au ciel, que cet horrible spectacle d'un million de victimes humaines était moins son ouvrage que celui de la Divinité offensée, quelle impression cette effroyable vengeance du ciel ne doit-elle pas faire sur l'esprit des chrétiens! Oui, ce peuple maudit et réprouvé est une des preuves frappantes de la vérité de notre sainte Religion et de l'accomplissement des prophéties. C'est pour cela que la Providence a voulu qu'il en subsistât toujours un malheureux reste en corps de nation distinguée, quoiqu'ils soient divisés et dispersés sur la face de la terre. Le dépôt des divines Ecritures et des prophéties qu'ils ont conservées et portées partout avec eux, est la conviction de leur incrédulité et la justification de notre Foi. Cette oppression générale où ils sont depuis tant de siècles, sans rois, sans magistrats, sans pontifes, sans autorité et même sans société, ni mélange, ni alliance avec les autres peuples, au milieu desquels ils vivent dans le mépris et l'exécration publique; cet aveuglement, cette opiniâtreté, cet endurcissement dans lequel ils persévèrent; ce caractère marqué de réprobation et d'ignominie qui semble être empreint sur leur face; tout cela est un mystère d'horreur qui effraie encore aujourd'hui, et qui doit servir à nous instruire nous-mêmes, à nous convaincre, à nous convertir.

Voyons maintenant quelque chose de plus consolant.

C'a donc été sur les ruines du Judaïsme, aussi bien que sur celles de l'idolâtrie, que s'est élevée l'Eglise de J. C. par la prédication et la propagation de l'Evangile. Ce nouvel Evangile, destitué des appuis humains, extrêmement contraire aux sens et à la nature, essentiellement opposé à l'incrédulité des Juifs, aux superstitions des païens, à l'entêtement des philosophes, à la politique des princes, à l'orgueil des grands, à la mollesse des mondains, à la prévention des peuples, en un mot, à toutes les erreurs, à toutes les passions, à tous les vices du monde, souleva d'abord contre lui toutes les nations et les puissances de la terre. Il ne put guère établir son règne, dans les trois premiers siècles, que par la puissance de la grâce; par la force de la vérité; par le témoignage des miracles; par l'éclat des vertus; par beaucoup de travaux, de patience et de courage; par bien des combats et du sang répandu dans les persécutions; par la confession généreuse et le martyre d'un nombre infini de chrétiens de tout âge et de tout sexe. Il fallait, dans ces commencements, que le christianisme triomphât par lui-même des puissants obstacles qui s'opposaient à son établissement, afin qu'il parût que c'était véritablement l'œuvre de Dieu.

Mais après cela, le Seigneur Jésus voulut soumettre aussi à son empire les Césars, les rois, les empereurs, en faire les défenseurs de son Eglise, par la conversion miraculeuse du grand Constantin. Ce conquérant était en guerre avec Maxence, et se préparait à livrer à son rival une sanglante bataille, qui pût décider entre eux de la souveraineté. Or, dans la crise de cet événement, tandis qu'il marche et s'avance vers Rome à la tête de ses légions, ô étonnement! ô prodige! tout-à-coup, après l'heure de

midi, il aperçoit, avec son armée, une croix de lumière qui paraissait au-dessus du soleil, avec cette inscription: *Par ce signe vous serez vainqueur.* Frappé de cette merveille, il apprend bientôt à en connaître l'auteur et à l'adorer. La nuit suivante, Jésus-Christ lui apparaît en songe, avec cette même image de la croix, qu'il avait vue la veille avec tant d'étonnement. Plein de cette double vision, et docile à l'ordre du Ciel, il se hâte de faire construire, sur ce modèle mystérieux, son étendard impérial, ce fameux *Labarum,* tout éclatant de pierreries, et disposé en forme de croix surmontée d'une couronne d'or, au centre de laquelle était écrit le nom adorable du Christ en chiffres symboliques.

Sous ce signe de la victoire, Constantin marche avec confiance au combat. Il renverse les légions ennemies, et défait Maxence, qui périt dans sa fuite. Il entre victorieux et triomphant à Rome. Il fait monter avec lui le christianisme sur le trône. Il donne la paix et la liberté à l'Eglise, par un édit solennel. A la faveur de ce puissant appui, elle va devenir par degrés la religion publique et dominante de l'empire. Alors elle détruit hardiment les idoles du paganisme, elle élève de toutes parts au vrai Dieu des temples et des autels. Elle tient à Nicée un grand concile que l'empereur honore de sa présence ; et, sous sa protection souveraine, elle commence à se montrer à l'univers avec cet éclat de sainteté majestueuse, qui convient si bien au culte du Seigneur très-haut.

Déjà plusieurs villes des Gaules avaient reçu le précieux don de la Foi. Autun en particulier, cette ville si fameuse dans l'antiquité, fut éclairée, dès le second siècle de l'Eglise, des lumières de l'Evangile, par la mission des saints Andoche et Thyrse, nos Apô-

tres, nos glorieux Martyrs, dignes disciples de ce vénérable Evêque de Smyrne, saint Polycarpe, qui était lui-même disciple de saint Jean l'Evangéliste. Oui, tel est, M. F., le bonheur de notre province : telle est sa gloire, d'avoir été un des premiers royaumes chrétiens, d'avoir été même la source du salut et de la conversion de la France, par le zèle de l'illustre Clotilde, princesse du sang royal de Bourgogne, et épouse du grand Clovis, roi des Francs, que cette sainte reine gagna à J. C., avec les grands de sa cour et les sujets de ses états.

Grâces immortelles soient donc rendues à la divine miséricorde, qui a tiré nos pères des ténèbres de l'idolâtrie, et qui nous a conservés depuis près de seize siècles dans la pureté de leur foi ; qui a voulu même se servir de la puissance des monarques français, de la piété des Pepin et des Charlemagne, pour étendre le royaume de Dieu et pour donner à son Eglise ces accroissements de splendeur qui ont fait son triomphe pendant tant de siècles !

Cependant la Terre-Sainte, toujours célèbre par l'ancienne gloire de Sion, et beaucoup plus encore par les mystères sacrés de la rédemption du monde, avait participé à la malédiction de son peuple ; et Dieu permit qu'elle fût long-temps captive sous le joug des infidèles. Mais Jésus-Christ, voulant que sa croix triomphât aussi dans cette même terre où elle avait été en opprobre, arma pour sa délivrance le zèle et le bras vengeur des puissances catholiques, dans ces fameuses Croisades, qui sont un des plus curieux monuments de l'histoire de la Religion et des conquêtes de l'Eglise. Je vois dans ces guerres saintes les nations belliqueuses de l'Europe chrétienne se rassembler à l'envi sous l'étendard de la croix, marcher avec ardeur sous la protection du Dieu des

armées et la direction du Siége apostolique, traverser rapidement les terres et les mers, atteindre, combattre, vaincre les ennemis du nom de Jésus-Christ, humilier l'orgueil des Turcs et leur enlever l'héritage de la maison de David. Les princes croisés y fondent un nouveau royaume à Jérusalem. Ils y mettent sur le trône des monarques chrétiens, et l'Eglise de Jésus-Christ y règne avec eux durant un siècle. Néanmoins il semble que la Providence ait encore voulu, par une suite de ses vengeances, enlever promptement à la Palestine cette dernière faveur ; et c'est à l'Europe où nous habitons, que le Seigneur a réservé par préférence le bonheur et la gloire d'être le siége de la Religion et le trône de son Eglise.

Mais, dans cet état même de sainteté et de splendeur, où l'Eglise de J. C. s'est conservée parmi nou depuis tant de siècles, elle a eu ses épreuves et ses tempêtes. Agitée, combattue, déchirée intérieurement par les schismes et par les hérésies, dont la révolte séditieuse a porté plus d'une fois la flamme et le fer dans son sein; hélas! nos pères l'ont vue déplorer dans l'Europe même la désertion de plusieurs grandes provinces ; et des royaumes presque entiers y ont perdu la foi par un secret jugement de Dieu.

Néanmoins, ne craignons point pour cela que l'Eglise périsse jamais, parce que J. C. a promis d'être toujours avec elle pour la soutenir contre les efforts de l'enfer; et que sa providence sait bien, quand elle veut, réparer ses pertes, en substituant un peuple à un autre, en transportant à des nations étrangères la lumière de la Foi et la grâce du salut. Ainsi, M. F., dans ces derniers temps de l'apostasie d'un Luther, d'un Calvin, et de leurs sectateurs, ces pertes ont été remplacées par la découverte et la conquête du Nouveau-Monde, où l'Evangile a porté la Foi ; et par la

conversion des Indes orientales, où l'on a vu, par le ministère de l'Apôtre du Japon, saint François Xavier, les prodiges et les merveilles de l'établissement de la primitive Eglise se renouveler avec éclat; le don des langues, la puissance des miracles, l'esprit de prophétie, la destruction des idoles, le baptême des peuples et des rois indiens, le règne de l'Eglise étendu jusqu'à l'extrémité de notre hémisphère.

Mais, me direz-vous, l'Eglise est évidemment aujourd'hui sur le penchant de sa ruine : dépouillée de sa puissance temporelle, de son éclat ancien et de ses richesses, violemment attaquée par le philosophisme plus fort que jamais; ravagée par ce système d'indifférence qui nie tout, qui méprise tout; son Chef visible lui-même dépouillé, persécuté, exilé, humilié : comment donc l'Eglise pourrait-elle subsister? Où sont les promesses de J. C.? Que va devenir son Eglise (1)?

M. F., si l'Eglise se trouve aujourd'hui dépouillée de ses richesses et de son éclat extérieur, elle n'en est que plus digne de son divin Auteur, qui a voulu naître, vivre et mourir dans l'humiliation et la pauvreté. Si le souverain Pontife est dépouillé, il n'en est pas moins le chef de l'Eglise, le successeur de saint Pierre. Vous le voyez, sa fermeté dans la Foi, sa constance dans les épreuves et les maux, et ses vertus héroïques répandent dans l'Eglise un éclat supérieur à toute la gloire, à toute la pompe mondaine. Dieu à ses desseins qui nous sont inconnus, et il saura bien rendre à son Eglise la gloire qui lui sera nécessaire. L'oracle est celui d'un Dieu : *Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre son Eglise;* le siége de

(1) Ce discours fut prononcé en 1813.

Pierre subsistera jusqu'à la fin du monde ; aucune puissance sur la terre ne pourra le détruire.

Mais ne serons-nous pas rejetés du sein de cette Eglise et séparés du Siége apostolique, comme ces nations infidèles dont je vous ai parlé tout à l'heure? Hélas! nous le méritons peut-être plus qu'elles. Pour éviter un si grand malheur, soyons donc plus fidèles aux préceptes de cette Eglise ; restons toujours unis à son Chef visible, à notre saint Père le Pape, vrai vicaire de J. C., successeur de S. Pierre; et comme la primitive Eglise, adressons au Seigneur des prières ferventes pour sa délivrance et sa prospérité.

Non, non, M. F., l'Eglise catholique ne périra point; et si une nation lui est enlevée, une autre nation lui sera donnée. Si nous étions assez malheureux pour l'abandonner, des peuples idolâtres nous seraient substitués ; car il faut que les desseins de Dieu et ses oracles s'accomplissent. Il faut que beaucoup de gentils viennent de l'Orient et de l'Occident au bercail de son Eglise, que le nombre de ses Elus soit rempli, et que son Evangile soit annoncé par toute la terre avant la fin du monde.

Mais quand cette fin du monde doit-elle arriver, et combien durera ce règne présent de l'Eglise, qui ne finira qu'avec lui ? Personne ne le sait que le souverain Maître, qui a déterminé dans ses décrets le terme de l'un et de l'autre. Ce qu'il y a de certain, c'est que, suivant la parole de J. C., son Eglise subsistera, sans intermission, jusqu'à la consommation des siècles. Après quoi, les Elus de tous les temps seront réunis pour toujours à leur divin Chef dans le royaume des cieux, où l'Eglise des Saints sera sans tache, la Religion sans voile, le culte sans imperfection ni changement, par le règne immuable de la charité et de l'adoration perpétuelle de la Divi-

nité présente sur le trône de sa gloire, dans le séjour de sa magnificence et de notre immortalité.

O vous, grand S. Pierre, premier vicaire de J. C., premier chef des Apôtres et de toute l'Eglise ! priez pour votre digne successeur, priez pour Rome, priez aussi pour la France ; que nous soyons toujours unis à votre siége, centre de l'unité ; que nous ne nous écartions jamais de votre doctrine, qui est la doctrine même de J. C. ; que nous soyons les fidèles imitateurs de vos vertus, qui ont édifié l'Eglise de la terre, afin que nous vous soyons réunis dans cette Eglise du ciel, où il n'y aura plus de persécutions, de vicissitudes, ni de craintes ; où l'on jouira d'un bonheur parfait et d'une paix sans fin, dans la vue et la jouissance de Dieu même et de notre Seigneur J. C., à qui soient tout honneur et toute gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PERSÉCUTION DE L'ÉGLISE DE FRANCE.

AN 1792.

Hæç est victoria quæ vincit mundum, fides nostra. Voici la victoire qui triomphe du monde, c'est celle de notre foi. *S. Jean, I. Ep. 5. 4.*

PERMETTEZ, M. F., qu'en ce jour où nous célébrons le glorieux martyre de S. Lazare, l'hôte et l'ami de J. C., je vous parle du martyre non moins éclatant de tant de saints Evêques, Prêtres et fidèles de notre révolution ; martyre qui commença au 2 septembre 1792, et se prolongea les années suivantes. Ce sont des faits qui se sont passés sous nos yeux, et qui sont bien propres à ranimer notre foi, à nous attacher inviolablement à J. C. et à son Eglise.

Après les ravages de l'hérésie de Calvin, l'Eglise de France devint plus brillante que jamais. Pendant le XVIIe siècle, ses établissements religieux se multiplièrent, le clergé se réforma; des Evêques zélés, des Pasteurs savants et pieux l'élevèrent au plus haut degré de sa gloire. Mais, hélas! rien ne se soutient dans ce bas monde. Dès le commencement du siècle suivant, une philosophie orgueilleuse et impie s'insinua et s'accrédita tellement, qu'elle vint à bout de tout bouleverser, de tout détruire. Elle se flatta même d'anéantir la Religion catholique. Mais cette Religion divine est indestructible comme son Auteur. Aux scènes les plus déchirantes d'impiété et de barbarie, elle opposa le spectacle le plus ravissant d'héroïsme et de sainteté. Qu'il est beau de la contempler dans cette horrible persécution, cette Religion sainte, dont le partage est de tout souffrir, de tout pardonner, de tout vaincre; qui, long-temps battue par la tempête, élève avec plus d'éclat sa tête majestueuse, et semble défier de nouveaux orages! *Hæc est victoria, etc...*

Entrons, M. F., dans les vues de la Providence, qui ne permet les persécutions que pour le triomphe de ses élus et pour celui de son Eglise. Les justes ont pensé succomber, et ils restent victorieux par la Foi. La Foi parut opprimée, près de s'éteindre dans le sang de ses enfants; et la constance de ses Martyrs a manifesté sa vertu divine, vérifié ses promesses, assuré sa victoire. Dix-huit siècles de combats avaient établi cette vérité. Nous venons vous en montrer l'éclatante confirmation dans les dernières épreuves de l'Eglise; nous allons voir de notre temps les Martyrs triomphants par la Foi, la Foi triomphante par les Martyrs.

Nous appelons Martyrs ces respectables victimes, parce qu'il n'est pas d'autre nom pour désigner le chrétien qui donne sa vie pour la Foi; mais en même

temps nous reconnaissons qu'à l'Eglise seule il appartient de les préconiser solennellement. Honorez-moi, etc.

Les temps étaient accomplis où l'Eglise devait éprouver la plus redoutable des persécutions que Dieu lui eût préparées. L'impiété long-temps triomphante avait corrompu les nations, et répandait ses poisons jusqu'au pied du trône des rois, dont elle mendiait la faveur tandis qu'elle tramait leur ruine. En vain mille voix éloquentes réclament contre ses attentats, et dévoilent ses impostures ; elle ne peut plus être confondue que par ses propres succès. Il faut qu'elle règne ; qu'elle-même, punissant par ses fureurs les peuples qu'elle a séduits, les désabuse enfin et les ramène à la vérité, à force de crimes et de malheurs.

Déjà le signal est donné d'un bout de la France à l'autre. Le sanctuaire est dépouillé de ses honneurs ; les asiles saints sont violés ; l'ordre sacré du ministère est renversé ; la Foi même est attaquée. Mais les Ministres de J. C. triompheront par leur foi dans l'abandon de leurs biens, dans la perte de leur liberté, dans le sacrifice de leur vie.

Dans l'abandon de leurs biens. Ce fut, M. F., un grand et beau spectacle pour l'Eglise universelle et pour le Ciel même, que celui de 130 Evêques abandonnant leurs dignités, leurs biens et toutes les espérances de la terre, pour répondre dignement à l'appel glorieux de la Foi. Avec eux, l'Eglise de France se leva tout entière pour s'associer à tant de gloire, et l'on vit 50 mille Prêtres renonçant généreusement à tout pour suivre l'exemple des premiers Pasteurs. Tel se montra ce clergé français, objet de tant de haines, de calomnies et d'outrages.

Voyez, M. F., cette immense multitude de témoins de la Foi catholique. Ils iront, sans appui, sans asile, sans autre trésor que leur confiance aux promesses de J. C., braver tous les périls et tous les maux. Ils s'éloignent avec simplicité, bénissant également et l'impie qui les persécute, et le fidèle qui les pleure; ils ne secoueront pas même la poussière de leurs pieds sur une terre prête à les dévorer. Mais lorsqu'au sein de tant d'orages, un calme inespéré les rappellera dans leur patrie, un jour ils reviendront redemander non pas leurs biens, mais leurs troupeaux, mais un réduit au milieu de leurs peuples. Ils y resteront, ils y vivront dans l'indigence et les travaux, et sauront mourir sans murmure dans un poste que la foi, la tendresse et le zèle leur avaient appris à chérir.

Incrédules, qui les avez dépouillés, reconnaissez-vous en eux des hommes avides et ambitieux? Vous ont-ils prouvé la puissance et la sainteté de la foi qui les anime? Mais quoi! vous doutez encore! On calomnie leurs motifs, on déshonore leurs vertus mêmes. Hâtez-vous donc, ouvrez les cachots, allumez les bûchers, aiguisez les poignards : la Foi qui les fit triompher dans l'abandon de leurs biens, les fera vaincre encore dans la perte de leur liberté, de leur vie même.

Déjà la journée fatale qui sembla renverser notre antique monarchie (le 10 août), semblait aussi avoir épuisé la mesure des crimes et des fureurs. Mais avec le trône il fallait aussi briser l'autel, charger de chaînes ses Pontifes avec son Roi, et les Prêtres fidèles avec les serviteurs les plus généreux du plus infortuné des maîtres, pour se baigner à loisir dans leur sang. O mon Dieu! quel spectacle va donner au monde ce peuple des Clotilde et des S. Louis, ce peuple si long-temps la portion chérie de votre héritage!... Un

jour vous vous rappellerez vos anciennes miséricordes : c'est ici le temps des vengeances. Français, vous avez accueilli l'impiété, accrédité ses maximes, agrandi son empire : l'arrêt en est porté ; vous épuiserez jusqu'à la lie la coupe sanglante de ses fureurs.

De toutes parts les Prêtres, recherchés comme des ennemis publics, sont enlevés avec violence, entraînés au milieu des outrages. Dans la capitale, on les dépose particulièrement dans trois communautés religieuses, les Carmes, St-Firmin et St-Germain-des-Prés. Et ne convenait-il pas en effet que ces honorables captifs eussent des temples pour prison ? N'était-ce pas au pied des autels que les victimes de J. C. devaient attendre le moment du sacrifice ? En y arrivant, ils s'embrassent et se félicitent d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom de J. C.

Aux Carmes furent enfermés cent soixante et dix Prêtres, qui avaient à leur tête l'Archevêque d'Arles, l'un des ornements du clergé de France, par l'éminence de sa piété, de sa science et de son zèle. Souvent on le pressa de faire agir ses amis pour sa délivrance : *Non*, répondit-il, *je suis trop bien ici.* Il se trouvait heureux de souffrir pour la Foi ; et c'était dans ses entretiens que ces généreux confesseurs s'enflammaient du désir de mourir pour elle. A ce Pontife, si digne de présider le collége des saints Martyrs, joignons les Evêques de Saintes et de Beauvais, ces deux illustres frères, que devait unir le triple lien du sang, de l'amitié et du martyre. Par la douceur de leur conversation et la sérénité de leur âme, ils entretenaient la joie divine qui régnait dans cette demeure. Je vous le demande, M. F., notre siècle méritait-il d'être honoré par de tels exemples ? Que dira-t-il encore de ce chevalier de Valfonds, digne émule des Maurice et des Victor, et déjà préparé comme eux, par le courage

et l'honneur guerrier, à tout l'héroïsme de la Foi? « Qui êtes-vous, lui demanda-t-on ? — Je suis chrétien catholique. — Mais ce n'est pas un état. — C'est comme tel que j'ai été arrêté. —Vous pourriez obtenir votre liberté. — Ma captivité m'est plus chère. » Il y resta pour consoler la piété des plus saints Prêtres, et mériter de partager leur couronne.

Cependant la fureur et l'impiété croissant toujours, vomissant des imprécations et des blasphèmes, se précipitent dans ce séjour de la paix, de la charité, de toutes les vertus. Quel spectacle s'offre aux yeux de ces forcenés ! Des Pontifes vénérables, de bons Prêtres blanchis par les travaux et les années, de jeunes Lévites qui portent sur leur front la candeur de l'innocence, la généreuse ardeur du martyre. Telles étaient les prisons des premiers chrétiens. Vous retrouvez ici et leurs prières continuelles, et leur ardente charité, et leurs agapes fraternelles, et leur conversation toute céleste. Leurs gardes eux-mêmes en sont attendris; quelquefois on les entend s'écrier : *Que de vertus dans cette enceinte !* et ils donnaient des larmes à leurs prisonniers, mille fois plus heureux qu'eux.

Au milieu des infirmités, des privations, des menaces sans cesse répétées, c'était la paix du ciel avec une sérénité inaltérable; c'était l'Esprit de Dieu avec tous ses dons, répandu dans ce nouveau cénacle, pour les préparer au combat dont le jour allait enfin paraître.

Il arrive ce 2 septembre, si célèbre par tant de barbarie d'une part, par tant d'héroïsme de l'autre. C'était l'heure où les captifs de J. C., réunis dans le jardin, goûtaient le seul délassement que leur eût laissé la tyrannie. Tout-à-coup les barrières sont forcées, les hurlements de la fureur se mêlent au bruit des

armes. Une troupe de malheureux, vomis par les cachots, s'approchent ; ils menacent, ils cherchent, ils appellent à grands cris l'Archevêque d'Arles. Le Prélat donnait alors à ses Prêtres une dernière bénédiction. Il jette les yeux sur son divin Maître. Chrétiens, soyez attentifs : il en va retracer les traits, apprendre à un siècle incrédule comment sait mourir un Evêque. Il marche droit aux assassins : « *Si c'est moi que vous cherchez*, leur dit-il avec bonté, *laissez aller mes confrères.* » Frappés de ce caractère de douceur et de dignité, comme le furent autrefois les Juifs à l'aspect de J. C. au jardin des Oliviers, six brigands qui l'environnent restent interdits et immobiles ; un septième survient, frappe de son fer parricide le saint Pontife, qui tombe en demandant pardon pour ses bourreaux.

Le signal était donné ; tels que des loups affamés, les brigands se précipitent au milieu de ce troupeau sans défense. Quarante Prêtres ont déjà péri ; on chasse les autres vers l'église. Avec quel empressement ces victimes se rangent à l'ombre de la croix, leur asile et leur unique espérance ! Loin d'eux les agitations et la terreur ; pour eux la mort est un gain ; ils sont pleins de l'immortalité qui les attend. Dans le recueillement de la foi, tous à genoux autour de l'autel, ils récitent pour eux-mêmes les prières qu'ils avaient si souvent récitées près des fidèles agonisants. Dans ce silence religieux et lugubre (c'est un fait attesté), pas une plainte, pas un soupir ; une seule voix se faisait entendre : *Mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-leur.* Ils tombent tous sous la hache des bourreaux. Ainsi furent massacrés plus de trois cents Prêtres, à Paris, dans cette seule journée. Parmi eux se trouvèrent deux de mes contemporains, ordonnés prêtres avec moi, martyrs généreux, comme nous l'avait prédit, quatre ans auparavant, le vertueux Evêque

qui nous revêtit du sacerdoce (Monseigneur de la Gaude).

Mais détachons nos yeux de ce spectacle; c'est le ciel qu'il faut envisager. Les cieux se sont ouverts; du haut de son trône éternel, le Fils de Dieu, chef et modèle des Martyrs, abaisse ses regards sur cette arène sanglante : les couronnes brillent suspendues. Leurs corps expirent sous la massue des impies, et les Anges reçoivent leurs âmes; cette troupe triomphante de Martyrs s'élève vers les cieux en chantant l'hymne de la victoire : ils vont prier encore pour leur malheureuse patrie. O Eglise de France! rejouis-toi dans le triomphe de tes Martyrs. Et nous, M. F., glorifions-nous dans le Seigneur, dit S. Léon, parce qu'il nous offre en eux et un appui et un exemple : *Et præsidium et exemplum.* Attachons-nous à cette foi divine, principe de leurs vertus et de leurs victoires : et, après avoir vu les Martyrs triomphants par la foi, considérons la foi triomphante par les Martyrs.

« LORSQUE nous considérons le bien général de l'E« glise et les triomphes glorieux que cette persécution « lui procure, nous portons nos douleurs et nos chaî« nes non-seulement avec patience, mais avec joie « et action de grâces. » Ainsi pensait, ainsi s'exprimait, dans sa prison de Florence, le Chef auguste de l'Eglise, l'immortel Pie VI, écrivant aux Evêques français, qu'il proclame Confesseurs invincibles de la Foi, dignes d'être proposés à l'Eglise universelle, dans cette persécution dont lui-même fut le martyr.

L'attente du saint Pontife n'a pas été trompée : J. C. a vaincu dans ses Ministres. Après tant de sang versé, la Religion et l'impiété se présentent au monde désabusé, non pas telles que les passions et les préjugés

nous les dépeignirent si long-temps, mais telles que les verront tous les siècles. Après la plus terrible expérience qu'ait jamais faite le genre humain, l'impiété se montre noircie de crimes, couverte de sang. La Religion, au contraire, justifiée par ses ennemis mêmes, lève un front modeste, mais assuré; elle étend ses mains maternelles vers ce peuple qui l'outragea. Ah! pour être aimée, elle n'a besoin que d'être connue. Ses Martyrs ont assuré son triomphe, parce qu'ils ont fait connaître et sa vertu divine et la vérité des promesses qui lui sont faites.

La vertu divine de la Foi est cette constance tranquille et invincible qui souffre tout pour Dieu, et pardonne tout aux hommes pour l'amour de Dieu; qui résiste inflexiblement aux ennemis de la Foi, et ne cesse jamais de les aimer; qui meurt pour la vérité en bénissant ses bourreaux et en priant pour eux. C'est cette vertu que nous adorons en J. C., c'est celle que vous venez d'admirer dans l'immense majorité du clergé français, se dévouant pour la Foi à toutes les misères, à toutes les douleurs; et, par le sacrifice du 2 septembre, préludant au grand sacrifice qui devait ensanglanter la France entière.

Portez donc, M. F., portez vos regards sur la vaste étendue de ce royaume. O jour de triomphe pour l'Eglise, mais jour de calamités et de deuil éternel pour un peuple malheureux! Où court cette foule égarée? que cherchent ces soldats furieux? pour qui ces chaînes, ces feux, ces glaives que je vois partout préparés? pour les Ministres des autels. Quel est leur crime envers la patrie? ils refusent de trahir la Foi de leurs pères. On les poursuit dans les campagnes; on les traîne de ville en ville, dépouillés, chargés d'opprobres, égorgés, mis en pièces, précipités dans les flots, jetés à travers les flammes. Ames chrétiennes, ne

craignez rien pour votre Foi; elle a triomphé jusqu'à la fin par le plus glorieux témoignage : *Omnes testimonio fidei probati sunt.*

Est-ce ici la vertu de l'homme, ou celle de Dieu? Connaissez-vous dans la raison humaine quelque force assez puissante pour tenir unis jusqu'à la mort, dans la profession d'une même croyance, cette foule d'hommes divisés par l'âge, l'éducation, le rang, l'intérêt, qui n'avaient d'autre lien commun que celui de la Foi? Qui peut leur inspirer à tous cette force qui n'a pas su fléchir, cette paix que rien n'altéra, cet amour des ennemis, que la sagesse profane n'avait pas même soupçonné? Vous le savez, M. F., ce ne sont pas là les caractères du fanatisme. Quelle puissance les retient? D'un motils pourraient briser leurs chaînes; les Prêtres alors pouvaient dire ce que disait Origène au nom des premiers chrétiens : « Nous « sommes les seuls coupables que les lois laisseraient « en paix, si nous voulions abjurer notre Foi. »

Dira-t-on que tant de grandeur fut l'héroïsme d'un moment? Descendez donc dans les cachots : vous les y trouverez toujours dignes de la cause qu'ils défendent, toujours rendant grâces à Dieu, comme les Apôtres dans les chaînes. Suivez-les sur le char fatal qui fut celui de leur triomphe: vous les verrez tels que des pasteurs assis au milieu de leurs troupeaux, instruisant, consolant leurs compagnons d'infortune, et tandis qu'ils marchent eux-mêmes à la mort, leur ouvrant les portes du ciel.

L'incrédule balance encore peut-être : ce sublime courage lui paraît commun et facile; pour rendre hommage à la divinité de la Foi, il exige de longues tortures et une patience sans bornes. Eh bien! qu'il aille interroger douze cents Prêtres livrés, onze mois entiers, sur des vaisseaux, à toutes les rigueurs des

saisons, à toutes les horreurs de la misère, et aux fureurs de la contagion. Qu'il pénètre dans cet enfer des vivants, où n'entrèrent jamais ni la pitié ni l'espérance. Je me trompe; c'est le séjour de grâce où les Justes se purifient. Là, de vénérables captifs, dont le monde n'était pas digne, se consolaient les uns les autres par ces paroles vraiment sacerdotales : *Nous sommes les plus malheureux des hommes, mais les plus heureux des chrétiens.*

Vainement la tyrannie, rougissant trop tard d'elle-même, enverra ses victimes mourir au loin sous un ciel brûlant. Elle voudrait, ce semble, ensevelir leur mémoire avec leurs cendres dans les sables de ces déserts. Mais la divine providence en fera revenir des témoins irrécusables, pour déposer des tourments et de l'invincible patience de ses Ministres. Oh! combien nous devons chérir ce triomphe de la Foi! Réfléchissez-y, M. F., il devient la gloire de la France, et la seule consolation qui lui reste.

En effet, notre malheureuse révolution présente deux aspects : elle s'offre d'abord comme l'épouvantable tissu de toutes les fureurs que l'enfer peut inspirer, que peut concevoir le cœur de l'homme instruit à braver tout pouvoir dans le ciel et sur la terre : voilà l'ouvrage de l'impiété. Paraissez, Religion divine, comme la lumière au sein du chaos. Que vois-je? des vertus plus éclatantes que les forfaits ne sont odieux! D'un côté, des excès de cruauté qui révolteraient des barbares; de l'autre, des miracles de douceur et de charité qui ne semblent appartenir qu'aux Anges du ciel. L'irréligion s'est déchaînée contre Dieu jusqu'au mépris et à la haine : la Religion, dans le plus incrédule de tous les siècles, enfante des milliers de héros. « Nous sommes donc encore au siècle des Martyrs, s'écriait un des bour-

reaux !... » Malheureux, qui voulait blasphémer, et prononçait un acte de foi !

La trahison brise tous les liens : une fidélité religieuse dans les parents, dans les amis, dans les serviteurs, révèle mille vertus. Des êtres dégradés renoncent à la dignité de l'homme et la déshonorent : le sexe le plus faible devient la gloire de l'humanité, dans toutes les conditions, depuis l'auguste fille de nos rois, la céleste Elisabeth, jusqu'à ces humbles filles du Carmel qui marchent à l'échafaud comme à l'autel, chantant les hymnes de l'Eglise, renouvelant leurs vœux, s'offrant en sacrifice pour la délivrance de leur patrie.

Enfin, l'ambition et l'indépendance ont consommé tous les forfaits par le meurtre du plus clément des rois et du plus juste des hommes. Une seule victime en expia l'horreur : c'est ce roi même. « Eh ! pourquoi ne l'appellerions-nous pas le Roi-Martyr, » disait Pie VI au sacré Collége assemblé ? Ce Roi-Martyr porta l'amour de ses sujets jusqu'à former des vœux pour leur bonheur au moment même où il mourait par leurs mains : *Je souhaite que ma mort soit utile à mon peuple.* Sublimes et dernières paroles de Louis ! O ma patrie ! les impies t'auraient rendue la honte et l'effroi du genre humain. Mais cette foule d'âmes généreuses qui furent les véritables Français, ces âmes formées par la Religion, obtiendront chez la postérité quelque indulgence pour les erreurs, l'admiration pour les vertus, et des larmes pour les malheurs.

Voilà, M. F., la vertu de la Foi dans toute sa majesté divine. Ajoutez maintenant que dans tous les âges et dans toutes les contrées de la terre, cette divine Foi a constamment développé les mêmes vertus et opéré les mêmes miracles. Ajoutez que ces combats

et ces victoires avaient été prédits par les Prophètes, par Jésus-Christ et les Apôtres ; et voyez si elle se trouve assez fidèlement accomplie, cette promesse de J. C. : *Vous serez persécutés par le monde ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* Il avait promis encore que les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre l'Eglise. Elles se sont ébranlées, ces portes redoutables ; l'impiété se crut puissante, parce qu'il lui fut donné de persécuter la vérité et d'égorger ses ministres. Mais la vérité ne meurt pas : après vingt années, elle est revenue pleurer la mort de ses martyrs, et proclamer leur gloire immortelle.

Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu ! d'avoir affermi l'empire de la Religion, en continuant sous nos yeux cette grande preuve des Martyrs qui convertit le monde païen ! Les impies ont ajouté aux titres sacrés de l'Eglise l'intérêt tout-puissant de l'héroïsme et du malheur, et ils ont relevé pour jamais la gloire du sacerdoce que leur haine outragea si long-temps. Eux-mêmes ont diffamé leurs principes, inspiré l'horreur de leur doctrine ; et ces massacres qui les accusent ne furent qu'un baptême de sang qui purifia vos Ministres, et qui doit rendre à l'Eglise de France la force et l'éclat de ses anciens jours.

Que ne puis-je, M. F., vous rappeler encore les autres triomphes que la Religion doit aux victimes de la révolution ! Je vous montrerais nos Prêtres exilés chez les peuples séparés par la diversité des croyances, captivant leurs hôtes généreux par le spectacle de leurs vertus, dissipant les préjugés et préparant les voies à cette réunion qui doit être l'objet des vœux de tous les chrétiens. Ah ! l'impiété crut chasser des proscrits, et elle envoya partout des Apôtres. Mais il est temps de nous recueillir pour méditer ces grandes leçons. Comparons les vertus où la Foi nous élève,

avec les excès qu'inspire l'impiété ; la force de cette Religion, avec la faiblesse de tout ce qui s'est élevé contre elle ; les promesses de J. C. avec les événements ; et soyons juges aujourd'hui entre la foi de nos pères et la prétendue sagesse de notre siècle. Ecoutons ces saints Martyrs, actuellement placés autour de l'autel de l'Agneau, heureux de la paix de Dieu, et tout brillants de sa lumière.

« O France ! nous disent-ils, trois grands crimes se sont élevés contre toi : l'incrédulité, principe de tous les maux ; l'indépendance, qui consomme ton malheur ; et l'indifférence, qui en éloigne le remède. Reviens à la Foi de tes pères. Tes maîtres nouveaux t'ont-ils fait connaître des vertus plus pures, des affections plus généreuses, des sentiments plus divins ? Hélas ! ton peuple malheureux n'a-t-il pas assez gémi ? O nos frères ! ô nos amis ! notre sang a coulé pour vous ; du moins qu'il ne soit pas stérile. Vos malheurs ont cessé ; hâtez-vous de les réparer ; exterminez vos vices qui en furent les véritables causes ; sanctifiez tous les jours que le Seigneur s'est consacrés ; fréquentez les divins sacrements que sa miséricorde offre à votre faiblesse ; pardonnez à vos ennemis, vivez dans la charité, la sobriété, la pureté des mœurs. O Français ! vous êtes les enfants des Saints ! redevenez encore le modèle des nations et la consolation de l'Eglise. »

Martyrs de J. C., vous qui fûtes trouvés dignes de combattre et de mourir pour la Foi, je vous salue, je vous salue, vous tous, Prêtres et Pontifes de J. C. ; saintes épouses de l'Agneau, fidèles de tous les états ; vous avez sanctifié, par une charité parfaite, le sacrifice de votre vie, goûtez pour une éternité les justes fruits de vos combats. Unis à la troupe des saints Martyrs, demandez une vengeance telle que

vous la sollicitiez en mourant, la conversion, le pardon de tous les ennemis de la Religion. Demandez pour nous une fidélité constante à cette Religion sainte, qui seule peut faire notre bonheur dans ce monde et dans l'autre. Ainsi soit-il.

RÉTABLISSEMENT DU TRONE PONTIFICAL

ET DU TRONE DE S. LOUIS

AN 1814.

A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris. Cet événement est l'ouvrage de Dieu; et qui de nous n'en serait dans l'admiration? *Ps.* 117.

Quel miracle, M. F., que celui qui excite aujourd'hui notre étonnement et commande notre reconnaissance! L'Eglise et l'Etat étaient sur le bord de leur ruine; et tout a été sauvé, lorsque nous craignions que tout ne fût perdu. La paix, oui, la paix a succédé à toutes nos craintes. Le Seigneur, en vengeant son Eglise, n'a pas abandonné la France; un souffle de sa bouche a suffi... Le trône de S. Pierre est plus solide que jamais;... celui de S. Louis sort de ses ruines. Pie VII, il y a peu de jours encore dans les fers, triomphe aujourd'hui dans la capitale du monde chrétien; Louis XVIII, depuis plus de vingt ans proscrit et exilé, est remonté sur le trône de ses pères, il règne dans la France... Oh! M. F., quel autre qu'un Dieu infini en miséricordes pouvait opérer de telles merveilles? Eh! qui pourrait ici méconnaître le doigt de la Providence? qui serait assez aveugle pour n'y pas voir son action puissante? ou qui serait assez ingrat pour ne pas bénir cette miséricorde qui s'est déployée d'une manière si éclatante? Non, il

n'est plus permis au plus indifférent d'oublier que c'est Dieu qui a tout conduit dans ces grandes circonstances. C'est lui qui a opéré notre délivrance ; c'est donc à lui que nous devons adresser nos actions de grâces. Les hommes ne sont que ses instruments, et, quels que soient leurs bienfaits, la source et le principe en sont dans celui qui fait tout mouvoir à son gré. Il élève et abaisse à son gré les flots de la mer; il appelle les vents et les orages, et d'un souffle il ramène le calme ; il ébranle les nations jusqu'en leurs fondements ; il laisse les passions humaines se déchaîner, et tout, quand il le veut, rentre à l'instant dans l'ordre. Terrible dans ses vengeances, il n'est pas moins consolant dans ses faveurs ; et s'il frappe avec force, il sait guérir avec douceur.

Adorons donc cette Providence conservatrice qui a changé si subitement nos destinées ; qui, au milieu de notre naufrage, nous a présenté tout-à-coup une planche secourable; et qui, tirant le bien de l'excès même du mal, nous a fait luire des jours sereins quand nous étions au plus fort de la tempête.

Entrons, M. F., dans le détail de ces grands événements : rien de plus digne de votre attention.

Dieu, dont les desseins sont impénétrables, laisse triompher quelque temps l'impie, soit pour exercer notre foi et notre patience, soit pour nous punir de nos péchés. Il permet que son Eglise soit persécutée, pour en montrer l'éternelle stabilité ; mais malheur à la main audacieuse et sacrilége qui s'élèvera contre elle ! Ses persécuteurs seront terrassés, et elle se relèvera triomphante. Nous venons de le voir d'une manière bien visible. Qu'est devenu le persécuteur de l'Eglise, le fléau de l'humanité ? N'est-ce pas à

son étonnante élévation, et à sa chute plus étonnante encore, que doivent s'appliquer ces paroles du prophète Isaïe :

« Comment as-tu été précipité de si haut, Lucifer ?
« Comment l'ennemi des nations a-t-il été abattu ?
« Tu disais dans ton cœur : « Je monterai jusqu'aux
« cieux, je placerai mon trône dans les astres, je
« serai semblable au Tout-Puissant : » et voilà que tu
« es plongé dans l'abîme ! Ceux qui te verront dans
« ta chute, se diront avec étonnement : « Est-ce donc
« là cet homme qui troublait le monde, ébranlait les
« royaumes, faisait de la terre un désert, et détrui-
« sait les cités ? » Il avait dit : « Je déploierai la force de mon bras, et la supériorité de mes conseils ; j'irai dans les contrées les plus éloignées, je bouleverserai les peuples et j'arracherai les rois de leurs trônes. » Et le Seigneur a brisé cette verge superbe qui frappait les peuples et les rois. La terre va enfin jouir du repos : elle se livre à la joie. Les cèdres mêmes du Liban se félicitent en disant : « On ne nous abattra plus. » Les princes admirent la chute de celui qui les avait si long-temps menacés d'un pareil sort. « Ton orgueil a donc été humilié à ton tour ! » lui disent-ils.

Ah ! M. F., le Prophète pouvait-il mieux dépeindre la chute de l'homme trop fameux que Dieu avait choisi pour nous châtier ? Mais laissons l'artisan de nos maux ; attachons-nous plutôt à suivre et à reconnaître les bienfaits de la Providence envers nous.

Et d'abord qu'on explique ce prodige : toute l'Europe armée se précipite sur la France d'où sont parties toutes les calamités, et l'envahit sur tous les points. La France criminelle va donc être livrée à la plus terrible des vengeances ; sa capitale, sans doute, sera détruite, ses habitants égorgés ou réduits à la plus affreuse misère. Non, M. F., Dieu tient les cœurs

dans ses mains. O prodige étonnant et sans exemple ! cette masse de guerriers animés par tant de combats, ulcérés par tant d'injures, se calme tout-à-coup ; cette invasion si redoutable se change subitement en un triomphe et en un jour de fête. Nos conquérants deviennent nos amis ; leurs souverains, à leur tête, leur donnent l'exemple de la bonté et de la clémence.

Or, dites-moi, M. F., qui a amené ces souverains des extrémités de la terre ? Qui leur a prescrit cette honorable alliance, et ce concert si noble et si rare ? Qui leur a inspiré cette clémence magnanime et si peu méritée ? Qui a éteint si subitement la foudre qu'ils portaient ? Qui leur a dicté ces belles paroles : *Français, l'Europe en armes attend votre choix et vos vœux ?...* Voilà, M. F., voilà ce qui nous sollicite puissamment d'adresser les plus vifs remercîments à l'Auteur de tout bien, au souverain Maître des cœurs, à celui dont les rois exécutent les décrets éternels, et qui juge les peuples dans sa miséricorde.

Mais ce bienfait signalé n'était que le prélude d'un autre bienfait que nous devons sentir vivement. Cette entrée des troupes alliées, et ce triomphe de leurs souverains, n'étaient qu'une préparation à une autre entrée et à un autre triomphe.

Jetons les yeux derrière nous, M. F. ; rappelons-nous ce qu'était notre patrie, il n'y a que quelques jours... Hélas ! la France, veuve de ses rois, était depuis vingt-cinq ans livrée à toutes les agitations des partis. Victime tour-à-tour de l'anarchie et du despotisme, successivement en butte aux fureurs populaires et à la rage des conquêtes, elle avait vu le plus pur de son sang couler tantôt sur les échafauds, tantôt dans des combats sans cesse renaissants. Cette France, autrefois si chrétienne, voyait cette Religion sainte, qui avait toujours fait son bon-

heur et sa gloire, s'éloigner d'elle d'un jour à l'autre, se perdre sensiblement dans les cœurs, et remplacée par l'impiété et par tous les crimes qui en sont la suite. Fatiguée de tant de secousses, versant des larmes amères sur la perte de sa Religion et de ses enfants, elle appelait de tous ses vœux un gouvernement sage et doux, qui substituât la Religion à l'impiété, la modération à la violence, la justice aux vexations, la paix à un état de guerre permanent, et qui fît cesser ces agitations perpétuelles, ces inquiétudes, et surtout cette effroyable consommation d'hommes que chaque année on envoyait à la boucherie, et qui portait le deuil dans les familles, la solitude dans les campagnes, l'épouvante dans toutes les classes.

Mais où le trouver, ce gouvernement sage et paternel qui fasse cesser nos maux, et qui remette tout dans l'ordre ? Nous ne pouvons l'espérer que de la famille de nos rois légitimes, cette famille qui a fait pendant huit siècles le bonheur de la France, cette famille qui lui a donné saint Louis, tant et de si bons princes. Mais qu'est-elle devenue cette illustre famille ! Le bon, le vertueux Louis XVI a été immolé sur un échafaud par le fer des assassins. L'innocent Louis XVII, encore enfant, a péri misérablement dans les cachots. Les restes de cette auguste famille, où sont-ils ? O admirable Providence ! vous les teniez en réserve dans une terre hospitalière pour les amener à notre secours, quand le temps marqué dans votre miséricorde serait arrivé.

Il est arrivé, M. F., cet heureux terme. Le descendant de nos rois, l'héritier de leurs vertus et de leur bonté est entré dans sa capitale, au milieu des acclamations de ses sujets, dont il veut être le père, et qu'il appelle ses enfants. Digne fils de S. Louis, son

premier soin, partout où il a passé, du lieu de son exil à sa capitale, a été d'entrer d'abord dans le lieu saint pour y rendre hommage au Dieu qui frappe et qui guérit, qui perd et qui ressuscite. On l'a vu, prosterné au pied des autels, remercier avec larmes le souverain Arbitre de toutes choses, et invoquer avec confiance l'auguste Mère de Dieu, constante et zélée protectrice de son royaume. Il y est arrivé comme un nouveau soleil qui vient pour tout vivifier; comme un nouvel Agneau de Dieu, qui vient effacer les péchés de la France, ou en les pardonnant, ou en les réparant; comme le seul libérateur qui puisse briser nos chaînes et mettre un terme à nos maux.

Pères et mères, essuyez vos larmes; vous ne vous verrez plus arracher vos enfants de vos bras, vous n'aurez plus à maudire le jour qui les a vus naître. Ils n'iront plus puiser dans la licence des camps le débordement des mœurs, l'oubli de Dieu, ces principes destructeurs de la Religion et de la société.

Magistrats, pères du peuple, vous ne serez plus forcés de faire exécuter ces lois barbares qui portaient le deuil, la misère et la désolation jusque dans la chaumière du malheureux qui arrose la terre de ses sueurs.

Ministres de l'Eglise, fidèles catholiques, vous n'aurez plus à gémir sur le sort de l'Eglise votre mère. Elle ne sera plus dans le mépris et l'esclavage, ni sous le glaive de la persécution. Son fils aîné, remonté sur le trône, l'y placera avec lui, en demandant au Ciel ce que Salomon demandait pour la sagesse, de l'avoir pour conseil, pour amie et pour assistante.

M. F., comment s'est opérée cette mémorable révolution à laquelle nos yeux ont encore peine à croire? Qui donc a hâté ce retour fortuné qui a trompé toutes

les prévoyances, ainsi qu'il comble tous nos vœux ? Quelle est donc cette main qui a conduit notre roi à travers tant d'écueils, de périls et d'obstacles ? qui a donc devant lui abaissé les montagnes et comblé les vallées ?

Eh ! pourquoi le demander ? Grand Dieu ! c'est là votre ouvrage, il n'appartient qu'à vous seul ; l'homme n'est ici pour rien : *Domine, opus tuum.* Ce changement est l'ouvrage de la droite du Très-Haut ; c'est la main du Seigneur qui a fait ce miracle : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.* Non, les merveilleux événements qui replacèrent la couronne sur la tête de David, ne sont pas plus surprenants que ceux qui rétablissent le sceptre des Bourbons ; pas plus visibles que celui qui remet sur ses antiques fondements, sans secousse et sans convulsion, ce trône ébranlé avec tant de violence, et tombé avec tant de fracas ; de sorte que si la révolution coupable, qui ôta à la France son roi, fut signalée par tant d'excès et souillée de tant de sang, celle qui nous le rend aujourd'hui est douce comme ses vertus, pure comme ses sentiments, et sans tache comme sa couronne. *Béni soit donc le Seigneur Dieu d'Israel, qui vient de visiter et de sauver la France !* Renouvelez votre attention.

Le prodige qui sauve la France est lié à un autre prodige qui réjouit non-seulement notre patrie, mais tout l'univers chrétien. Vous me prévenez, M. F., et vos cœurs s'ouvrent à la joie. Célébrons, Chrétiens, célébrons le retour du souverain Pontife dans la ville sacerdotale, dans la ville éternelle. Hélas ! indignement dépouillé du patrimoine de S. Pierre, inhumainement traîné de prison en prison, sans appui, sans consolation sur la terre ; cassé par l'âge et les

triomphiez dans le secret de votre cœur; vous vous croyiez pour toujours affranchis de son joug; vous disiez tout bas : « Elle ne sera plus. » En vain ses oracles assurent-ils qu'elle subsistera toujours : « Non, disiez-vous, elle est l'ouvrage du fanatisme, elle finira avec lui... » Aveugles ! Dieu en est l'auteur. Il fallait un miracle pour la sauver; et Dieu l'a fait ce miracle. Ouvrez donc enfin les yeux, et croyez. Croyez et pratiquez. Revenez à cette Religion sainte : elle vous offre son sein, elle vous offre ses trésors, ses sacrements, vraie source de grâces et de salut : venez tous y puiser, et sauver votre âme pour l'éternité.

Pour vous, fidèles catholiques, quoi de plus propre à ranimer votre foi, que ce grand événement ? Sans doute, la France peut perdre la Foi; elle ne le mérite que trop par l'abus qu'elle en a fait. Mais l'Eglise romaine, l'Eglise catholique ne peut périr : la vérité infaillible l'a promis, et Dieu vient de faire un miracle qui vous assure qu'elle ne vous sera pas encore enlevée. Méritez donc la continuation de ce bienfait par votre amour pour cette Religion sainte, par votre fidélité à observer ses préceptes, par votre empressement à recourir à ses sacrements. Puisse notre sainte Religion être plus respectée et mieux pratiquée que jamais dans la France !

Grand Dieu ! ce sera votre ouvrage. Achevez ce que vous avez commencé. Rallumez dans tous les cœurs le flambeau de la foi, l'amour des vérités qu'elle nous enseigne, la fidélité aux devoirs qu'elle nous impose. Protégez le fils aîné de votre Eglise, répandez sur son peuple vos bénédictions célestes, afin que vous soyez désormais honoré et aimé parmi nous, s'il est possible, autant que vous y avez eté oublié et offensé. Ainsi soit-il.

cles, et pour la gloire immortelle de l'illustre captif, de ce Pontife vraiment saint qui, plus auguste, plus vénérable encore dans les fers que sur le trône, a prouvé à l'univers qu'on a bien pu le dépouiller, mais non l'avilir, et qu'en lui ravissant sa tiare on n'a pas pu lui enlever sa triple couronne de l'honneur, du courage et de la vertu ?

C'est ainsi, grand Dieu ! que vous faites marcher ensemble les deux plus grands événements, le rétablissement du fils aîné de l'Eglise, et celui de son auguste Chef, assurant par le premier la paix du monde politique, et par l'autre la paix du monde chrétien. C'est ainsi que vous voulez resserrer de plus en plus ces liens heureux qui unissent le sacerdoce et l'empire, pour leur mutuelle stabilité et leur prospérité commune.

Oui, M. F., la réunion intime de l'autel et du trône peut seule assurer le bonheur de notre patrie. Puisse cette vérité s'insinuer dans les cœurs de tous les Français ! Ah ! qu'ils la reconnaissent tous aujourd'hui, cette vérité. Que leur ont procuré la philosophie et toutes ces fausses doctrines qu'ils ont dévorées avec tant d'avidité, et auxquelles plusieurs ne sont malheureusement encore que trop attachés ? la perte des mœurs et de la foi, tous les fléaux, l'assemblage de tous les maux. Or, qui pourra les réparer ces maux qui nous font gémir ? la Religion, la Religion seule : il n'y a qu'elle qui puisse sauver la génération présente de la dégradation dont elle est menacée, et retremper les âmes qu'ont énervées l'égoïsme, l'indifférence et l'irréligion. Oui, M. F., je le répète, il n'y a que la Religion qui puisse rajeunir la France et lui rendre son ancienne splendeur.

Revenez donc à elle, vous qui l'avez abandonnée. Lorsque vous la voyiez menacée de sa ruine, vous

triomphiez dans le secret de votre cœur; vous vous croyiez pour toujours affranchis de son joug; vous disiez tout bas : « Elle ne sera plus. » En vain ses oracles assurent-ils qu'elle subsistera toujours : « Non, disiez-vous, elle est l'ouvrage du fanatisme, elle finira avec lui... » Aveugles ! Dieu en est l'auteur. Il fallait un miracle pour la sauver; et Dieu l'a fait ce miracle. Ouvrez donc enfin les yeux, et croyez. Croyez et pratiquez. Revenez à cette Religion sainte : elle vous offre son sein, elle vous offre ses trésors, ses sacrements, vraie source de grâces et de salut : venez tous y puiser, et sauver votre âme pour l'éternité.

Pour vous, fidèles catholiques, quoi de plus propre à ranimer votre foi, que ce grand événement? Sans doute, la France peut perdre la Foi; elle ne le mérite que trop par l'abus qu'elle en a fait. Mais l'Eglise romaine, l'Eglise catholique ne peut périr : la vérité infaillible l'a promis, et Dieu vient de faire un miracle qui vous assure qu'elle ne vous sera pas encore enlevée. Méritez donc la continuation de ce bienfait par votre amour pour cette Religion sainte, par votre fidélité à observer ses préceptes, par votre empressement à recourir à ses sacrements. Puisse notre sainte Religion être plus respectée et mieux pratiquée que jamais dans la France !

Grand Dieu ! ce sera votre ouvrage. Achevez ce que vous avez commencé. Rallumez dans tous les cœurs le flambeau de la foi, l'amour des vérités qu'elle nous enseigne, la fidélité aux devoirs qu'elle nous impose. Protégez le fils aîné de votre Eglise, répandez sur son peuple vos bénédictions célestes, afin que vous soyez désormais honoré et aimé parmi nous, s'il est possible, autant que vous y avez été oublié et offensé. Ainsi soit-il.

LA FIN DU MONDE.

Jerusalem calcabitur à Gentibus, donec impleantur tempora nationum. Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que le temps des nations soit accompli. *S. Luc*, 21.

Cette humiliante abjection de Jérusalem, dont nous avons vu la ruine entière, c'est sa réprobation irrévocable, prédite et prononcée par l'Arbitre souverain du sort des peuples et des monarchies. Ce temps des nations, c'est le règne temporel de l'Eglise chrétienne, qui doit être composée des Gentils de tous les siècles à venir. Cet accomplissement, ce terme du règne présent de l'Eglise, dont je vous ai tracé dernièrement le portrait, c'est la fin du monde. Et cette fin du monde annoncée par des phénomènes effrayants, signalée par un jugement universel, consommée par le changement merveilleux de cet univers visible, sera le dernier sujet par où nous terminerons aujourd'hui nos instructions sur l'histoire sainte.

Mes Frères, cette révolution générale, cette fin tragique du monde, ce jugement dernier, ne sont point des conjectures incertaines, puisque c'est une prédiction formelle de J. C., vrai Dieu. Méditons donc ses oracles sur ce terrible et dernier événement. S'il a de quoi inspirer la terreur, il a aussi de quoi nous instruire, et cette frayeur doit nous être salutaire. Car telle est la dureté du cœur humain, qu'il lui faut des vérités frappantes pour réveiller son attention et le rappeler à Dieu, pour le conduire de l'insensibilité à la crainte, de la crainte à l'amour, de l'amour à l'espérance, de l'espérance aux travaux de la vertu, à la conquête du ciel. Rien de plus digne de votre attention.

« Il y aura, dit J. C., des signes effrayants dans le soleil, dans la lune, dans les étoiles ; et les hommes sècheront de frayeur, dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'univers. »

Voilà d'abord, M. F., le terrible prélude, les avant-coureurs du renouvellement de cet univers à la consommation des siècles, Mais comment et en quels temps éprouvera-t-il cette effrayante catastrophe? quand arrivera cette fin des siècles ? Dieu seul le sait. Les Anges mêmes l'ignorent, a dit J. C. (*Matth.* 24). Pourquoi les hommes auraient-ils la curiosité d'en être instruits? Qu'il nous suffise donc de savoir que ce sera quand les desseins de la Providence seront exécutés et accomplis sur la terre, quand le nombre des élus et des prédestinés sera rempli, quand les Juifs mêmes, las d'attendre vainement le Messie, auront ouvert les yeux à la lumière de l'Evangile (*Malach.* 4), et à la prédication du prophète Elie, qui reparaîtra sur la terre pour les convertir et les réunir à l'Eglise (*Luc.* 8). Qu'il nous suffise de savoir que dans ces derniers temps la foi sera très-rare, et l'irréligion par conséquent répandue sur la surface de la terre; qu'il y aura pour lors de faux prophètes qui séduiront les peuples par leurs prestiges, et surtout un Antechrist qui s'élèvera insolemment contre Dieu et son Christ (2. *Thess.* 1). Qu'il nous suffise de savoir que, comme au temps du déluge, les hommes seront surpris dans une aveugle sécurité parmi les occupations du monde et ses amusements : car ces choses ont été prédites.

Jésus-Christ nous apprend encore que la fin du monde sera précédée par les plus terribles fléaux du ciel sur les peuples et sur les éléments, par les guerres, les pestes, les famines, les tremblements de terre, les mugissements de la mer, par d'étranges

phénomènes dans le soleil et les astres, par l'ébranlement des cieux et le dérangement de la machine du monde, par la frayeur des mortels dans l'attente de l'événement et des suites de ces prodiges menaçants.

C'est alors, M. F., que l'arrêt de mort prononcé contre Adam et sa postérité achèvera de s'exécuter dans toute son étendue. Tout ce qui se trouvera d'hommes vivants sur la terre mourra par l'ordre de Dieu: mais cette mort ne sera qu'un court sommeil. Tout-à-coup la voix éclatante des fatales trompettes que les Anges feront entendre jusqu'aux extrémités du monde, ira, pour ainsi dire, réveiller tous les morts dans le fond de leurs sépulcres, pour les citer au jugement de Dieu. En même temps, sa toute-puissance rassemblera les parties dispersées de leur être, et leur rendra leur première forme. Oui, ce seront les mêmes membres, la même chair, les mêmes traits, la même figure qu'ils avaient sur la terre, et leurs âmes reviendront du ciel et des enfers, pour se réunir à leurs corps et les animer de nouveau. La terre rouvrira son sein, et rendra tous ceux qu'elle avait engloutis, justes et pécheurs, élus et réprouvés. Jusque-là ils étaient souvent mêlés et confondus dans un même tombeau; mais tout alors sera séparé et mis à sa place. Sagesse de mon Dieu! ce mélange des bons et des méchants que vous souffrez maintenant sur la terre, cette supériorité même qu'a souvent l'impie sur les gens de bien, étonnent quelquefois notre faible raison: mais qu'elle attende le jour du discernement et le rétablissement de l'ordre.

« Alors ils verront le Fils de l'homme sur une nuée avec une grande puissance et dans une grande majesté. »

Ce nouveau spectacle, M. F., nous offre trois

objets frappants. D'abord je vois ici le Roi de gloire descendre subitement des cieux, et, comme un éclair parti de l'orient qui se fait voir jusque dans l'occident, il paraît tout-à-coup dans un grand éclat, porté sur un trône de nuée brillante, armé de la toute-puissance et de la justice de Dieu, accompagné de ses Anges, ministres et exécuteurs de ses ordres. Ah ! M. F., si, parmi les ombres mêmes de cette vie mortelle, J. C. parut resplendissant comme le soleil, dans sa transfiguration sur le Thabor, quelle sera la splendeur, la pompe et la magnificence dont nous le verrons environné au grand jour de son triomphe !

Alors son saint étendard, sa croix vénérable, qui fut un objet de scandale pour les Juifs, et un objet de mépris pour les Gentils (1. *Cor.* 1), reparaîtra dans les airs, plus brillante que cette croix de lumière qui apparut à Constantin, dans le soleil. Le divin Sauveur, reconnu par ce signe auguste de la rédemption, sera montré à l'univers dans un appareil de grandeur et de majesté, qui forcera toutes les nations à le reconnaître. Les Juifs, qui l'ont crucifié, seront accablés du poids de sa gloire et de l'éclat des plaies qu'ils lui ont faites (*Joan.* 19). Les infidèles qui ont refusé de l'adorer, ou qui s'en sont rendus indignes, regretteront amèrement de le connaître si tard, et seront dans les gémissements. Les mauvais chrétiens qui auront déshonoré le caractère sacré de leur adoption, rougiront à la vue d'un tel chef, et ne pourront soutenir ses regards. Mais ses élus, au contraire, l'envisageront avec joie et consolation, comme leur libérateur.

C'est là que, pour l'intérêt de sa gloire et la confusion de ses ennemis, Dieu démontrera, à la face du ciel et de la terre, l'équité de ses décrets et la

sagesse de sa conduite à l'égard de l'homme, la vérité de sa Religion, la sainteté de sa loi, l'accomplissement de ses oracles et de ses promesses. C'est là que, pour la conviction du pécheur et sa honte, il dévoilera les consciences, et découvrira enfin au grand jour les secrets mystères de l'iniquité. C'est là qu'il fera connaître cet hypocrite caché, ce fourbe habile, ce scélérat dissimulé, qui passait pour homme de bien. C'est là qu'il démasquera cette femme infidèle, adultère, qui ne pourra soutenir la vue de son époux, de sa famille, de ses concitoyens. C'est là qu'il confondra l'orgueil de l'impie, et qu'il exaltera la vertu de l'humble juste qu'il vengera des mépris, des outrages, de l'injustice de ses persécuteurs. C'est là, en un mot, qu'il manifestera la lumière de sa sagesse, la droiture de ses vues, la justice de ses lois, l'excellence de ses œuvres, la profondeur et l'économie de sa providence. Souvent, M. F., nous en jugeons maintenant en téméraires, ou du moins en aveugles : pour lors nous serons instruits et pleinement satisfaits.

« Or, quand ces choses commenceront d'arriver, ajoute J. C., ouvrez les yeux et levez la tête, parce que votre délivrance est prête. »

Représentons-nous ici, M. F., d'une part, l'état glorieux des élus, leur confiance et leur joie ; de l'autre, la difformité, la confusion et le désespoir des réprouvés.

En cette vie, les gens de bien sont souvent dans l'abjection, dans la souffrance, dans l'oppression. Mais, à ce grand jour, ils triompheront à leur tour des méchants et des mondains, en brillant à leurs yeux d'un éclat surnaturel, et leur corps revêtu de grâce, d'immortalité, participera aux qualités glorieuses de leur Sauveur ressuscité. Oui, M. F.,

ces Patriarches sanctifiés par les épreuves, ces Prophètes persécutés et fidèles à Dieu, ces Apôtres haïs et méprisés du monde, ces Martyrs mis à mort pour J. C., ces dignes Ministres de son Eglise, ces Confesseurs vertueux, ces Vierges chastes, ces Veuves humbles et charitables, ces Pénitents fervents, qui auront persévéré dans la vertu, porteront tous sur leur front un caractère d'éclat qui les rendra pour lors respectables aux impies. Oh! quelle sera leur confiance, leur consolation, leur joie, à la vue de leur divin Chef prêt à les couronner! Car c'est à eux qu'on peut bien appliquer cette invitation touchante du Fils de Dieu : *Ouvrez les yeux et levez la tête, parce que votre délivrance est proche.*

Il en sera bien autrement des réprouvés. « *Nous ressusciterons tous*, dit l'Apôtre, *mais nous ne serons pas tous changés en bien* (1. Cor. 15). Ce corps que le pécheur aura souillé et déshonoré sur la terre, portera visiblement, après sa résurrection et dans son immortalité même, l'empreinte du crime et le sceau de sa réprobation. Alors on verra ces riches, ces mondains, ces grands du siècle, autrefois si fiers, le visage abattu et couvert de honte, la crainte et la frayeur peintes sur le visage, la douleur et le désespoir dans le cœur, sous une figure hideuse, consternés, tremblants, humiliés à leur tour. En effet, M. F., l'Apocalypse nous représente à ce jour terrible les rois de la terre, les princes du monde, les chefs des armées, les riches, les puissants du siècle, cherchant à se cacher dans les cavernes et dans les rochers des montagnes, disant aux montagnes et aux rochers : *Tombez sur nous, écrasez-nous*, ensevelissez-nous et dérobez-nous à la vue de celui qui est assis sur le trône, et à la colère de l'Agneau (*Apoc.* 6). Mais quel est donc cet Agneau si formidable? C'est J. C., *le lion de Juda*,

qui a vaincu le monde et l'enfer, et qui est maintenant, plus que jamais, la terreur des réprouvés et des démons qu'il va précipiter dans l'abîme. Renouvelez votre attention.

A ce jour des vengeances, M. F., les bons et les méchants, les élus et les réprouvés, paraîtront d'abord mélangés et confondus en sortant du sein de la terre. Mais la lumière de Dieu saura bientôt en faire le discernement et la séparation. Hélas! dans une même famille, l'un sera choisi pour la gloire, et l'autre sera destiné à l'enfer; le père sera divisé de l'enfant, le mari de l'épouse, le frère de la sœur, la mère de la fille. Or, après cette triste séparation, qui placera les justes à la droite du souverain Juge, et les pécheurs à sa gauche, il dira aux premiers : *Venez, les bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous a été préparé.* Ensuite, s'adressant aux seconds, il leur prononcera cet arrêt foudroyant : *Retirez-vous de moi, maudits; allez au feu éternel.*

Oui, M. F., telle sera la différence de leur sort irrévocable, et de leur éternelle destination. Les élus, enlevés dans les airs, iront se réunir à leur divin Chef, et entreront avec lui dans le ciel pour y être heureux à jamais. Oh! l'heureuse destinée! Les réprouvés, au contraire, chassés de la présence de Dieu, et poussés par le souffle de sa colère, seront précipités par les Anges dans la fournaise ardente de l'enfer. C'est là qu'ils seront livrés en corps et en âme au supplice du feu, dans la société des démons. C'est là que le repentir inutile, la douleur, la désolation, la rage et le désespoir, seront à jamais leur partage. *C'est là*, dit J. C., *qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.* Terrible peinture de la justice de Dieu, qui

nous apprend, M. F., que c'est un Maître qu'on n'offense pas impunément, et qu'il faut se hâter de le fléchir dès ce monde par une pénitence efficace ; *car*, ajoute ce divin oracle, *le ciel et la terre passeront ; mais mes paroles ne passeront point.*

Le ciel et la terre passeront ! Que deviendront-ils donc dans cette révolution générale ? Rentreront-ils dans le néant? Non, M. F., puisque l'enfer subsistera éternellement dans le sein de la terre. *Le jour du Seigneur arrivera*, dit S. Pierre, *et dans ce jour terrible*, *les cieux, emportés par un mouvement rapide, disparaîtront pour faire place à une décoration nouvelle* (2. Pierre, 3). Les éléments qui composent maintenant la machine du monde seront dissous par le feu. La terre, et avec elle tous les ouvrages des hommes, seront dévorés par les flammes. Mais cette machine du monde ne sera point anéantie dans sa matière : elle sera seulement purifiée et mise dans un autre état. Or, quelle sera cette nouvelle forme que prendra le monde ? à quel usage ce nouveau monde sera-t-il destiné ? Sera-t-il habité de nouveau, et par qui ? c'est le secret de Dieu, sur lequel notre curiosité ferait d'inutiles conjectures. Qu'il nous suffise de savoir que la *figure de ce monde passera éternellement*, et même qu'elle passera pour chacun de nous en particulier dans peu de temps, je veux dire à notre mort. Alors, M. F., il sera vrai de dire que le soleil et la lune seront obscurcis pour nous ; que les astres ne brilleront plus pour nous dans le ciel ; que toutes les choses de ce monde, famille, possessions, richesses, seront évanouies pour nous ; en un mot, que ce sera véritablement pour nous la fin du monde ; parce qu'en effet ce monde visible sera à notre égard comme s'il n'existait plus. Oh ! quelle folie donc de s'y attacher! Quelle fureur de ne s'occuper que du présent, et de mépriser l'éternité !

Eh! direz-vous peut-être, comment pourra s'opérer cette résurrection générale des morts, chacun en sa propre personne et en sa même substance? comment pourront renaître tout-à-coup des corps réduits en pourriture depuis bien des siècles, et même devenus invisibles par la dissolution et la dispersion de leurs parties? Je réponds, M. F., que rien n'est impossible ni difficile à la toute-puissance de Dieu; que celui qui a tiré dans un instant l'univers entier du néant, pourra bien sans doute en rassembler et en rétablir dans leur premier état les parties dispersées seulement ou modifiées différemment; que c'est la Vérité suprême qui nous a prédit cette résurrection générale, cette fin du monde, ce jugement dernier, d'une manière formelle, claire et circonstanciée, en telle sorte que c'est un des principaux dogmes de notre Foi

Nous le croyons, M. F.; vivons donc en conséquence, détachons-nous donc d'avance de ce monde périssable, et vivons-y en chrétiens vertueux, dans la crainte de Dieu, dans la vigilance et l'attente de ses jugements. Il faut convenir, M. F., que ce dénoûment est terrible. Et pourquoi en sommes-nous donc si peu frappés? C'est apparemment parce que nous l'envisageons dans un grand éloignement. Mais quelque éloigné qu'il puisse être, il arrivera infailliblement; et cette fameuse prédiction du Fils de Dieu s'accomplira dans toute son étendue. N'a-t-elle donc pas de quoi nous faire trembler! O jour! ô jugement également désirable pour les bons, et redoutable pour les méchants, ne sortez donc jamais de mon souvenir; soyez la règle de mes pensées, de mes actions et de toute ma conduite. Je le crois, ô mon Sauveur! vous l'avez dit, votre parole me suffit; je crois que vous viendrez à la fin du monde juger les

vivants et les morts, récompenser les bons et punir les méchants. Je crois que la terre et les cieux, que les royaumes de ce monde avec toute leur gloire passeront, sans qu'il en reste de vestiges ; je crois que vous seul règnerez, que votre règne ne passera point et n'aura jamais de fin. Ah! bon Sauveur! faites que je vive si chrétiennement, que je puisse régner éternellement avec vous !

Voilà donc, M. F., le terme à venir de ce monde visible, de son arrangement présent, de ses merveilles, de ses révolutions, de ses divers événements, de ses générations accumulées dans le cours des siècles, après que le souverain Dominateur de l'univers aura exécuté et rempli ses intentions, ses desseins, qui ont été de procurer sa gloire, de déployer sa puissance, de manifester ses grandeurs, d'étaler sa magnificence, d'exercer dans un ordre merveilleux de providence sa bonté et sa justice, d'avoir des admirateurs de ses perfections et de ses œuvres, de se créer des adorateurs dignes de lui, de sanctifier ses élus et de les coronner, d'en faire les héritiers de son royaume céleste, et d'en composer la cité des Saints dans une immortalité bienheureuse.

Terminons ici le cours de nos Instructions sur l'Histoire sacrée, qui est proprement l'histoire de la Religion, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus important, de plus curieux, de plus intéressant, de plus saint, de plus grand, dans l'histoire générale du monde. A la vue de tant de beaux traits des saintes Ecritures dont le trésor nous a été ouvert pour qu'ils nous servent de leçons et d'exemples, c'est à nous, M. C. F., d'en tirer un profit salutaire pour notre instruction, pour notre sanctification et notre consolation, suivant le conseil de l'Apôtre. C'est à nous de marcher dans la vérité et dans la justice, à la lumière

de ce flambeau qui nous a été donné pour nous diriger dans les voies de la sagesse et du salut (*Luc.* 1). C'est à nous d'en être vivement pénétrés, et remplis d'un profond respect pour les grandeurs de Dieu, d'une souveraine admiration pour ses œuvres, d'une vive reconnaissance pour ses bienfaits, d'un amour filial pour sa bonté paternelle, d'un zèle ardent pour son culte, pour son service, pour sa gloire dans le emps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

FIN DES INSTRUCTIONS SUR L'HISTOIRE SACRÉE.

ÉLOGE DE LOUIS XVI,

AU SERVICE FUNÈBRE FAIT POUR LUI ET POUR SA FAMILLE.

Dies expiationum erit celeberrimus, affligetisque animas vestras in eo. Ce jour des expiations sera très-célèbre, et vous affligerez vos cœurs en ce jour-là. *Levit.* 23.

Enfin, des actes expiatoires, un culte religieux, sont consacrés à la mémoire du Roi-Martyr, que la voix des fidèles, prévenant celle du Pontife, a déjà proclamé le second S. Louis. Un court aperçu de ses vertus, de sa vie, de sa mort, prouvera combien ce jugement est fondé. En vérité, M. F., ce n'est pas pour lui, c'est par lui et pour nous que nous devons invoquer le Ciel; et le Ciel ne s'est-il pas déjà prononcé en sa faveur, puisqu'après tant de calomnies et d'humiliations, sa mémoire est aujourd'hui bénie par toute la France? *Dies expiationum erit celeberrimus.*

Mais quel déchirant tableau nous avons à tracer! quelle affligeante carrière nous avons à parcourir! Oh! quel épouvantable spectacle la France donna à

l'univers, dans la matinée du 21 janvier 1793! Hélas! il me semble les voir, ces bourreaux, ce Roi au milieu d'eux, ce peuple impitoyable laissant tomber l'instrument de mort, ce sang, ce sang royal coulant sur un échafaud, ces Français qui en rougissaient leurs mains, qui en trempaient leurs vêtements!

Grand Dieu! qu'ils ont été impénétrables les jugements que votre justice exerça sur notre criminelle patrie en ce jour à jamais déplorable! qu'ils sont au-dessus de notre faible intelligence! Vous l'avez permis, mon Dieu, ce sacrifice : le sang de Louis a coulé par les mains de ses propres sujets. Vous nous l'aviez donné pour Roi dans les jours de votre bonté : la haine et l'impiété nous l'ont enlevé. Mais aujourd'hui ces infernales passions sont confondues par votre sagesse, et cette aveugle fureur est remplacée par les larmes du repentir et de l'amour : *Affligetisque animas vestras in eo.*

Oui, Français, payons à la mémoire de Louis XVI un tribut d'amour et de reconnaissance. Confondons nos larmes; faisons éclater nos regrets ; notre affliction ne saurait être plus juste. Rappelons-nous ce que Louis fit, ce qu'il voulut faire pour le bonheur de la France. Peignons à l'univers le monarque le plus digne de son admiration; entretenons-nous des vertus de ce bon Roi, mais avec simplicité. Comme il pratiqua les vertus les plus difficiles sans ostentation, comme il sut toujours voiler d'une aimable modestie ses plus hautes qualités, il faut que son éloge soit aussi simple que sa vie.

O Louis! victime de vos bienfaits, de nos passions et de nos crimes, vous dont la mort nous a tous rendus malheureux et coupables; ah! du moins, que tant de millions de cœurs qui se sentent actuellement brisés de douleur, et qui par toute la France se réu-

nissent pour bénir votre mémoire, deviennent pour vous autant d'hommages, et pour nous autant d'expiations : *Dies expiationum erit*, etc.

Avant de commencer, adressons-nous à la Patronne de la France, l'auguste Marie, que Louis ne cessa d'invoquer, et qui vient de sauver la France d'une manière miraculeuse : *Ave, Maria.*

En pensant à la persévérante fidélité avec laquelle Louis XVI a marché dans la route de la vertu qui lui avait été ouverte dès le berceau, on dirait, M. F., que la Providence n'a montré ce Prince au monde que pour lui donner le double spectacle de la plus haute vertu d'un côté, et de la plus noire ingratitude de l'autre.

Prince religieux, excessivement bon et compatissant, extraordinairement modeste, dévoré de l'amour de son peuple, ferme et constant dans l'adversité ; héroïque, magnanime au milieu des plus rudes épreuves ; le plus sensible, le plus aimant, le plus reconnaissant des hommes : voilà Louis XVI. Il a donc honoré l'humanité.

Oui, M. F., Louis fut pieux : il le fut dès son enfance, et jamais sa piété ne se démentit. Et c'est principalement sa vertu, son attachement aux principes religieux, qui lui ont suscité tant et de si ardents ennemis. Il le disait lui-même quelques jours avant sa mort, en parlant de ses sanguinaires persécuteurs : « Si j'avais été sans foi, sans mœurs, je leur aurais mieux convenu. » Toute la France sait avec quelle fidélité il remplissait ses devoirs de chrétien, avec quelle piété il approchait des sacrements, et que jamais il ne manqua à des obligations si essentielles. Ses ennemis eux-mêmes conviennent qu'il fut le

modèle des époux, le meilleur des frères, le plus tendre des pères. Or, qui avait mis dans son cœur ces excellentes qualités? la Religion. C'est elle qui constitue l'honnête homme; sans elle il est impossible de l'être dans le sens vrai, parce qu'on ne saurait être honnête homme quand on manque à la première obligation de l'homme, qui est d'honorer Dieu et de le servir: *Hoc est enim omnis homo*, a dit le Sage.

Prince excessivement bon et compatissant! Et qui peut dire avoir été plus compatissant que lui? Il eût voulu soulager tous les maux; il eût voulu connaître tous les malheureux du royaume, pour les consoler tous. Combien de fois, lorsqu'il n'était encore que Dauphin, se conformant aux leçons de son auguste père, ne le vit-on pas entrer dans la chaumière du paysan, serrer le pauvre contre son cœur, arroser de ses larmes le pain dont l'indigent se nourrissait, et verser ses consolations et ses largesses au sein de la misère! Combien de fois ne le vit-on pas s'échapper à tous les regards, monter dans des réduits qui ne semblaient connus que de lui seul, et sécher, autant par l'onction de ses discours que par l'abondance de ses dons, les pleurs des malheureux qui y languissaient. Ah! qu'un tel Prince était digne de régner sur un peuple généreux! Et que nous eussions été heureux, si nous eussions su seconder les mouvements de sa bonté!

Que vous dirai-je de sa modestie? Louis redoutait les devoirs de la royauté, parce qu'il en connaissait l'étendue. Aussi quand on lui annonça la mort de son aïeul, et qu'on le salua roi de France et de Navarre, quel fut son premier mouvement? Il fut comme accablé du poids de sa modestie; il joignit ses mains, et levant au ciel ses yeux mouillés de

pleurs, il s'écria : « O mon Dieu! mon Dieu! aidez mon insuffisance. » Admirez, M. F., cette solidité de jugement dans un âge encore si tendre. La plus belle couronne de l'univers luit à ses yeux; il n'en est pas ébloui; il ne voit aucun des avantages de la royauté, il n'en aperçoit que le lourd et pesant fardeau. Les grands de la cour viennent déposer à ses pieds l'hommage de leur fidélité et de leur soumission; et cet appareil d'obéissance qui se déploie autour de lui, lui rappelle seulement qu'il devient, dès ce moment, dépositaire du bonheur de plusieurs millions d'hommes, et c'est là la pensée qui l'occupe tout entier. C'est au bonheur de cette classe qu'on égara si cruellement, que tendaient tous les vœux de ce bon Roi. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il l'annonça solennellement. Dans le premier conseil qu'il tint, quelles furent les paroles, les premières paroles qui sortirent de sa bouche? Peuple trompé, recueillez ces paroles; qu'elles descendent dans vos cœurs, qu'elles les remuent, qu'elles y fassent naître enfin les remords et les regrets. Les voici ces mots mémorables : « Mon désir le plus grand est de rendre mon peuple heureux. »

On peut dire, M. F., que ce désir fut la passion dominante de son cœur. En effet, dans les différentes circonstances de sa vie, fixé, recherché par les grands, ce n'était pas sur eux qu'il laissait tomber ses regards. Suivez-le à Cherbourg. Il ne voyait, il n'entendait que le petit peuple des villes, que les habitants de la campagne. Laissant là la pompe qui le suivait, il se jetait au milieu d'eux, il leur accordait toutes leurs demandes; il s'écriait, en courant à eux : « Voilà, voilà mes enfants! »

Ici, vous me demanderez : Comment est-il arrivé que sous le gouvernement d'un roi qui, plus qu'aucun

de ses ancêtres, a eu soif de la félicité du peuple, le peuple soit descendu au dernier degré du malheur? comment se fait-il que sous le règne d'un prince bon, religieux, modeste, ami de l'ordre et de l'économie, la France ait donné au monde le spectacle de tant de crimes et de désordres? Le voici.

Le malheur de Louis XVI est d'avoir régné sur un peuple à qui les philosophes et les économistes avaient ôté sa religion et ses mœurs, et de n'avoir eu que sa seule vertu, que la droiture de son cœur à opposer à de tels ennemis. Les premiers armèrent contre lui toutes sortes de sectes; c'est la doctrine qu'ils ont prêchée qui a tout perdu en France: en corrompant les mœurs, en brisant tous les freins de la subordination, ils invitèrent, ils portèrent le peuple à tous les excès. Les économistes firent en politique ce que les philosophes faisaient en morale: ils confondirent, brouillèrent toutes les idées, toutes les notions du gouvernement; ils provoquèrent ces états-généraux qui ont plus particulièrement amené, accéléré la révolution et tous ses désastres.

Mais, dira-t-on, c'est la faute que fit Louis XVI. Pourquoi convoqua-t-il ces états-généraux? Pourquoi! parce que l'universalité de la nation le lui demanda, et cette condescendance paternelle est peut-être le trait qui peint le mieux la bonté de son âme. On ne peut que le louer d'avoir déféré à un désir dans l'accomplissement duquel il voyait la félicité publique. S'il a été cruellement trompé, ce sont nos fautes, ce sont nos crimes qu'il faut condamner, et non sa déférence à la prière de tout un peuple. Ah! sans doute, M. F., gémissons sur le bouleversement de notre patrie qu'ont occasioné ces états-généraux, mais ne soyons pas injustes; gardons-nous d'en accuser le Roi juste et bon, qui eût voulu faire le sacrifice

de sa vie pour garantir la France du moindre des fléaux qui l'ont désolée.

Ce serait d'ailleurs s'élever contre l'évidence même que d'imputer à Louis XVI l'embarras où les finances se sont trouvées sous son règne : jamais monarque ne fut plus économe, plus sobre des jouissances du faste et du luxe. Combien de fois, lorsqu'on lui proposait une fête, un divertissement qui eût entraîné à quelque dépense, ne l'entendit-on pas s'écrier : « Je ne veux rien entendre qui puisse peser sur mon peuple ! » Dans tous ses épanchements avec nos premiers représentants, il les exhortait à ne point le ménager dans leurs projets de réforme ; il semblait craindre qu'ils ne l'épargnassent, et pour mieux les déterminer, il leur ouvre ainsi son cœur : « Mes plus grands intérêts sont ceux de la nation et le soulagement des peuples ; ce sont ceux-là qui me touchent le plus essentiellement et qui me sont vraiment personnels. » « Qu'importe, avait-il coutume de dire, que mon autorité souffre, pourvu que mon peuple soit heureux ? »

Français, voilà comme Louis vous aimait. Pourquoi donc l'avez-vous haï, persécuté, mis à mort ? c'est que vous ne le connaissiez pas. Ah ! du moins aujourd'hui que la vérité se montre à vous dans tout son éclat ; aujourd'hui que vous sentez tout le poids des malheurs que vous a attirés votre injustice, payez à la mémoire de votre père, de votre meilleur ami, le tribut de reconnaissance que vous lui refusâtes durant sa vie ; que les larmes du repentir effacent votre honte, vos erreurs passées. Et surtout, que, pour votre propre salut, vos regrets ne soient pas stériles. Louis XVI n'est plus ; vous ne pouvez plus rien pour lui. Eh bien ! transportez votre amour, votre fidélité au digne héritier de son trône et de ses

vertus, qu'un miracle de la Providence vient de vous rendre pour réparer vos maux, pour vous rétablir dans votre ancienne prospérité.

O Louis ! que vos vœux fassent aujourd'hui ce que vos vertus n'ont pu faire ! qu'ils arrêtent les progrès de l'ingratitude et de l'impiété ! qu'ils ramènent la paix dans ce royaume ! qu'ils rendent à la Religion son autorité, à la justice sa force, au Roi le cœur de tous ses sujets. — Nous avons vu l'excès de l'amour de Louis pour les Français ; voyons l'excès de l'ingratitude des Français pour Louis.

Qu'a reçu Louis XVI pour prix de tant d'amour et de bonté ? qu'a-t-il vu ? Partout l'injustice, la haine, l'imposture, l'insensibilité. Il a vu autour de son échafaud des tigres altérés de son sang ; il n'a pas même joui de la désolation, des pleurs de ses amis. O épouvantable destinée de ce bon Roi ! Il cède au mouvement de son cœur, au vœu de son peuple ; il entoure son trône des représentants de ses provinces ; il se dépouille généreusement de ses plus belles prérogatives : et plus il accorde, plus on lui demande. Quel abandon, quelle clémence, d'une part ; et de l'autre, quelle soif du pouvoir, quelle ingratitude ! Suivez, M. F., cette odieuse, cette désastreuse dégradation. De trois Assemblées nationales que, sans lui, la France n'eût jamais vues, la première le dépouille de son autorité, la deuxième lui ravit la liberté, la troisième lui arrache la vie. Quelle honte pour ce siècle, pour la nation qui a donné l'exemple horrible de ce triple attentat ! Quel monstre que la philosophie du dix-huitième siècle qui l'a enfanté et produit, cet attentat ! A ce monstre d'iniquité opposons les vertus de Louis. Quelle constance dans l'adversité ! quelle

magnanimité au milieu des plus rudes épreuves où jamais homme se soit trouvé !

On a dit que s'il a vu la mort sans effroi, c'est qu'il avait conservé, jusqu'à son dernier soupir, l'espoir que ce peuple, qu'il avait tant aimé, l'arracherait de l'autel où son sang a coulé. Rien de moins vrai. Après la fatale journée du 20 juin, Louis se regarda comme un homme qui allait bientôt quitter ce monde, ce théâtre de misères et de crimes. Il se jeta dans le sein de la Divinité, il fortifia son âme de tous les secours de la Religion ; il fit un premier testament, et par des paroles vraiment surnaturelles il inspira à toute sa famille la même résignation, le même courage. Son courage s'accrut à mesure que ses maux et la rage de ses ennemis redoublèrent. Percez les murailles épaisses de la tour du Temple où il est emprisonné; voyez toutes les indignités dont on outrage son auguste personne : vous le verrez toujours calme, toujours serein, toujours tranquille. Où puisait-il cette force, cette paix surhumaine ? dans la prière, dans ses entretiens avec Dieu, dans sa foi vive. Ses ennemis eux-mêmes en convenaient; ils disaient que la Religion seule pouvait opérer un tel prodige. « Louis, disait un de ses geôliers, n'a « rien de commun avec nous tous : c'est un être « surnaturel. »

Permettez, M. F., au ministre de cette Religion divine d'entrer dans le détail des pieux exercices de Louis dans sa prison. Ce détail ne peut que vous édifier, vous animer à l'imiter. Venez, Chrétiens, venez vous instruire ; âmes affligées, venez apprendre par quels moyens vous devez sanctifier vos maux, soulager vos peines.

Louis passait en prière les trois premières heures de la matinée. L'oraison, l'exercice de la Messe

(étant privé du bonheur de l'entendre), l'Office du Saint-Esprit et la Préparation à la mort : voilà ses exercices du matin. Le cours de la journée, il l'employait à la lecture, à l'instruction de son fils, à l'entretien avec sa famille. Et qui pourrait dire l'union admirable qui régnait entre tous les cœurs de cette famille auguste et si malheureuse, les encouragements qu'ils se donnaient mutuellement de soumission à la volonté de Dieu, de dévouement à ses décrets adorables ? Magnanime Marie-Antoinette, vertueuse et sensible Elisabeth, et vous, enfant innocent et infortuné, tous victimes de vos vertus et de la rage des impies, permettez-moi de jeter aussi quelques fleurs sur votre tombe, de mêler mes larmes à votre sang, et de vous faire, au nom de ma nation, réparation du crime affreux commis contre vous. Vous partagiez les malheurs de Louis, vous imitiez sa piété, vous avez été martyrisés comme lui: ne seriez-vous pas encore associés à son bonheur ? Ah! s'il vous restait encore quelques taches à expier, que le sang de l'adorable Victime qui va couler pour vous sur cet autel achève de vous purifier, et couronne vos vertus dans le séjour de l'innocence et du bonheur. Revenons à Louis.

Il terminait sa journée aussi religieusement qu'il l'avait commencée. Après sa lecture de piété, il se prosternait devant Dieu, s'humiliait de ses fautes, renouvelait le sacrifice de sa vie, et s'attachait en esprit à la croix. Que dis-je, M. F. ? il y était attaché réellement, et l'on peut bien l'appeler, comme son divin Maître, l'homme de douleurs, *virum dolorum*. Dieu qu'adorait Louis, Dieu qui lui avez donné la force de supporter tant et de si cruelles souffrances, donnez-moi celle de les raconter !

L'unique consolation de Louis dans sa prison était

de pouvoir converser avec sa famille ; on l'en sépare : il avait quelques serviteurs attachés à sa personne ; on les lui enlève ; il lui restait dans sa capitale des amis tout dévoués : on porte sous ses fenêtres, au bout des piques, leurs têtes ensanglantées. On le réduit tout-à-coup au plus extrême dénûment de toutes choses ; il n'est sorte d'horreurs qu'on n'exerce contre lui, d'injures atroces qu'on ne vomisse contre lui : voilà ce qui se passe dans l'intérieur de sa prison. Au-dehors, de quoi s'occupe-t-on ? de faire le procès au Roi....

Des Français faire le procès à leur Roi ! et à quel Roi ! à celui qui ne s'est jamais occupé que de la prospérité de la France, du bonheur du peuple.... Mais où trouver des accusateurs qui puissent découvrir une tache dans la plus belle vie ? où trouver des témoins pour appuyer l'accusation des juges, pour y croire ? Où, M. F. ? dans cette assemblée qui, sans Louis, n'existerait pas ; ses membres seront à la fois accusateurs, témoins, juges ; il ne leur manque que le rôle d'exécuteurs.

On le traduit à la Convention, pour être interrogé et jugé. Quel spectacle, grand Dieu ! un Roi devant ses sujets qui se font ses juges ! l'innocent attaqué par les criminels ! Mais le triomphe de Louis est complet ; tout l'honneur de cette lutte lui reste : cet interrogatoire passera à la postérité la plus reculée ; il ne fera pas moins d'honneur à son esprit, à son jugement, à sa loyauté, qu'à la sagesse admirable avec laquelle il sut repousser l'imposture, non comme un accusé qui répond à un juge, mais comme un Roi qui veut bien rendre compte de sa conduite à ses sujets, comme un père qui dévoile à des enfants qu'il aime tous les efforts que sa tendresse a faits pour eux.

Comme elles retentirent surtout, ces paroles

« Non, Monsieur, ce n'est pas moi qui ai fait couler « le sang ! » Comme le ton avec lequel elles furent prononcées dut réveiller les remords dans la conscience des coupables ! Qui pourrait peindre aussi l'impression que fit Louis sur toute l'Assemblée, lorsque le président, ayant la maladresse de lui imputer à crime ses propres bienfaits et ses aumônes en reçut cette réponse ; « Ah ! Monsieur, je n'ai « jamais goûté de plaisir plus doux que de donner à « ceux qui avaient besoin. » En faisant cette réponse, qui partit de son cœur comme un trait, ses yeux se remplirent de larmes, il tira son mouchoir et les essuya ; et reprenant aussitôt toute sa fermeté, il continua paisiblement son discours, toujours avec la même sagesse et la même modération.

Il était six heures du soir, et Louis était encore à jeun ; et, qui le croirait ? personne dans l'Assemblée ne pense à lui offrir le moindre soulagement. Il se voit forcé de demander si l'on voudrait lui procurer *un morceau de pain...* Le fils de tant de rois, obligé de solliciter, de la commisération de ses sujets, un morceau de pain ! je ne puis supporter cette image... Ah ! quel homme a jamais éprouvé des revers plus grands et moins mérités ? Qui de nous, après cela, M. F., oserait se plaindre de son infortune ? Celle de Louis fut au-dessus de toute expression. C'est ce qui nous reste à voir.

Rentré dans sa prison, Louis ne se fit point illusion, il ne se berça d'aucun espoir. Jusque-là il s'était attendu à être assassiné : dès-lors il s'attendit à périr sur l'échafaud ; il redoubla de soins pour se préparer à la mort. A ses prières accoutumées il ajouta celle des agonisants ; en un mot, il ne négli-

gea rien pour se mettre dans cette disposition d'esprit et de cœur où doit être tout homme qui va rendre compte à son Créateur de l'emploi qu'il a fait de la vie qu'il en a reçue. Il fit une revue générale de sa conscience, et telle qu'il l'aurait faite aux pieds d'un Prêtre, s'il avait pu être aidé de son ministère. Il fit ensuite ce beau testament, dans lequel on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou son attachement à la Religion, ou sa clémence envers ses infatigables persécuteurs, ou sa tendre gratitude envers ceux qui lui étaient restés attachés.

J'ai dit *sa tendre gratitude.* Cette vertu des belles âmes était particulière à Louis. En voici un trait frappant : le jour qu'il fit son testament, d'un air fort agité il se promenait à grands pas dans sa chambre, tenant à la main un morceau de pain. Son valet de chambre, le seul domestique qu'on lui eût laissé, le considérait attentivement, et voyait bien qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans l'âme de son malheureux maître. Que s'y passait-il ? Louis était tourmenté de l'impuissance de donner aucune marque de gratitude au serviteur qui avait partagé sa prison : c'était là la cause de cette grande agitation. Tout-à-coup il s'arrête, il se tourne vers son domestique, lui présente l'aliment qu'il tient à la main, et lui dit : « Cléry, rompez ce pain, prenez-en la « moitié, afin qu'il soit dit qu'avant ma mort j'ai au « moins partagé quelque chose avec vous. »

Ce pain qu'un Roi partage avec son serviteur, cette idée de mort, ce souvenir des derniers adieux du divin Auteur de notre Religion à ses Disciples, tout cela fait sur mon âme une impression qu'il est au-dessus de mes forces de rendre. Ah ! combien ce trait est sublime ! Eh ! je vous le demande, M. F., Louis ne fut-il pas le plus sensible, le plus aimant, le plus

reconnaissant des hommes? Ce sont des traits de ce genre, c'est l'ensemble de la beauté de sa vie qui me font dire qu'il a honoré l'humanité.

Admirez encore l'empire de la Religion sur son âme. Louis voyait la mort devant lui ; et cette mort si terrible pour le vulgaire, si désespérante pour le philosophe, n'avait pour lui rien d'effrayant. Il ne redoutait point, il désirait l'avenir qu'elle allait lui ouvrir; parce qu'il était rassuré et par le témoignage qu'il se rendait à lui-même, et par l'indulgence du Dieu de bonté qu'il invoqua sans cesse.

Il est enfin rendu, cet épouvantable arrêt de mort. Les généreux défenseurs de Louis ne peuvent contenir leur douleur ; ils fondent en larmes : « Au nom « de Dieu, leur dit-il, ne pleurez pas ; nous nous « reverrons dans un monde plus heureux. Je suis « prêt à m'immoler pour le peuple : puisse mon sang, « dont il est altéré, le sauver des horreurs que je « redoute pour lui ! » Oh ! M. F., quelle force ! quelle clémence ! et comme ce peuple qui l'abandonne est toujours l'objet de son affection ! C'est Louis qui va recevoir la mort, et ce n'est pas lui qui sent le besoin d'être fortifié, d'être consolé... Puisse le sacrifice de ma vie faire le bonheur de mon peuple !... Le voilà ce despote, ce tyran, ce Néron.... C'est toujours le bonheur du peuple qui fait l'objet de ses souhaits. Son sacrifice lui paraît moins pénible, parce qu'il a l'espoir que son sang expiera les égarements de ses persécuteurs, qu'il désarmera le Ciel, et mettra fin aux calamités de la France. Oh ! que Louis a bien su copier J. C., son divin modèle ! quel plus touchant, quel plus héroïque dévouement !

Ce fut le 20 janvier, à deux heures après midi, que le Ministre de la justice vint annoncer au Roi qu'il fallait mourir le lendemain. Louis écoute son arrêt

de mort sans altération ; il tire de sa poche un écrit par lequel il demande : 1° qu'il lui soit accordé trois jours de délai pour se préparer à paraître devant Dieu; 2° qu'il puisse voir un Prêtre qu'il choisira, et que ce Prêtre ne soit point inquiété ; 3° qu'on veuille bien avoir soin de sa famille et de ses anciens serviteurs.

La première de ces demandes lui fut impitoyablement refusée. Mais Dieu ne voulant pas priver son fidèle serviteur des derniers secours de la Religion, Dieu qui tient les cœurs dans ses mains, disposa tellement celui de ces impies, qu'ils permirent au Prêtre désigné de se rendre auprès de Louis. Après avoir entendu la confession du Roi à minuit, ce digne Ecclésiastique disposa tout pour la célébration des saints Mystères. O spectacle qui ravissait le Ciel même d'admiration ! Sur l'autel, un Dieu s'immolait à son amour pour les hommes ! au pied de l'autel, un Roi s'immolait pour le bonheur de ses sujets ! Quel moment surtout, que celui où le Prêtre, interrompant le Sacrifice, présenta à Louis ce même Dieu dont il allait bientôt voir l'éclatante Majesté sans nuage ! Comme ce prince religieux hâta par ses vœux cet heureux moment ! Louis communia avec une ferveur qui ne laissa plus rien en lui de mortel. Ce ne fut plus un homme, ce fut un ange. Cette nourriture divine l'enivra de délices. Au rapport de son Confesseur, une joie céleste éclata sur son front et rayonna dans ses yeux.

De là, M. F., cette force surhumaine qu'il fit paraître à ce dernier moment si redoutable à la nature. Imaginez la position de Louis. Devant lui s'entr'ouvre le plus effrayant abîme ; il se voit précipité du plus brillant trône de l'Europe sur un échafaud, et il ne montre aucun effroi; il semble ne plus tenir à la terre. Suivons-le sur l'autel où son sang va être répandu.

Ici tout est grand, tout est sublime ; et si sa mort est la honte de ses ennemis, le triomphe de l'ingratitude et de l'impiété ; la douceur inaltérable de son âme, l'héroïque bienfaisance de son cœur, sont la gloire de l'humanité, le triomphe de la Religion.

Louis arrive au terme fatal : son Confesseur le suit, les exécuteurs l'entourent, ils se mettent en devoir de lui ôter son habit : Louis aide lui-même courageusement à se dépouiller. On lui coupe les cheveux, la multitude s'en empare. On lui demande ses royales mains pour les lier : croyant qu'on se défie de lui, il résiste d'abord : « Oh ! répondit-il, je suis sûr de « moi. » Son Confesseur lui faisant envisager cette humiliation comme un trait de ressemblance de plus avec le Sauveur du monde, Louis n'hésite plus, et présente ses mains aux bourreaux. Il monte à l'échafaud. Alors part du ciel, par la bouche de son Confesseur, cet oracle : *Allez, fils de S. Louis, montez au Ciel.*

Français, le voilà, celui qui fut votre Roi; celui dont les aïeux comblèrent de bienfaits le pays que vous habitez; celui qui, dès son enfance, montra une âme pure, un cœur aimant ; celui qui, dans sa jeunesse, ne donna rien aux passions de cet âge ; celui dont le règne, malheureux sans doute, fut cependant marqué par des prodiges de bonté ; le voilà sur un échafaud, dépouillé, les cheveux coupés, les mains liées derrière le dos, comme un vil criminel.... Regardez-le, et convenez que dans cet état même, dont la seule idée fait frissonner, Louis parut plus grand que lorsqu'il était sur son trône, lorsque son front brlait de tout l'éclat du diadème. Ecoutez-le, quelque effort que l'on fasse pour étouffer sa voix : « Je meurs in« nocent des crimes qu'on m'a imputés, crie-t-il « d'une voix ferme ; je pardonne à mes ennemis; je « souhaite que ma mort soit utile à mon peuple. »

Telles furent les dernières paroles de Louis, tel fut le dernier vœu que son cœur a formé ; ce vœu a été pour le bonheur des Français. Ces paroles prononcées, la victime fut étendue sur l'autel, le couteau tomba, sépara la tête du tronc, fit jaillir ce sang issu de tant de rois, et l'âme de Louis s'envola au ciel.

France, le sacrifice est consommé ; couvre-toi d'un voile funèbre. L'Angleterre aussi se rendit coupable d'un régicide ; mais qu'il y a loin de la mort de Charles à celle de Louis ! Stuart eut un palais pour prison : il se vit environné, jusqu'à son dernier moment, d'une certaine pompe ; il porta jusque sur l'échafaud les marques, les distinctions de la royauté ; il vit autour de lui des pleurs couler ; l'exécuteur, par respect pour la majesté royale, se voila le visage, et le corps de ce prince fut honorablement déposé dans le tombeau de ses ancêtres.

Français, Louis, l'infortuné Louis, n'a été honoré, n'a été consolé d'aucun de ces égards ; il n'a pas même goûté la satisfaction de vous faire ses derniers adieux. Il est mort comme le plus obscur, comme le plus criminel des hommes ; ses restes ont été inhumés sans honneurs.

O Louis ! vos ennemis voulaient nous priver même de la consolation d'arroser vos cendres de nos larmes, mais il n'a pas été en leur pouvoir d'effacer le souvenir de vos vertus ; et ce sont ces vertus sublimes qui font l'objet de notre admiration et de nos hommages. Sans doute le juste Juge les a déjà couronnées. Ah ! du haut du ciel où vous a placé votre clémence, jetez un regard de bonté sur cette France qui vous fut si chère. Déjà vos prières nous ont délivrés de la plus horrible tyrannie ; elles nous ont rendu notre Roi si désiré. Ah ! que sa clémence réunisse enfin tous les cœurs des Français, pour n'en faire

qu'une famille de frères ! Que l'exemple de sa piété et le souvenir de la vôtre ramènent à la Religion tous les Français, pour que la France redevienne le royaume très-chrétien ! Aujourd'hui nous détestons le barbare délire qui nous a enlevé le meilleur des rois : que le repentir et la reconnaissance nous attachent inviolablement à votre auguste sang ! Que nous voyions revivre toutes vos vertus dans votre successeur ! Que son règne soit long et heureux ! Qu'il vive, qu'il vive pour le bonheur de la France ! Qu'il vive pour le triomphe de la Religion ! *Vivat, vivat Rex in æternum ! Amen.*

ÉLOGE FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR FRANÇOIS DE FONTANGES

ARCHEVÊQUE-ÉVÊQUE D'AUTUN.

Dilectus Deo et hominibus; cujus memoria in benedictione est. Il fut chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction. *Eccli.*, 45.

Quel triste et lugubre ministère je viens exercer aujourd'hui ! Qu'il est pénible et douloureux à un cœur sensible de rendre le dernier devoir au plus chéri et au meilleur des pères ! Zélés coopérateurs du respectable Prélat que nous pleurons, que ne parlez-vous ici à ma place ! Mais cette profonde consternation, cet air de tristesse répandu sur vos visages n'en disent-ils pas assez ? faut-il donc que j'en sois en ce jour le triste interprète !... Hélas ! il n'est plus ce vertueux Pontife, si chéri de Dieu et des hommes; ce Pontife qui, par ses hautes vertus, avait fixé les regards de complaisance du Seigneur ; ce Pontife qui, par son amour constant et son zèle infatigable pour l'Eglise, en a été une des principales colonnes;

qui, par son immense charité, a été le père des malheureux et en est devenu la victime !... Non, il n'est plus. Adorons les jugements de Dieu, M. F., et avouons, dans l'excès de notre douleur, qu'il ne pouvait pas punir plus sévèrement les crimes dont nous nous rendons coupables envers lui.

Le Ciel n'a fait que nous montrer le Pasteur qu'il nous avait donné dans sa miséricorde. Les premiers diocèses où il avait fait éclater ses vertus nous enviaient le bonheur de le posséder. Nous avons eu plusieurs fois occasion de craindre que la réputation dont il jouissait dans toute la France, ne le fît appeler au gouvernement d'une Eglise plus importante : nous avions lieu de nous glorifier jusque dans nos inquiétudes ; mais le coup accablant dont la colère de Dieu vient de nous frapper, n'offre aucun soulagement à notre douleur. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que surprenant nos désirs, anéantissant nos espérances, vous éprouvez notre foi. Vous nous l'avez montré, pour nous faire connaître ce qu'il pouvait pour vous et pour nous ; et au moment où nous allions recueillir les premiers effets de son zèle et de sa tendresse, vous nous l'avez enlevé ! Oh ! que vos jugements sont impénétrables ! qu'ils doivent nous confondre !

Mais, qu'osé-je entreprendre, M. F. ? Qui pourrait faire dignement l'éloge de monseigneur François de Fontanges, archevêque-évêque d'Autun ? Tous ceux qui l'ont vu ont admiré la fermeté de sa foi, sa tendre piété, son admirable patience dans les plus rudes épreuves, son zèle infatigable pour l'Eglise, sa touchante bonté, sa douce affabilité, sa charité si compatissante et si efficace ; mais Dieu seul a connu tout son cœur, toutes les belles qualités dont il l'avait doué ; et c'est ce qui justifie l'application que je lui ai faite de ce que le Saint-Esprit a dit de Moïse : Il était chéri de Dieu et des hommes : *Dilectus Deo et hominibus.*

N'osons donc parler que de ce que les hommes ont pu voir en lui. Ce que je veux dire, est connu de tout le monde. Oui, tout le monde sait avec quelle générosité il a confessé la Foi, avec quel zèle il s'est employé à réparer les pertes qu'elle avait faites dans sa patrie, et avec quel dévouement il s'est sacrifié pour le soulagement des malheureux. Généreux confesseur de la Foi, zélé restaurateur de l'Eglise Gallicane, martyr de la charité : tels sont les traits qui le caractérisent, et que je vais vous développer. Honorez-moi, etc.

Issu d'une famille illustre, l'homme juste que nous louons n'ambitionna point les grandeurs du siècle; il ne chercha que le Seigneur : aussi se consacra-t-il à lui dès son enfance; et avec quelle fidélité ne répondit-il pas à sa vocation! Ses rares talents, et ses vertus plus rares encore, l'élevèrent bientôt sur le siége épiscopal de Nanci. C'était trop peu pour son mérite; la Providence le fit monter, quelques années après, sur le siége métropolitain de Toulouse. Je ne vous dirai pas, mes Frères, ce que sa modestie souffrit de cette élévation. Mais Dieu avait ses desseins : il ne voulait l'élever au faîte des honneurs et des richesses, que pour faire éclater davantage l'humilité et le détachement de son serviteur. Un orage violent s'élève contre l'Eglise Gallicane; on met ses Pasteurs dans la nécessité ou de perdre les richesses et les honneurs dont ils sont investis, ou de prêter un serment qui attaquait la Foi. Il fallut donc choisir entre une honnête fortune et la misère, entre une existence tranquille dans sa patrie, et l'exil ou la mort. Quelle embarrassante position pour une vertu peu affermie, pour un cœur qui tient encore à la terre! Notre Prélat n'hésite point : il préfère la pauvreté, l'exil, la mort, aux en-

chantements du repos, des honneurs et des richesses. On le voit abandonner généreusement son palais, ses grands biens, l'éclat des honneurs, pour J. C. et son Eglise. Comme les Apôtres, il se réjouit d'avoir été trouvé digne de souffrir pour le saint nom de Jésus. Il abandonne volontiers sa patrie terrestre, pour s'assurer sa patrie céleste ; il rejette tous les trésors du siècle, pour ne point perdre ceux de l'éternité; il subit l'exil et toutes les privations qui en sont la suite, pour son Sauveur et son Dieu : et dans toutes ces épreuves si pénibles, si insupportables à la nature, il trouve sa consolation, sa joie, son bonheur. Une seule chose l'affecte : ce sont les malheurs de son troupeau ; mais, comme le grand Apôtre, éloigné de corps de ses chères brebis, son cœur est toujours au milieu d'elles ; et de son exil, il ne cesse de les exhorter, de les consoler, d'élever ses mains pures vers le ciel pour elles, prêt à verser son sang, s'il le faut, pour leur salut. N'ai-je pas eu raison, mes Frères, de l'appeler généreux confesseur de la Foi? Il fut aussi un zélé restaurateur de l'Eglise Gallicane.

L'ORAGE de la persécution s'étant calmé, le généreux confesseur de la Foi revient, comme son divin modèle, dans sa patrie. Et qu'y fera-t-il ? Ah ! mes Frères, c'est là qu'éclatent davantage et son humilité sincère, et son zèle ardent pour l'Eglise. Il avait occupé un des siéges les plus élevés des Gaules. La Providence lui en montre un bien moins distingué... Mais il y a du bien à faire (ce sont là ses propres paroles: ah ! que j'aime à me les rappeler !) il y a du bien à faire, c'en est assez. Il ne balance pas à descendre, parce que dans ce rang il pourra travailler au bien de l'Eglise. Voilà, M. F., une merveille que tous les siècles

précédents n'avaient jamais vue. Jusqu'ici on n'avait songé qu'à s'élever; notre humble Prélat donne le premier l'exemple du contraire : du siége métropolitain de Toulouse il descend au siége suffragant d'Autun, parce qu'il y avait du bien à faire.

Et quel bien, en effet, n'y a-t-il pas opéré, dans un aussi court espace de temps et avec aussi peu de ressources ! Vous le savez, M. F., les malheurs du temps et les dissensions civiles, la licence et le crédit de l'erreur, la fureur du schisme et les ravages de l'impiété avaient presque éteint la foi dans la France et confondu la discipline de nos Eglises. Celle d'Autun, moins heureuse que la terre de Gessen, n'avait pas été à couvert des plaies communes ; l'Ange exterminateur y avait passé ! Ah ! mon Dieu, que les traces de votre colère ont été vivement empreintes sur nous ! Que fait notre nouvel Apôtre ? D'abord il cherche à concilier les esprits que le schisme a divisés ; et avec les armes persuasives de la douceur, il vient à bout de concilier tout. Ceux qui sont venus à lui avec le cœur le plus obstiné, ne le quittent qu'avec des dispositions de soumission et d'obéissance ; rien ne peut résister aux charmes de sa douceur et de son onction.

Ici, je sens que mon discours s'anime. Je me représente notre Prélat avec cet air toujours affable et serein, toujours accessible, toujours accueillant, mettant, pour ainsi dire, sa personne et sa dignité à toute épreuve, ne retenant de son rang que le privilége d'être importuné ; je me le représente, et pourrai-je le dire sans réveiller votre douleur, vous, Messieurs, qui avez eu le bonheur de le voir ? je me le représente familiarisant l'épiscopat avec les fidèles, et laissant découler de sa personne, comme son divin Maître, une vertu secrète qui pénétrait, qui ravissait tous ceux qui avaient le bonheur d'en approcher.

Mais le coup le plus funeste de la persécution est tombé sur les Ministres de l'Eglise. Elle en a diminué le nombre d'une manière alarmante, elle paraît avoir tari jusqu'à la source de ce zèle qui procurait autrefois à l'Eglise une si grande abondance de Pasteurs. Et que deviendra l'Eglise, si elle n'a plus de Ministres? Ah ! c'est à cette vue, M. F., que les entrailles de notre Prélat sont émues, que son zèle s'enflamme, et lui fait chercher tous les moyens de remplir ce vide, de réparer cette perte. Ses revenus sont très-modiques : il les emploiera presque tous à ériger un séminaire dans sa ville épiscopale ; à former, dans les différentes parties de son diocèse, des établissements pour encourager les jeunes gens à embrasser l'état ecclésiastique. Il s'adresse au ciel ; il gémit sur le refroidissement de la foi et du zèle ; il ne cesse de conjurer le Père de famille d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. Mais, qui pourrait exprimer quelle fut sur ce point l'ardeur de son zèle ? Moi-même, et je dois le dire ici, dussé-je réveiller ma douleur en me rappelant le doux souvenir de ses entretiens et de ses bontés ; oui, moi-même, je l'ai vu, avec cet air de candeur et de sincérité qui peignait sur son visage les sentiments de son cœur, je l'ai vu gémir sur les obstacles qu'on mettait à son zèle, s'informer avec empressement des moyens qui pourraient réparer les portes du sanctuaire, adresser au ciel ses vœux ardents pour l'accomplissement de l'œuvre sainte.

Une occasion favorable paraît se présenter. Le chef visible de l'Eglise, arrivé dans la capitale, appelle auprès de lui les Evêques de France, pour connaître les besoins de leurs églises respectives. Notre Archevêque y vole, tout occupé des intérêts de la sienne. Bientôt son rare mérite le fait distinguer par le Vicaire de Jésus-Christ. Il entre dans son intime con-

fiance ; il est écouté plus que tous les autres : tant la vertu et le mérite ont d'empire.

Revenu dans son diocèse, il s'occupe à faire refleurir la discipline de l'Eglise, que les années passées avaient affaiblie. Alors paraissent ces sages ordonnances qui rappellent tout à la règle, ces pieux mandements où il s'efforce de ranimer la ferveur des fidèles, et de faire passer dans le cœur des Pasteurs secondaires le zèle qui anime le sien.

Les saints Prélats de l'Eglise ne se sont jamais montrés plus grands, plus dignes de nos hommages, que dans leurs visites épiscopales. Avec quel éclat brillaient le zèle et les vertus d'un saint Charles, quand il parcourait le Milanais ! Quel sentiment d'admiration nous inspire le zèle apostolique d'un François de Sales ; son amour pour un peuple ingrat et rebelle, son affabilité merveilleuse, son incomparable douceur, quand il gravissait les montagnes pour y instruire, pour y sanctifier les brebis qui lui étaient confiées !

Exact imitateur de ces illustres Pontifes, le nôtre montrait dans ses visites ce zèle ardent et universel du premier, avec la charité sans bornes du second. Ah ! que n'avons-nous eu le bonheur de le voir parmi nous ! C'était son dessein, M. C. F. ; il vous portait dans son cœur ; il soupirait après le moment où il pourrait venir vous témoigner sa tendresse, vous confirmer dans la Foi, vous donner le Saint-Esprit avec l'abondance de ses grâces ; et dans le plan qu'il s'était tracé, vous deviez être les premiers fruits de son zèle. Eh ! quel bien n'aurait-il pas opéré dans ma paroisse, ô mon Dieu ! quel heureux changement n'y aurait-on pas vu, si vous ne nous l'eussiez enlevé ! Châtiment terrible que nous ne saurions méconnaître ! Non, nous n'étions pas dignes d'une telle faveur.

Tel a été son zèle pour l'Eglise, et l'usage qu'il a fait de son ministère. Il ne me reste plus qu'à vous le représenter comme martyr de sa charité.

Quelle autre religion que celle des chrétiens avait jamais ouï parler d'une vertu qui partage tous les maux d'autrui, et qui, attentif aux calamités étrangères, s'oublie volontiers soi-même, et sacrifie sa santé et sa vie pour ses semblables? *Omnia suffert, non quærit quæ sua sunt.* C'est le caractère de la charité, disons mieux, c'est celui du charitable Prélat que je loue.

Quel tendre spectacle s'ouvre ici à mes yeux! Je le vois consacrer ses modiques revenus au soulagement des malheureux, prévenir leurs besoins, les assister lui-même, et lorsqu'il s'est entièrement épuisé, aller solliciter la charité des fidèles, recueillir leurs aumônes, et les répandre ensuite dans le sein des indigents. Et ne croyez pas, M. F., que sa charité, comme celle de tant d'autres, se rétrécisse et se borne aux pauvres de son troupeau : non, elle ne connaît point de bornes ; quels que soient les malheureux, ils intéressent également son cœur. Vous savez avec quelle bonté il accueillit les prisonniers qui furent envoyés à Autun, avec quelle assiduité il les visita pour les consoler, avec quelle profusion il soulagea leur misère. Il se dépouilla pour les vêtir; il se réduisit à la nécessité pour les en tirer. Mais pourquoi renouveler ici le sujet de notre douleur? hélas! ne sont-ce pas ces soins si assidus et si tendres qui lui firent contracter cette maladie violente qui l'a enlevé tout-à-coup à son diocèse, à la France, à toute l'Eglise? Il est donc mort martyr de la charité. La seule chose qu'on puisse lui reprocher, est donc d'avoir porté

trop loin la charité, d'avoir sacrifié à l'exercice de la plus grande des vertus une vie si nécessaire à son peuple et à son Eglise.

Prêtre éternel, Prince des Pasteurs, divin Jésus! que me reste-t-il, qu'à vous demander pour ce diocèse affligé un Pontife comme lui, innocent, séparé des pécheurs, attentif à offrir des dons et des sacrifices pour les pécheurs, appliqué à tout ce qui regarde votre culte, plus élevé que les cieux, et qui sache compatir aux infirmités de son peuple? Pieux Prélat, si dans le sein d'Abraham, (car, ô mon Dieu! sans sonder ici la profondeur de vos conseils, auriez-vous pu fermer votre sein éternel à celui qui vous ouvrit toujours le sien en la personne de vos serviteurs affligés?) si, dis-je, dans le sein d'Abraham, âme charitable, vous jouissez déjà du fruit immortel de tant d'œuvres de vie, si vous moissonnez les bénédictions que vous avez semées ici-bas, jetez sur les gémissements de cette triste Sion quelques regards favorables; que les liens sacrés qui vous ont uni avec elle, ne périssent jamais; choisissez-lui vous-même, dans les trésors éternels, un Pontife fidèle; et que ses besoins aillent encore vous toucher jusque dans le sein du repos et de la félicité.

Pour nous, M. F., quel fruit devons-nous recueillir de la mort précieuse aux yeux de Dieu et des vertus de notre illustre Archevêque? Le voici. Si nous voulons mourir comme lui de la mort des justes, il faut nécessairement que nous vivions, comme lui, de la vie des justes. Si nous voulons que notre mémoire soit aussi en bénédiction, il faut que nous semions aussi les bénédictions et les bonnes œuvres. Le Seigneur nous avait donné, dans sa miséricorde, un Pasteur selon son cœur. Ce digne Pasteur s'est employé tout entier à l'œuvre pour laquelle il avait été

envoyé : il nous a édifiés par ses vertus ; il nous a montré, par ses paroles et par ses exemples, le chemin qui conduit au ciel ; il s'est sacrifié pour son troupeau. Voilà le modèle que nous devons imiter. La mort a bien pu nous l'enlever, mais il n'est pas en son pouvoir d'effacer le souvenir de ses vertus et de ses œuvres. C'est ce souvenir qui doit vivre en nous, qui doit nous encourager continuellement à la vertu, nous attacher plus fortement que jamais à la doctrine de l'Eglise et à nos Pasteurs, aux exercices de la charité et au zèle de notre perfection.

Reprenez donc les chants lugubres que j'ai interrompus, triste Sion, et gémissez sur les cendres de l'Epoux sacré qui vous a été enlevé. Remontez à l'autel, Prêtres du Seigneur, et si un reste de fragilité arrêtait encore dans le lieu d'expiation le Prince des Prêtres que nous pleurons, ah ! offrez l'auguste Sacrifice, mettez dans les mains de ce pieux Pontife le sang de l'Agneau sans tache, afin que, parfaitement purifié, il puisse entrer sans délai dans le séjour de la gloire. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS

SUR LES PRIÈRES ET LES CÉRÉMONIES DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

MESSE DES CATÉCHUMÈNES.

PREMIÈRE INSTRUCTION ;

Depuis le commencement de la Messe jusqu'à l'Introït.

ORNEMENTS SACERDOTAUX. — PRÉPARATION.

Sanctifica illos, laventque vestimenta sua, et sint parati. Exod. 19.

Dieu, voulant donner sa loi à son peuple et le rendre témoin du grand prodige qu'il allait opérer sur le mont Sinaï, dit à Moïse : « *Sanctifiez-les, qu'ils lavent leurs vêtements, qu'ils purifient leurs cœurs, et qu'ils se préparent.*

Et voilà aussi, M. F., ce que nous devons vous dire lorsque l'Eglise vous appelle à la sainte Messe. C'est dans cet auguste Sacrifice qu'un Dieu s'immolant pour vous fait en votre faveur le plus grand de tous les prodiges, et vous prépare les grâces les plus signalées. Apportez-y donc un cœur purifié, bien préparé ; un extérieur décent, modeste et recueilli.

Je vous ai déjà entretenus plusieurs fois de l'excellence du saint sacrifice de la Messe, et des dispositions avec lesquelles vous devez y assister. Mais ignorant, pour la plupart, le sens des prières et des cérémonies de ce divin Sacrifice, vous ne m'avez peut-être jamais bien compris. Je me propose actuellement de vous en faire l'explication. Vous y verrez

avec étonnement un sens et un esprit qui vous ont échappé jusqu'à ce jour. Ces prières, en effet, sont sublimes; ces cérémonies annoncent quelque chose de grand et de divin; elles sont autant de signes qui expriment les pensées plus vivement peut-être que les paroles; elles sont établies pour nous édifier, pour nous instruire et réveiller notre attention.

Il est donc du devoir d'un chrétien d'en comprendre le sens, le motif et la fin: et le saint concile de Trente nous recommande de les expliquer aux fidèles. C'est ce que nous osons entreprendre. Nous allons commencer par l'explication des vêtements du Prêtre qui célèbre, des prières qu'il fait au bas de l'autel, et des cérémonies qu'il y observe. Vous y apprendrez les dispositions que vous devez apporter à la sainte Messe: aussi appellerons-nous cette partie de la Messe, *Préparation*. Ecoutez-moi avec toute l'attention que demande un sujet si nouveau pour vous.

On donne au saint Sacrifice le nom de *Messe*, qui veut dire *renvoi*, parce que dans les premiers temps on renvoyait de l'église, dès que le Sacrifice commençait, les catéchumènes, c'est-à-dire ceux qui n'étaient pas baptisés, et les pécheurs publics. Aussi la *Messe* est-elle composée de deux parties. La première est celle qu'on appelait *des catéchumènes*, parce que les catéchumènes, les pénitents et même les infidèles pouvaient y assister: elle comprend tout ce qui se dit depuis le commencement jusqu'au *Credo*. La seconde est celle qu'on appelait *Messe des fidèles*, parce que les fidèles seuls, c'est-à-dire ceux qui n'étaient pas dans l'état du péché mortel, avaient droit d'y assister: cette partie comprend tout ce qui se dit depuis la récitation du Symbole jusqu'à la fin de la

Messe. De là, M. F., la nécessité de ne se présenter à l'autel qu'avec une innocence, sinon entièrement réparée, du moins ardemment désirée. Je n'insiste pas sur cette vérité, et je passe aux dispositions préparatoires que nous indiquent les vêtements qui ornent le Prêtre dans cette sainte fonction.

L'*amict*, c'est-à-dire le voile que le Prêtre se met d'abord sur la tête, ensuite autour du cou, figure la retenue que nous devons avoir dans nos paroles et dans nos yeux, particulièrement pendant la sainte Messe.

L'*aube* doit inspirer par sa blancheur, au Prêtre qui la porte, une pureté de mœurs, une droiture de conscience et d'esprit qui le rendent irrépréhensible, et obligent ceux qui voient ce vêtement, à imiter intérieurement cet éloignement de toute souillure.

La *ceinture* qu'on met sur l'aube, est la marque de la chasteté. *Que vos reins soient ceints*, dit J. C., c'est-à-dire, soyez chastes et purs.

Le *manipule* que le Prêtre porte sur le bras nous représente le fruit de nos bonnes œuvres, et la grâce de J. C. qui est dans la main de celui qui la demande avec humilité, pour s'en servir contre les tentations.

L'*étole* est la marque de la puissance attachée au caractère. Elle est aussi le signe de l'immortalité qu'Adam nous avait fait perdre par son péché, et qui nous est rendue par les mérites de J. C. Elle nous fait entendre que, malgré toutes nos préparations, il nous reste une indignité naturelle pour la participation des saints Mystères, qui demande de la part de J. C. l'indulgence la plus miséricordieuse : ce qui doit nous inspirer des sentiments de respect et de confiance, puisque J. C. ne dédaigne pas de se communiquer à nous, pour être le soutien de notre fai

blesse, et, en quelque sorte, le préservatif de notre corruption.

Enfin, la *chasuble* est ce manteau de la charité qui couvre parfaitement, aux yeux de Dieu, la multitude de nos péchés, ou plutôt qui, ne pouvant rien cacher à l'œil de celui qui pénètre tout, lui présente la croix de J. C. comme le motif le plus propre à l'apaiser.

La *tunique* du sous-diacre et la *dalmatique* du diacre, qui assistent le Prêtre aux Messes solennelles, sont des ornements de joie et de solennité, qui marquent la sainteté avec laquelle les Ministres du Seigneur doivent servir à l'autel, et les fidèles y assister.

En un mot, tout cet appareil montre le soin qu'il faut prendre de ne point paraître devant le Seigneur, qu'après s'être paré intérieurement par toutes sortes de vertus : car les ornements extérieurs ne doivent être qu'un signe sensible des vertus dont l'âme doit être intérieurement ornée. C'est là l'impression que doit faire dans l'esprit des fidèles le Prêtre revêtu des habits sacerdotaux, lorsqu'il va de la sacristie à l'autel.

Le Prêtre ainsi revêtu ne nous représente-t-il pas encore J. C. montant au Calvaire pour consommer son sacrifice, cette robe blanche dont il fut revêtu, ces liens dont il fut ceint, ce manteau de pourpre dont il fut couvert, la croix dont il fut chargé, la couronne d'épines qui fut mise sur sa tête?

Rien n'est indifférent dans une Religion où tout est esprit. La moindre cérémonie, la plus petite pratique présente à celui qui s'en pénètre les plus saintes, les plus utiles réflexions : il aperçoit dans la diversité des couleurs auxquelles s'assujettit l'Eglise, selon les différents objets qu'elle honore, la variété des célestes attraits qui rendent l'Epouse si belle aux yeux de son divin Epoux; il y aperçoit aussi la vertu pro-

pre du Saint dont on célèbre la mémoire, la blancheur des Vierges, l'ardeur et le courage des Martyrs, la sainte austérité des pénitents, le travail et la fécondité des Pontifes, la tristesse même et les larmes que la Foi nous invite à répandre sur les cendres de nos frères. Il voit, dans les cierges qui brûlent en plein jour, l'image de ces jours d'obscurité et de persécution, où l'Eglise allait cacher dans des cavernes obscures, dans des lieux souterrains, le secret de nos redoutables Mystères. Le degré de nos solennités, les différents usages que l'Eglise y observe, les prières qu'elle y récite, les instructions qu'elle y donne : tout ici mérite l'attention d'un chrétien et doit nourrir sa piété. Que ne pouvons-nous, M. F., entrer dans cet intéressant détail ! mais forcés de nous resserrer, venons-en aux prières et aux cérémonies du saint Sacrifice.

Un chrétien qui veut entrer avec le Prêtre dans le sanctuaire, doit l'accompagner au pied de l'autel. Comme lui, il doit commencer cette redoutable action par le signe de la croix : signe puissant qui joint à la vertu de figurer ce mystère de notre réconciliation, celle de nous en préparer les moyens. Il doit dire avec le Prêtre, dans l'esprit de la plus profonde adoration : J'entrerai à l'autel du Seigneur : *Introibo ad altare Dei.*

Remarquez, M. F., que ce verset, et tout le psaume dont il est tiré, se récite alternativement avec celui qui sert la Messe. Et pourquoi? c'est que l'Eglise veut, dès le commencement du Sacrifice, faire entendre aux fidèles la nécessité de s'unir au Prêtre, non-seulement de cœur et d'esprit, mais réellement, en récitant les mêmes prières. Par conséquent, la

meilleure manière d'entendre la sainte Messe, c'est de suivre le Prêtre, en récitant les mêmes prières que lui. Pour ceux qui ne savent pas lire, ils doivent s'unir au Prêtre, et rapporter les prières qu'ils disent à celles que l'Eglise a consacrées au divin Sacrifice.

Ce psaume est suivi de la confession que le Prêtre et les assistants font de leurs péchés par la formule qu'on emploie dans le sacrement de Pénitence, je veux dire le *Confiteor*. Le Prêtre la récite le premier, parce que c'est à lui à faire voir que la contrition et l'aveu de ses fautes sont des dispositions essentielles pour se présenter au saint Sacrifice, et parce qu'il doit encourager le peuple, en lui montrant, par ses gémissements, qu'il a besoin pour lui-même de l'indulgence qu'il sollicite pour les autres. Le peuple la dit ensuite, afin qu'il se fasse entre le Ministre et les assistants une espèce de concert, une sorte d'accord de gémissements et de douleur. Regardons-nous donc dès ce moment comme de misérables pécheurs, et écrions-nous avec le plus vif sentiment de contrition, pour fléchir le souverain Juge : *J'ai péché*, mon Dieu, *j'ai péché ; c'est ma faute, c'est ma très-grande faute.* M. F., si nous lui présentons des cœurs pénétrés de componction et de douleur, il exaucera nos vœux, il écoutera nos cris, il essuiera nos larmes, et nous ne quitterons jamais le saint autel, sans l'assurance de notre parfaite réconciliation. Mais peut-être, hélas ! l'habitude de réciter cette formule n'a-t-elle jusqu'ici jeté dans nos cœurs qu'un fonds de tiédeur et d'indifférence qui éteint en nous ce sentiment salutaire ! Ah ! pensons-y, M. C. F., c'est en présence de la très-sainte Vierge et des Saints, qui doivent à ce Sacrifice que nous allons offrir, la victoire sur le péché ; c'est en présence de l'Epouse pure et sans tache, de

l'Eglise du ciel et de la terre, que nous disons : *J'ai péché, j'ai péché ;* et si cet aveu n'est pas sincère, s'il n'est pas accompagné d'un vrai désir, d'une résolution ferme de ne plus pécher, il nous couvrira d'une confusion éternelle.

Après cette confession mutuelle, le Prêtre et les assistants réclament la miséricorde de Dieu. « Que « Dieu, dans sa miséricorde, disent-ils alternati- « vement, vous pardonne les fautes dont vous êtes « coupable, et vous conduise à la vie éternelle : *Mi-* « *sereatur.* »

Qu'une charité mutuelle nous anime, M. F., lorsque nous récitons cette prière ; que les fidèles demandent avec ardeur pour le Prêtre cette miséricorde, cette indulgence, cette rémission parfaite de ses péchés : *Indulgentiam, absolutionem et remissionem peccatorum*, puisque le succès de son ministère dépend beaucoup des dispositions qu'il porte à l'autel. Eh ! de quelle utilité, en effet, n'est pas pour les assistants un Prêtre dont la grâce aura purifié le cœur et les lèvres ! Mais il n'importe pas moins au Ministre de trouver dans les chrétiens qui l'entourent des cœurs animés de cet esprit de charité, et revêtus de ce caractère de justice. Aussi parlent-ils le même langage, afin que la miséricorde les admette à ce Sacrifice, et que l'indulgence leur en applique le fruit. Que les uns et les autres, inclinés au pied de l'autel, s'écrient dans le même esprit et avec la même confiance :

Seigneur, en tournant vers nous les regards de votre miséricorde, vous nous rendrez la vie ; et votre peuple mettra en vous toute sa joie.

Montrez-nous, ô mon Dieu ! les effets de votre miséricorde ;

Et donnez-nous les assurances du salut que vous nous promettez.

Ecoutez nos prières : *Domine, exaudi orationem meam ;*

Et que nos cris montent jusqu'à votre trône : *Et clamor meus ad te veniat.*

C'est par ces courtes et énergiques expressions que le Prêtre termine les oraisons qui le retiennent au bas de l'autel. Il y monte enfin, et, convaincu que la pureté du cœur est la première disposition que ce Sacrifice exige, il sollicite encore l'abolition de ses péchés.

« Otez-nous, Seigneur, dit-il, ôtez-nous, nous « vous en supplions, les iniquités qui nous dégra- « dent à vos yeux, afin que nous puissions entrer « dans votre sanctuaire avec un esprit pur. »

Arrivé à l'autel, il ne changera pas de langage. « Nous vous prions, Seigneur, ajoute-t-il, par le « mérite des Saints dont les reliques reposent à l'om- « bre de vos autels, de nous pardonner les péchés « dont nous nous sommes rendus coupables. »

En disant cette prière, il s'incline et tient la posture d'un suppliant, d'un criminel indigne des regards de son Dieu, et baise l'autel en invoquant les Saints. Ce langage, cette attitude conviennent toujours à un pécheur par nature, et à tous ceux qui participent au même Sacrifice. Mais comme dans les uns et dans les autres on ne doit plus supposer cette indignité volontaire et sacrilége qui est le fruit de l'obstination et de l'endurcissement, le Prêtre est admis à baiser l'autel, qui est la figure de Jésus-Christ, et alors il se place avec une humble confiance au nombre des amis de l'Epoux, des convives destinés à s'asseoir à sa table, des ministres consacrés à le servir.

Que les chrétiens lâches et indifférents sachent que cette place honorable n'est destinée qu'à ceux qui sentent leur indignité ; qu'ils n'oublient jamais que se

présenter dans le temple, assister à la célébration des saints Mystères, sans aucun regard sur la misère de son cœur, sans aucun retour sur son infirmité, sans aucune défiance sur ses dispositions, sans aucune crainte de la majesté du Dieu qui va s'immoler sur l'autel, c'est l'abus le plus opposé à ce Sacrifice. Mais que le chrétien timide se rassure; qu'il se persuade que des infidélités journalières toujours combattues, toujours détestées, que des fragilités toujours inévitables, toujours réparées par l'exercice des vertus chrétiennes, ne sont, quand nous venons à la sainte Messe, qu'un motif de gémissement, et jamais de découragement et de langueur. Car Dieu a mis ce Sacrifice entre lui et nous, afin qu'il pût se rapprocher de nous sans compromettre sa sainteté et sa justice, et que nous pussions monter jusqu'à lui, sans outrager sa majesté et sa grandeur.

C'est à cette prière que finit la première partie de la Messe, que nous avons appelée *Préparation*. Pour profiter de ces premières réflexions, rappelez-vous toujours, M. F., 1° que le respect, l'adoration et la reconnaissance doivent vous précéder à l'autel, si vous voulez que votre esprit et votre cœur se prêtent facilement aux différentes dispositions que le saint Sacrifice exige; 2° que la contrition et la détestation du péché, l'humilité et la confiance, la pureté et l'attention sont des dispositions nécessaires pour assister à la sainte Messe.

L'invocation de l'adorable Trinité commence cette partie. Le signe de notre rédemption annonce déjà l'effet que doit avoir ce Sacrifice; et, dès ce moment, le Prêtre ne parle plus que de ses péchés et de ceux du peuple; il ne s'occupe plus que d'indulgence et de miséricorde; en un mot, on voit dans sa personne la figure du véritable Isaac chargé du bois de son

sacrifice, et prêt à monter vers le lieu de l'immolation, tout couvert, aux yeux de son Père, des péchés dont il va être le réparateur et la victime, et pénétré en même temps de l'idée de cette justice rigoureuse qui ne laisse aucun péché sans satisfaction et sans hostie, et de cette miséricorde ineffable qui n'abandonne point le pécheur au découragement et au désespoir. Comment se fait-il, M. F., que l'habitude d'assister à des cérémonies si augustes et si redoutables nous y rende si insensibles? Pourquoi, dès le commencement de cette sainte action, notre cœur, selon l'expression du Prophète, ne s'écoule-t-il pas comme la cire qui fond devant le feu? Les saintes femmes qui, aux portes de Jérusalem, voyaient J. C. monter au Calvaire, eurent-elles un spectacle plus intéressant que celui qui nous occupe dans cette première circonstance de la Messe? Il fut plus sensible, ce spectacle, sans doute, parce que les objets extérieurs frappent toujours plus vivement les hommes conduits par les sens; mais à n'envisager que des yeux de la foi l'une et l'autre démarche de J. C., il me paraît en quelque sorte plus digne de mon attention et de mon amour, au pied de l'autel, qu'au pied du Calvaire. Là, il allait consommer par une seule oblation le salut du monde: ici, l'oblation se fait sans interruption, sans intervalle et sans délai. Là, les filles de Jérusalem ne voyaient encore que le plus beau, le plus doux des enfants des hommes immolé à la fureur de ses ennemis: ici je vois J. C. chargé de ma croix, revêtu de mes langueurs, caution de ma rançon et le prix de ma rédemption, qui veut me conduire après lui au lieu de son sacrifice. Là, tout Israel ne vit qu'un objet de terreur et d'effroi; en vain J. C. leur avait dit: *Que celui qui veut être mon disciple porte sa croix et me suive;* monter au Calvaire

avec le Sauveur, c'était s'exposer à partager avec lui les horreurs de son sacrifice; aussi les Apôtres ne le suivent-ils que de loin : ici, tout m'encourage, tout me rassure; rien d'effrayant dans le spectacle qui m'est offert, rien de sanglant dans la victime qui s'immole, rien de cruel dans le Prêtre qui la sacrifie, rien de révoltant dans le peuple qui y participe; et je m'écrie de bon cœur avec l'Epouse des Cantiques :

« Seigneur, vous montez à l'autel de votre amour; attirez-moi après vous : *Trahe me post te;* je vole à vous, attiré par l'odeur de vos parfums, c'est-à-dire des vertus dont vous m'avez donné l'exemple et le précepte : établissez-les solidement dans mon cœur! Que la crainte, l'humilité, la contrition me conduisent à votre amour, et cet amour à l'éternelle jouissance de vous-même! Ainsi soit-il. »

SECONDE INSTRUCTION.

SUITE DE LA MESSE DES CATÉCHUMÈNES.

Depuis l'Introït jusqu'à l'Epître.

LA PRIÈRE.

Erant perseverantes in doctrinâ Apostolorum, et communicatione fractionis panis, et orationibus. Ils persevéraient dans la doctrine des Apôtres, dans la communion de la fraction du pain, et dans les prières. *Act.* 2.

Voila, M. F., en deux mots, le tableau de la conduite des premiers chrétiens dans la célébration du saint Sacrifice. Avant de rompre le pain sacré, ils priaient et ils s'instruisaient dans les écrits des Apôtres. L'Eglise n'a point changé ce saint usage; elle emploie, avant l'offrande, la prière et l'instruc-

tion. L'*Introït*, le *Kyrie, eleison*, le *Gloria in excelsis*, le *Dominus vobiscum*, la *Collecte* ou Oraison : voilà ses prières ; c'est ce qui va fixer aujourd'hui notre attention. L'Epître et l'Evangile, voilà la doctrine apostolique qu'elle rappelle à ses enfants ; ce sera le sujet de la prochaine Instruction. Vous trouverez dans l'une et dans l'autre de quoi vous édifier et vous instruire, si vous voulez m'écouter attentivement.

Nous avons vu, dans la dernière Instruction, le Prêtre se placer au coin de l'autel. C'est là, M. F., qu'il dit, en faisant sur lui le signe de la croix, la prière que nous appelons *Introït*, mot qui veut dire *Entrée*, et qui signifie l'action que fait alors le Prêtre. Elle est formée de quelques versets d'un psaume toujours rapporté aux différents mystères, ou aux autres objets que l'Eglise nous fait honorer. Ce psaume est chanté par le chœur aux Messes hautes, pendant que le Prêtre récite au bas de l'autel les prières de la Préparation. Le but principal de cette prière est de mettre dans notre bouche, et encore plus dans notre cœur, quelques-uns des vifs sentiments qui pénétraient les Saints de l'ancien Testament sur la venue du Messie. Comme eux nous attendons, dans cette partie de la Messe, que les cieux s'ouvrent et fassent tomber sur la terre cette rosée féconde qui doit la fertiliser, Jésus-Christ, le Sauveur du monde. La ferveur est donc la disposition qui doit accompagner cette partie de la Messe.

Après cette prière, le chœur alternativement, ou le Prêtre et le Ministre, aux Messes basses, répètent trois fois *Kyrie, eleison.* Ce sont deux mots grecs qui signifient *Seigneur, Christ, ayez pitié de nous.* L'Eglise répète neuf fois cette invocation pour imiter les

neuf chœurs des Anges, qui bénissent sans cesse la grandeur et la miséricorde de Dieu. Elle dit trois fois *Kyrie, eleison*, pour honorer le Père, première Personne de la très-sainte Trinité; trois fois *Christe*, pour honorer le Fils; et trois fois *Kyrie*, pour honorer le Saint-Esprit. L'unité de Dieu et la trinité des Personnes sont parfaitement exprimées dans cette formule: l'unité, puisque chaque invocation particulière se fait jusqu'à trois fois, pour exprimer qu'il est impossible d'honorer le Père, le Fils et le Saint-Esprit, sans honorer toute la nature que ces trois Personnes possèdent sans division et sans partage: elle honore la Trinité, par une invocation spéciale et particulière de ces trois Personnes réellement distinctes.

Cette prière se chante sur un ton élevé, parce qu'elle est en quelque sorte le cri du cœur, l'expression d'une âme vivement pressée sous le poids de sa misère, et que nos répétitions sont autant d'instances différentes que nous inspire la crainte de n'être pas exaucés. C'est pour cela que le chœur prend sur un ton assez bas la première de ses invocations; mais à mesure qu'elles se renouvellent, le ton s'élève; et ces dernières paroles, *Seigneur, ayez pitié de nous*, se disent ordinairement de la voix la plus étendue. Faisons donc croître nos sentiments à mesure que nous élevons la voix, et que chacune de ces invocations ajoute quelque chose à notre ferveur et à nos désirs. L'aveugle de Jéricho nous en a donné l'exemple; plus on voulait lui imposer silence, plus il criait: *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi.* Comme lui, M. F, chassons ces idées étrangères, ces distractions importunes qui viennent nous troubler dans la prière; et si elles s'obstinent à nous assaillir, usons contre elles d'une courageuse résistance, en leur opposant ces

paroles : Seigneur, ayez pitié de nous, *Kyrie, eleison.*

A la prière l'Eglise joint la louange. Après ces touchantes invocations, le Prêtre, élevant les mains et les yeux vers le ciel, entonne le *Gloria in excelsis*, cantique sublime et bien propre à nous rappeler la grandeur, la sainteté et la charité de l'hostie qui va s'offrir pour nous ; cantique pacifique, qui ne doit être que dans la bouche des vrais enfants de la paix, et interdit à ces cœurs agités par les passions, ulcérés par le ressentiment, dominés par des affections criminelles ; mais cantique salutaire aux pécheurs pénitents, puisque, résolus à ne plus plaire qu'à Dieu seul, à l'adorer, à le bénir, à le glorifier, à le remercier, à lui demander miséricorde, ils lui présentent l'hommage le plus touchant, le plus agréable à son cœur, et le plus conforme aux fins de l'auguste Sacrifice.

Comme ce cantique ne respire qu'une sainte allégresse, l'Eglise veut que nous nous en abstenions aux Messes des morts et aux jours de pénitence, jours destinés à nous rappeler la guerre que Jésus-Christ a faite au péché, et celle qu'à son exemple nous devons faire à nos passions, en mortifiant nos sens. Ces jours ne lui paraissent pas propres à parler d'une gloire et d'une paix que nos iniquités ne cessent de ternir et de troubler. Mais avons-nous à réciter cette prière un si grand empressement qu'il nous rende pénible cette privation ? Avons-nous jamais pensé à en faire un objet de pénitence ? Avons-nous jamais gémi de nous voir forcés de nous taire sur les qualités de Jésus-Christ à notre égard ? Ah ! M. F., si nous nous rendions justice, ne devrions-nous pas, lorsque l'Eglise nous interdit ce cantique, nous regarder comme des enfants qu'un père irrité désavoue, et à qui il défend de porter les signes extérieurs qui les caractérisent comme ses enfants ?

Elevons donc désormais nos cœurs, lorsque le Prêtre élèvera les mains pour réciter ce cantique ; que nos âmes tendent au ciel vers lequel il porte ses regards ; que nos désirs embrassent les biens de l'éternité, lorsqu'il réunit les mains comme pour se saisir de l'héritage. Car c'est là le sens des cérémonies qui en accompagnent la récitation ; et l'idée que les premières expressions de ce cantique nous donnent du Sacrifice qui va s'offrir, c'est la gloire à Dieu au plus haut des cieux, et la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. En effet, c'est dans le sacrifice de la Messe que cette union de la gloire et de la paix, que cette alliance de la justice et de la miséricorde, prédite par le Prophète, va devenir sensible par la réparation des outrages que le péché fait à la majesté de Dieu, et par l'abolition des anathèmes que la justice divine avait lancés contre les pécheurs. Oui, M. F., Dieu y retrouve sa gloire dans l'obéissance de son Fils qui répare nos révoltes, dans l'humilité de son Fils qui supplée à nos négligences : et l'homme y trouve la paix dans l'union avec Dieu, que ce Sacrifice rétablit ; dans la victoire sur ses passions, que ce Sacrifice lui procure ; dans la possession de Dieu, dont ce Sacrifice lui donne l'assurance. Disons donc, avec un cœur animé de la plus tendre piété :

Gloire à Dieu au plus haut des cieux : *Gloria in excelsis Deo ;* et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, qui aiment Dieu sincèrement, et qui lui sont soumis par amour : *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* Nous vous louons, Seigneur, comme le sujet inépuisable de nos admirations et de nos louanges : *Laudamus te.* Nous vous bénissons comme la source de tout bien et comme notre bienfaiteur : *Benedicimus te.* Nous vous adorons comme notre créa-

teur, notre conservateur, notre souverain bien et notre dernière fin : *Adoramus te.* Nous vous glorifions ; nous voulons que toutes nos pensées, nos paroles et nos actions soient consacrées à votre gloire : *Glorificamus te.* O Seigneur ! Dieu, Roi du ciel, ô Dieu Père tout-puissant ! nous vous rendons grâces de vos immenses bienfaits, et surtout de nous avoir donné votre divin Fils, pour nous réconcilier avec vous : *Gratias agimus tibi.*

O Jésus ! Fils unique du Père, l'objet éternel de ses complaisances ; Seigneur Jésus, qui êtes Dieu, qui pouvez par conséquent tout ce que vous voulez, vous qui êtes l'Agneau de Dieu immolé pour notre salut et qui ôtez les péchés du monde, ayez pitié de nous : *Miserere nobis.* Vous qui vous chargez d'expier les péchés des hommes, recevez la prière que nous vous faisons d'expier les nôtres : *Suscipe deprecationem nostram.* O vous qui êtes assis à la droite de votre Père pour être notre médiateur auprès de lui, ayez pitié de nous, faites-nous ressentir les effets de votre médiation et de votre puissance : *Qui sedes ad dexteram Patris, miserere nobis.* Vous êtes le seul Saint, le seul Pontife sans tache, qui n'êtes pas obligé d'offrir des victimes pour vous avant d'en offrir pour le peuple, comme le Prêtre qui vous représente à l'autel : *Tu solus Sanctus.* Vous êtes notre seul Seigneur, nous ayant créés et ensuite rachetés par votre sang : *Tu solus Dominus ;* le seul Très-Haut, égal à Dieu votre Père : *Tu solus Altissimus, Jesu Christe.* Divin Sauveur, après nous avoir sanctifiés par votre croix, placez-nous dans ce séjour bienheureux où nous vous contemplerons avec le Père et le Saint-Esprit : *Cum Sancto Spiritu in gloria Dei Patris. Amen.*

Après le *Gloria in excelsis*, le Prêtre s'incline, baise la place sur laquelle doit s'offrir le Sacrifice, se tourne du côté du peuple, et, les bras étendus vers lui, il lui souhaite la possession du Seigneur par ces paroles : *Dominus vobiscum*, que le Seigneur soit avec vous ! Par un juste retour, le peuple lui répond : Qu'il soit aussi avec votre esprit : *Et cum spiritu tuo !*

Ce peu de mots, M. F., renferme un grand sens, et peut-être n'y avez-vous fait jusqu'ici que peu d'attention. C'est cependant, de toutes les formules que l'Eglise consacre à ses offices, la plus usitée et la plus utile.

Je dis la plus usitée ; car l'Eglise ne termine pas un office, que son Ministre, avant et après l'oraison, ne répète ces paroles ; et comme la Messe est l'acte le plus solennel de son culte, elle les y répète plusieurs fois. Développons-en le sens.

Ces paroles sont celles que l'ange Gabriel adressa à Marie, lorsqu'il vint lui annoncer que Dieu l'avait choisie pour être la Mère du Sauveur. M. C. F., notre ministère, comme cet Esprit céleste, nous place entre Dieu et vous, pour lui présenter vos vœux, et pour vous manifester ses volontés. Comme lui, nous vous annonçons que le Verbe, auparavant fait chair, va devenir nourriture ; que la grâce de l'Esprit-Saint va de nouveau couvrir l'autel, et que nos mains, comme le sein virginal, vont porter celui que les Anges adorent. Ces paroles doivent donc réveiller votre attention et ranimer votre confiance et votre ferveur.

Les cérémonies qui les accompagnent sont bien propres à vous en faire prendre l'esprit. C'est au milieu de l'autel que le Prêtre vient se placer pour les annoncer, parce que cet endroit est, de toutes les parties qui le composent, la plus sainte et celle

d'où les grâces coulent avec plus d'abondance. Lorsqu'il adresse ces paroles, c'est donc comme s'il disait au peuple : « De toute la plénitude de mon cœur, je vous souhaite la plénitude des dons de Dieu. » Il s'incline, parce que, destiné à bénir les autres, il a besoin, par son humilité, d'attirer les bénédictions dont il va les rendre participants. Il baise l'autel, figure de J. C., et par cette action il témoigne qu'il veut en quelque sorte puiser dans les fontaines du Sauveur cette eau salutaire qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Il se tourne vers le peuple, parce que cette prière est un salut, mais bien plus solide et plus sincère que ces souhaits réciproques qu'on se fait dans le monde, puisque les vrais biens en sont l'objet, et que la charité seule en est le principe. Le Prêtre étend les bras : ce signe extérieur, qui dans la société exprime l'empressement, l'ardeur et l'affection, lui convient dans cette fonction où il devient le père de toute l'assemblée, au nom de J. C. et de son Eglise qu'il représente. Enfin, il joint les mains après les avoir étendues, comme pour figurer l'union de la charité qui de tous les cœurs n'en fait plus qu'un avec celui de J. C., comme J. C. ne fait qu'un corps avec tous les membres qui composent son Eglise.

Avouons, M. F., que cette formule ne nous avait pas paru aussi importante qu'elle l'est en effet, et qu'il est pour vous et pour nous de la plus grande importance d'en bien connaître le sens.

Je dis utile pour vous : car soyez bien persuadés, M. C. F., que quand nous vous adressons ces paroles, nous renfermons tous les vœux légitimes de vos cœurs, nous réunissons tout ce que les rapports de notre ministère nous découvrent être nécessaire à votre bonheur. Je dis utile pour nous, si ce ne sont jamais vos lèvres seules qui nous répondent. Ah ! je

vous en conjure, demandez pour moi cette foi vive, ce zèle ardent, cette patience invincible, cette douceur inaltérable, cette charité compatissante, en un mot, les vertus sacerdotales qui me sont nécessaires pour être un médiateur efficace entre Dieu et vous.

Ce sont ces grâces mutuelles que le Prêtre demande ensuite par l'oraison qu'on appelle *Collecte*. Avant de la commencer, il a soin d'avertir les fidèles par ces paroles : Prions, *Oremus*, pour leur faire entendre que cette prière ne lui est pas personnelle privativement au reste de l'assemblée ; que c'est en vain qu'il lève les mains, si chacun ne se fait un devoir d'élever son cœur ; que placé, comme Moïse, sur la montagne sainte pour protéger le peuple qui combat dans la plaine, le succès du combat ne dépend pas moins de l'attention de chaque fidèle à lui soutenir les bras par l'union de leurs prières, que du courage avec lequel ils résisteront au prince des Amalécites, c'est-à-dire, à l'ennemi de leur salut.

Ces oraisons se multiplient, et varient selon les circonstances et les solennités. Elles sont toutes terminées par une conclusion qui prouve la foi de l'Eglise sur le mystère d'un Dieu en trois personnes, et sa confiance dans les mérites de J. C., puisque c'est toujours par *Jésus-Christ qui vit et règne avec le Père dans l'unité du Saint-Esprit*, qu'elle les finit toutes. Communément, aux jours de pénitence, elle en dit un plus grand nombre ; et pour rendre ces supplications plus vives et plus humbles, elle nous avertit de fléchir le genou : *Flectamus genua*. Au contraire, elle n'en dit qu'une aux jours de grandes solennités, pour engager les fidèles à ne point se détourner de l'objet qui doit les occuper dans les fêtes importantes.

Rien ne nous figure mieux la charité qui unit les fidèles, que ces prières. Les demandes y sont com-

munes, les vœux sont les mêmes, les désirs uniformes, et c'est pour cela qu'on les nomme *Collectes*, parce qu'elles sont comme la collection de tous les vœux du Prêtre et des fidèles. Récitons-les donc avec un cœur animé d'une tendre charité les uns pour les autres, si nous voulons qu'elles soient pour nous une vraie collecte. Disons-les avec une foi vive en J. C. par qui nos prières sont offertes, avec une juste douleur des fautes dont ces prières demandent l'abolition, et une ferme résolution de pratiquer les vertus qu'elles nous font entrevoir. C'est ce que nous promettons par l'*Amen* que nous répondons à la fin de la Collecte. Car ici, ce mot *Amen* ne signifie autre chose que l'acquiescement à toutes les demandes que le Prêtre a faites dans cette oraison.

Dans d'autres circonstances, *Amen* signifie le consentement à tous les préceptes que Dieu nous a fait intimer par son Eglise. Quelquefois encore il exprime le désir de voir l'accomplissement des promesses qui nous sont faites.

Disons donc toujours cette parole avec la foi, l'attention et la ferveur des Anges et des Elus, qui, environnant le trône de l'Agneau, font retentir les voûtes célestes de leur éternel *Amen*. Soupirons sans cesse après le moment où nous aurons le bonheur de le chanter avec eux.

Mon Dieu, quand viendra-t-il ce moment heureux! Hélas! éloignés de notre céleste patrie, nous ne pouvons chanter ici-bas qu'un *Amen* de soupirs et de larmes. Qu'il nous tarde, ô mon Dieu, d'unir nos cantiques à ceux du ciel! Jouir sans crainte, vous posséder sans fin, répéter sans cesse : « Bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles à celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau qui est immolé sur l'autel ; » voilà l'objet de tous les

Amen que nous dirons désormais sur la terre, et le sujet de tous ceux que nous répéterons dans l'éternité. *Amen. Amen. Amen.*

TROISIEME INSTRUCTION.

FIN DE LA MESSE DES CATÉCHUMÈNES.

Depuis l'Epître jusqu'à l'Offertoire.

L'INSTRUCTION.

Attende lectioni; hæc meditare; in his esto, ut profectus tuus manifestus sit omnibus. Faites attention à la lecture; méditez les vérités qu'elle renferme, afin que votre avancement soit sensible à tous ceux qui vous connaissent. *I. Tim.* 4.

Cet avertissement que l'Apôtre donnait à son Disciple, ne dois-je pas vous l'adresser, M. F., au commencement de cette partie de la Messe qui est composée de l'Epître et de l'Evangile? Qu'y a-t-il, en effet, qui exige de notre part une attention plus religieuse, des méditations plus profondes, que la lecture des paroles des Prophètes, des écrits des Apôtres, et du saint Evangile du Fils de Dieu? Et qu'y a-t-il de plus propre à nous préparer à l'oblation de la divine Victime? Ecoutez donc, avec un redoublement d'attention, ce que je viens vous dire sur cette partie de la Messe, que nous appelons *Instruction; l'Epître*, le *Graduel*, le *Trait*, l'*Alleluia*, la *Prose*, l'*Evangile* et le *Credo*, dont elle est composée, vont faire le sujet de nos réflexions.

L'Eglise, comme nous l'observions dimanche dernier, a toujours regardé la lecture de l'Ecriture-Sainte comme la plus utile préparation au redoutable

Sacrifice ; aussi cette lecture s'est toujours faite au commencement de l'assemblée. On l'appelait *Epître*, comme elle s'appelle encore aujourd'hui, ce qui signifie la même chose que *Lettre*, parce qu'elle était presque toujours tirée des Lettres que les Apôtres écrivaient aux fidèles de leur temps ; et sous ce point de vue, nous devons les envisager nous-mêmes comme des lettres qui nous sont adressées, comme les instructions pastorales de nos premiers Evêques, comme les avis paternels de ceux que Dieu a établis pour être les colonnes de la vérité et la lumière des siècles.

L'Eglise cependant ne négligeait pas de faire lire aux premiers chrétiens les livres de l'ancien Testament. Comme les vérités qu'ils renferment conduisent à celles du nouveau, les premiers Pontifes avaient soin de rappeler aux chrétiens la figure, pour leur faire mieux sentir tout le mérite de la réalité. L'Eglise profitait, comme elle le fait maintenant, des solennités où elle célèbre les plus grands mystères, afin de les rendre attentifs aux ombres et aux prophéties qui avaient annoncé ces merveilles. Eh ! quelle consolation pour ces pieux chrétiens qui touchaient de si près aux jours où s'étaient accomplis ces mystères, de voir que tout ce qui s'était opéré sous leurs yeux avait été prédit de la manière la plus claire et la plus précise ! Ce doit en être une aussi pour nous, M. F. ; car *tout ce qui a été divinement écrit*, dit S. Paul, *l'a été pour affermir notre foi et pour notre instruction.*

Admirons l'attention de l'Eglise dans le choix de ses Epîtres ; elles sont toujours relatives aux temps, aux mystères et à nos besoins. Qu'un chrétien deviendrait intelligent et éclairé, s'il se faisait un devoir de suivre cette tendre mère dans toutes les instruc-

tions qu'elle lui présente! Les dimanches, ce sont les principes les plus solides de la morale, les reproches les plus justes contre les désordres les plus communs, les exhortations les plus tendres et les plus touchantes à la pratique des vertus chrétiennes : chaque mystère a son instruction qui lui est propre ; et dans les jours consacrés à célébrer la mémoire des Saints, l'Epître nous présente des instructions qui nous rappellent leurs exemples, qui nous animent à soutenir les mêmes combats, qui nous invitent à partager leurs triomphes.

Je sais, M. F., que vous ne pouvez, pour la plupart, les comprendre telles que le Prêtre les récite ; mais vous les avez traduites en notre langue : lisez-les attentivement ; lisez-les à vos enfants et à vos domestiques : par cette pratique, vous les accoutumerez à aimer et à goûter la parole de Dieu, et pleins vous-mêmes des vérités qu'elles renferment, vous en tirerez plus de fruit en suivant le Ministre. Et vous, M. F., qui ne savez pas lire, remerciez le Seigneur, pendant l'Epître, des instructions qu'il vous donne, et prenez la résolution de l'écouter avec la plus religieuse attention, lorsqu'il vous explique cette divine parole par la bouche de vos Pasteurs.

Pour rendre cette lecture plus respectable aux fidèles, l'Eglise a établi un ordre sacré, celui des sous-diacres, auxquels elle la confie dans les Messes solennelles. Ce ministre va prendre sur l'autel, comme dans le dépôt sacré, le livre qui contient l'Epître ; il la lit debout, la tête nue, et les mains jointes ; ce qui nous marque les dispositions avec lesquelles nous devons l'entendre. Remarquez qu'elle se lit après la prière appelée *Collecte :* cela me rappelle une réflexion de S. Ambroise, qu'un chrétien devrait avoir dans le cœur pendant l'Epître. « Nous

« parlons à Dieu, dit ce Père, toutes les fois que « nous prions : Dieu nous parle à son tour, lorsque « nous nous appliquons à quelque sainte lecture. » Oui, M. F., c'est après avoir parlé à Dieu par différentes prières, et surtout par celle que le Prêtre a faite au nom de toute l'assemblée, les mains élevées vers le ciel, que cet Etre suprême daigne descendre jusqu'à nous pour nous parler, pour nous donner des avis conformes à nos besoins, relatifs à la solennité du jour. Ecoutons-le donc avec le juste intérêt que doit nous donner la connaissance de nos besoins; avec la vive douleur qui doit pénétrer un chrétien qui, dans la peinture des vices et des péchés, voit les plaies de son âme; avec cette volonté parfaite qui veut tout ce que Dieu ordonne. Et lorsque nous voyons le sous-diacre reporter sur l'autel le livre de l'Epître, ou lorsque le Prêtre l'a finie, faisons-nous à nous-mêmes cette importante question : « Quel changement et quels fruits a-t-elle produits dans mon cœur ? Quelle résolution m'a-t-elle fait former? Quelle maladie de mon âme m'a-t-elle découverte ? Quel remède m'a-t-elle indiqué ? Ah ! c'est sur cette divine parole que je serai jugé ; et si elle ne m'a pas rendu meilleur, elle déposera contre moi. »

Dans le temps où la ferveur des fidèles les faisait persévérer dans le lieu saint tous les jours, et souvent les nuits entières, ces instructions étaient très-longues, comme nous le voyons encore aujourd'hui le Samedi-Saint. C'est pour cela qu'avant de lire l'Evangile, l'Eglise, pour soulager l'attention des fidèles, mit entre deux la prière que nous appelons *Graduel*. Cette prière est ainsi nommée, parce qu'anciennement elle se chantait sur les degrés du lutrin : elle est composée de quelques versets des psaumes, toujours relatifs à la fête ou à la circonstance.

Hélas! M. F., notre ferveur est si considérablement diminuée, que nous n'avons pas moins besoin que les premiers chrétiens de cette espèce de soulagement entre les différentes instructions auxquelles l'Eglise nous applique durant la célébration de la sainte Messe. Heureux encore, si nous savions profiter de cette consolante variété pour renouveler notre piété et notre attention! Mais ce passage successif de la prière à la lecture, de la lecture au chant des psaumes, n'a-t-il pas été souvent pour nous une occasion de dissipation et de tiédeur?

Dans les jours de pénitence, le peuple et le clergé restaient dans le silence, tandis qu'un seul chantre entonnait le psaume, et le continuait seul jusqu'à la fin ; ce qui a fait donner à ce chant le nom de *Trait*, parce qu'il se chantait tout d'un trait et sans interruption. Ce chant est toujours triste et plaintif, pour exprimer la contrition du cœur, la douleur et les gémissements d'une âme pénitente; et ce sont là les sentiments que nous devons former dans nos cœurs pendant cette prière.

Aux jours de fêtes, au contraire, l'Eglise ajoute au Graduel le mot hébreu *Alleluia*, qui veut dire, *Louez Dieu :* mot énergique, qui exprime un mouvement, un transport de joie, qu'il est impossible de rendre dans notre langue. C'est pour cela qu'elle le répète souvent dans les grandes solennités, et surtout dans le temps pascal. Ah! M. F., la pureté de notre conscience nous le fait-elle pousser avec sincérité ce cri d'allégresse, ce cri de désir du bonheur du ciel? Sommes-nous assez détachés de la terre, pour soupirer sans cesse apres ce moment heureux où nous chanterons, avec la cour céleste, cet *Alleluia* éternel, dont celui de la terre n'est qu'une ombre et une figure? Rendons-nous donc dignes de répéter éter-

nellement ce divin cantique, en le chantant ici-bas avec les dispositions qu'il exige. Chantons surtout cet *Alleluia* d'actions, qui rend le chrétien en tout soumis et fidèle à la volonté de Dieu.

Enfin, aux jours de grandes solennités, on chante une *Prose* qui est une hymne où sont détaillées les vérités que renferme le mystère qu'on célèbre, ou les vertus qu'ont pratiquées les Saints qu'on honore. C'est avec des sentiments de joie, de consolation et de confiance que nous devons la chanter.

Admirez, M. F., toutes les pratiques de l'Eglise! voyez combien les plus communes en apparence, sont belles et instructives! Voyez combien elle est attentive à nous tracer ici-bas, dans l'éclat de ses fêtes et de ses solennités, dans la beauté de ses cantiques et de ses prières, une peinture des délices de l'éternité. Aussi un vrai chrétien n'a que du dégoût pour les chants du siècle et pour les fêtes du monde. Attentif à tout dans la maison du Seigneur, il pénètre la fin de toutes ces cérémonies : il ne se dit pas une parole, les Ministres n'y font pas une démarche, qu'il n'en découvre le motif, qu'il ne s'en applique le fruit.

Mais toutes les cérémonies dont nous avons parlé jusqu'ici ne font que nous préparer à une cérémonie plus intéressante encore, la lecture de l'Evangile. Renouvelez votre attention.

L'EVANGILE de paix, annoncé tous les jours au milieu de la célébration des saints Mystères, soit par le Prêtre lorsqu'il officie seul, soit par le diacre lorsque cette oblation est accompagnée de plus de solennité, nous rappelle qu'un Dieu est devenu notre Docteur et notre Maître. Cette lecture, précédée

de la prière, des instructions des Apôtres, des versets des psaumes, et des écrits des Prophètes, nous représente cette plénitude des temps, où le Père de famille, après s'être fait annoncer par ses serviteurs et ses ministres, vient lui-même cultiver sa vigne et répandre la semence sur son champ. Suivons cette cérémonie dans toutes les circonstances qui l'accompagnent, et connaissons-en l'importance.

Quoique toute l'Ecriture-Sainte soit véritablement la parole de Dieu, et mérite par conséquent notre vénération et notre respect, le saint Evangile, émané de la bouche de J. C. même, exigeait que l'Eglise n'en fît passer les instructions aux fidèles qu'avec les cérémonies les plus augustes. Le diacre, c'est-à-dire celui des Ministres qui approche le plus du sacerdoce, est chargé d'en faire la lecture. Il va prendre sur l'autel le livre qui contient ces adorables vérités ; ce qui signifie qu'il les reçoit de la bouche de J. C. même que l'autel représente, afin que les fidèles n'ignorent pas que ce sont les volontés du Ciel qui vont leur être manifestées. Dans ce moment où le diacre monte à l'autel, je me représente Moïse, appelé par la voix de l'Eternel sur le mont de Sinaï, au milieu des foudres et des éclairs, pour recevoir la loi et la transmettre au peuple. Il se prosterne au pied de cet autel et en présence du livre de la loi, parce qu'il sait qu'il n'appartient point à l'homme de devenir l'organe des vérités éternelles, si Dieu ne purifie son cœur et ses lèvres. « O Dieu tout-puis-
« sant ! dit-il alors, purifiez mon cœur et mes lèvres,
« comme vous purifiâtes les lèvres du prophète Isaïe,
« afin que je puisse annoncer dignement votre saint
« Evangile. » Cette prière annonce déjà l'importance de cette fonction sacrée et la grandeur de cette cérémonie. Mais le spectacle devient plus intéressant

encore lorsque le Ministre place le saint Evangile sur sa poitrine, et que, fléchissant le genou devant le Prêtre, il lui demande de bénir la démarche qu'il va faire. « Que le Seigneur, lui dit le Célébrant, « habite dans votre cœur, et que son esprit repose « sur vos lèvres, afin que vous annonciez son Evan« gile avec les dispositions qu'il exige. » Alors le diacre, précédé de l'encens, qui signifie et la prière qui peut seule rendre la parole de Dieu féconde, et la bonne odeur des vertus que cette parole répand dans tous les cœurs, marche vers le lieu qui doit le mettre à portée d'être entendu du peuple. La lumière précède ses pas, afin que les fidèles se rappellent que J. C. qui va leur parler, est celui qui éclaire tout homme venant en ce monde; et le feu de cette lumière est le symbole de la charité, que sa parole doit allumer dans nos cœurs. Un des Ministres porte la croix; c'est J. C. qui va parler, et ce sont des maximes de crucifiement qu'il va faire entendre.

Tout cet appareil doit nous apprendre dans quels sentiments nous devons entendre la lecture de l'Evangile. Sentiment de crainte: c'est J. C. qui nous parle; sa parole ne doit pas retourner à lui sans effet; elle est ou la règle de nos mœurs, ou la matière de son jugement. Sentiment de vénération: ce sont les préceptes les plus saints qu'il nous intime; sa loi est pure et sans tache, puisqu'elle a Dieu pour principe et pour fin. Sentiment de docilité: outre que J. C. est notre Seigneur et notre Maître, ses lois sont si sages, si conformes à nos besoins, que c'est le comble de la folie de ne pas s'y soumettre. Sentiment de confiance: le Dieu qui nous parle nous connaît et nous aime; il sait le limon dont nous avons été formés, et, par conséquent, combien il est nécessaire qu'il use envers nous de miséricorde. Enfin, senti-

ment de fidélité : parce que, si nous ne nous efforçons pas de mettre en pratique les saintes vérités que ce Dieu Sauveur nous adresse, elles nous condamneront au terrible jour du jugement.

Le Prêtre, aux Messes particulières, ou le diacre, aux Messes solennelles, commence par saluer l'assemblée : Que le Seigneur soit avec vous : *Dominus vobiscum*. L'assemblée répond : Qu'il soit aussi avec votre esprit : *Et cum spiritu tuo*. Nous nous souhaitons ainsi les uns aux autres, que Dieu soit en nous, et qu'il parle à notre cœur, afin que les sons des paroles saintes ne frappent pas inutilement nos oreilles. Le Ministre reprend : Voici la suite du saint Evangile: *Sequentia sancti Evangelii*. Le peuple répond : Que la gloire vous en soit rendue, Seigneur : *Gloria tibi, Domine*. A ces mots, le Ministre fait avec le pouce un signe de croix sur le commencement de l'Evangile, pour marquer que c'est là le livre de J. C. crucifié, et pour demander que, par le mérite de sa croix, cette lecture fasse en nous des impressions salutaires. Ensuite le Prêtre, le diacre et tout le peuple font des signes de croix sur leur front, leur bouche et leur poitrine : sur le front, pour imprimer dans leur esprit les instructions que J. C. va nous donner, et pour marquer que nous ne rougissons pas de l'Evangile ; sur les lèvres, pour protester que nous sommes disposés à confesser de bouche ce que nous croyons dans le cœur, que nous aimerons à parler des vérités de l'Evangile, et à les faire connaître ; sur le cœur, pour imprimer ces saintes vérités dans notre âme et en faire la règle de notre conduite. Pendant cette sainte lecture, nous nous tenons debout, pour exprimer que nous sommes prêts à marcher, s'il le faut, pour la défense de l'Evangile, et résister avec force à ceux qui osent en attaquer la vérité.

La louange a commencé la lecture de l'Evangile, elle la termine aussi : Louange soit à vous, ô Christ : *Laus tibi, Christe* : louange de ce que vous dissipez notre ignorance par la lumière de votre vérité, de ce que vous consolez notre tristesse par l'onction de votre parole, de ce que vous fortifiez notre faiblesse par le secours de vos préceptes.

Le Prêtre baise ensuite le livre de l'Evangile, en disant : « Que nos péchés soient effacés par les paroles de vie que nous venons de lire. » Enfin, pour témoigner qu'il croit tous les dogmes renfermés dans ce livre divin, il récite le Symbole de la Foi : *Credo in Deum.*

Ce Symbole est celui qui fut composé par le concile général assemblé à Nicée. L'Eglise a cru que cette formule, plus étendue que celle qui nous vient des Apôtres, ne serait que plus propre à éclairer notre foi. Elle la place immédiatement après l'Evangile et le prône, afin que tous ses enfants protestent solennellement qu'ils croient tout ce qui vient d'être lu et expliqué, et généralement tout ce qu'elle croit et enseigne. N'oublions donc jamais, M. F., pendant le *Credo*, de renouveler notre foi. Disons de bouche : « Je crois, » disons-le encore plus de cœur; formons la résolution de le dire constamment par nos œuvres, et qu'on ne nous voie jamais démentir notre foi par lâcheté et par respect humain.

Nous nous prosternons, au moment où l'Eglise professe le mystère de l'Incarnation, pour honorer par l'humiliation l'humilité profonde du Fils de Dieu qui, pour nous sauver, s'est anéanti jusqu'à se faire homme : *Et homo factus est.* Ah! que toute créature s'abaisse au souvenir d'un mystère où un Dieu, du haut de sa gloire, descend dans le profond abîme des humiliations et des souffrances!

Combien d'autres sentiments d'humilité, de confiance et d'amour doivent accompagner la récitation du Symbole! Je ne suis pas étonné, M. F., que l'Eglise, dans ses grandes solennités, mette tant de pompe et de cérémonie dans cette profession publique de sa foi; qu'elle unisse à cette profession l'usage de faire baiser le saint Evangile au clergé. Elle veut apprendre par-là aux fidèles, que tous, à chaque vérité, à chaque article de la Foi, doivent être dans la disposition de dire, aussi bien que ses Ministres : *Corde credo, et ore confiteor :* ce que je professe de bouche, je le crois fermement de cœur; mon cœur le croit, parce qu'il a le plus grand intérêt à le croire; parce que de cette croyance résultent pour moi les espérances les plus fermes; parce que chaque mystère que je professe me donne les droits les plus consolants : droit, pendant cette vie de tentations et de peines, à tous les biens spirituels de l'Eglise; droit, après ma mort, à la vie bienheureuse et éternelle que J. C. m'a méritée : *Et vitam venturi seculi.* Je la crois, cette éternité bienheureuse et je l'attends avec une ferme espérance; je la demande avec ferveur, je m'y dispose avec fidèlité, et je ne cesserai de répéter ici-bas cet *Amen* qui est l'expression du plus ardent désir, jusqu'à ce que je puisse chanter dans le séjour des Bienheureux cet *Amen* qui sera l'aveu de mon amour et de ma reconnaissance pour le Dieu qu'on y adore.

C'est ici, M. F., que finissent les préparations par lesquelles l'Eglise nous amène à l'oblation de la divine Victime. Un autre spectacle se présentera à notre foi dans les Instructions suivantes: mais ne négligeons pas de mettre à profit les réflexions que nous avons faites aujourd'hui, et renouvelons-les chaque fois que nous assisterons à la sainte Messe.

Ce sera le moyen d'en retirer tout le fruit qui y est attaché. Dieu nous en fasse la grâce !

QUATRIÈME INSTRUCTION.

SUR L'EAU BÉNITE ET SUR LES ENCENSEMENTS.

In his jacebat multitudo magna languentium... exspectantium aquæ motum. Là, on voyait une multitude de malades... qui attendaient l'agitation de l'eau. *Jean*, 5.

QUEL miracle, M. F., que celui de cette piscine dont parle saint Jean, autour de laquelle une foule d'infirmes s'assemblaient, attirés par l'espoir d'une prompte guérison ! Un Ange descendait du ciel, et sitôt qu'il avait remué les eaux, le premier qui s'y plongeait recouvrait alors une santé parfaite.

Nous trouvons dans nos temples les mêmes sources de guérison. L'Eglise bénit de l'eau et la sanctifie, afin que les démons n'aient aucun pouvoir sur ce que cette eau touchera, et que le Saint-Esprit y habite par sa grâce. Elle répand de cette eau sur les fidèles, pour les purifier, non des souillures du corps, mais de celles de l'âme : au lieu qu'une seule personne était guérie, en se plongeant dans la piscine probatique, chacun aujourd'hui est en état de se laver de ses fautes, dès qu'avec confiance et sincèrement contrit il fait usage de l'eau bénite par les Ministres de J. C.

Cette pieuse cérémonie se fait tous les dimanches avant la Messe paroissiale, et doit entrer par conséquent dans l'explication de cet auguste Sacrifice : je vais vous en parler aujourd'hui ; et, pour ne rien omettre de ce qui regarde cet important Sacrifice, je vous ferai encore l'explication des encensements

qui se font aux Messes hautes. Ne me refusez pas votre attention.

Par la bénédiction de l'eau l'Eglise se propose de purifier les hommes, et de les préserver de tout ce qui peut les souiller ou leur nuire : elle joint, pour ce sujet, à ses prières les signes les plus propres à marquer quelle est sa foi. Le Prêtre prend du sel et de l'eau commune ; il exorcise l'un et l'autre et les sanctifie, en faisant des signes de croix et des prières.

Le propre de l'eau est de laver ; le propre du sel est de préserver de la corruption. L'eau et le sel mêlés, bénits et répandus sur le peuple, sont donc un symbole très-convenable pour marquer le désir que l'Eglise a de purifier les fidèles et de les préserver de toute corruption. Elle sait que les hommes, par leurs dérèglements, ont soumis au démon les créatures qui ne doivent servir qu'à la gloire de Dieu ; ce qui fait dire à S. Paul, que *toutes les créatures sont assujetties à la vanité malgré elles ;* mais aussi que *toutes choses sont rétablies et renouvelées par J. C.*, et que tout est sanctifié par la parole de Dieu et par la prière. C'est pour cela qu'elle exorcise le sel et l'eau, c'est-à-dire, qu'elle leur commande, de la part de Dieu et par les mérites de J. C., de ne pas nuire aux hommes, et de devenir, au contraire, utiles à leur salut.

Le Prêtre mêle le sel dans l'eau, en disant : « Que « ce mélange du sel et de l'eau soit fait au nom du « Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Il mêle le sel et l'eau, afin que l'eau bénite réunisse le signe de l'ablution et le signe du préservatif de la corruption, et il dit : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, » en faisant des signes de croix, pour marquer que nous n'attendons les effets que ces signes expri-

ment, qu'en implorant la toute-puissance de la très-sainte Trinité, par les mérites de la croix de J. C.

La vertu de l'eau bénite est exprimée dans les prières que l'Eglise fait pour la bénir : « O Dieu tout-« puissant ! qui triomphez toujours glorieusement, « qui réprimez les efforts de toute domination enne-« mie, et qui abattez la fureur du lion rugissant, « nous vous supplions très-humblement de regarder « d'un œil favorable ce sel et cette eau, de relever « leur vertu, et de les sanctifier par la rosée de votre « grâce, afin que, par l'invocation de votre saint « Nom, toute corruption de l'esprit impur soit bannie « des lieux où l'on aura fait l'aspersion de cette eau, « qu'elle écarte les piéges de l'ennemi caché, et tout « ce qui pourrait nuire à la santé et au repos de ceux « qui y habitent : et qu'en implorant votre miséri-« corde, Seigneur, nous soyons en tous lieux assis-« tés de la présence du Saint-Esprit ; par J. C. N. S. « *Amen.* »

Nous voyons par ces prières, M. F., que nous avons lieu d'attendre quatre effets de l'eau bénite. Le premier est de chasser le démon des endroits qu'il a pu infecter, et de faire cesser les maux qu'il a causés. Le second est de l'éloigner de nous, des lieux que nous habitons, et de ce qui sert à nos usages. Le troisième est de servir à la guérison des maladies, de purifier l'air, de dissiper les tempêtes, et même de donner la fertilité aux terres. Le quatrième, enfin, est de nous attirer, en toute occasion, la présence et le secours du Saint-Esprit, pour le bien de notre âme et de notre corps, et par conséquent d'effacer les péchés véniels.

Que ces effets de l'eau bénite sont admirables !

Mais elle ne les produit qu'à proportion des dispositions de ceux qui s'en servent. En effet, pour

obtenir, 1° la délivrance du démon, ne doit-on pas, avant toutes choses, rompre tout commerce avec lui, fermer l'oreille à ses suggestions, et les yeux aux pompes du siècle, qu'il ne cesse de présenter ? Si l'on entretient des intelligences avec le démon, doit-on espérer que l'eau bénite le mettra en fuite ?

2° Pour obtenir d'être purifié de ses fautes, ne doit-on pas être pénétré d'une sincère componction ? Car si la contrition est indispensable dans le sacrement de Pénitence, combien est-elle plus nécessaire dans une cérémonie qui n'a pas la même efficacité ! Se flatterait-on d'obtenir la rémission de ses offenses, en y persévérant ? Non, sans doute, et l'on s'attirerait ce reproche que le Seigneur faisait autrefois à l'infidèle Jérusalem : *Vous n'avez point retranché l'impureté qui me séparait de vous ; vous avez fait un mauvais usage du bain mystérieux, du sel et de l'eau qui vous étaient donnés pour votre salut :* vous ne serez point purifié.

Voyons maintenant, M. F., l'usage que l'Eglise fait de l'eau bénite.

On en fait l'aspersion avant la Messe, afin que les fidèles, purifiés par cette eau, puissent assister au redoutable Sacrifice avec plus de pureté, d'attention et de piété. Cette aspersion fait partie de l'Office paroissial : les fidèles sont donc tenus de s'y trouver, et ils ne doivent point attendre que cette cérémonie soit finie pour entrer dans l'église.

Le Prêtre prend de l'eau bénite, et il en donne ensuite aux assistants, afin qu'ils participent tous ensemble aux grâces que l'Eglise a demandées dans les prières de la bénédiction de cette eau. Il asperge même l'autel pour demander à Dieu que les démons ne viennent pas y troubler les Ministres, mais que le Saint-Esprit y soit présent pour recevoir et bénir les offrandes des fidèles.

En aspergeant, il récite le psaume *Miserere :* David, dans ce psaume, demande à Dieu qu'il lui fasse la grâce et la miséricorde de le laver et de le purifier de ses péchés ; et c'est ce que nous devons nous-mêmes demander à Dieu pendant l'aspersion de l'eau bénite. « Seigneur, vous m'arroserez avec l'hysope : « vous me laverez, et je deviendrai plus blanc que « la neige. Ayez pitié de moi, ô mon Dieu ! et usez « envers moi de toute l'étendue de votre miséri- « corde. » Purifiez-moi de tous mes péchés, Seigneur, afin que j'assiste dignement au saint Sacrifice.

On jette aussi de l'eau bénite sur les corps morts, sur les tombeaux et dans les cimetières. C'est afin d'obtenir de Dieu, qu'ayant égard aux prières que l'Eglise a faites en les bénissant, il veuille purifier au plus tôt les âmes des fidèles qui sont morts en sa grâce, et leur accorder le soulagement des peines qu'elles souffrent dans le purgatoire.

Enfin, on met de l'eau bénite à l'entrée des églises, afin que les fidèles, en prenant de cette eau, demandent à Dieu la grâce d'être purifiés de leurs péchés, pour rendre leurs prières plus pures et plus efficaces.

Faites donc usage de cette eau sanctifiée, M. F. ; ayez-en dans vos maisons ; prenez-en en vous levant et en vous couchant, avant de commencer vos prières, lorsque vous êtes tentés, enfin dans tous les dangers qui peuvent affliger votre corps et votre âme. Mais prenez-la avec foi, avec contrition de vos péchés, et avec une vraie piété ; sans ces dispositions, cette eau, toute sainte qu'elle est, ne vous serait d'aucune utilité. En vous servant, dites avec ferveur : « Mon Dieu, purifiez-moi par cette eau de tous mes péché s ; je les déteste de tout mon cœur, et j'y renonce pour toujours. »

Voilà, M. F., ce que j'avais à vous dire sur l'eau bénite. Parlons maintenant de l'usage que l'Eglise fait de l'encens dans ses Offices.

DANS le détail magnifique que nous donne S. Jean dans son Apocalypse, du trône de Dieu et de l'autel de l'Agneau, il est souvent parlé de l'encens qui fume sans cesse en l'honneur de l'Eternel, et qui n'est autre chose que les prières des Saints. Nous allons voir, M. F., que l'encens employé par l'Eglise, tout matériel qu'il est, a la même fin, ou plutôt qu'il n'est que le symbole et l'image d'un parfum plus précieux aux yeux de Dieu. Puissions-nous observer cette cérémonie avec une foi plus vive, la voir se renouveler avec une dévotion plus tendre, avec une ferveur plus soutenue, et nous pénétrer de plus en plus de respect pour toutes les cérémonies qui accompagnent l'oblation du redoutable Sacrifice !

Les encensements consistent dans des parfums qu'on brûle devant l'autel. L'odeur qu'ils répandent figure celle des bonnes œuvres; et la fumée que produisent ces parfums, représente l'élévation de nos cœurs vers Dieu par la prière. Ce n'est pas seulement au moment de l'oblation que l'Eglise les emploie, les encensements se réitèrent dans les différents Offices : En voici les raisons.

On encense l'autel, parce qu'il est la figure de J. C. On encense le saint Evangile, parce qu'il renferme la parole de J. C. On encense les reliques des Saints, parce que ce sont les précieux restes des membres de J. C. On encense les Prêtres et les lévites, parce qu'ils sont les ministres de J. C. On encense les choristes, c'est-à-dire ceux qui chantent les louanges de Dieu, parce qu'ils sont en

quelque sorte les organes dont l'Eglise se sert pour rendre à l'Eternel, par J. C., l'hommage de la prière. On encense les princes, parce que, toute autorité venant de Dieu, on l'honore dans ceux qui sont ici-bas les images vivantes du Roi des rois; du Seigneur des seigneurs. Il ne faut donc pas s'y méprendre; tous ces honneurs sont relatifs, et remontent à celui qui mérite seul l'honneur, l'empire et la gloire. Malheur à qui oserait se les attribuer, comme en étant la fin dernière!

Cette cérémonie s'observe dans les différents Offices de l'Eglise; mais comme le sacrifice de la Messe est de tous ses Offices le plus saint et le plus respectable, l'Eglise a cru devoir y multiplier les encensements, et en augmenter le nombre à proportion du degré des solennités. Ainsi aux fêtes solennelles le Prêtre fait, en arrivant à l'autel, des encensements qu'il répète après l'oblation. L'explication de ceux-ci servira à vous faire entrer dans l'esprit de ceux-là.

L'Eglise a soin de bénir l'encens toutes les fois qu'elle en fait usage, pour nous faire entendre que rien de profane ne doit être admis au culte du Seigneur; et que nous-mêmes nous sommes indignes d'y participer, si nous n'avons pas soin d'attirer sur nous, par la prière, les bénédictions qui peuvent nous rendre dignes de l'honorer. « Soyez bénit, dit « le Prêtre, par celui au nom duquel vous allez « brûler. » C'est la prière ordinaire qui exprime et qui opère cette bénédiction. Mais, après l'oblation, le Ministre fait une prière plus étendue pour bénir l'encens. Il invoque l'archange S. Michel, le chef de la milice céleste, cet Ange qui, selon le témoignage de l'Ecriture, se tient à la droite de l'autel des parfums, afin que l'union de cet hommage que nous rendons sur la terre, avec celui qui se rend dans le

ciel, ne fasse qu'un même culte, comme il n'y a qu'un seul sacrifice.

Oh ! que la fonction des Prêtres est donc grande ! qu'elle est sainte ! qu'elle est redoutable ! Ils deviennent dans cette circonstance les Anges visibles de la terre ; comme eux, ils sont placés auprès de l'autel des parfums ; comme eux, ils tiennent l'encensoir en main. Cet encensoir doit être de l or le plus pur, c'est-à-dire que leur cœur doit être exempt de tout souillure du péché. Le feu qui brûle entre leurs mains doit être le feu d'une vive charité ; les parfums qu'ils emploient doivent être composés de leurs prières et des vœux de tous les fidèles, mais de vœux soutenus, animés par l'exercice constant des bonnes œuvres. Qu'ils ont besoin que les fidèles témoins de cette cérémonie invoquent pour eux la bonté, la patience, la miséricorde de Dieu, tandis qu'ils attirent sur le peuple, par cet hommage, l'esprit de foi et d'amour et la grâce de la réconciliation !

Nous sentirons mieux ce que cette cérémonie extérieure nous impose, en suivant le Prêtre aux Messes solennelles, dans les différents mouvements qu'il observe lorsqu'il fait les encensements.

Il encense d'abord au milieu de l'autel le pain et le vin destinés à la consécration ; et dans le peu de mots qui accompagnent cette action, il est aisé d'en pénétrer tout le sens : « Que cet encens, Seigneur, « que vous avez bénit, monte jusqu'à vous par le « regard favorable que vous daignerez jeter sur les « dons que nous allons offrir, et que votre miséri« corde descende sur nous comme une espèce d'é« change que vous voulez bien faire de vos grâces « avec les hommages que nous vous rendons. » Alors le Prêtre descend au bas de l'autel ; il se prosterne, et empruntant quelques paroles du

psaume CXL, il dit à Dieu : *Que ma prière, Seigneur, s'élève jusqu'à vous, comme la fumée de l'encens que je brûle en votre honneur !*

Dans cette cérémonie, n'accomplit-il pas à la lettre ce précepte que nous donne le Saint-Esprit, de préparer notre âme avant la prière ? Que pouvons-nous demander de plus nécessaire à ce saint exercice, sinon que notre prière devienne semblable à l'encens dont la fumée monte toujours vers celui qui en est l'objet, et dont l'odeur s'insinue si efficacement ? Et pourquoi, M. F., lorsque vous sentez de la pesanteur et du dégoût dans l'oraison, ne vous servez-vous pas de ces mêmes paroles pour attirer sur vous l'esprit de recueillement et de prière ? *Dirigatur oratio mea :* « O mon Dieu, que ma prière s'élève vers vous ! » que mon esprit ne s'appesantisse point sur les objets qui l'environnent ! C'est de vous que vient la grâce de bien prier, et nous ne vous honorons dignement que lorsque vous réglez et sanctifiez vous-même nos hommages. Attirez mon cœur vers vous comme la fumée d'un encens d'agréable odeur.

Lorsque le Prêtre a récité ces premières paroles, il monte à l'autel pour en encenser les différentes parties. C'est à la croix, qui en occupe le milieu, qu'il rend le premier hommage ; mais l'Eglise ayant placé dessous et même autour de l'autel les reliques des Saints, le Prêtre, en continuant les encensements, en fait dans les différentes places qui sont destinées à recevoir ces restes précieux des amis de Dieu. *Que l'élévation de mes mains,* continue-t-il, *devienne semblable au sacrifice du soir.* Presque toujours, pendant le sacrifice de la Messe, les mains du Prêtre sont élevées ; et cette posture est pour le peuple une invitation d'élever son cœur vers Dieu. Le Prêtre demande donc que ce signe extérieur et sen-

sible produise en lui et dans tous ceux qui l'environnent, un effet intérieur ; que leur sacrifice, joint à celui de J. C., devienne agréable comme celui que ce divin Sauveur a offert sur la croix, et dont le sacrifice de la Messe est la continuation et la représentation.

Mettez, Seigneur, ajoute le Ministre, *une garde à ma bouche, et une barrière de circonspection à mes lèvres.* Ces paroles prouvent bien que cette cérémonie n'intéresse pas moins le peuple qui assiste, que le Prêtre qui célèbre. Si celui-ci doit porter la science et la vérité sur ses lèvres, ceux-là doivent en bannir tout ce qui tient à l'iniquité ; c'est donc au nom du peuple, aussi bien qu'en son nom, que le Prêtre dit : *Ne permettez pas, Seigneur, que mon cœur s'attache à cet esprit de malice, qui ne cherche qu'à tromper dans ses paroles, et à me tromper moi-même, en me faisant chercher des excuses dans mes péchés.*

Cet esprit de dissimulation, ce sentiment d'orgueil qui nous cache à nous-mêmes nos péchés, serait la disposition la plus opposée au Sacrifice que nous allons offrir ; c'est pour cela, M. F., que le Prêtre demande à Dieu de nous en préserver, et que, remettant l'encensoir entre les mains du diacre, il termine par ces paroles : « Que le Seigneur allume « en nous le feu de son amour, et qu'il nous en- « flamme d'une charité éternelle ! » Il n'y a en effet que le feu de la charité qui puisse changer cet esprit de dissimulation et d'hypocrisie, amollir cet esprit d'endurcissement et d'impénitence que le Prêtre veut éloigner de lui et des assistants pour célébrer ce divin Sacrifice.

Concluons de ces réflexions, que désormais nous ne devons point envisager les encensements qui se font dans l'église, comme un stérile cérémonial :

mais qu'ils nous rappellent la nécessité de la prière et des dispositions qui peuvent nous la rendre utile, et que nous devons élever nos cœurs vers le ciel, comme l'encens qui s'élève.

Ah! M. F., si nous portions partout cet esprit de réflexion, combien d'autres usages que nous n'avons jamais pénétrés, qui nous présenteraient un sens propre à nourrir notre piété, à affermir notre foi, à fortifier notre espérance, et à enflammer notre charité! J'aurai atteint le but que je me suis proposé dans cette Instruction, si j'ai pu vous inspirer une louable curiosité de vous instruire de toutes les pratiques et de tous les usages que l'Eglise nous fait observer. Vous trouverez, dans cette sainte curiosité, des principes de conduite pour le temps, et un accroissement de désirs et d'ardeur pour les biens de l'éternité. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME INSTRUCTION.

MESSE DES FIDÈLES.

Depuis l'Offertoire jusqu'à la Préface.

L'OFFRANDE.

In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.
On sacrifie et on offre en tout lieu à mon nom une oblation pure.
Malach. 1.

L'HOMME, comme créature, doit à Dieu l'hommage de tout son être; et comme pécheur, il lui doit une victime d'expiation. De là, dans l'ancienne loi, cette multitude d'hosties qu'on offrait journellement dans le temple; mais ces hosties ne pouvaient nous acquitter de nos devoirs envers Dieu; elles ne lui plaisaient qu'en vertu d'une hostie divine, pure,

sainte et sans tache, qui devait s'offrir à sa gloire, dans tous les lieux, et se perpétuer jusqu'à la consommation des siècles.

Cette divine Hostie, c'est J. C. : Dieu comme son Père, homme comme nous, il s'offre tous les jours sur nos autels comme autrefois sur le Calvaire, et par cette oblation il rend à Dieu tous les hommages qui lui sont dus; il s'acquitte pour l'homme de tout ce que l'homme doit à son Créateur. Il s'immole, et le souverain domaine de Dieu sur sa créature est parfaitement reconnu ; et l'outrage que lui fait le péché est pleinement réparé. Médiateur entre Dieu et les hommes, il leur obtient par ce Sacrifice toutes les grâces dont ils ont besoin ; victime d'actions de grâces, il s'acquitte pour eux de toute la reconnaissance qu'ils doivent à l'infinie bonté pour tous les biens dont elle ne cesse de les combler. Quelle offrande, M. F. ! qu'elle est sainte et salutaire ! Mais pour que le prix de cette divine oblation nous soit appliqué, nous devons adorer avec J. C., remercier avec J. C., demander avec J. C., gémir avec ce Dieu Sauveur sur nos péchés.

Nous voici arrivés à cette partie de la Messe où commence cette sainte oblation. C'est donc ici proprement le commencement du Sacrifice : toutes les prières et les lectures qui ont précédé ne sont que des préparations : ici l'Eglise agit réellement ; il faut donc un renouvellement d'attention proportionné à l'importance du sujet. Voyons quelle est la victime, quelles sont les cérémonies de l'oblation et les dispositions que nous devons y apporter.

Ce ne sont plus, comme dans l'ancienne loi, des animaux qui deviennent la matière sensible du Sa-

crifice. J. C., en l'instituant, devait représenter non-seulement la nature et la fin de cette oblation, mais sa nécessité et son unité. Il a choisi le pain et le vin pour figurer son Corps et son Sang aux yeux de la foi : figure vraiment sensible, puisque le pain et le vin, par leur nature, par leurs effets, par l'usage universel qu'en font les hommes, nous rappellent ce pain vraiment descendu du ciel, sans lequel l'âme languit, et avec lequel on éprouve une santé parfaite ; ce vin qui fortifie le cœur de l'homme, étanche la soif de son âme, fait germer toutes les vertus : figure vraiment sacramentelle, qui ne représente pas seulement, mais qui renferme ce qu'elle représente, et qui opère, par les paroles de J. C., ce qu'elle signifie.

Aux Messes solennelles, c'est le diacre qui présente le pain et le vin, et met l'un et l'autre entre les mains du Prêtre. Le diacre représente le peuple ; il est son député auprès du Prêtre, comme le Prêtre l'est auprès de Dieu. Le Prêtre n'offre donc pas seul ; vous offrez donc tous avec lui, M. F. : quelle part ne devez-vous pas prendre à tout ce qu'il fait pour vous! Transportez-vous donc, lorsque le Prêtre prend l'hostie pour l'élever et l'offrir, au moment où J. C. prit du pain et rendit grâces à son Père, prit du vin et le bénit ; et suivez son Ministre dans les prières et les cérémonies qui accompagnent cette oblation.

Le Prêtre élève l'hostie sur la patène, vase destiné à la recevoir ; en même temps il jette un regard vers le ciel, parce que c'est là que Dieu a fixé le trône de sa gloire ; c'est là que la Victime universelle offre un perpétuel sacrifice ; c'est de là que doivent descendre et la bénédiction qui va consacrer l'hostie, et le feu sacré qui va consumer la victime. Mais après avoir levé les yeux, il les baisse vers l'hostie, parce qu'il

ne convient pas à l'homme de porter vers son Dieu des regards indiscrets. Si Dieu lui permet d'élever de temps en temps son cœur par la prière, il lui ordonne de rentrer souvent en lui-même pour y étudier ses misères et pleurer ses péchés. Toutes ces dispositions sont clairement exprimées par la prière qui accompagne l'oblation.

« Recevez, Père saint, Dieu tout-Puissant et éter-
« nel, recevez la plus pure de toutes les victimes.
« C'est elle qui va s'offrir elle-même, et ce sont les
« mains du plus indigne de vos serviteurs qu'elle a
« choisies pour s'offrir ; car c'est autant pour la mul-
« titude de mes offenses, de mes péchés et de mes
« négligences qu'elle veut s'offrir, que pour les pé-
« chés du peuple. Père aussi miséricordieux que
« vous êtes saint, répandez sur tous ceux qui assis-
« tent à ce Sacrifice des bénédictions de tous genres.
« Qu'il procure à tous les fidèles qui sont vivants les
« grâces qui peuvent assurer leur salut éternel ; qu'il
« accélère pour tous ceux qui sont morts, leur déli-
« vrance, qu'ils ne peuvent obtenir que par la vertu
« de ce Sang : que ce Sang soit pour nous tous le gage
« du salut et de la vie éternelle. Ainsi soit-il. »

Ah ! M. F., puisque Dieu, par sa miséricorde, nous a mis entre les mains la seule victime agréable à ses yeux, la seule capable de l'apaiser et de nous le rendre propice ; offrons-lui cette victime, d'abord pour couvrir notre indignité, ensuite pour obtenir le pardon de nos péchés : c'est l'unique moyen que nous ayons de nous réconcilier avec lui. Cette victime est chargée de nos fautes, pour les expier : avec quelle humiliation, avec quelle ferveur ne devons-nous donc pas l'offrir ! Ces péchés pour lesquels nous demandons miséricorde sont sans nombre : *Pro innumerabilibus peccatis:* quel sujet n'avons-nous donc pas

de nous humilier profondément avec l'Eglise, d'être couverts de confusion devant Dieu, et de lui faire toute la satisfaction possible !

Cependant, combien en voit-on qui, couverts de péchés, et souvent des plus énormes péchés, ne pensent point à s'en repentir dans le moment où un Dieu se fait victime pour les expier ! Mais ne vous y trompez pas, M. F., J. C. élevé une fois sur l'autel de la croix au Calvaire, s'élève, il est vrai, tous les jours sur nos autels par les mains du Prêtre ; il s'y montre à son Père, couvert de nos iniquités ; mais il veut que chacun de nous, chargé des siennes, s'élève avec lui ; il veut que la contrition qu'il éprouve pour tous, se répande sur chacun de ceux qu'il représente ; et malheur à celui qui laisserait à la victime toute seule le soin de gémir et de prier ! Il n'aurait point de part au Sacrifice. Que dis-je ? coupable de sacrilége par le mépris qu'il en ferait, il ajouterait à la multitude de ses offenses celle à laquelle J. C. est le plus sensible, je veux dire l'inutilité de son oblation.

Vous l'avez dit, Seigneur, que lorsque vous seriez élevé en haut, vous nous attireriez à vous. Si le poids de nos iniquités nous retient, ah ! brisez ces liens funestes, et faites que la contrition et la douleur nous raprochent de vous, lorsque le Prêtre élève l'hostie en notre nom. Que le Père saint à qui vous l'offrez, ne voie en nous que des victimes saintes par le regret de ne l'avoir pas été, et par le désir de le devenir ! Examinons, M. F., cette oblation dans ses autres circonstances.

Le Prêtre met du vin dans le calice, et y ajoute un peu d'eau. Ce mélange est très-mystérieux, M. F. ;

Il représente l'union étroite de notre âme à notre corps, il rappelle à notre esprit une union plus ineffable, celle du Verbe à notre nature ; et enfin l'union de J. C. avec son Eglise : car comme l'eau unie au vin ne fait qu'une même liqueur, ainsi le peuple fidèle représenté par l'eau, et uni à J. C. représenté par le vin, ne fait dans le sacrifice de la Messe qu'une même victime : l'oblation s'y fait à Dieu de J. C. tout entier, et de son corps naturel, et de son corps mystique qui est l'Eglise, dont les fidèles sont les membres.

C'est cette vérité qui est le principe des prières et des cérémonies que fait le Prêtre dans ce mélange. Il ne bénit pas le vin, parce que le vin représente J. C. qui est la source de toutes les bénédictions ; il bénit l'eau, parce que l'eau représente le peuple qui doit être béni pour être incorporé en J. C., et qui ne peut l'être qu'en s'unissant avec J. C. Toutes ces vérités sont bien exprimées dans la prière que fait le Prêtre en mêlant l'eau avec le vin :

« O Dieu, qui avez créé d'une manière si admira-
« ble notre nature, en unissant deux substances
« si différentes, un corps matériel et destructible
« avec une ame simple, immortelle, formée à votre
« image ! vous surtout qui l'avez réformée d'une ma-
« nière beaucoup plus admirable, par l'union incom-
« préhensible de votre nature à la nôtre, c'est-à-dire
« de la sainteté et de la justice à la faiblesse et à l'ap-
« parence du péché, ne nous avez-vous pas donné
« le droit, par ce double prodige, de vous en de-
« mander un plus consolant encore ? C'est de nous
« rendre, par la vertu de ce mélange mystérieux,
« participants de la divinité de J. C. votre Fils N. S.,
« lui que sa miséricorde a porté jusqu'à se revêtir de
« notre nature ! »

Chrétiens, quel prodige d'amour ! Quel cœur n'y

serait pas sensible ? Quoi ! le Fils de Dieu veut bien s'unir à nous de la manière la plus intime, et nous élever jusqu'à lui ! comme cette eau ne semble plus faire qu'une seule et même substance avec le vin, qu'il n'est plus possible de l'en séparer, et que, sans en affaiblir le goût et la vertu, elle en emprunte toute la force ; de même un chrétien uni à J. C. dans son sacrifice, ne fait plus qu'un avec J. C. ; n'est plus, quand il est fidèle, distingué de J. C. Quelle merveille ! quel prodige d'amour de la part de ce Dieu Sauveur ! Oh ! que ce serait un ravissant spectacle, si les yeux de nos corps pouvaient pénétrer ce qui se passe sur l'autel pendant cette action ! Unissons-nous donc dans ce moment-là à J. C. ; offrons-lui, en quelque sorte, toute notre humanité, c'est-à-dire, des corps purs, des esprits dociles, des cœurs fervents, une intelligence droite, une volonté sincère ; et recevons de lui toute sa divinité, en nous excitant à la pratique de toutes les vertus dont il est le principe, le modèle et la fin.

Le Prêtre n'avait parlé qu'en son nom en offrant le pain ; mais le peuple ayant été béni et représenté dans le calice par le mélange de l'eau, il offre le calice au nom de tous. « Nous vous offrons, Seigneur, « dit-il, le calice du salut, et nous supplions votre « clémence de le faire monter comme un parfum « d'agréable odeur, en présence de votre divine Ma- « jesté, pour notre salut et celui de tout le monde. » Après cela il s'humilie encore à la vue de son indignité ; mais en même temps, animé de confiance, il lève les mains et les yeux vers le ciel, pour en faire descendre la grâce et la vertu du Saint-Esprit : « Ve- « nez, Sanctificateur tout-puissant, dit-il, et bénis- « sez ce Sacrifice préparé pour la gloire de votre « saint Nom. » Le sacrifice de J. C. sur le Calvaire

donne au Prêtre ce pouvoir ; et c'est pour cela qu'il fait, en finissant cette prière, un signe de croix sur le pain et sur le vin. Suivons-le dans la suite de cette action.

Après les oblations faites, après l'encensement de ces oblations aux Messes solennelles, le Prêtre lave l'extrémité de ses doigts à côté de l'autel. On en comprend aisément la raison naturelle et de bienséance : le Prêtre vient de recevoir les offrandes et de faire l'encensement ; il doit toucher le Corps de J. C. : le respect ne peut lui inspirer une propreté trop grande.

Mais il est une raison mystérieuse de cette ablution. Cette extrémité des doigts que le Prêtre lave et purifie, signifie ces restes de péchés, ces fautes légères que notre faiblesse rend inévitables. Ces fautes n'ôtent pas la justice, elles n'interdisent pas l'entrée du sanctuaire ; mais elles affaiblissent la charité, et rendent beaucoup plus redoutables des mystères qui ne devraient être confiés qu'aux Anges et aux Saints. Retirez-vous donc dans ce moment, M. F., avec le Prêtre, au coin de l'autel ; et quoique, avant d'y monter, vous ayez fait avec lui l'aveu de vos péchés, renouvelez cet aveu en lavant avec lui l'extrémité de vos doigts, c'est-à-dire en détestant, de toute la sincérité de votre cœur, tout ce qui a pu déplaire au Seigneur ; car voilà ce que l'Eglise exige de nous dans cette cérémonie : et admirez avec moi son attention à nous préparer au saint Sacrifice. Elle craint que, malgré toutes ses précautions, il ne reste dans son Ministre quelque faiblesse ignorée ou inconnue ; elle veut le purifier des moindres taches, des plus légères souillures : « Seigneur, lui fait-elle dire avec le Prophète,

« je laverai mes mains avec les innocents, et j'en-
« vironnerai votre autel, pour écouter toutes vos
« louanges et raconter toutes vos merveilles. O Dieu !
« ne me faites point périr avec les impies ; ayez pitié
« de moi, et faites que je marche dans l'innocence ;
« alors je vous bénirai dans vos assemblées. » L'E-
glise peut-elle porter plus loin les précautions, et
pour entrer dans ses vues, pourrions-nous porter
trop loin nous-mêmes notre attention et nos respects
pour ces redoutables mystères ?

Le Prêtre vient ensuite au milieu de l'autel, et le-
vant les yeux et les mains au ciel, il offre à la très-
sainte Trinité toute la matière du Sacrifice qu'il avait
offerte séparément. Ce qui doit être remarqué dans
la prière qui accompagne cette cérémonie, c'est que
l'Eglise fait cette offrande en mémoire de la Passion,
de la Résurrection et de l'Ascension de J. C. Pourquoi ?
pour rappeler en quelque sorte à l'Etre suprême la
condition de l'alliance qu'il a daigné faire avec nous,
en nous permettant de lui offrir une victime dont le
sang a coulé dans sa Passion, qui a triomphé des
ennemis du salut par sa Résurrection, et qui nous a
acquis, par son Ascension, un droit et une place
dans son royaume. L'Eglise y fait aussi mémoire de
la Sainte Vierge et des Saints, et offre le Sacrifice pour
leur gloire ; parce que les Saints n'ont été glorifiés
que par la vertu du sacrifice de J. C., dont celui de la
Messe n'est que la continuation.

C'est ici que finit l'Offrande. L'Eglise termine cette
partie de la Messe par une circonstance qui doit ré-
veiller notre attention. Le Prêtre, jusqu'à ce mo-
ment, confondu avec le peuple, a, en quelque sorte,
conversé avec lui par les différents souhaits qu'il a
formés pour lui, par les diverses instructions qu'il
lui a données, par les prières même qu'il a faites en

son nom. Mais ici, pour la dernière fois jusqu'à la fin du Sacrifice, le Ministre, après avoir baisé l'autel, se tourne vers le peuple ; il va le quitter pour s'enfoncer dans le secret du sanctuaire ; il va monter comme Moïse sur la montagne, pour s'y entretenir avec Dieu seul; mais sachant qu'il y porte les faiblesses inséparables de l'humanité, et qu'il a besoin, dans cette occasion redoutable, d'être aidé du secours et des prières du peuple, il lui dit : « Priez, « M. F., afin que mon sacrifice et le vôtre soit fa- « vorablement reçu du Père tout-puissant : » *Orate, fratres.* Priez, M. F., c'est-à-dire, ne nous séparons pas dans un moment où il s'agit de notre cause commune : l'intervalle que met entre vous et moi le Saint des Saints où j'ai l'honneur d'être admis, ne me fera pas perdre de vue vos intérêts ; n'oubliez donc pas les droits que j'ai à votre charité : *Orate, fratres.*

A cette invitation si juste, si utile, le peuple répond : « Oui, nous prions Dieu de toute la ferveur de « notre cœur, qu'il reçoive de vos mains ce Sacrifice « pour notre utilité et pour celle de toute l'Eglise. »

M. C. P., j'attends en particulier ce secours de votre part. Lorsque vous me voyez à l'autel, ah! priez-le pour moi, ce Dieu de miséricorde ; priez-le qu'il achève de sanctifier ces mains consacrées par l'onction du sacerdoce, et si empressées à répandre sur vous sa bénédiction. Demandez-lui qu'elles puissent s'élever efficacement et pour vous et pour moi; qu'elles aient, comme autrefois celles du législateur d'Israel, la vertu d'apaiser la colère du Seigneur, d'écarter les ennemis de son nom, et d'assurer la victoire à son peuple.

Grand Dieu, daignez bénir ce Sacrifice, toutes les fois que nous avons le bonheur de vous l'offrir. Que le fruit de la divine Victime s'étende à tous nos

besoins ; qu'elle répande sa lumière dans nos esprits, qu'elle purifie nos âmes, qu'elle embrase nos cœurs, qu'elle rectifie nos voies, qu'elle anime nos espérances, qu'elle protége même notre vie, nos biens et nos familles ! C'est à vous, ô Dieu notre Père commun ! qu'elle est offerte ; c'est J. C. votre Fils et notre frère qui s'offre lui-même ; c'est pour notre salut qu'il s'immole, c'est pour la sanctification de tous les hommes que s'est consommé le grand mystère qui va se renouveler sous nos yeux ; qu'il nous introduise dans l'éternité bienheureuse ! Ainsi soit-il.

SIXIÈME INSTRUCTION.

Depuis la Préface jusqu'à la fin de la Consécration.

LE CANON. LA CONSÉCRATION.

Antiqua ne intueamini : ecce ego facio nova, et nunc orientur, utique cognoscetis ea. Ne considérez plus les merveilles que j'ai faites autrefois pour vous. Je vais faire des miracles tout nouveaux ; ils vont paraître, et vous les verrez. *Isaïe*, 43.

Quels plus grands miracles Dieu pouvait-il nous promettre, M. F., que ceux qu'il avait faits en faveur de son peuple ! Le passage de la mer Rouge à pied sec, la manne descendue du ciel pendant quarante ans pour nourrir les Israélites dans le désert, le soleil arrêté au milieu de sa course à la voix de Josué, le feu du ciel qui vient consumer les victimes sur l'autel, et cette gloire éblouissante qui remplit le tabernacle au moment du Sacrifice : tous ces prodiges ne sont-ils pas du premier ordre, et n'annoncent-ils pas la toute-puissance du Seigneur ? Ah ! M. F., détournez votre admiration de ces merveilles : le Dieu

des chrétiens fait en leur faveur, et tous les jours, sur nos autels ; un prodige infiniment au-dessus de ces anciens prodiges, et qui épuise en quelque sorte sa puissance et son amour. Ouvrez les yeux de la foi; il va s'opérer ce prodige; vous allez en être témoins : *Nunc orientur, utique cognoscetis ea.*

Vous voyez que je vous parle de la Consécration, c'est-à-dire, du changement du pain au Corps de J. C., et du vin en son Sang. L'Eglise nous prépare à cette partie de la Messe, la plus sainte et la plus auguste, par la *Préface*, le *Sanctus* et le *Canon*. Il est inutile que je sollicite aujourd'hui votre attention. Jamais sujet n'en exigea de plus sérieuse.

Nous avons vu, dans la dernière Instruction, le Prêtre quitter le peuple, lui faire en quelque sorte de solennels adieux en se recommandant à ses prières, et nous avons dit qu'il entrait dans le Saint des Saints, pour n'en plus sortir que le mystère de notre rédemption ne fût consommé. C'est cependant dans ce lieu de séparation et de retraite, qu'il adresse au peuple les plus touchantes exhortations. Après avoir dit la prière qu'on appelle *Secrète*, et qui termine l'Offrande, le Prêtre, pour avertir que cette prière est finie, élève la voix à ces dernières paroles, dans tous les siècles : *Per omnia secula seculorum.* L'*Amen* que répond le peuple est un aveu des prières qui ont été faites pour lui dans la *Secrète*, et un acquiescement anticipé à toutes celles qui vont être offertes à Dieu pendant le Canon. Aussi le Prêtre emploie-t-il la bénédiction qu'il a déjà plusieurs fois donnée aux assistants, non plus en se retournant vers eux, puisqu'il n'est plus au milieu d'eux, mais d'une voix assez intelligible pour être entendu du plus grand nombre:

Dominus vobiscum. Elevez vos cœurs, ajoute-t-il (en élevant graduellement ses mains), car le mystère qui va s'opérer est au-dessus des sens, et exige le recueillement le plus profond : *Sursùm corda.* Nous les avons élevés au Seigneur, répond toute l'assemblée : *Habemus ad Dominum.* S'il en est ainsi, reprend le Ministre ; si, comme vous le dites, vos cœurs sont vraiment à Dieu, unissons-nous pour lui rendre des actions de grâces : *Gratias agamus Domino Deo nostro.* Touchés des miséricordes de Dieu, nous devons répondre : Il est juste, il est raisonnable de les rendre au Seigneur notre Dieu : *Dignum et justum est.*

Soutenu par le consentement unanime du peuple, le Prêtre répète lès mêmes paroles, pour montrer que cette multitude assemblée n'a qu'un cœur et qu'une âme, quand il s'agit de rendre à Dieu l'hommage de la reconnaissance. Il ajoute aux motifs de justice des motifs d'intérêt : *Æquum et salutare.* Il déclare que cet hommage est celui de tous les temps et de tous les lieux : *Semper et ubique.* « Père saint, « Dieu tout-puissant et éternel, s'écrie-t-il, nous « vous rendons grâces par J. C. notre Seigneur. C'est « par ce divin Sauveur que les Anges louent votre « Majesté, que les Dominations l'adorent, que les « Puissances l'honorent par un saint tremblement, « que les Vertus des cieux s'unissent aux Chérubins « et aux Séraphins pour publier votre gloire. Grand « Dieu, nous vous supplions d'accorder que nos « voix soient jointes aux leurs, et que nous disions « humblement avec eux. »

Ici, aux Messes solennelles, le peuple interrompt le Prêtre pour exprimer la vivacité de son amour et de sa reconnaissance, et il s'écrie :

« Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des

« armées : votre gloire remplit le ciel et la terre. « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur : « Hosanna au plus haut des cieux : *Sanctus*, *Sanctus*, *etc.* »

Ce cantique est celui des Anges et des bienheureux, et M. F., nous sommes admis à la participation de ce bonheur! Avec quels transports de joie ne devons-nous pas le chanter ! Ce cri d'allégresse, qui s'entend dans le séjour de l'Eternité, retentit jusqu'au lieu de notre captivité ! ici, comme au pied du trône de l'Eternel, on entend : Saint, Saint, Saint est le Dieu des armées ! Nos faibles voix se confondent avec celles des amis de Dieu, et sont écoutées avec la même complaisance. Que la confiance pénètre donc nos cœurs ; mais en même temps soyons saisis du plus profond respect. Tandis que les Séraphins chantent ce cantique, les Chérubins se couvrent le visage de leurs ailes : aussi le Prêtre, en le répétant, joint ses mains et s'incline profondément. En même temps on sonne une petite clochette, pour avertir les fidèles que la sainte prière du Canon va commencer ; qu'ils doivent, par conséquent, redoubler leur attention et leur ferveur.

Le mot *Canon* est un mot grec qui signifie *Règle*. Ainsi le Canon de la Messe, qui commence après la Préface et finit au *Pater*, est la règle fixe, l'ordre invariable des paroles avec lesquelles se fait toujours la Consécration, et tout ce qui la précède et la suit.

Le prêtre, pendant ces prières mystérieuses, a presque toujours les mains élevées. Cette posture signifie l'élévation de son cœur et du nôtre. Nous devons donc alors faire les plus grands efforts pour que l'esprit de dissipation ne détourne point notre

application et notre ferveur; toute distraction volontaire, dans ce moment précieux du Sacrifice, serait un véritable sacrilége.

Les prières du Canon se disent à voix basse; c'est pour honorer les prières secrètes de J. C. sur la montagne des Oliviers, et son silence au temps de sa passion. Ce silence est ordonné pour imprimer le respect, et pour que le peuple demeure attentif et appliqué à Dieu, pendant que le Prêtre prie seul au nom de toute l'assemblée. Remarquez, M. F., que tout ce qu'il y a de plus grand et de plus auguste dans le saint Sacrifice, se passe en secret et en silence. L'opération du Saint-Esprit, qui change le pain et le vin au Corps et au Sang de J. C., ne tombe point sous les sens; le Verbe y est, mais en silence; l'humanité sainte s'y trouve, mais toujours sous les voiles du pain et du vin; ce Dieu Sauveur prend réellement un corps sur l'autel; il s'offre, il prie, il s'immole, mais on ne voit rien de tout cela. Ne convient-il pas que, pendant ces saints Mystères, l'Eglise exprime par un profond et religieux silence ce que Dieu y opère si secrètement? Venons maintenant à l'explication de ces saintes prières et des cérémonies qui les accompagnent.

Le Prêtre élève d'abord les mains : cette situation exprime le mieux l'ardeur des désirs. Il porte ses regards vers le ciel, parce qu'il est convaincu que le secours ne peut lui venir que d'en haut. Il joint les mains après les avoir élevées : cette attitude est celle d'un criminel qui demande sa grâce. Il s'incline profondément : cette posture est le signe extérieur de l'humilité et de la confusion qui doivent pénétrer son cœur. En même temps, il dit : « Nous vous sup-« plions donc, ô Père, dont la clémence est infinie, « et nous vous demandons, par J. C. votre Fils N. S.,

« d'avoir pour agréables et de bénir ces dons, ces « présents et ces sacrifices saints et sans tache. » En disant ces paroles, le Prêtre se relève et répète trois fois sur la matière du Sacrifice le signe de notre rédemption, parce que le pain et le vin ne deviendront de véritables dons, de vrais présents, des sacrifices utiles, qu'autant que la vertu de la croix leur sera communiquée. Il demande ensuite à Dieu que la vertu du Sacrifice qu'il va offrir soit appliquée à la sainte Eglise, qu'il lui donne la paix, qu'il la conserve, qu'il la réunisse et la gouverne par toute la terre ; et comme, pour produire ces effets, elle a besoin de saints Ministres, il prie pour son Chef, notre saint Père le Pape, pour l'Evêque auquel la Providence nous a spécialement confiés, pour le Roi, enfin pour tous ceux qui professent la Foi catholique et apostolique. Ainsi, M. F., l'Eglise s'occupe dans ce moment de tous ses membres, et elle nous donne l'exemple de cette charité qui doit faire de tous les chrétiens un seul cœur et une seule âme.

Mais elle nous permet de tourner plus particulièrement les regards de cette charité vers ceux que les liens les plus étroits et les plus légitimes nous rendent plus chers. « Souvenez-vous, Seigneur, » dit-elle par la bouche de son Ministre, « de vos serviteurs et « de vos servantes : *Memento.* » En disant ces mots le Prêtre élève la voix, comme pour avertir les assistants qu'ils peuvent, comme lui, interrompre la prière générale, pour s'occuper de ceux qui ont un droit particulier à ce secours. Il joint les mains, et incline la tête pour annoncer qu'il prie avec le plus profond recueillement. Alors il nomme intérieurement ceux qu'il croit devoir rendre participants de cette mention. « Souvenez-vous encore, ajoute-t-il, « de tous ceux qui environnent cet autel, et qui

« assistent à ce Sacrifice, et dont la foi et la piété « vous sont connues. »

Faites attention à ces paroles, M. F., les prières du Prêtre sont en quelque sorte conditionnelles : tous y ont droit ; mais il n'a intention de prier que pour ceux qui viennent à ce Sacrifice avec une foi pure, et qui s'y excitent à de véritables sentiments de dévotion. S'il pouvait sonder les cœurs et en pénétrer les dispositions, il exclurait formellement de la participation à ses prières tous ceux qui ne viennent à la sainte Messe que par coutume et bienséance. Mais il laisse ce discernement à celui à qui appartient le jugement et la justice, et se contente de dire : « Sou-« venez-vous, Seigneur, de ceux dont la foi vous est « connue, et dont la dévotion est sincère à vos « yeux : » *Quorum fides tibi cognita est et nota devotio.*

Il poursuit : « Souvenez-vous de ceux pour qui nous « vous offrons, ou qui vous offrent eux-mêmes ce Sa-« crifice de louanges pour eux et pour tous ceux qui « leur appartiennent, pour la rédemption de leur âme, « pour obtenir leur salut qu'ils espèrent, et pour la « conservation de leur santé. Ils vous rendent leurs « vœux à vous qui êtes le Dieu éternel, vivant et vé-« ritable ; » vœux qu'ils ont faits au Baptême et qu'ils ratifient dans ce moment.

Cette prière est donc une ratification des vœux de notre Baptême. Ne négligez point, M. F., de les renouveler alors, ces vœux sacrés, qui vous donnent le droit de devenir une même victime avec J. C. ; unissez-vous étroitement au Prêtre, pendant qu'il fait cette prière en votre nom ; recommandez avec lui au Seigneur tous les besoins publics et particuliers, étrangers et personnels : c'est le moment de la miséricorde.

Pour l'obtenir plus facilement, cette divine misé-

ricorde, l'Eglise de la terre s'unit alors à l'Eglise du ciel : la foi lui donne le droit d'en réclamer la protection : *Communicantes*. Elle nomme en premier lieu la glorieuse Marie, toujours Vierge, Mère de Jésus-Christ notre Seigneur. Eh ! quelle part ne doit-elle pas avoir à notre vénération et à nos prières, puisque la victime que nous allons offrir a été formée dans son sein, et que le sang qui va couler sur nos autels est celui de son Fils ! Elle nomme ensuite les saints Apôtres qui l'ont fondée, les Martyrs qui l'ont cimentée de leur sang. Enfin, elle invoque tous les Saints pour unir nos prières aux leurs, et pour obtenir leur protection dans une action si redoutable. Ainsi, M. F., toute l'Eglise est attentive à ce qui va se passer sur l'autel.

Oh ! qu'il est donc redoutable, ce Sacrifice, où un Dieu est offert à un Dieu, où l'action se passe sous les yeux d'un Dieu et dans l'assemblée de ses Saints ! Si notre foi était plus vive, qu'apercevrions-nous au moment où le Prêtre va immoler la victime ? Nous verrions toute la Cour céleste attentive à cette auguste cérémonie ; nous entendrions les Anges et les Saints mêler leurs voix aux nôtres, leurs chants à nos cantiques, leurs prières à nos supplications ; nous verrions l'Eglise universelle dans cet état d'unité qui fait le plus essentiel de ses caractères ; l'Eglise de la terre et celle du ciel unies à l'Eglise souffrante, pour offrir la même victime, solliciter les mêmes grâces, former les mêmes vœux, attendre les mêmes secours. Réveillons donc notre foi ; nous touchons au moment du plus grand de tous les miracles.

Suivant qu'il était ordonné dans l'ancienne loi, le Prêtre, sur le point d'immoler la victime, étend les

mains sur le pain et le vin qui ont été offerts et qui vont être consacrés. Par cette action, il charge cette victime de nos péchés, il la met à notre place pour apaiser la colère de Dieu et pour nous réconcilier avec lui. « Seigneur, dit-il, nous vous prions de re-« cevoir favorablement cette offrande de notre ser-« vitude, qui est aussi celle de toute votre famille ; « d'établir nos jours dans votre paix; de nous pré-« server de la damnation éternelle, et de nous ad-« mettre au nombre de vos Elus, par J. C. N. S. »

Après cela, il joint les mains, fait trois signes de croix sur l'oblation en général ; il en fait ensuite un en particulier sur la substance du pain, et un sur la substance du vin, en disant : « Nous vous supplions, « ô Dieu! qu'il vous plaise de faire que cette oblation « soit en tout bénie, admise, ratifiée, raisonnable et « agréable, afin qu'elle devienne pour nous le Corps « et le Sang de votre Fils bien-aimé N. S. J. C. »

Est-il possible, M. F., d'exprimer en moins de paroles un si grand mystère ? Nous vous supplions, *quæsumus :* ah ! Seigneur, nous ne reconnaissons d'autre droit à une si grande faveur, que celui que votre miséricorde nous donne de vous la demander. Nous vous prions, ô Dieu : *tu, Deus!* vous qui, étant Dieu, faites ce qu'il vous plaît ; vous qui, étant juste, voulez l'abolition du péché et le rétablissement de la justice; vous qui, étant saint, exigez la réparation du péché ; vous qui, étant bon, demandez que le pécheur soit justifié et qu'il vive ; nous nous adressons à vous, nous vous conjurons d'opérer en faveur de cette oblation la plus grande merveille : c'est que ces créatures matérielles et insensibles deviennent pour nous le Corps et le Sang de J. C. : *Corpus et Sanguis fiat.*

Que ce ton simple et naturel de l'Eglise est admi-

rable ! qu'il nous annonce bien la vivacité de sa foi et la fermeté de son espérance ! Elle est assurée de l'effet de sa demande, et n'emploie pour cet effet qu'un seul mot : *Fiat.* C'est le Fils bien-aimé qu'elle va rendre présent sur l'autel : *Dilectissimi Filii tui.* Quel changement ! Celui des ténèbres auxquelles succède la lumière, n'est qu'une simple figure de ce prodige. Quand je compare ces paroles que Dieu dit à la création du monde : *Que la lumière soit faite*, à celles-ci : *Que le Corps et le Sang de J. C. soient faits*, ce dernier prodige me fait perdre de vue le premier. Je vois dans celui-là éclater la puissance de mon Dieu ; je le vois dans celui-ci signaler sa miséricorde. Je le dirai donc désormais avec un nouveau transport d'amour et de reconnaissance : Que le Corps et le Sang de J. C. mon Sauveur soient rendus ici présents ; qu'ils prennent la place de ce pain visible, pour me préparer une manne invisible ; qu'ils substituent à cet aliment terrestre le pain des Anges, le froment des Elus, le vin qui produit la pureté, l'innocence et la candeur des vierges : *Fiat.* Qu'il soit fait, ainsi qu'il l'a ordonné et que je le désire, le gage de ma rédemption, le signe de mon élection, le principe de ma sanctification : *Fiat.*

Dans ce moment on sonne la cloche pour avertir que le plus grand des mystères va s'opérer. Que ce son, M. F., vous fasse redoubler d'attention, de ferveur et de respect.

C'est au milieu d'un récit abrégé des circonstances qui ont accompagné l'institution de la sainte Eucharistie, que l'Eglise place les paroles de la Consécration : « La veille de sa passion, il prit du pain dans « ses mains saintes et vénérables, et ayant élevé les « yeux et rendant grâces à son Père, il le bénit, le « rompit et le distribua à ses Apôtres, en disant :

« Prenez et mangez-en tous : ceci est mon Corps. » Jusque-là le Prêtre avait rempli les fonctions de Ministre de l'Eglise ; ici il exerce la fonction de Ministre de J. C. : il ne parle plus en son propre nom ; il prononce les paroles de J. C. ; c'est par conséquent J. C. qui consacre, mais qui consacre par la bouche du Prêtre. Les actions du Ministre répondent ici au sens des paroles, et il imite, autant qu'il lui est possible, ce que J. C. a fait en instituant l'Eucharistie, et qu'il a recommandé de faire, en disant à ses Apôtres : Faites ceci : *Hoc facite.* Il prend le pain, en disant : *Accepit ;* il lève les yeux, en disant : *Elevâtis oculis* ; il fait une inclination de tête, en disant : *Gratias agens ;* il prononce sur le pain, en la personne de J. C., les paroles que J. C. prononça : Ceci est mon Corps : *Hoc est Corpus meum ;* et sur-le-champ le pain est changé au Corps de J. C.

Esprits célestes, à ces paroles, vous vous anéantissez, vous adorez le Maître de l'univers, le Sauveur du monde présent sur l'autel. Je m'unis à vos adorations profondes : j'impose silence à mes sens : quoique mes yeux ne voient toujours sur l'autel qu'un pain matériel et commun, j'y crois, j'y adore le Fils de Dieu devenu victime pour moi. J. C. a dit par la bouche de son Ministre : *Ceci est mon Corps ;* cela me suffit. Je me tais, je crois et j'adore.

Le Prêtre se prosterne, autant que sa situation le permet; il adore J. C., et élève la sainte Hostie pour la faire adorer par le peuple. Prenant ensuite le calice, après le même récit, il prononce les paroles sacramentelles. Ecoutons-les, M. F., avec le plus profond recueillement : *C'est ici le calice de mon Sang, le Sang du nouveau et éternel Testament, qui sera répandu pour vous et pour plusieurs, en rémission des péchés.*

Qui ne serait ému en entendant ces paroles du Sauveur : «Ceci est mon Sang, le Sang du nouveau et éternel Testament? » Venez lire, M. F., le Testament de votre Père. C'est un Testament éternel, parce que celui qui l'a fait a laissé à son Eglise sa Chair et son Sang, avec le pouvoir de les reproduire jusqu'à la fin des siècles, pour renouveler tous les jours son alliance avec elle. Venez donc jouir des bontés de votre Sauveur qui répand tout son Sang pour expier vos péchés, et qui par ce Sang divin vous achète l'héritage céleste, et vous le laisse pour que vous y trouviez toujours votre pardon et le gage de votre réconciliation avec son Père. En faut-il davantage pour enflammer votre amour? Auriez-vous le cœur assez endurci pour voir ruisseler encore de cette coupe sacrée le Sang de ce Testament par lequel vos péchés sont lavés, sans les avoir en horreur, sans en déraciner jusqu'aux moindres restes, à la vue et par la vertu de ce Sang?

Anéantissez-vous donc devant ce Sang rédempteur et adorez-le du plus profond de votre cœur. J. C. devenu victime se prosterne alors devant la Majesté divine. O profondeur, ô abîme d'humilité, d'amour et de miséricorde ! il est le Dominateur des nations, et il obéit à la voix d'un homme ! il est le Juge des vivants et des morts, et il s'assujettit à la rigueur des jugements de son Père! il est le Juste par excellence, et il s'immole pour les pécheurs! Pardonnez, Seigneur, s'écrie-t-il, pardonnez à votre peuple ; ne conservez pas plus long-temps les justes sentiments de votre colère ; ou, si votre courroux contre le péché est implacable, frappez sur une victime digne de vos coups.

Le Père vengeur du péché frappe en effet ; et ce Sacrifice, malgré l'appareil de piété et de respect

que conservent les chrétiens qui y assistent, est toujours un sacrifice d'expiation et de souffrance pour J. C. ; non de cette souffrance actuelle, incompatible avec l'état de gloire et de félicité où l'a fixé sa résurrection ; mais d'une souffrance représentative des outrages qu'il a éprouvés dans sa passion. Oui, M. F., J. C., à la Messe comme à la croix, est victime de l'abandon et de l'ingratitude de ceux qui environnent son autel. Et cependant, sur l'autel comme sur le Calvaire, prodigue de son Sang, il veut que ceux qui l'environnent y trouvent le salut et la vie, la paix de leur âme, la rémission de leurs péchés : *In remissicnem peccatorum.* O amour ! ô excès de miséricorde et de tendresse !

Finissons, M. F., cette Instruction sur l'action redoutable de la Consécration, par ces paroles de J. C., qui la terminent : *Faites ceci en mémoire de moi ;* c'est-à-dire, portez à cette action les mêmes dispositions, les mêmes sentiments qui m'ont engagé à la faire. Un Dieu outragé qu'il faut venger, le règne du péché qu'il faut détruire, le royaume de Dieu qu'il faut établir dans vos cœurs : voilà le but, la fin de mon Sacrifice. Il ne vous suffit donc pas d'assister à ce Sacrifice, pour faire cette action en mémoire de moi ; il faut encore que vous y portiez la haine du péché, la volonté de l'expier par la pénitence. Ainsi, en faisant mémoire de mon Sacrifice, il faut que vous fassiez mémoire de mon obéissance, par votre soumission à ma loi ; de ma patience, par votre résignation dans les peines de la vie ; de ma douceur, par votre déférence les uns envers les autres ; de ma tendre charité, par votre attention à soulager les malheureux. Faites tout cela à mon exemple, et vous pourrez vous rendre la justice de faire ceci en mémoire de moi. Votre vie, comme la mienne, sera un

continuel sacrifice, et mon oblation répandra sur vos œuvres l'esprit qui doit les vivifier et les rendre méritoires pour la vie éternelle. Ainsi soit-il.

SEPTIÈME INSTRUCTION.

*Depuis la Consécration jusqu'à l'*Agnus.

FIN DU CANON. LA DEMANDE.

Vidi in medio throni Agnum stantem, tanquam occisum. J'ai vu au milieu du trône un Agneau comme égorgé, qui était debout. *Apoc.* 5.

Ce touchant spectacle que S. Jean vit dans son extase, ne le voyons-nous pas sur nos autels après la Consécration ? Oui, M. F., quoique vivant sur le trône de sa majesté, *stantem*, J. C. est comme mort sur le trône de son amour : *occisum.* Debout devant son Père, agissant sans cesse, sollicitant auprès de lui notre pardon : *stantem;* et comme égorgé sur l'autel, s'y réduisant au plus profond silence pour se montrer plus attentif à nos prières, plus sensible à nos maux : *occisum.* Au ciel, revêtu de toute sa gloire, environné des Anges et des Saints qui chantent sans interruption ses louanges : *stantem;* et sur l'autel, réduit à l'humble état de victime, couvert d'un voile mortel, entouré d'une foule de pécheurs, à cause de son immolation : *occisum*; voilà l'état de J. C. après la Consécration. C'est donc ici le moment de la miséricorde. Aussi verrez-vous que l'Eglise emploie tout le temps que ce divin Sauveur reste sur l'autel, à le prier, à solliciter ses grâces, à s'appliquer le fruit de son Sacrifice.

Tout ce qui a précédé la Consécration doit être regardé comme une préparation. Envisageons tout ce

qui va le suivre comme une application de ce mystère; pendant ce temps si précieux du Sacrifice, unissons-nous à J. C., exposons-lui tous nos besoins, et demandons-lui toutes les grâces qui nous sont nécessaires. C'est le fruit que nous devons retirer de cette partie de la Messe, que nous appellerons la *Demande.*

L'Eglise a terminé la Consécration par ces paroles de J. C. : *Faites ceci en mémoire de moi.* « C'est pour « obéir à ce précepte, ô mon Dieu ! ajoute-t-elle, « que nous qui sommes vos serviteurs et votre peu-« ple qui est saint par sa vocation, faisant mémoire « de la passion de J. C. votre Fils N. S., de sa ré-« surrection qui l'a fait triompher de l'enfer, et de « sa glorieuse ascension dans le ciel, nous offrons « à votre incomparable Majesté ce que nous avons « reçu de vous, l'Hostie pure, l'Hostie sainte, l'Hostie « sans tache, le pain sacré de la vie qui n'aura point « de fin, et le calice du salut éternel. » En prononçant ces dernières paroles, le Prêtre fait un signe de croix sur chaque attribut de la victime.

Il est important de vous avertir, M. F., que ces signes de croix et tous ceux qui se font après la Consécration n'ont pas pour objet, comme ceux qui se faisaient auparavant, de bénir les dons offerts, puisqu'ils le sont déjà par le changement au Corps et au Sang de J. C.; mais ils avertissent le Prêtre et les assistants que le sacrifice de la Messe renouvelle celui de la croix, non-seulement quant à sa substance, mais encore par ses effets. L'autel, après la Consécration, devient un nouveau Calvaire, où la justice de Dieu demande le sacrifice, où la soumission du Fils le prépare, où le ministère du Prêtre

l'exécute, où la charité le consomme. Ici, comme au Calvaire, je puis donc dire que J. C. *a été offert parce qu'il l'a bien voulu.* Ah! plût à Dieu que je pusse dire aussi, et avec autant de vérité que l'Apôtre : *Je suis attaché à la croix avec J. C. !* J'y suis attaché par une détestation parfaite du péché, et par une volonté sincère de ne plus le commettre ; et je suis uni à J. C. sur l'autel, par un vrai désir de n'être plus avec lui qu'une même victime toute dévouée à la volonté de mon Dieu et à l'observation de ses commandements ! Telles doivent être nos dispositions, si nous voulons que notre offrande soit agréée. C'est pour cela que l'Eglise ajoute : « Daignez, Seigneur, « recevoir d'un œil propice et favorable ce saint Sa- « crifice, cette Hostie sans tache, comme vous dai- « gnâtes avoir pour agréables les dons du juste Abel, « le sacrifice de notre patriarche Abraham, et celui « de votre souverain sacrificateur Melchisédech. »

L'Eglise, en s'expliquant de la sorte, ne doute pas de la supériorité de son oblation sur celle de ces Patriarches. Elle n'ignore pas que la victime qu'elle offre, est l'objet de la complaisance du Père : comment ne serait-elle donc pas agréée avec complaisance? Mais elle se défie de nos dispositions ; elle sait que Dieu regarde ceux qui offrent, aussi bien que les dons qui lui sont offerts. Ce qui fit agréer le sacrifice d'Abel, ce fut l'innocence de sa vie et la simplicité de son cœur ; ce qui fit le mérite du sacrifice d'Abraham, ce fut sa foi prompte et son obéissance entière et aveugle à l'ordre rigoureux de Dieu ; et tout le prix de celui de Melchisédech fut sa parfaite reconnaissance pour les bienfaits du Seigneur. Si donc nous voulons que notre sacrifice, excellent par lui-même, soit agréable à Dieu, c'est-à-dire profitable pour notre salut, nous devons, M. F., comme

ces saints Patriarches, apporter à l'autel de saintes dispositions, et surtout un sentiment sincère de notre indignité, et une vive confiance en J. C. qui s'offre pour nous.

C'est ce que fait le Prêtre. Il s'incline profondément ; il se prosterne devant la Majesté divine, autant que le lui permet l'action du Sacrifice ; et les mains jointes, il fait cette prière :

« Nous vous supplions très-humblement, ô Dieu « tout-puissant ! de commander que ces dons soient « portés sur votre autel sublime du ciel, en présence « de votre divine Majesté, par les mains de votre saint « Ange, afin que nous tous qui, en participant à cet « autel visible, aurons reçu le Corps et le Sang de « votre Fils, nous soyons remplis de toutes les béné- « dictions et de toutes les grâces du Ciel. Par le même « J. C. N. S. » Développons le sens mystérieux de cette prière.

Il s'agit ici de rapprocher le ciel de la terre, l'homme pécheur du Dieu juste. Il faut que ces dons, indignes, il y a quelque temps, d'entrer dans le ciel, puisqu'ils n'étaient qu'une vile matière avant le changement qui s'est opéré, mais devenus, par la parole divine, le Corps et le Sang d'un Dieu, soient portés à son autel sublime pour réparer l'outrage fait à sa divine Majesté, et faire descendre sur nous les bienfaits du Ciel. Mais par qui pourront-ils l'être ? L'autel, malgré sa consécration, n'en est pas digne ; les mains du Prêtre, quoique sanctifiées par l'onction sainte, ne sont pas assez pures ; nos cœurs, quelque animés qu'ils soient par la charité et par les plus saints désirs, ne sont pas capables de s'élever si haut. Sera-ce quelqu'un des saints Anges ? mais quelque pures, quelque admirables que soient ces célestes Intelligences, elles sont toutes prosternées au pied

de l'autel; elles tremblent en présence de l'Agneau qui s'immole, et le ministère des Prêtres leur paraît redoutable ! Grand Dieu ! ce sera l'Ange du grand conseil ; c'est J. C. lui-même qui portera ces dons sur votre autel sublime. Tandis que nous serons prosternés au pied de cet autel visible, il fera pour nous la fonction de Pontife dans le séjour de votre gloire.

Oui, M. F., à cette demande de l'Eglise, J. C. se présente à son Père, et dès-lors le mur de séparation tombe. Dieu est véritablement avec nous ici-bas, et nous sommes déjà avec lui dans le ciel ; notre bassesse et notre indignité n'ont plus rien qui le révolte ; sa majesté et sa grandeur n'ont plus rien qui nous accable. Son Fils, placé devant lui, cache à ses yeux toutes les imperfections de notre nature. Placé entre Dieu et nous, il nous cache à nous-mêmes, il nous adoucit les rayons de sa gloire. O chrétiens ! que notre Religion est sublime, qu'elle nous rapproche de la Divinité !

Je me rappelle ici l'échelle mystérieuse que vit Jacob en retournant dans son pays. Des Anges montaient et descendaient sans interruption du ciel à la terre, de la terre au ciel. Cette vision fut suivie d'une apparition plus étonnante encore. L'Ange du Seigneur, luttant avec ce Patriarche, lui cède la victoire, et ne s'en sépare qu'après avoir répandu sur lui les bénédictions du Ciel. Voilà, M. F., ce qui se passe dans cette circonstance du Sacrifice. L'Ange du Seigneur, J. C., vient de monter au ciel pour y présenter l'Hostie de propitiation ; maintenant, il descend vers nous pour nous apporter toutes les grâces qui sont le fruit de son sacrifice. Il vient, à la vérité, combattre contre nous, en déclarant la guerre aux passions qui mettaient obstacle à ces fruits précieux ; mais s'il combat contre nous, il combat aussi

avec nous et pour nous, et il nous blesse comme Jacob, en arrachant de notre cœur les penchants les plus favoris; mais cette blessure est une véritable guérison. Pour rendre la figure parfaite, écrions-nous donc, comme le saint Patriarche : *Seigneur, nous ne vous quitterons pas que vous ne nous ayez bénis.* Nous ne nous séparerons pas de cet autel, que vous n'ayez répandu sur nous les fruits salutaires de votre sacrifice. Nous n'avons pas tous, comme le Prêtre, le bonheur d'y participer par la sainte communion; mais nous voulons du moins y participer en détestant nos péchés, en nous unissant à vos douleurs, en nous soumettant à votre croix. Voilà, M. F., ce que signifient la prière que récite ici le Prêtre, et les signes de croix qu'il fait successivement sur le Corps, sur le Sang de J. C., et sur lui-même.

Suivons le Sacrifice dans ses autres circonstances; elles sont toutes représentatives de celles qui accompagnèrent le sacrifice de la Croix.

J. C. immolé sur le Calvaire, enseveli dans le tombeau, descendit dans les limbes pour y consoler les âmes des Justes qui attendaient de lui leur délivrance. L'Eglise renouvelle ici cette action du Sauveur. Elle sollicite sa miséricorde en faveur des âmes détenues dans le lieu d'expiation. « Souvenez-vous « aussi, Seigneur, de vos serviteurs et de vos ser- « vantes qui nous ont précédés avec le signe de la « foi, et qui dorment du sommeil de la paix. » (Ici le Prêtre nomme intérieurement ceux pour qui il a intention de prier en particulier; il ajoute ensuite :) « Qu'il vous plaise, par votre miséricorde, leur « accorder, et à tous ceux qui reposent en J. C., le « lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la « paix : » *Memento etiam, Domine.*

Entrons dans les vues charitables de l'Eglise, M. F.; dans ce moment, intéressons-nous pour les âmes du purgatoire. Ah! que de motifs nous y engagent! je ne vous en parlerai pas aujourd'hui : je l'ai fait dans une autre Instruction. Qu'il me suffise de vous rappeler que le Sang de J. C., qui coule sur nos autels pour notre salut, coule aussi pour la délivrance de ces âmes, et qu'il n'attend, pour cet effet, que l'application que nous pouvons leur en faire. Oui, Chrétiens, J. C., comme Dieu, fait sentir à ces âmes affligées le poids de sa disgrâce, et comme Sauveur, il attend que nous implorions pour elles son assistance et son secours. Il veut, à notre tête, faire à son Père une sainte violence; il veut que le chef et les membres animés des mêmes sentiments de compassion, souffrant en quelque sorte avec ces âmes reléguées, sollicitent leur délivrance et leur retour à la patrie. Unissons-nous donc à lui et à toute l'Eglise, et demandons pour ces âmes souffrantes le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix.

Ah! M. F., si l'effet de ce Sacrifice nous était sensible, quelle joie n'éprouverions-nous pas en voyant tous les jours enlever à ces flammes vengeresses une multitude de ces âmes! Et quelle consolation, si Dieu daignait nous révéler que c'est à notre piété et à notre foi en J. C. qu'elles sont redevables de leur délivrance et de leur bonheur! Ce bonheur du ciel que l'Eglise vient de demander pour tous les défunts, elle le sollicite aussi pour nous. Mais à quel titre oserions-nous demander une si grande faveur? Hélas! nous sommes tous pécheurs, *et rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux*. Pénétré de ce sentiment, le Prêtre s'incline, se frappe la poitrine, comme le publicain, et élève un peu la voix pour avertir les assistants de s'unir à lui, de s'humilier et

d'implorer tous ensemble la divine miséricorde : *Nobis quoque peccatoribus.* « Et à nous, pécheurs vos « serviteurs, qui espérons en la multitude de vos mi« séricordes, daignez aussi nous donner part et nous « associer à vos saints Apôtres et Martyrs, et avec « tous vos Saints. »

L'Eglise, avant la Consécration, avait déjà fait mémoire des Saints : par cette première mention, elle nous apprenait à offrir le Sacrifice en union avec eux; par celle-ci, elle nous invite à nous rendre dignes de partager leur gloire ; et pour animer les fidèles de tous les états à mériter ce bonheur, elle nomme un Saint de chaque ordre, afin que chacun puisse y trouver un intercesseur et un modèle. Saint Jean y paraît à la tête des Prophètes ; S. Etienne, comme le premier des Diacres ; S. Matthias nous y représente tous les Apôtres ; S. Barnabé, tous les Disciples ; S. Ignace, tous les Evêques ; S. Alexandre, tous les Papes ; S. Marcellin, tous les Prêtres ; S. Pierre l'exorciste, tous les Lévites ; sainte Perpétue et sainte Félicité, toutes les saintes femmes ; et les saintes Vierges nous y sont représentées par les cinq illustres martyres, Agathe, Luce, Agnès, Cécile et Anastasie. Chacun de nous, dans quelque état que la Providence l'ait placé, peut donc devenir un Saint. L'un se sanctifie par l'exercice d'une vertu, l'autre par la fidélité à certaines œuvres ; et c'est la réunion de ces différents mérites qui fait cette admirable variété dont est décorée l'Eglise de J. C. Oh ! quel ravissant spectacle, lorsque admis à la participation de la gloire des Saints dans la céleste Jérusalem, nous verrons tous les genres de mérite concentrés en J. C. et répandus par lui sur tous ses membres ! lorsque nous verrons sa science réfléchie sur les Prophètes ; son zèle communiqué aux Apôtres ; sa charité, aux

Martyrs ; sa sainteté, aux Pontifes ; son humilité, aux Diacres ; son onction, aux Prêtres ; sa fidélité, à tous les Disciples de son Evangile ; son recueillement aux saintes Femmes, et sa pureté aux Vierges ! C'est alors que nous nous écrierons avec le Prophète : *Qu'elle est grande, qu'elle est ineffable, ô mon Dieu ! la gloire que vous communiquez à vos amis !*

Efforçons-nous donc, M. F., d'imiter les Saints, pour partager un jour leur gloire et leur félicité ; et dans ce moment si favorable du Sacrifice, demandons avec ferveur au Dieu des miséricordes, qu'il nous associe avec eux dans ce bienheureux séjour. « Nous ne le méritons pas, Seigneur, devons-nous ajouter avec le Prêtre : ah ! nous ne sommes que de misérables pécheurs ; mais c'est par J. C. que nous vous le demandons ; et c'est par J. C. que vous nous l'accorderez. C'est par J. C. que vous produisez toujours, que vous sanctifiez, que vous vivifiez, que vous bénissez et que vous nous donnez tous ces biens. C'est en J. C., c'est avec J. C., c'est par J. C. que tout honneur et toute gloire vous sont rendus, ô Dieu, Père tout-puissant ! en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. »

En prononçant ces paroles, le Prêtre fait avec la sainte Hostie trois signes de croix sur le calice. Il en fait deux autres sur l'autel, figure de la croix, et élève un peu le calice et l'hostie, en disant : « Tout honneur et toute gloire vous appartiennent : » *Omnis honor et gloria.* Ce sont des actions parlantes, et qui signifient que la très-sainte Trinité ne peut être honorée que par le sacrifice de la Croix, mais qu'elle est dignement honorée par ce divin Sacrifice. Il élève la voix à ces paroles qui terminent toutes les prières du Canon : *Per omnia secula seculorum*, pour que tous les assistants donnent leur consentement, par

l'*Amen*, à tout ce qu'il a dit pendant le Canon au nom de tous.

Que cet *Amen* est énergique, M. F. ! C'est un acte public d'adoration, d'union à la Victime, de désir du ciel, en un mot, de tous les sentiments exprimés dans les prières que le Prêtre a récitées seul. Mais que signifie-t-il dans votre bouche, si pendant le Canon vous n'avez eu ni attention ni recueillement ? Quelle témérité, dans ce cas, de le prononcer ! N'est-ce pas vous condamner vous-mêmes Qu'il soit donc désormais l'expression de votre foi, de votre anéantissement, de votre union avec J. C., du désir de le louer dans l'éternité. En le prononçant dans ces dispositions, vous mériterez d'être unis à cette multitude de Saints que le Disciple bien-aimé vit devant le trône de Dieu et aux pieds de l'Agneau, vêtus de robes blanches, et tenant des palmes dans leurs mains, qui, s'étant prosternés, adorèrent Dieu, en disant : *Amen, bénédiction, gloire, sagesse, actions de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu dans les siècles des siècles.*

Le Prêtre est enfin rentré en commerce avec les assistants : il élève la voix pour leur annoncer l'oraison du Seigneur. « Prions, dit-il, *Oremus.* » Ce sont les préceptes les plus salutaires qui doivent nous servir de règle dans la prière que nous allons faire : *Præceptis salutaribus moniti.* Nous avons eu dans ce saint exercice un Dieu pour modèle, pour docteur et pour maître : *Et divinâ institutione formati.* Aussi ce que nous n'aurions pu dire sans témérité, nous osons le dire avec assurance : *Audemus dicere.*

Quel bonheur pour nous, M. F., que Dieu nous permette et nous ordonne de l'appeler du doux nom

de père! Quelle consolation de faire cette prière dans le moment même où J. C., qui en est l'auteur, est immolé sur l'autel pour nous obtenir toutes les demandes qu'elle renferme ! Récitons-la donc avec un cœur animé de l'amour le plus tendre, de la confiance la plus vive, et du désir le plus sincère de remplir tous nos devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes, que nous prescrit cette divine prière.

C'est le peuple qui en récite à haute voix la dernière demande : *Sed libera nos à malo.* Il doit la dire comme une récapitulation de toute cette prière ; car c'est comme s'il disait : «Délivrez-nous du mal, Seigneur, afin que vous soyez toujours glorifié en nous, afin que vous régniez seul en nous, que nous fassions toujours votre volonté, que nous obtenions de votre bonté tous les biens spirituels et temporels, que nous méritions le pardon de nos péchés par l'amour sincère de nos frères, et que notre faiblesse ne soit point exposée aux tentations. » Le Prêtre répond à voix basse: *Amen*, ce qui veut dire : « Oui, mon Dieu, je vous demande, au nom de toute l'assemblée, que vous nous délivriez de tout mal. » Et il ajoute :

« Délivrez-nous de tous les maux passés, présents « et à venir, et par l'intercession de la bienheureuse « Marie, Mère de Dieu, toujours Vierge, et de vos « bienheureux apôtres Pierre, Paul et André, et de « tous les Saints, donnez-nous, par votre bonté, la « paix en nos jours. » En même temps il fait un signe de croix avec la patène, qui est l'instrument et le symbole de la paix, et il la baise : « Afin, ajoute-t-il, ô « mon Dieu! qu'étant assistés du secours de votre « miséricorde, nous ne soyons jamais esclaves du « péché, et que nous soyons toujours à couvert de « toutes sortes de dangers, par le même J. C. N. S.

« qui, étant Dieu, vit et règne avec vous, en l'unité « du Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles.

En disant ces paroles, le Prêtre prend l'hostie, l'élève sur le calice, et pour ne rien omettre de ce que J. C. a fait dans son sacrifice, dont il est dit qu'il rompit le pain, *fregit*, il rompt l'hostie en deux parties égales, en met une sur l'autel, et sépare de l'autre une petite parcelle, avec laquelle faisant trois signes de croix sur le calice, il dit à haute voix : « Que la « paix du Seigneur soit toujours avec vous : » *Pax Domini sit semper vobiscum!* Il laisse ensuite tomber la parcelle dans le précieux Sang, en disant : Que ce mé-« lange du Corps et du Sang de J. C. devienne pour « nous qui le recevons le gage de la vie éternelle. »

Ces paroles, très-intelligibles d'ailleurs, n'auraient pas besoin d'autre explication, si elles n'étaient pas jointes à des cérémonies dont il est important de connaître la fin.

Le sacrifice de la Messe étant une continuation réelle et efficace du sacrifice de la Croix, et, par les cérémonies qui l'accompagnent, une représentation des circonstances de ce même sacrifice, il faut que toutes les circonstances principales qui ont accompagné cette oblation visible, soient spécialement designées par une cérémonie, qui les représente. Or, dans la passion de J. C. nous voyons trois états différents : sa mort sur la croix, sa sépulture dans le tombeau, pendant laquelle il va consoler les âmes des justes, et enfin sa résurrection. Vous avez dû remarquer, M. F., ces deux premiers mystères dans la Consécration et dans le *Memento* des morts : dans cette dernière cérémonie, vous voyez clairement sa résurrection. Car son Corps et son Sang, séparés au moment de la Consécration par le glaive spirituel des paroles sacramentelles, se réunissent en quelque sorte par le mélange des deux espèce.s

Je vois même dans cette seule cérémonie l'abrégé et le complément de tous les autres mystères de J. C. : son incarnation, dans le mélange du pain et du vin ; sa naissance, dans la nouvelle de paix qu'il me fait annoncer par l'Ange visible qu'il s'est choisi pour ministre ; sa circoncision, dans le retranchement que fait le Prêtre d'une partie de ce Corps adorable ; sa manifestation, puisqu'il sort en quelque sorte du secret de son sanctuaire pour m'apprendre qu'il est mon salut et ma vie ; sa présentation, puisqu'il s'y offre à son Père comme une hostie pacifique, seule capable de nous réconcilier avec lui ; sa passion, sa résurrection, son ascension dans le ciel, puisque cette circonstance qui précède la communion, nous annonce la consommation du Sacrifice, les avantages qu'il nous procure, et la gloire qu'il assure à l'humanité sainte de J. C. et à tous ses membres, qui sont les fidèles.

Que ce mélange du Corps et du Sang de J. C. est donc admirable, M. F., et qu'il nous assure de bienfaits ! Ce Corps brisé pour guérir nos blessures, ce Sang répandu pour laver nos péchés, se réunissent ici et reprennent une nouvelle vie, pour nous assurer à nous-mêmes une vie éternelle, et servir de règle à celle qui doit nous y conduire. Mourons donc avec J. C., ensevelissons-nous avec J. C., et nous acquerrons le droit de ressusciter avec J. C., de cette résurrection spirituelle qui consiste à marcher dans une vie nouvelle, de cette résurrection visible qui doit s'opérer au dernier jugement, de cette résurrection glorieuse qui doit transformer nos corps et combler nos âmes de délices et de gloire. Heureuse transformation, digne de tous nos désirs, de toutes nos recherches, et seule capable de nous dédommager de tous nos sacrifices.

Mon Dieu, nous ne saurions trop souvent le répéter avec votre Ministre : Que le Corps de J. C. uni au Sang qu'il a versé pour nous, devienne pour ceux qui y participent, soit par le désir, soit en réalité, le principe de cette vie où nous vous connaîtrons sans nuage, où nous vous aimerons sans réserve, où nous vous louerons sans dégoût, où nous vous possèderons sans fin : *Fiat accipientibus nobis in vitam æternam. Amen.*

HUITIÈME INSTRUCTION.

*Depuis l'*Agnus *jusqu'à la fin de la Communion.*

LA COMMUNION.

Angustus est mihi locus, fac mihi spatium ut habitem. Le lieu où je suis est trop étroit; donnez-moi un endroit, pour pouvoir y demeurer. *Isaïe*, 49.

VOILA, M. F., ce que je crois entendre dire à J. C. au moment de la consommation de son sacrifice. Quoique l'autel ait été le lieu de son immolation, il ne le trouve pas propre à consumer la divine Victime : il lui faut un lieu plus susceptible de ses grâces; il veut un autel vivant, et cet autel c'est notre cœur. C'est dans notre cœur qu'il veut que se consume la Victime sacrée qu'il a offerte sur l'autel ! O prodige de bonté ! ô abîme de charité ! ô excès de miséricorde et de tendresse !

Quels sont donc les sentiments qui doivent nous occuper dans cette partie de la Messe que nous appelons *Communion* ? Les voici : J. C. ne s'est immolé que pour nous. Dans les prières qui ont accompagné le Sacrifice, il n'a été occupé que de nos besoins : dans un instant il va prouver à tous ceux qui envi-

ronnent ses autels que c'est pour eux qu'il a préparé ce sacré banquet, et qu'il fait de nouveau ses délices, non-seulement de converser avec eux, mais de se donner tout entier à eux.

Répondons, M. F., à ses faveurs ; préparons-lui dans nos cœurs une demeure digne de lui. C'est là l'intention de l'Eglise dans les prières qu'elle met dans la bouche du Prêtre avant et pendant la communion. Je vais vous les expliquer : écoutez-moi avec attention.

Dans toutes les prières et les cérémonies qui se sont faites depuis le commencement de la Messe, vous avez dû remarquer, M. F., l'attention de l'Eglise à purifier son Ministre et ses enfants, sa vigilance à leur rappeler leurs misères et leur indignité, à leur inspirer l'horreur et l'éloignement du péché, le désir et l'amour de la vertu. Ce sont les dispositions éloignées qu'elle exige pour la communion.

Mais, au moment de la communion, elle exige des dispositions encore plus saintes, des sentiments plus respectueux et plus fervents. Elle fait passer son Ministre successivement de l'humilité au désir, de la crainte à la confiance, de la contrition à l'amour, de la prière au silence. Elle lui inspire une foi vive, une contrition sincère, une espérance ferme, un amour ardent, une reconnaissance parfaite. Ce sont les dispositions prochaines que le Prêtre et les Fidèles doivent apporter à la sainte communion.

Foi vive. Sous les espèces que le Prêtre vient de consacrer, il reconnaît son Sauveur et son Dieu, et en fait sa profession de foi par cette courte mais énergique prière : « Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés « du monde, ayez pitié de nous. » Il la répète jusqu'à

trois fois, pour prouver la vivacité de sa foi sur ce mystère. Il la dit dans une posture inclinée, pour exprimer ses sentiments d'adoration et de respect. Il frappe sa poitrine en disant : *Ayez pitié de nous;* parce qu'il envisage ses péchés comme le plus puissant motif de commisération qu'il puisse présenter à J. C.; et, à la troisième répétition, il semble changer d'objet, en demandant la paix : *Dona nobis pacem;* parce que la compassion de J. C. ayant pour objet le trouble intérieur que produit en nous le péché, il dissipe par sa présence cette guerre intestine qui nous désole.

Le Prêtre demande ensuite à J. C. cette paix fraternelle, qui ne fait de tous les chrétiens qu'un cœur et qu'une âme; cette charité mutuelle, qui unit les membres à leur chef, et qui établit entre eux cette concorde, cette harmonie délicieuse qui distingue les Disciples de J. C. : disposition absolument nécessaire pour recevoir le Dieu de la charité et de la paix. « Seigneur J. C., qui avez dit à vos Apôtres : Je vous « laisse la paix, je vous donne ma paix, n'ayez pas « égard à mes péchés, mais à la foi de votre Eglise, « et daignez la pacifier et la réunir selon votre bonté, « vous qui, étant Dieu, vivez et régnez avec votre « Père, dans l'unité du Saint-Esprit. »

En finissant cette prière, le Prêtre, aux Messes solennelles, baise l'autel près de la sainte Hostie, pour puiser en quelque sorte la paix dans sa source, dans le cœur de Jésus; il embrasse le Diacre, en disant : « Que la paix soit avec vous, mon frère, « et qu'elle règne dans la sainte Eglise de Dieu. » Le Diacre donne de même la paix au Sous-Diacre, qui va la donner aux Choristes.

Cette cérémonie exprime la charité qui doit régner dans le cœur de tous ceux qui communient, ou qui

assistent à la sainte Messe. Il me semble alors entendre J. C. du haut de l'autel dire par la bouche de son Ministre à tous les assistants : *Si, lorsque vous apportez votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, quittez l'autel, et allez, avant une démarche aussi sainte, vous réconcilier avec votre frère.* Quiconque a la présomption d'assister à la Messe avec la haine dans le cœur, ne contredit-il pas à cet ordre formel, et ce précepte ne se change-t-il pas pour lui en anathème? Allez, lui dit secrètement J. C., allez; il n'y a point de paix ni de miséricorde pour vous, puisque vous ne voulez pas la donner à votre frère : *Vade.* Et pour mieux vous faire sentir, à vous, mon cher Paroissien, qui conservez du ressentiment contre votre frère, combien cette cérémonie donne de force à ces réflexions, faites attention à ce qui se passe à l'autel lorsque le Prêtre va donner la paix. Il baise l'autel, qui est l'image de J. C. Ce baiser donné à J. C., reçu de J. C., se donne et se reçoit en votre nom ; car le Prêtre est à l'autel, entre Dieu et vous, le Ministre de Dieu et le vôtre, l'ambassadeur de Dieu et votre représentant. Or, concevez-vous la conséquence de cette fonction qu'il remplit pour vous? C'est vous qui approchez de J. C. ; c'est vous qui donnez un baiser à J. C. ; c'est vous qui lui demandez la paix ; tandis, peut-être, que vous la refusez à votre frère, moins coupable que vous, moins indigne que vous de l'obtenir. Est-ce trop dire, que de comparer le crime que vous commettez alors, à celui du perfide Apôtre? Pensons-y, M. F., c'est à nous que l'Eglise crie avec instance : La paix soit avec vous : *Pax vobis !* Point de mesure dans l'indulgence que vous accordez à vos frères, si vous ne voulez pas que J. C. en mette dans celle qu'il vous promet. Que la charité anime donc

votre cœur, si vous voulez participer au saint autel *Pax vobis !*

Le Prêtre, après cela, s'excite à une ferme espérance par cette prière :

« O Jésus ! Fils du Dieu vivant, qui, par la volonté « de votre Père, et par la coopération du Saint-Esprit, avez donné, par votre mort, la vie au monde ; « délivrez-moi, par votre Corps sacré et votre Sang « précieux ici présents, de toutes mes iniquités et de « tous mes autres maux ; faites que je m'attache tou« jours inviolablement à vos préceptes, et ne per« mettez pas que je me sépare jamais de vous. »

Quel motif d'espérance, M. F., que la mort d'un Homme-Dieu pour nous sauver ! J. C., par sa mort, a donné la vie au monde, et tous les jours, que dis-je ? mille fois le jour, il remporte une victoire complète sur la mort, en s'immolant sur nos autels. C'est là que s'exécute cette volonté miséricordieuse du Père, qui ne veut pas que le pécheur périsse, mais qu'il vive. C'est là que le Fils toujours obéissant, et que l'Esprit, toujours sanctifiant, nous vivifient de nouveau : *Ex voluntate Patris, et cooperante Spiritu Sancto, mundum vivificâsti.* J'ai donc le motif le plus ferme d'espérer mon salut du Sacrifice auquel je vais participer. Oui, toutes les fois que j'assiste à la sainte Messe, je vois J. C., en quelque sorte, mourir et ressusciter : mourir pour mes péchés, et ressusciter pour ma justification. Plein de cette confiance, je m'écrierai donc : Délivrez-moi, Seigneur, par votre Corps et votre Sang sacrifiés sur cet autel pour m'appliquer les mérites de votre mort ; délivrez-moi de toutes mes iniquités, de tout ce qui vient de la malice de mon esprit et de mon cœur : *Ab omnibus iniquitatibus meis.* Délivrez-moi de tous les maux qui peuvent me porter au péché, et de tous les dangers

qui m'environnent : *Et ab universis malis.* Faites-moi la grâce, ô Seigneur ! d'être toujours fidèle à vos commandements ; que je ne m'en écarte jamais : *Fac me tuis semper inhærere mandatis.* Je vais m'unir à vous dans votre sacrement, ou plutôt vous allez vous unir à moi ; je vivrai donc dans votre esprit, je participerai donc à votre divinité ! Quel bonheur ! Ah ! ne permettez pas que je rompe jamais une si sainte union : que jamais le péché ne me sépare de vous : *Et à te nunquàm separari me permittas.*

Voilà, M. F., une faible expression des sentiments d'espérance que nous inspire cette prière que le Prêtre prononce en son nom et en celui de toute l'Eglise. La suivante nous porte à une crainte religieuse.

« Faites, Seigneur Jésus, que votre Corps adorable « que je me propose de recevoir, tout indigne que « j'en suis, ne tourne pas à mon jugement et à ma « condamnation ; mais que, par votre bonté, il me « serve de défense pour mon âme et pour mon corps, « et de remède salutaire. »

Hélas ! M. F., qui de nous ne tremblerait pas, à l'approche de la Chair virginale de J. C. ? De misérables pécheurs pourraient-ils ne pas appréhender d'être indignes d'une telle faveur ? Eh ! qui sommes-nous, vers de terre, pour approcher d'un Dieu d'une si haute majesté, pour nous asseoir à sa table ? Qui peut être digne de porter entre ses mains et de manger le pain des Anges, de se nourrir de la Chair d'un Dieu, de posséder dans son corps la sainteté même ? Quelques précautions que nous ayons prises pour nous purifier, n'avons-nous pas toujours lieu de craindre de nous aveugler sur notre état ? L'Evêque de Laodicée se croyait comblé de toutes sortes de grâces et de mérites ; cependant S. Jean lui écrit, de la part de Dieu, qu'il connaissait sa tiédeur, et

qu'il était véritablement pauvre, nu et aveugle, ne voyant ni ses fautes ni ses faiblesses. Qui est-ce donc qui osera recevoir le Corps de J. C. sans trembler?

Cette juste crainte porte le Prêtre à prier J. C. de ne pas permettre qu'il encoure le jugement et la condamnation que méritent ceux qui le reçoivent dans une conscience criminelle. Il le conjure que, par sa miséricorde, sa Chair sacrée, qu'il va recevoir, lui soit un préservatif contre tous les péchés mortels et véniels; que cette divine nourriture lui donne le courage et la force qui lui sont nécessaires pour résister à toutes les attaques de l'ennemi du salut; qu'elle soit pour lui le germe et le principe de la vie éternelle.

Mais, M. F., que ces grâces, que ces effets précieux sont rares, puisque la conduite de la plupart des chrétiens qui communient n'est pas plus chrétienne et plus édifiante après la communion! Ah! que ce divin sacrement est souvent profané! De la crainte de se rendre coupable de ce crime, le Prêtre entre dans le sentiment d'une humilité profonde.

Le Prêtre prend d'une main la sainte Hostie, et de l'autre il se frappe la poitrine, en disant par trois fois ces paroles du Centenier : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi : *Domine, non sum dignus, etc.*

M. F., cet aveu doit venir d'une intime conviction de notre indignité. Ah! l'infinie disproportion qu'il y a entre Dieu et nous, ne doit-elle pas nous en pénétrer? Rentrons dans notre cœur; qu'y trouverons-nous? que de prévarications multipliées! que de faiblesses entretenues! que d'inspirations négligées! que de devoirs méconnus! que de pensées, que de

désirs avoués par le cœur! que de fautes qui sont restées sans contrition, sans expiation, sans pénitence! Tournons ensuite les yeux du côté de Dieu : que verrons-nous! un Dieu infiniment saint, infiniment juste, qui a l'impie en horreur, et l'iniquité en abomination; un Dieu aux yeux de qui nous ne sommes, quelle que soit notre justice, que comme un linge souillé; un Dieu qui doit juger la vertu avec autant d'exactitude que l'iniquité elle-même. A cette vue, pourrions-nous ne pas nous écrier avec la plus juste inquiétude : Ah! Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi : *Domine, non sum dignus?*

Cependant, quelque grandes que soient nos misères, nous ne devons pas nous livrer au découragement, si nous avons fait nos efforts pour nous disposer à la sainte communion. Ce ne serait point entrer dans ce mystère d'amour, que de succomber aux frayeurs que nous inspire le sentiment de notre indignité. O mon Dieu! devons-nous ajouter, il est vrai que je suis bien indigne de vous recevoir; mais, quelque grande que soit mon indignité, votre miséricorde est plus grande encore. J'irai donc à vous avec une sainte confiance. Dites seulement une parole, et mon âme sera guérie. Dites à mon âme : *Je suis ton salut;* et toutes ses terreurs se dissiperont, et toutes ses infirmités se guériront : *Sed tantùm dic verbo, et sanabitur anima mea.*

C'est parce que cette prière renferme l'abrégé de celles qui ont précédé, que l'Eglise la fait répéter jusqu'à trois fois; et c'est parce qu'elle est personnelle à chacun de ceux qui la récitent, qu'elle veut que chacun se frappe la poitrine en prononçant ces paroles. Quand il s'agit de demander à Dieu le secours dans nos tentations, le pain de l'âme et du corps, le pardon de nos fautes, la délivrance du mal,

l'Eglise établit, entre les fidèles, une communauté de prières, où chacun, exposant ses besoins, parle avec la même ardeur des nécessités de ses frères: *Donnez-nous, pardonnez-nous, délivrez-nous.* Mais quand il s'agit d'indignité reconnue, avouée, exposée aux yeux de Dieu, chacun doit se rendre justice, et ne s'occuper que de lui-même.

Pendant que le Prêtre récite ces paroles, on sonne la clochette, pour avertir les fidèles que le Sacrifice va se consommer, et qu'ils doivent redoubler leurs désirs d'y participer. Dernière disposition à la sainte communion.

Ah! M. F., si J. C. a souhaité avec ardeur, pour l'amour de nous, de manger la dernière pâque, avec combien plus de sujet devons-nous désirer de participer à cette pâque si précieuse, si avantageuse, si nécessaire pour la vie de notre âme! Que serait-ce de ne point se sentir affamé de cette divine nourriture, de la manger sans goût, sans empressement! si le dégoût est une marque de la maladie du corps, ne peut-on pas dire que l'âme est malade quand elle reçoit le pain vivant, avec indifférence, sans sentir ni goût ni faim?

Or, qu'est-ce que cette faim? un vide du cœur, un besoin intérieur d'être rempli de Dieu. C'est cette faim spirituelle qui doit précéder la nourriture céleste: avec cette faim, le cœur est dans une sainte impatience de voir approcher le moment où ce Dieu vivant va se donner à lui. A mesure qu'il y touche de plus près, semblable au Prophète-Roi, il en tressaille de joie, il s'écrie avec le Prêtre: Je vais donc recevoir ce pain céleste: *Panem cœlestem accipiam;* et j'invoquerai le nom du Seigneur: *Et nomen Domini invocabo.*

Après ces paroles, le Prêtre faisant le signe de la

croix avec la sainte Hostie, dit : « Que le Corps de « N. S. J. C. garde mon âme pour la vie éternelle. « *Amen.* » Et aussitôt il reçoit ce Corps sacré.

Quelle merveille! le Corps de J. C., ce même Corps qui a été immolé sur la croix à la gloire de son Père (car c'est ce que signifie ce signe de croix que le Prêtre fait avec l'hostie avant de communier), le Corps de J. C. est l'aliment de nos âmes : il nous est donné comme un gage de la gloire du ciel, comme des arrhes de la vie bienheureuse, comme un viatique pour nous aider à passer du lieu de notre exil à notre patrie! O prodige, ô chef-d'œuvre de charité! l'esprit de l'homme ne peut le comprendre, sa langue ne peut l'exprimer.

Le Prêtre, ayant reçu le Corps de N. S., garde un moment le silence. Le cœur seul doit parler alors et écouter ce que lui dit son Dieu. Oh! qu'il est doux ce langage, et qu'une âme éprouve sensiblement, dans ce moment, combien Dieu est bon pour ceux qui l'aiment! Dites-le, âmes innocentes, qui l'avez éprouvé ; racontez-nous ces douceurs ineffables que le divin Epoux verse dans vos cœurs, et les pures délices dont il les inonde. Ah! pécheurs, si vous les aviez goûtées une seule fois ces délices, quel serait votre empressement pour la communion! Nous n'aurions pas la douleur de vous en voir éloignés des années entières ; vous ne regarderiez pas comme un joug insupportable le précepte que vous fait l'Eglise d'en approcher : vous vous hâteriez, au contraire, de décharger votre conscience des iniquités qui vous en rendent indignes ; et, comme le cerf altéré, vous courriez avec ardeur à cette fontaine d'eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle.

Le Prêtre n'interrompt le silence que pour donner des marques extérieures de sa reconnaissance envers

son Dieu. *Que lui rendrai-je*, dit-il, *pour les biens qu'il m'a faits?* Que pourrai-je lui offrir qui ait quelque proportion avec ses dons, que ses dons eux-mêmes? *Je prendrai donc le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur, en chantant ses louanges; et je serai à couvert de mes ennemis.* Il prend le calice et boit le précieux Sang, en disant: « Que le « Sang de N. S. J. C. garde mon âme pour la vie « éternelle. *Amen.* » Après cela, il purifie le calice et ses doigts, et dit: « Que votre Corps que j'ai reçu, « ô Seigneur! et que votre Sang que j'ai bu, demeu« rent attachés à mes entrailles; et faites, par votre « grâce, qu'il ne reste en moi aucune tache de mes « péchés, après avoir été nourri par des sacrements « si purs et si saints. »

C'est donc la persévérance dans la grâce, c'est donc l'augmentation de l'amour divin, que nous devons demander à J. C. après la communion. Ah! M. F., dans ces moments précieux où nous possédons en nous la source de l'amour, où les cieux se sont ouverts, et où le Juste en est descendu, pourquoi les montagnes ne se fondent-elles pas? pourquoi le feu que le Ciel a envoyé sur la terre, ne consume-t-il pas nos cœurs? Quoi! J. C. est descendu en nous par son auguste sacrement, et nous demeurons froids! Par un prodige inouï, nous portons le feu, et nous le cachons dans notre cœur sans en sentir l'impression! O feu divin, qui brûlez toujours et ne vous éteignez jamais; ô charité, qui êtes mon Dieu! embrasez-moi de vos flammes. Divin Jésus, au moment où j'aurai le bonheur de vous recevoir, allumez tellement en moi votre amour, que rien ensuite ne puisse le refroidir; qu'il aille toujours en augmentant, jusqu'à ce que je parvienne à vous aimer éternellement dans le séjour de votre gloire.

Voilà, M, F., le mystère de la charité de J. C. consommé. La justice de son Père est satisfaite, l'outrage que le péché fait à la Majesté divine est réparé, et son amour pour les hommes est à son comble. Notre cœur est l'autel vivant où s'immole un Dieu victime, le sanctuaire où se renferme l'immensité du Très-Haut, le tabernacle rempli de sa divinité. Quelles merveilles ! Occupez-vous-en dans cette partie de la Messe, afin que les plus saintes dispositions vous y conduisent, et que la plus grande fidélité vous en fasse conserver les fruits. Je vous le souhaite, etc.

NEUVIÈME INSTRUCTION.

SUR LA COMMUNION SPIRITUELLE ET LE PAIN BÉNIT.

Calix benedictionis cui benedicimus, nonne communicatio Sanguinis Christi est? Panis quem frangimus, nonne participatio Corporis Domini est? Le calice de bénédiction que nous bénissons, n'est-il pas la communication du Sang de J. C.? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la participation du Corps du Seigneur? *I. Cor.* 10.

Voila l'idée que l'apôtre S. Paul donne aux premiers chrétiens du sacrifice de J. C., et cette idée est parfaitement conforme à celle que l'Eglise nous inspire du sacrifice de la Messe. Il ne séparait point la bénédiction du calice et la fraction du pain, de la communion au Sang de J. C. et de la participation à son Corps. Aussi l'Eglise est-elle si persuadée que la communion est de l'essence du Sacrifice, qu'elle ne regarde ce Sacrifice comme achevé, que lorsque le Prêtre au moins a consommé les espèces eucharistiques.

Mais puisque c'est pour les assistants, comme pour

lui-même, que le Prêtre immole la divine Victime, ce Sacrifice n'est donc pas consommé pour les assistants, c'est-à-dire que le fruit ne peut leur en être appliqué que par la communion ; et s'ils ne la font pas au moins spirituellement, ils n'ont donc pas entendu la Messe. C'est ce que je viens vous apprendre aujourd'hui, mes chers Paroissiens.

La communion est-elle nécessaire aux fidèles, pour satisfaire au précepte d'entendre la Messe ? Au défaut de la communion sacramentelle, doivent-ils faire la communion spirituelle, et comment doit-on la faire ? Après avoir répondu à ces questions, nous dirons un mot sur le pain bénit. Ce sujet est plus important que vous ne le pensez. Ecoutez, etc.

Par tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, vous avez dû comprendre, M. F., que le sacrifice de la Messe n'est pas le sacrifice du Prêtre seul qui le célèbre, mais encore celui du peuple qui y assiste. Toutes les prières sont communes ; et à la Consécration près, qui se fait au nom de J. C. par le Prêtre qui le représente, toutes les actions du Sacrifice sont communes au Prêtre et aux assistants. Or, la communion étant la consommation du Sacrifice, en est, par conséquent, une partie essentielle, laquelle ne doit pas être plus particulière au Prêtre que le reste : il faut donc qu'elle soit commune aussi au peuple. De là vient que dans les premiers siècles de l'Eglise, ceux qui étaient exclus de la communion l'étaient aussi du Sacrifice.

Si, dans la suite des temps, l'Eglise a permis aux fidèles d'assister à la Messe, quoiqu'ils ne soient pas en état de communier, elle souhaite qu'ils y communient au moins spirituellement, afin qu'ils ne se

séparent point du Prêtre dans cette action, non plus que dans les autres. C'est sur quoi elle s'exprime très-nettement dans le saint concile de Trente.

Distinguons donc deux sortes de communions, la sacramentelle et la spirituelle. La première est celle où l'on reçoit, comme le Prêtre et avec le Prêtre, le Corps de J. C.; la seconde est celle où, s'unissant en esprit au Prêtre qui communie, on participe, à proportion de ses dispositions, aux grâces et aux fruits de ce sacrement.

Je ne vous dirai rien ici de la communion sacramentelle, vous en êtes suffisamment instruits : je vous avertirai seulement qu'on doit la faire, autant qu'on le peut, immédiatement après la communion du Prêtre, et qu'il faut éviter d'attendre après la Messe à la demander, parce que la communion est une partie du Sacrifice, parce que la Messe est aussi bien le Sacrifice du peuple que du Prêtre, et que les assistants doivent consommer avec le Prêtre le Sacrifice qu'ils ont offert avec le Prêtre. J'ai dit, autant qu'on le peut : car on excuse les personnes infirmes qui ne pourraient pas attendre le temps de la Messe pour communier.

Quant à ceux qui ne communient pas réellement à la Messe, ils doivent y suppléer par la communion spirituelle. Et qu'est-ce que communier spirituellement ? C'est s'exciter, pendant la communion du Prêtre, au désir de s'unir à J. C. dans la confiance d'obtenir par lui les grâces que l'on demande.

Cette espèce de communion ne se fait pas de la même manière par tous ceux qui assistent à la Messe. Ceux qu'une crainte respectueuse et une humilité sincère éloignent, pour quelque temps, de la sainte Table, qui s'anéantissent en la présence de J. C., et à qui la grandeur du mystère fait dire avec

S. Pierre : *Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un pécheur*, et qui ne sont pas coupables de crimes qui les séparent de la sainte Table, ceux-là communient spirituellement d'une autre manière que les pécheurs qui en sont exclus à cause de leur indignité.

Les premiers communient spirituellement au Corps de J. C., par l'amour qu'ils ont pour lui ; ils s'excitent, pendant la communion du Prêtre, à un amour plus parfait ; ils se reprochent leurs défauts, leurs imperfections, leur tiédeur, leur lâcheté, pour mériter de le recevoir dans la suite sacramentellement, avec des dispositions plus pures et plus saintes. Et comme le propre de l'amour est d'unir, d'attacher, pour ainsi dire, le cœur à ce qu'il aime, l'effet de cet amour est de les unir plus intimement à J. C., et d'unir J. C. plus fortement à eux ; il demeure en eux. et il les fait demeurer en lui. Car l'Eucharistie, dit un saint Docteur, est un banquet d'amour, où celui qui aime davantage mange davantage ; c'est une table de la charité : c'est la charité qui nous y convie ; c'est la charité qui nous y nourrit ; c'est la charité qui y est nourrie.

Mais comment ceux qui sont dans le péché mortel peuvent-ils communier spirituellement, avant que d'être réconciliés à Dieu par le sacrement de Pénitence ?

Dès que l'Eglise veut bien aujourd'hui les admettre à la sainte Messe, ce qu'elle ne faisait pas autrefois, elle a jugé que cette assistance leur serait utile ; et comment ? En les excitant à la pénitence. C'est la part qu'ils peuvent avoir à ce Sacrifice ; c'est le fruit qu'ils peuvent et qu'ils doivent en retirer. Ceux qui sont en état de grâce ne font qu'une même victime avec J. C., avec qui ils sont offerts ; mais ceux qui sont dans le péché, indignes par leurs péchés d'être

unis à J. C., ne peuvent être offerts avec J. C. à Dieu son Père, qui rejette toute victime impure et souillée. Quelle est donc leur ressource? La voici. Le sacrifice de la Messe est un sacrifice de propitiation, dans lequel J. C., comme sur la croix, demande grâce et miséricorde à son Père pour les pécheurs. Il y paraît devant son Père, comme un coupable chargé de vos crimes ; il les expie par sa pénitence ; il plaide votre cause, comme votre avocat : voilà, pécheurs, la part que vous avez au saint Sacrifice ; c'est d'y voir la colère de Dieu apaisée par les humiliations de son Fils, c'est d'y recevoir les grâces et les dispositions nécessaires pour approcher avec fruit du sacrement de Pénitence, en vertu duquel vos péchés sont remis. Voilà l'espèce de communion spirituelle que vous pouvez faire. Mais cette communion demande de votre part les sentiments d'un cœur humilié, frappé d'un respect sincère, efficace, qui vous engage à vous rendre dignes de recevoir J. C. dans son sacrement, brisés d'une douleur amère de vous en voir séparés. O mon Sauveur! devez-vous dire, je m'humilie devant vous des péchés qui m'éloignent de vous : inspirez-moi une véritable contrition de ces péchés, un ferme propos de n'y plus retomber, et une résolution sincère de m'en purifier, sans délai, par le sacrement de Pénitence ; afin que, purifiée à vos yeux, mon âme puisse s'unir à vous, et vous recevoir au plus tôt dans le sacrement de votre amour.

Sont-ce là, M. F., les dispositions de la plupart des pécheurs lorsqu'ils assistent à la sainte Messe? Hélas! ils y portent un cœur froid, indifférent, insensible pour la sainte communion; pas un seul retour sur le malheureux état de leur âme, pas la moindre résolution de sortir de ce funeste état, ni de se mettre

dans la disposition de recevoir le Corps du divin Sauveur !

Ah ! pécheurs, s'il vous reste encore de la foi, regardez comme votre souverain mal d'être séparés d'un sacrement dont la participation est le gage de la vie éternelle, dont l'éloignement est, d'après l'oracle de J. C., un anathème de réprobation. Que votre grande douleur, que dis-je ? que votre unique douleur soit d'être privés de cette nourriture céleste. Que si vous êtes indignes de la recevoir, soit réellement, soit spirituellement, du moins, par votre contrition et votre humiliation, méritez de participer aux grâces de ce divin sacrement. Sans ces dispositions, quelle part auriez-vous au Sacrifice de nos autels ? Il n'y aurait pour vous ni communion sacramentelle, vos péchés vous en rendant indignes ; ni communion spirituelle, votre impénitence et votre endurcissement vous en rendant incapables. Or, l'une ou l'autre étant une partie du Sacrifice, et n'y ayant point de part, ne s'ensuivrait-il pas qu'il n'y aurait point de Sacrifice pour vous ? Quel état horrible et effrayant aux yeux de la foi !

Seigneur, je le confesse dans l'amertume de mon cœur, je ne suis pas digne que vous veniez en moi. Hélas ! mon âme est encore tout ensevelie dans le péché ; mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie : votre puissance peut vaincre ma résistance, et votre miséricorde former en moi un cœur sincèrement pénitent. Mettez-moi, Seigneur, dans ces dispositions, afin que je puisse participer actuellement au sacrifice de votre Corps, et que j'en reçoive des grâces qui me rendent digne de le recevoir bientôt réellement.

Avec de tels sentiments, vous pourrez, pécheurs, avoir part au saint Sacrifice, et il vous sera très-sa-

lutaire. Voyons maintenant ce que c'est que le pain bénit, et dans quelles dispositions il faut le manger.

Le pain bénit que l'on distribue à la Messe de la paroisse est encore une preuve de la nécessité d'y communier, au moins spirituellement.

Dans les siècles heureux de l'Eglise, où tous les fidèles avaient autant d'empressement à participer aux divins Mystères que de soin de s'en rendre dignes, le pain bénit n'était pas connu, il était même inutile, parce que tous ceux qui assistaient au saint Sacrifice avaient le bonheur d'y communier. Dans la suite, le relâchement s'étant introduit, et le nombre de ceux qui ne communiaient pas à la Messe augmentant de jour en jour, l'Eglise, pleine de tendresse et de charité pour ses enfants, a établi l'usage de bénir du pain. Elle leur distribue ce pain bénit, pour les dédommager en quelque sorte de la perte qu'ils font de la sainte Eucharistie, et pour les disposer à se rendre dignes de la recevoir.

Le pain bénit est donc un avertissement aux fidèles, que, quoiqu'ils ne participent pas à la divine Eucharistie avec le Prêtre qui offre pour eux le saint Sacrifice, l'Eglise ne laisse pas de les admettre dans sa communion, c'est-à-dire à la participation de ses autres biens spirituels, dont le pain bénit qu'on leur présente doit leur servir de gage, et qu'ils doivent faire leurs efforts pour mériter de recevoir la sainte communion.

Il figure encore l'union et la charité qui doivent régner entre tous les chrétiens. *Nous sommes tous un seul corps et un seul pain, nous qui participons à un même pain et à un même calice*, dit l'Apôtre. Le pain formé de plusieurs grains de froment, qui, une fois

pétris, ne peuvent plus se séparer; le corps formé de plusieurs membres qui ne sauraient être retranchés sans un détriment réel pour tout le corps, sont une comparaison bien sensible de l'union que met entre les chrétiens la participation au même Sacrifice. Cette union, déjà si étroite par sa nature, le devient bien davantage entre les fidèles d'un même état, d'une même ville, d'une même paroisse. Prouvons donc, M. F., que nous ne sommes qu'un même pain par la conformité et le concert de nos bonnes œuvres. Prouvons que nous ne sommes qu'un seul corps, par les actes d'une charité mutuelle et agissante. C'est là un effet essentiel du pain bénit que nous mangeons tous, sans distinction d'âge et de condition.

Enfin, il a la vertu de nous procurer la santé du corps et de l'âme, comme nous pouvons en juger par la prière que fait l'Eglise en le bénissant : « Seigneur « J. C., dit-elle, vous qui êtes le pain des Anges et la « nourriture éternelle des Saints, daignez bénir ce « pain, comme vous avez béni cinq pains dans le dé- « sert, afin que tous ceux qui en mangeront reçoi- « vent la santé du corps et de l'âme. »

Mais pour que le pain bénit produise ces effets, il faut le recevoir avec de saintes dispositions. Faites-vous d'abord un devoir, mes chers Paroissiens, de l'offrir chacun à votre tour; et vous rappelant que c'est au nom de toute la paroisse que vous faites cette offrande, présentez-la avec piété, religion et modestie. Lorsqu'on vous présente le pain bénit, recevez-le avec respect, mangez-le avec foi, demandant à Dieu la santé de votre corps et de votre âme, et réfléchissez sur ce qu'il signifie. Il est le symbole de la charité et de l'union qui doivent régner entre les chrétiens : formez donc la résolution, en le man-

geant, de conserver et d'entretenir la paix et la charité avec tout le monde. Il est le représentatif de la divine Eucharistie ; gémissez donc, en le recevant, de vous voir privés, par votre indignité, de la sainte communion, et excitez-vous au désir de vous rendre dignes de la recevoir au plus tôt. O mon Dieu ! je ne mérite pas de manger le pain des enfants ; mais donnez-moi les miettes qui tombent de votre table. Heureux, Seigneur, heureux ceux qui sont assis à votre table pour y manger le pain de vie ! Quand aurai-je ce bonheur, ô mon Dieu ! Mais puisque mes infidélités m'en éloignent, faites du moins que je trouve dans ce pain qui m'est présenté, l'humilité, la contrition et les autres vertus qui me préparent à être admis au plus tôt à manger ce pain sacré qui est votre Chair adorable.

Puissent ces réflexions renouveler parmi vous, M. C. P., l'esprit de foi et de charité dont nos pères étaient animés pour les moindres pratiques ! Plus attentifs alors à saisir le véritable sens de vos obligations, vous vous en acquitterez avec plus de fidélité, vous en recueillerez plus de fruit ; l'union et la charité que vous aurez cimentées dans le temps, vous assureront le droit à cette charité consommée qui ne nous est promise que dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, au nom du Père, etc.



DIXIÈME ET DERNIÈRE INSTRUCTION.

Depuis la Communion jusqu'à la fin de la Messe.

L'ACTION DE GRACES.

Orate, gratias agentes Deo et Patri per ipsum. Priez en rendant grâces à Dieu le Père par J. C. *Col.* 3.

QUOIQUE la Messe tout entière soit une action de grâces continuelle, il convenait que l'Eglise consacrât une partie de ce divin Sacrifice à témoigner à Dieu, par J. C., sa gratitude du mystère ineffable qui s'est opéré sur l'autel, et de la multitude infinie de grâces que ce mystère a répandues sur toute l'Eglise. C'est aussi de ce sentiment de reconnaissance qu'elle s'occupe dans cette partie qui termine la Messe ; c'est à ce sentiment qu'elle nous rappelle. Souvenons-nous, M. F., que la reconnaissance est une disposition aussi essentielle que toutes celles qui peuvent nous rendre participants des fruits de ce Sacrifice, et que l'Eglise n'exige pas moins d'attention et de ferveur de notre part, pour ces dernières prières, que pour toutes celles qui précèdent.

L'EGLISE a réduit la dernière partie de la Messe à différents exercices qui font connaître et son intention et les dispositions qu'elle exige. Un passage des divines Ecritures, qu'on appelle *Communion ;* une oraison appelée *Postcommunion ;* le renvoi du peuple, ou l'*Ite, Missa est ;* la bénédiction, et la récitation du saint Evangile : voilà ce qui, dans un espace de temps assez court, doit occuper les fidèles, et les mettre en état de profiter de toutes les grâces qu'ils ont reçues dans cet excellent Sacrifice.

Et d'abord, on appelle *Communion*, ce verset tiré d'un psaume, que le chœur chante immédiatement après la communion du Prêtre, et que le Prêtre récite lui-même après les ablutions. Cette prière se rapporte en même temps et à la fête qu'on célèbre, et à la grâce que J. C. accorde à ceux qui le reçoivent dignement. Elle doit nous faire désirer l'union avec J. C. dans le sacrement de son Corps et de son Sang.

Cette antienne est suivie de la salutation que nous avons déjà expliquée : *Dominus vobiscum.* Au commencement de chaque action qui fait une nouvelle partie de la Messe, le Prêtre a coutume de saluer le peuple. Ce salut, qui est si souvent réitéré pendant la Messe, est répété ici, parce qu'il s'agit de remplir un grand devoir. Il s'agit en effet de rendre à Dieu de dignes actions de grâces pour le sacrement qu'on vient de recevoir, et pour le Sacrifice qu'on vient d'offrir. Il s'agit de demander que cet auguste Sacrifice produise en nous les effets pour lesquels il a été institué. Mais comment s'acquitter de cette obligation, sans un nouveau secours de Dieu ? C'est ce nouveau secours que le Prêtre et le peuple se souhaitent ici mutuellement.

Le Prêtre vous avertit, M. F., de l'importance de cette prière, en vous exhortant de vous unir à lui dans l'action de grâces, par ces paroles : « Prions. *Oremus.* Ensuite, il dit la Postcommunion. Cette prière est ainsi nommée, parce qu'elle se dit d'abord après la Communion.

Ah ! M. F., que les demandes que l'Eglise y fait sont intéressantes pour nous ! Elle y remercie Dieu du bonheur ineffable que nous avons eu de participer aux divins Mystères ; elle y demande la grâce de conserver les fruits de ce divin Sacrement, qui sont la rémission de nos péchés, la grâce d'une sainte vie,

et le mérite de la vie éternelle. Récitons donc cette prière avec un cœur animé de la reconnaissance la plus vive et de la fidélité la plus parfaite.

Voici, en peu de mots, le précis de toutes les postcommunions des Messes de l'année. Le Prêtre, plein d'un respect profond à la présence de J. C., qui est au milieu de son cœur et du cœur de ceux qui ont communié avec lui, et dont il est vrai de dire que dans ce moment la plénitude de la Divinité habite en eux corporellement, saisi d'admiration des choses qui viennent de s'accomplir en lui, et se considérant comme le tabernacle vivant où réside alors le Saint des Saints, ne se contente pas de lui témoigner dans ce moment sa reconnaissance pour le bienfait inestimable qu'il vient de recevoir ; mais il proteste qu'il veut lui marquer, par la sainteté de sa vie, combien il chérit le don précieux qu'il a reçu. Il lui demande que, rempli sans cesse de son amour, il n'en perde jamais le sentiment ; que toutes ses actions servent à bénir sa miséricorde, et que sa reconnaissance et son action de grâces soient continuelles : *Ut in gratiarum semper actione maneamus.*

Après cette oraison, le Prêtre souhaite encore au peuple de nouvelles bénédictions, et en reçoit un nouveau salut, et ce salut est suivi de ce qu'on appelle le renvoi du peuple, ou l'*Ite, Missa est.*

Cette circonstance de la Messe, la moins intéressante en apparence, est très-instructive pour nous, M. F. ; elle nous rappelle que les fidèles des premiers siècles, bien loin de porter comme nous, au pied des autels, l'indifférence et le dégoût, avaient besoin d'être avertis du temps où il était nécessaire de se retirer. Dociles à la voix des Pasteurs, ils n'avaient coutume d'écouter que leur ferveur quand il s'agissait de s'assembler dans le lieu saint ; mais ils atten-

daient toujours le signal pour se retirer. C'est pour cela que l'Eglise établit l'usage de les renvoyer par ces paroles : *Ite*, *Missa est :* Allez, vous pouvez vous en aller.

Ne pourrais-je pas prendre occasion de cette remarque pour m'élever contre l'indécente négligence de tant de chrétiens qui n'arrivent dans l'église que long-temps après que la sainte Messe est commencée? Je ne suis pas moins scandalisée de l'irréligieuse précipitation de ceux qui attendent à peine la bénédiction du Prêtre pour sortir de l'église, et ne satisfont à la plus douce, à la plus consolante obligation, que comme on acquitte la dette la plus onéreuse et la plus pénible. Ah! M. C. P., ne les imitez pas ; soyez toujours des premiers à vous rendre au saint Sacrifice, et les derniers à en sortir. Ecoutez avec une religieuse attention le Prêtre aux Messes privées, et le diacre aux Messes plus solennelles, lorsqu'ils vous annoncent que vous pouvez retourner dans vos maisons, parce que le Sacrifice est consommé, la prière terminée : *Ite*, *Missa est.*

Dans certains jours, le Prêtre supprime ces paroles, et y substitue celles-ci : Bénissons le Seigneur : *Benedicamus Domino.* En voici la raison. Il était des jours où l'Eglise, après avoir offert le Sacrifice, retenait encore les fidèles dans le lieu saint, pour les occuper à d'autres exercices. Alors on ne renvoyait pas le peuple, on se contentait de l'inviter à bénir le Seigneur, à le remercier des mystères qu'il venait d'opérer en sa faveur; et c'était particulièrement dans les jours de pénitence et de jeûne, que l'Eglise observait cet usage. C'est pour cela que, pendant le Carême et l'Avent, et aux vigiles des fêtes, l'Eglise a encore conservé cette différence. On doit donc se dire à soi-même, dans ces jours : L'Eglise n'a point ter-

miné la prière ; elle la continue, et m'invite à la continuer avec elle. Par conséquent je dois, dans l'intérieur de ma maison, sanctifier plus particulièrement ces jours par des exercices de piété.

On supprime aussi l'*Ite*, *Missa est*, aux Messes qu'on célèbre pour les morts. Cet usage est appuyé sur les mêmes motifs. Ces Messes, quand elles sont solennelles, sont ordinairement suivies de la recommandation de l'âme du défunt, ce qui fait une continuation de l'office. D'ailleurs, la piété de l'Eglise l'a engagée à leur appliquer non-seulement le fruit du Sacrifice de J. C., quand elle l'offre pour eux, mais encore les différentes prières qui accompagnent l'oblation du Sacrifice. De là une multitude de cérémonies, ou supprimées ou ajoutées, qui mettent une différence sensible entre la Messe offerte à l'intention des vivants, et celle qui est célébrée à l'intention des morts. Elle supprime, par exemple, le psaume *Judica*, aux prières qui se disent en entrant à l'autel, parce que le Prêtre fait en quelque sorte abstraction des fidèles et de lui-même, pour y représenter les défunts qui ne sont pas en état, comme le dit ce psaume, d'entrer dans le tabernacle visible du Seigneur, pour y offrir la Victime. Ainsi, le Prêtre, au commencement de l'Introït, ne se marque point du signe de la croix, ne bénit point le diacre au moment de l'Evangile, ni l'eau avant de la mêler au vin dans le calice, ni le peuple à la fin de la Messe, parce que dans ce moment l'Eglise réserve en quelque sorte toutes ses bénédictions pour les âmes de ses enfants qui gémissent loin d'elle, dans le lieu d'expiation et de larmes. Ainsi on ne récite ni le *Gloria in excelsis*, ni le Symbole de Nicée, parce que le jour où l'Eglise s'occupe du soulagement de ses enfants, est pour elle un jour de tristesse et de deuil,

les sachant dans la souffrance. A l'*Agnus Dei*, au lieu de ces paroles : *Ayez pitié de nous, donnez-nous la paix*, on substitue celles-ci, plus relatives aux besoins de ces âmes : Donnez-leur le repos éternel : *Dona eis requiem;* et le Prêtre ne se frappe point la poitrine, parce qu'il oublie pour un instant ses intérêts propres, pour secourir ses frères dans l'affliction, et parce que l'intention de l'Eglise est de leur appliquer spécialement le fruit du Sacrifice, et de leur rendre propre ce qui, dans toute autre occasion, aurait tous les fidèles pour objet. Enfin, l'Eglise substitue à l'*Ite, Missa est*, ces paroles : Qu'ils reposent en paix : *Requiescant in pace*, afin que tous les fidèles qui ont pris part à ces saints Mystères, s'unissent pour demander en faveur de ces âmes ce lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix, que J. C. seul a pu leur mériter par son sang.

Je me suis étendu sur ces cérémonies particulières, pour ne rien omettre de ce qui regarde l'auguste Sacrifice de nos autels. Voyons celles qui le terminent.

Le Prêtre, les mains jointes et la tête inclinée, prie Dieu d'agréer le Sacrifice qu'il vient de lui offrir, et de l'appliquer à son salut et au salut de ceux pour qui il l'a offert : « Recevez favorablement, ô Trinité « sainte ! l'hommage de ma servitude, et ayez pour « agréable le Sacrifice que j'ai offert aux yeux de « votre Majesté, quoique j'en fusse indigne ; faites, « par votre miséricorde, qu'il soit propitiatoire pour « moi et pour tous ceux pour qui je l'ai offert, par « J. C. N. S. *Amen.* »

Après cette prière, le Prêtre baise l'autel, pour y puiser les grâces et les bénédictions ; il élève au ciel

les yeux et les mains, et fait sur le peuple le signe de la croix, en disant : « Que Dieu tout-puissant, Père, « Fils et Saint-Esprit, vous bénisse. » Le peuple répond : *Amen.*

Que ce moment est précieux, M. F. ! Souvenez-vous que c'est au nom de l'Eglise dont il est le Ministre, que le Prêtre prononce sur vous ces paroles de bénédiction et de grâce, et que la croix de J. C. dont il fait sur vous le signe, en est la source. Et dans quel temps vous donne-t-il cette bénédiction ? au moment même où il vient de consommer les saints Mystères, et de s'unir si particulièrement à J. C. Pouvez-vous douter de l'efficacité de cette bénédiction, si vous n'y mettez pas vous-mêmes obstacle par votre indévotion, ou votre obstination dans le péché ? Humiliez donc vos cœurs, en courbant vos têtes pour la recevoir ; car Dieu ne répand sa grâce que sur les cœurs humbles, sur les cœurs pénitents. Ah ! que ce Dieu tout-puissant, qui ne fait ici usage de son souverain pouvoir que pour nous prouver sa miséricorde, bénisse un peuple qu'il a créé pour sa gloire, qu'il a racheté par son sang, qu'il sanctifie par son esprit. Dites du fond du cœur, *Amen*, à cette dernière des prières ; mais un *Amen* qui ne soit plus contredit par des infidélités capables de tarir la source des bénédictions et des grâces.

Cette prière est suivie de la récitation du commencement de l'Evangile de S. Jean. Je n'entreprendrai point, M. F., de vous en faire l'explication. Eh ! qui est-ce qui est capable de bien entendre des paroles si sublimes, si supérieures à toutes les faibles lumières de l'esprit humain ? S. Jean nous découvre les grandeurs infinies, l'éternité et la divinité du Verbe, par qui toutes choses ont été faites ; après quoi il nous rappelle ses bontés et ses miséricordes

jusqu'à se faire chair et habiter parmi nous, pour éclairer nos esprits et sanctifier nos cœurs : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* Comme le Prêtre, fléchissons à ces paroles le genou ; humilions surtout nos âmes, et réfléchissons sur ce dogme de notre Foi, le fondement de tous les autres. L'Eglise, en nous le rappelant ici, nous fournit une ample matière de méditation, et de puissants moyens pour nous appliquer les mystères auxquels nous venons d'assister : le Verbe fait chair a été pour nous dans la prière un puissant intercesseur ; dans l'oblation, une victime de salut ; dans la communion, un pain de vie : ah ! qu'il soit pour nous aussi le modèle que nous imitions, le docteur que nous écoutions, le guide que nous suivions toujours au milieu des différents engagements auxquels la Providence nous a liés.

A la fin de cet Evangile, les assistants répondent : *Deo gratias*, grâces à Dieu. Quel sujet n'avons-nous pas de répéter ces paroles, après tant de bienfaits que nous venons de recevoir ! Disons-le donc, et ne nous lassons pas de le dire : Grâces au Père qui nous a donné son Fils unique, son Fils bien-aimé ; grâces au Fils qui s'est revêtu de notre nature, qui a expié par sa mort toutes nos offenses ; grâces au Saint-Esprit qui nous sanctifie en J. C. ; grâces au Verbe fait chair, à ce divin Agneau qui vient de s'offrir pour nous, de s'immoler pour nous et de se donner en nourriture à nos âmes ; grâces à Dieu pour tous ses dons et ses infinies miséricordes ; grâces dans le temps, et grâces dans l'éternité : *Deo gratias.*

Moïse, après avoir expliqué aux Israélites la loi que Dieu leur avait donnée, le culte religieux qu'il leur avait prescrit, et les saintes cérémonies qui devaient accompagner le service de ses autels, s'écria : *Quel*

est le peuple sur la terre, qui ait des cérémonies semblables aux vôtres? Quelle est la nation si puissante, qui ait ses dieux proche d'elle et attentifs à ses prières, comme le Dieu que vous adorez? O Israel! ajouta-t-il, *n'oubliez donc jamais les grandes merveilles que vos yeux ont vues; observez avec religion les cérémonies saintes qui vous sont données; nourrissez votre cœur de ces grandes choses tous les jours de votre vie, et qu'elles ne s'effacent jamais de votre esprit.*

N'ai-je pas plus de raison, M. F., que le législateur d'Israel, de vous adresser ce langage? Eh! quels étaient les sacrifices des Israélites? quelles étaient leurs cérémonies, en comparaison des nôtres? quelles étaient les merveilles que Dieu avait faites en leur faveur, comparées à celles qu'il opère pour nous, tous les jours, sur nos autels? Vous en êtes instruits maintenant, vous le voyez se renouveler tous les jours; soyez-y donc attentifs, pénétrez-en l'esprit, et conservez-en, après la Messe, le souvenir et la douce impression.

L'Eglise, en vous renvoyant, après cet auguste Sacrifice, à vos occupations ordinaires, a prié le Dieu tout-puissant de vous combler de ses bénédictions. Les sentiments de piété dont vous avez dû être animés pendant la célébration des saints Mystères, ne vous occuperaient-ils que pendant le court espace de temps que dure le Sacrifice? Ah! qu'il serait à craindre qu'ils n'eussent pas été sincères, s'ils étaient si passagers! Lorsque J. C., près de monter au ciel, donna à ses Apôtres sa bénédiction, S. Luc nous apprend *qu'ils étaient sans cesse louant et bénissant Dieu.* Cette dernière bénédiction fit sur eux une impression de respect, et les laissa dans un esprit d'adoration, qui ne les quitta point de toute leur vie.

Telles doivent être vos dispositions après avoir

assisté au saint sacrifice de la Messe. Le reste de ce jour doit être saint. Tout ce que vous y dites, tout ce que vous y faites doit être réglé, plein de piété et de religion ; tout doit se sentir de la communion spirituelle que vous y avez faite, et de la part que vous avez eue à des mystères aussi ineffables.

Pour en conserver le fruit, continuez de vous joindre à J. C. pendant le cours de la journée, non-seulement dans vos prières, mais encore dans votre travail et vos autres occupations ; continuez d'offrir J. C., de vous offrir avec lui, et de vous nourrir de lui.

Ah ! M. F., convenons que, jusqu'à ce jour, nous avons tiré peu de fruit de la sainte Messe, parce que nous avons négligé d'y assister avec les dispositions qu'elle exige ; et formons la résolution d'y porter désormais un cœur sensible à toutes les grâces qui nous y sont offertes, à toutes les leçons qui nous y sont données, et surtout à tous les abus dans lesquels nous ont fait tomber jusqu'à ce jour notre indifférence et notre ingratitude.

Et vous, Seigneur Jésus, daignez écouter mes vœux en finissant ces instructions. Depuis que mon esprit s'est occupé à méditer le plus consolant de vos mystères, et ma langue à raconter les plus ineffables de vos miséricordes, aurais-je parlé en vain, ô mon Dieu ! et ces instructions n'auraient-elles fait aucune impression sur les esprits de mes paroissiens ? N'inspireraient-elles aucun sentiment à leurs cœurs ? Ah ! du moins, que ce faible effort de mon ministère serve à couvrir à vos yeux la multitude infinie de mes distractions et de mes négligences ! Que désormais une sainte frayeur pénètre le Prêtre et le peuple ! Qu'une sincère componction purifie l'un et l'autre ! Qu'un ardent amour les embrase ! Que tous les membres

soient unis, dans cette oblation, au divin Chef qui s'immole pour tous! Que le sang qui coule sur l'autel devienne le sceau de leur parfaite réconciliation dans le temps, et le gage de leur félicité éternelle!

Ainsi soit-il.

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION.

SUR LE VŒU DE LOUIS XIII.

Cessaverunt fortes in Israel, donec surgeret Mater. Les vaillants hommes ont cessé de paraître au milieu d'Israel, jusqu'au jour où une Mère a paru parmi nous. *Juges*, 5. 7.

D'ou peut venir, M. F., la constante protection du Seigneur sur la France? N'est-ce pas de la dévotion particulière de la France entière à la Sainte Vierge? N'est-ce pas du vœu de Louis-le-Juste, de la consécration qu'il fit de son royaume et de sa couronne à l'auguste Mère de Dieu? Non, M. F., non, ce n'est point dans la sagesse du siècle, ni dans la force des armées, ni dans l'habileté de ceux qui gouvernent, mais dans le secours du Très-Haut, qu'il faut chercher la prospérité des états. Les vaillants hommes avaient cessé de paraître au milieu de nous, disaient autrefois les fils d'Abinoëm; le bruit de leurs exploits ne retentissait plus dans nos contrées, jusqu'au jour où une Mère a paru dans Israel : *Cessaverunt fortes.*

Sans doute, il n'en a jamais été ainsi de la France; elle n'a jamais manqué de héros. Mais qu'est le courage des mortels, si le Dieu des armées ne combat avec eux, dit David? Les enfants d'Ephraïm étaient habiles à tendre l'arc et à lancer les flèches, mais Dieu les abandonne, et ils tournent le dos le jour du combat. Est-ce faute de défenseurs que la monarchie française était aux abois sous Charles VII, avant la

levée du siége d'Orléans ? Non, sans doute, elle n'a jamais eu un plus grand nombre de vaillants guerriers. On avait alors les Clermont, les Dunois, les Lahire et tant d'autres dont les noms nous rappellent ce que la valeur a de plus étonnant; mais ils n'auraient pu sauver l'état, si le Ciel n'avait suscité une jeune fille pour replacer le roi sur le trône de ses pères. Ils seraient morts glorieusement au milieu des membres épars de leurs ennemis terrassés; mais la France n'en aurait pas moins subi le joug odieux de l'étranger. C'est donc en vain que les hommes s'efforceraient d'élever ou de soutenir l'édifice de la société, si le Tout-Puissant ne venait lui-même mettre la main à l'œuvre : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.*

Louis XIII était bien convaincu de cette vérité, lorsqu'au milieu des dissensions politiques et religieuses qui avaient troublé la France pendant près d'un siècle, et à la vue des guerres civiles toujours renaissantes, et que la faiblesse d'une minorité prochaine semblait devoir favoriser, il s'adressa à celui qui sait déconcerter les projets des méchants, et plaça au milieu de son peuple cette arche sainte devant laquelle les armées se dissipent comme la fumée : Marie sauva la France, et le peuple qu'elle avait délivré de ses ennemis, la proclama, comme autrefois celui de Béthulie, *la gloire de Jérusalem, la joie d'Israel, et l'honneur du peuple chéri.*

Ainsi, lorsque tout semblait présager des orages à la France, une Mère lui fut donnée, cette Mère appelée à si juste titre *le secours des chrétiens.* Le fils de S. Louis devint le fils de Marie ; l'*Etoile du matin* vint luire sur l'héritage des Bourbons : et déjà l'aurore annonçait à la France le grand siècle ; le siècle de la

gloire commença à briller pour elle. Faut-il s'étonner, M. F., du degré de prospérité auquel elle s'éleva alors? Ah! Marie ne pouvait s'empêcher de regarder d'un œil de complaisance la terre des lis, d'en éloigner les tempêtes, et de la rendre une terre de bénédictions.

En vain nos prétendus philosophes essayèrent de jeter du ridicule sur la confiance de nos rois, et la tendre piété des Français envers la Reine des cieux. Que dis-je? ils voulurent bannir son culte du milieu de nous; mais il ne firent que prouver d'une manière plus évidente et leur turpitude et leur faiblesse. La fille prostituée, l'infâme déesse de la raison mise à la place de l'image chérie de la Vierge protectrice, et portée en triomphe dans nos cités, est un genre d'abomination inconnu aux païens même les plus corrompus. Quels avantages la France a-t-elle retirés de ces indescentes orgies? Où étaient donc, aux jours de nos désastres, ces dieux de chair et de sang devant qui les libéraux allaient brûler un sacrilége encens? Hélas! au lieu de nous protéger, ils nous ont livrés en proie à toutes les calamités. Et si nous avons vu luire encore des jours calmes et sereins, c'est à la tendresse de notre mère, c'est à la bonté de Marie que nous les devons.

Malgré les efforts de l'impiété, au milieu de ses malheurs, la France catholique n'a jamais cessé d'implorer le secours de la Sainte Vierge, et nous savons que Louis XVI renouvela dans sa prison, avec sa famille, le vœu de son aïeul, et remit entre les mains de Marie son sort et celui de la France. Mais le moment de notre délivrance n'était pas encore arrivé: le sang du Juste devait couler pour le salut de tous. La Mère des Français et l'Eglise catholique n'avaient pas encore reçu les dernières paroles de

son fils aîné qui, en pardonnant à ses bourreaux et en priant pour le bonheur de son peuple auquel il avait tout sacrifié, comme le Sauveur du monde, sembla adresser comme lui ces paroles touchantes à Marie : O vous que nos ancêtres ont reconnue pour leur protectrice, voilà vos enfants : *Ecce filius tuus !* et aux Français consternés : Voilà votre Mère : *Ecce Mater tua !* La France recueillit ce dernier testament du Roi-Martyr : dès-lors elle se sentit portée vers Marie avec une nouvelle ardeur; les familles désolées l'invoquèrent en secret. Toute la France retentit bientôt de cette hymne fervente : *Recourons, chrétiens, recourons à Marie.* Alors furent resserrés les nœuds qui nous unissaient à elle ; son intercession fit au ciel une sainte violence, et nos crimes furent oubliés. Les hommes de sang disparurent, le schisme fut éteint, l'espoir renaquit dans tous les cœurs ; la France put librement invoquer son Dieu; elle put même nommer son roi... Mais, hélas, vous le rappellerai-je, M. F. ? notre bonheur fut bientôt troublé... Louis-le-Désiré fut encore éloigné de nous... Mais la France comptait sur Marie : elle ne se rebuta point. Retombée par la plus noire des trahisons dans le même esclavage qu'un affreux parricide leur avait préparé, elle s'adressa à sa Mère. Comme par une subite inspiration, des neuvaines furent indiquées dans toutes les provinces ! on se rendait en foule au pied des autels consacrés à la Reine des cieux ; et là, par de ferventes prières, on combattait avec l'arme de la foi l'ennemi du repos public ; et lorsqu'on apprit enfin la chute de l'usurpateur, on ne put s'empêcher de s'écrier : Marie a donc aussi ses guerriers ? De modestes chapelets, voilà leurs armes; c'est avec ces dards et ces javelots qu'ils triomphèrent à Lépante, et détruisirent pour toujours la domination barbare

que les infidèles exerçaient sur l'empire des mers.

Ces mêmes sentiments qui se manifestèrent en France pendant la révolution et durant les *cent jours*, le crime qui nous a ravi un prince aimable et chéri, les fit éclater d'une manière non moins vive et non moins touchante. Tous les cœurs fidèles se crurent blessés du même coup qui avait frappé ce prince infortuné. Ils allèrent se jeter aux pieds de celle qui est la *consolatrice des affligés ;* ils demandèrent un fils à cette mère tendre et sensible ; et je ne sais quel heureux pressentiment vint calmer leurs ennuis. Marie ne pouvait tromper notre espoir; la naissance de Dieu-Donné ne fut une nouvelle que pour les méchants.

Ne sont-ce pas là, M. F., des preuves bien éclatantes de l'affection que la Sainte Vierge a pour la France ? Ah ! ne cessons donc pas de lui recommander ce royaume qui lui est si cher. Mais soyons son peuple fidèle par un attachement inviolable à son divin Fils, et par un dévouement cordial à notre roi et à son auguste famille.

Recourons aussi à Marie tous les jours de notre vie, pour nos besoins personnels. Sainte Thérèse, inconsolable d'avoir perdu sa mère, se prosterna devant une image de la Sainte Vierge, la conjurant avec larmes de la prendre sous sa protection spéciale et de lui servir de mère et de tutrice. A son exemple, mettons notre confiance en Marie, recourons à sa puissante médiation, et choisissons-la non-seulement pour notre mère, mais encore pour notre avocate auprès de son Fils. Renouvelons-nous chaque jour dans ces sentiments, et faisons-les principalement éclater en cette grande solennité.

Adressons-nous encore à Marie dans toutes nos tentations. Dans l'état de misère où nous sommes,

que pouvons-nous faire de mieux, que de fortifier nos prières par l'intercession d'une si puissante avocate ? Disons-lui avec S. Bernard : Bienheureux trésor de grâce, mère de vie, mère de salut, puissions-nous avoir accès par vous auprès de votre Fils ! Puisse votre pureté et votre innocence excuser devant lui les souillures de notre corruption ! Puisse votre humilité, si agréable à Dieu, nous obtenir le pardon de notre vanité ! Puisse votre abondante charité couvrir la multitude de nos péchés, et votre glorieuse fécondité suppléer à notre indigence ! O vous qui êtes notre reine, notre médiatrice, notre avocate, présentez-nous à votre Fils, réconciliez-nous avec lui. Nous vous en conjurons par la grâce dont il vous a honorée, par la miséricorde qu'il a par vous manifestée au monde. Faites que celui qui s'est revêtu de notre faiblesse dans votre sein, nous rende, par votre médiation, participants de son bonheur et de sa gloire.

Souvenons-nous toutefois, M. F., que, pour obtenir la protection de la Sainte Vierge, il ne suffit pas de prononcer des formules de prières, mais qu'il faut que le cœur soit d'accord avec la bouche, et qu'il soit animé du désir sincère de servir Dieu avec ferveur. On n'est véritablement dévot à la Mère, que quand on est fidèle à observer la loi du Fils. Elle est le refuge des pécheurs, mais des pécheurs repentants, et non de ceux qui par leurs crimes continuent de crucifier son Fils. Elle déteste la fausse confiance de ces pécheurs impénitents, et jamais elle ne peut favoriser leur présomption et leur impénitence. C'est donc en imitant ses vertus et en nous pénétrant bien de son esprit, que nous prouverons que nous avons pour elle une solide dévotion, que nous l'honorerons véritablement, et que, par son moyen, nous ferons parvenir nos prières à son Fils.

Oui, Vierge sainte, nous nous dévouons à votre service pour toujours ; nous mettrons notre gloire à vous honorer, notre application à vous imiter, notre fidélité à suivre la loi de votre divin Fils. Aidez-nous de votre protection, et nous remplirons nos engagements.

Enfin, la Sainte Vierge aime particulièrement la France ; elle se plaît à protéger ce beau royaume : mais pour qu'elle lui continue sa protection, il faut qu'il reste le royaume très-chrétien. Contribuons-y chacun pour notre part. Edifions nos frères, prions pour ceux qui sont égarés, prions pour les justes, prions pour le roi et pour la famille royale.

Vierge sainte, protectrice des Bourbons, souvenez-vous toujours qu'ils vous ont consacré leurs personnes, leur sceptre, leurs sujets, et qu'ils vous ont choisie pour être la patronne spéciale de leur royaume. Ils ont mis leur gloire à rendre votre culte célèbre parmi nous : intéressez-vous donc toujours pour eux ; veillez sur l'héritage de Charlemagne et de S. Louis ; priez le Dieu de Clovis qu'il aime toujours votre France ; qu'il donne au roi très-chrétien la justice en partage, et au peuple qui vous honore avec une piété toute particulière, la paix qu'il désire avec tant d'ardeur. *Amet tuam Galliam, Regi det justitiam, Plebi pacem supplici.*

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES INSTRUCTIONS

CONTENUES

DANS CE SECOND VOLUME.

Pages.

Instructions sur les prières et les cérémonies du saint sacrifice de la Messe.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.



From [illegible]
Chas. [illegible]
[illegible]

